This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A
v
196

XXXI. E 14
X. F.

Ex libris
Caroli Thomae Newton, I.C.D.
Ord. Balnei Eq. Com:
Academiae Oxoniensi
in usum archaeologiae studentium
D D D
amici quidam
in piam memoriam
viri illustris
MDCCCXCV.

302218761U

730

CONTENTS

Lenormant (Charles) Mémoire sur les antiquités du Bosphore cimmérien

_____ Mémoire sur les peintures que Polygnote

_____ Les Grecs et les Scythes du Bosphore cimmérien

Forchhammer (P.W.) Beschreibung der Ebene von Troia, mit einer Karte von T.A.B. Spratt.

Offers (J.F.M. von) Über die Lydischen Königsgräber bei Sardes und den Grabhügel d. Alyattes.

Guigniaut ( ) Rapport fait a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de la commission chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'Ecole Française d'Athènes.

CONTENTS

MÉMOIRE

SUR

LES ANTIQUITÉS DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

EXTRAIT DU TOME XXIV, I^re^ PARTIE,

DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MÉMOIRE

SUR

LES ANTIQUITÉS DU BOSPHORE CIMMÉRIEN,

FIGURÉES ET DÉCRITES

DANS LE GRAND OUVRAGE PUBLIÉ,

EN 1854,

SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT RUSSE,

PAR M. CH. LENORMANT.

PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXI.

MÉMOIRE

SUR

LES ANTIQUITÉS DU BOSPHORE CIMMÉRIEN,

FIGURÉES ET DÉCRITES

DANS LE GRAND OUVRAGE PUBLIÉ,

EN 1854,

SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT RUSSE.

I.

Entre les matériaux du premier ordre qui, depuis le commencement de ce siècle, sont venus enrichir le domaine de l'archéologie, les richesses que le sol de la Russie méridionale a fournies ne tiennent pas la place la moins importante. Ce n'est pas sans doute, comme pour l'Égypte, une longue suite de siècles à dérouler en remontant jusqu'au berceau des sociétés humaines; ce n'est pas, comme pour l'Assyrie ou l'empire des Achéménides, des systèmes inconnus d'écriture qui révèlent leurs secrets. On n'y trouve même pas l'attrait de nouveauté dans les résultats, que présentent les monuments nationaux de la Lycie ou de la Phrygie. Mais, bien que, sur les rives septentrionales du Pont-Euxin, tout ce qui se rapporte à

l'antiquité figurée se meuve dans le cercle des arts de la Grèce, les notions que les monuments de ces contrées fournissent, les problèmes qu'ils soulèvent, les recherches qu'ils provoquent, n'en ouvrent pas moins un monde nouveau, soit en faisant pénétrer le regard parmi des peuples à l'histoire desquels se rattache étroitement l'origine des nations occidentales, soit en montrant, et la séduction exercée sur l'imagination des barbares par la civilisation grecque, et la subordination intelligente et intéressée du génie hellénique aux mœurs et aux coutumes de ces barbares. On ne doit donc pas s'étonner que, dès l'apparition des premiers spécimens de l'art grec tel qu'il fut cultivé dans ces contrées, des érudits de l'Occident, comme Raoul-Rochette dans ses *Antiquités du Bosphore*, se soient avidement emparés des lueurs qui commençaient à se répandre sur un sujet environné jusque-là des plus profondes ténèbres, et l'on doit applaudir à l'ardeur avec laquelle des écrivains russes ou attachés au service de la Russie, Stempkowsky, Blaremberg et Kœhler, revendiquèrent en quelque sorte le droit d'éclaircir ces problèmes à l'aide des ressources plus abondantes qu'ils devaient à leur séjour sur les lieux.

Mais qu'était-ce que ces premiers documents en comparaison des trésors qui, à partir de l'année 1831, devaient enrichir la science? A cette époque, l'ouverture, aux portes de Kertch, l'antique Panticapée, du tumulus désigné par les Tartares sous le nom de *Koul-Oba*, c'est-à-dire *Montagne des cendres*, inaugura d'une manière éclatante une suite d'investigations auxquelles la couronne de Russie doit, à l'heure qu'il est, l'une des collections d'antiquités grecques les plus précieuses, et la plus remarquable sans contredit, sous le rapport de l'art de convertir l'or en bijoux d'une extrême délicatesse.

Nous n'aurions en France, pour ainsi dire, aucune idée de cette étonnante réunion de monuments, si, vers l'époque où les plus importants d'entre eux furent découverts, la passion des voyages n'eût conduit dans la Russie méridionale un observateur intelligent, Dubois de Montpéreux, qui se hâta de dessiner tout ce que son séjour à Kertch lui offrit de curieux en ce genre, et qui, avant sa mort prématurée, eut le temps de donner au public les fruits de son exploration. Mais ce n'est pas seulement cette coïncidence fortuite qui établit un rapport entre la science française et la découverte des antiquités grecques du Bosphore cimmérien. Un autre Français, Paul Dubrux, doit être considéré comme le promoteur le plus actif et le plus intelligent des recherches dont nous possédons maintenant les résultats. Avant donc d'étudier nous-même quelques-unes des questions que provoquent les débris de l'art grec cultivé au nord du Pont-Euxin, nous croyons devoir appeler l'attention et la reconnaissance de nos compatriotes sur un nom qui serait tombé dans l'oubli, sans l'hommage éclairé que lui a rendu le principal auteur du bel ouvrage publié récemment à Saint-Pétersbourg sous le titre d'Antiquités du Bosphore cimmérien.

Les malheurs de notre pays profitent toujours largement aux autres peuples. Paul Dubrux était un chevalier de Saint-Louis, que la fidélité de ses sentiments jeta dans l'émigration, et qui finit par s'établir en Russie. Ce n'est pas de sa nouvelle patrie que nous aurions pu attendre des renseignements sur la province où il était né et sur la famille à laquelle il appartenait. Peut-être la publicité que nous voulons donner à ses mérites scientifiques aidera-t-elle à éclaircir cette question d'origine, sur laquelle nous ne trouvons aucun renseignement à la source unique où nous puisons. Tout ce qu'on sait en Russie, c'est qu'il était entré, en 1797, au service de cette puis-

sance. En 1800, il quitta la carrière militaire pour l'administration civile, et, en 1812, pendant que les ravages de la peste désolaient la Russie méridionale, à l'époque même où la grande tragédie française se jouait ou allait se jouer dans le nord, nous le trouvons avec le titre de *Commissaire de la santé,* remplissant à Iénikalé une mission d'humanité et de civilisation. Plus tard il fut attaché à la douane de Kertch, ville dont la forteresse d'Iénikalé n'est éloignée que d'un petit nombre de lieues; puis il devint chef des salines. Confiné dans ces emplois modestes, il y trouvait des loisirs pour mettre à profit un esprit d'observation qui lui tenait lieu de préparation scientifique. Il devait aussi exercer une influence heureuse sur les personnes d'un rang plus élevé que le sien avec lesquelles ses fonctions le mettaient en rapport. Au-dessus de la ville de Kertch, un monument funèbre bâti sur le sommet de la colline, qui, dans les temps modernes, a reçu le nom de *Mont Mithridate,* signale à la reconnaissance publique le nom de M. de Stempkowsky, fondateur de la cité. On voit par les manuscrits qu'a laissés Dubrux, que cet éminent fonctionnaire entretenait d'étroits rapports avec notre compatriote. En parlant du mausolée élevé à sa mémoire sur la colline qui formait le centre de l'antique Panticapée, Dubrux dit : « C'est là que reposent les restes du « digne et bon Stempkowsky, homme bienfaisant sans faste et « savant sans orgueil, homme qui faisait honneur à l'humanité, « qui a commencé la fondation de Kertch, laquelle lui doit son « école, son jardin public, des priviléges, cinquante mille rou- « bles par an pour son embellissement et ses constructions, etc. » Et, pour expliquer cette mention épisodique au milieu d'un travail de pure archéologie, il ajoute : « Une liaison intime de « vingt-deux ans est mon excuse. » Cette expression sous la plume d'un homme dont la modestie est évidente laisse deviner l'in-

fluence que notre compatriote dut exercer par son exemple et ses conseils, toutes les fois qu'il ne dirigeait pas lui-même les recherches d'antiquités.

L'action personnelle de Paul Dubrux sur ces recherches remonte à l'année 1816. Il mourut en 1835, dans un âge avancé, mais, quatre ans avant sa mort, il eut l'insigne bonne fortune d'accomplir la découverte capitale des sépultures de Koul-Oba, et la relation circonstanciée de cet événement archéologique forme, à ce qu'il paraît, la partie la plus curieuse des manuscrits qu'il a laissés. Il avait conçu le plan d'un ouvrage dont le titre aurait été : *Description des vestiges et des traces des anciennes villes et bourgs qui existaient autrefois sur le Bosphore Cimmérien (rive d'Europe), depuis l'entrée dans le détroit près du phare de Iénicalé, jusques et y compris la montagne d'Opouch.* Le manuscrit ou plutôt les notes préparées pour cet ouvrage étaient sous les yeux de l'auteur des Antiquités du Bosphore cimmérien, auquel j'emprunte tous ces renseignements. Il paraît aussi que la société d'histoire et d'archéologie d'Odessa possède plusieurs fragments des observations de notre compatriote. D'après ce que l'honorable M. de Gilles nous en communique, on se prend à regretter qu'il n'en ait pas été fait une publication complète, ou du moins plus étendue. Dubrux est, sans contredit, le meilleur observateur qu'il y ait eu dans ces contrées. Quoiqu'il manquât presque toujours des moyens nécessaires et surtout d'argent, il était soutenu dans ses recherches par l'idée « qu'après « lui, elles serviraient à des savants qui en tireraient parti. » Il ajoutait : « On me reproche d'avoir été trop minutieux dans le « détail des descriptions; mais les vestiges des villes et des bourgs « dont j'ai levé les plans disparaissent tous les jours. Si j'ai fait « la faute de me répéter plusieurs fois, ceci tient à ma mémoire « affaiblie par l'âge; et puis, je ne suis ni auteur, ni savant; j'ai

« seulement voulu prouver mon zèle; c'est ce motif qui m'a « donné la force et la patience nécessaires pour finir une entre- « prise au-dessus de mes forces. » Quand un homme s'exprime avec autant de réserve, on a presque toujours le tort de prendre ce qu'il dit au pied de la lettre. Sans doute, Paul Dubrux n'est pas mieux qu'un savant, comme dit M. de Gilles, avec une légère inadvertance; des connaissances plus étendues et plus sûres n'auraient nui en rien à la sagacité naturelle de l'émigré français. Mais un homme d'un esprit juste, qui, sur un sujet donné, a poursuivi longtemps des observations minutieuses, possède, pour l'instruction des autres, un avantage inappréciable. A présent que le sol d'Athènes est recouvert par les constructions d'une capitale moderne, combien n'est-il pas à regretter qu'on n'ait trouvé que des notes informes dans les papiers de notre consul, M. Fauvel, observateur, pendant près d'un demi-siècle, de l'Athènes antique, telle que la barbarie des Turcs l'avait faite et en partie respectée. Dubrux, à son tour, a été le Fauvel des villes grecques du Bosphore cimmérien. Les monuments y ont été détruits à mesure qu'on les découvrait, et, si l'importance des objets trouvés dans ces fouilles n'eût attiré à Saint-Pétersbourg ce qu'ils offraient de plus précieux, la destruction du musée de Kertch, enveloppé, en 1855, dans le pillage de cette ville, aurait achevé de faire disparaître tout ce que l'exploration des tombeaux avait donné à la science.

Ces diverses considérations ajoutent encore au prix des manuscrits de Dubrux; aussi est-ce avec l'espérance d'être écouté par le gouvernement russe que nous exprimons le désir de voir réunir dans une publication aussi complète que possible toutes les observations de notre zélé compatriote. Son nom méritera désormais d'être cité, non sans honneur, à la suite de ceux des Français éminents que les troubles de la révolution

avaient donnés à la Russie, et qui ont exercé une si heureuse influence sur la grandeur et la prospérité de cet empire, les Langeron, les Saint-Priest, les Nicole, les Richelieu. Nous devons nous montrer reconnaissants du soin pieux que l'auteur des Antiquités du Bosphore cimmérien a pris pour rassembler les souvenirs qui honorent son nom et pour préserver de l'oubli la mémoire d'un Français « dont les travaux ont profité à « d'autres qu'à lui (ce sont les expressions qu'emploie M. de « Gilles), et qui est mort sans avoir été récompensé, avec le « sentiment de se voir méconnu. »

Nous venons, à l'exemple de M. de Gilles, d'attacher le nom de Paul Dubrux au frontispice de l'étude que nous avons entreprise sur les Antiquités du Bosphore cimmérien. Maintenant il nous faut donner une idée de ce magnifique ouvrage. Le premier exemplaire que nous en ayons vu arriva en France, au plus fort de la guerre contre la Russie. C'était comme une carte mise à notre porte au nom de la civilisation florissante sur les bords de la Néva, et qui protestait contre l'injuste violence de quelques paroles inspirées par la passion du moment. Cet exemplaire, transmis par les voies du commerce, était coté à un prix très-élevé. Après avoir été offert aux principales bibliothèques publiques et particulières, il échut au ministère de la guerre, qui en fit l'acquisition, à cause de l'excellente carte du Bosphore cimmérien qui accompagne les planches d'antiquités. On y trouvait des renseignements qui manquaient à notre armée comme à notre flotte pour pénétrer dans la mer d'Azof. C'est ainsi qu'une œuvre conçue pour les loisirs de la paix se transforma en instrument de guerre, et contribua peut-être à la destruction du musée de Kertch, caprice étrange de la fortune, et qui impose à la science française une obligation plus étroite qu'à celle des autres peuples, de faire valoir ce que,

dans cette circonstance, la Russie a fait pour le progrès des connaissances humaines.

L'ouvrage se compose de deux grands volumes in-folio, accompagnés d'un atlas du même format. Après une introduction consacrée au récit des découvertes et de la formation de la salle dite de Kertch, au Musée impérial de l'Ermitage, près de Saint-Pétersbourg, et une étude de géographie comparée sur les rives du Bosphore cimmérien dans les temps anciens et modernes, se trouve l'explication développée des planches, en commençant par celles qui comprennent les plans, coupes et élévations des principaux tombeaux de la contrée. Les monuments sculptés, de marbre et de pierre, dont le plus grand nombre étaient restés à Kertch, ne figurent dans l'ouvrage que par un choix de quelques-uns d'entre eux, ajustés de manière à former le frontispice de l'atlas. On a, pour ce qui suit, adopté l'ordre fourni par le degré d'importance des matières. Les objets en or, masques, coiffures, couronnes, pendants d'oreille, colliers, bracelets, anneaux et pierres annulaires, boutons d'agrafes, bractéates détachées de la décoration des habits, boîtes, instruments de toilette, sont représentés sur les vingt-quatre premières planches. Les armes de toute nature, les débris du harnachement des chevaux, les couteaux, les miroirs, les divers ustensiles, en commençant par les objets d'or et en y comprenant ceux d'argent et de bronze, s'étendent de la planche XXV à la planche XXXII. Le vase en or pâle, improprement désigné sous le nom d'*electrum*, et qui représente des guerriers scythes, le monument, sans contredit, le plus précieux de la collection sous le rapport de l'histoire, occupe la planche XXXIII, et inaugure une série extrêmement remarquable de vases d'argent, dont les deux derniers, toutefois, ne proviennent pas de la Crimée. On arrive ainsi jusqu'à la planche XLII; les deux sui-

vantes comprennent les vases de bronze à la tête desquels se distingue un disque orné de figures en bas-relief d'un style plus ancien que tout ce qu'offre le reste de la collection.

Après cela vient la céramique; nous y trouvons d'abord le précieux vase peint à figures en relief, ouvrage signé de Xénophante l'Athénien, où les personnages, revêtus du costume des Perses, qui se livrent à la chasse contre des animaux, soit réels, soit imaginaires, sont accompagnés d'inscriptions, notamment du nom de Darius, ce qui a fait croire à notre illustre confrère M. le duc de Luynes[1], qu'on devait reconnaître ici un des divertissements royaux du fils d'Hystaspe. Des vases à reliefs, compris sur les planches XLVI, XLVII et XLVIII, on passe aux vases peints, dont la suite s'étend sur les planches XLVIII à LXXIII *a*. Les figurines de terre cuite auxquelles les appliques de la même matière, ou même en plâtre, servent de complément, se répartissent sur douze planches, LXIV-LXXVI. Deux autres planches, LXXVII et LXXVIII, sont consacrées aux vases de verre, lesquels sont suivis des objets en bois dessinés sur les planches LXXIX-LXXXIV. Cette dernière série, qui, à cause de la matière employée, n'est pas la moins rare et la moins précieuse de celles dont la collection se compose, renferme plusieurs monuments d'un intérêt extraordinaire, et sur lesquels nous aurons plus tard l'occasion de revenir. Deux planches de médailles, LXXXV et LXXXVI, ne figurent là en quelque sorte que pour mémoire, et semblent n'avoir d'autre objet que de fournir des indications chronologiques sur l'âge des sépultures où les différentes pièces ont été trouvées.

Le commentaire développé de ces quatre-vingt-sept planches (il y en a deux doubles) occupe la plus grande partie des deux volumes du texte; on trouve, à la fin du second, quarante-

[1] *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, mars 1856, p. 17 et suiv.

neuf inscriptions grecques, accompagnées également d'un commentaire. Le texte est écrit dans les deux langues, russe et française, imprimées en regard. L'auteur principal, celui qui a signé la préface, est M. de Gilles, conseiller d'État, bibliothécaire de Leurs Majestés impériales, et chef de la première section du Musée de l'Ermitage. On doit à la plume de cet écrivain l'introduction, l'étude géographique qui la suit, et l'explication des trente-huit premières planches, objets d'or et d'argent trouvés en Crimée, des planches XLIV, vases de bronze, et LXXXI-LXXXIV, objets en bois. Le reste des explications, notamment celles des vases peints, des terres cuites, des médailles et des inscriptions, est l'ouvrage de M. Stephani, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, conservateur des antiques et des médailles grecques et romaines de l'Ermitage. Les planches, dessinées d'une manière supérieure par M. Rodolphe Piccard (lequel, d'après son nom, doit être au moins d'origine française) et par M. Solntzeff, membre de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, ont été gravées avec beaucoup de talent et de délicatesse par MM. Afanassieff, Tchesky, Androuzky et Semetchkin, élèves et membres de la même Académie. On ne ferait mieux nulle part, on ne ferait pas aussi bien dans plusieurs États de l'Europe.

Nous devons néanmoins désapprouver le parti qu'on a pris pour reproduire dans ce bel atlas un certain nombre de monuments. Pour les vases de verre, les terres cuites, les vases peints avec ou sans reliefs, on a employé toutes les ressources de l'impression lithographique en couleur, afin de rendre jusqu'aux moindres accidents et aux moindres nuances de la surface des monuments. Quant aux vases de verre, c'est se donner une satisfaction inoffensive, mais, lorsqu'il est question d'objets tels que les terres cuites et surtout les vases peints, où les finesses

de la plastique ou du dessin forment l'intérêt essentiel, il importe bien moins de dresser un procès-verbal de l'altération des monuments que d'en rendre le caractère. L'étude des peintures de vases, en particulier, prouve que les artistes qui, dans l'antiquité, se livraient à cette sorte de travail, ne tenaient pas compte, dans l'application de leurs dessins à des surfaces convexes ou concaves, du gauchissement que devait produire la perspective; de telle façon que, lorsque, au moyen du calque, on a levé un dessin sur la panse d'un vase ou dans le creux d'une patère, ce dessin, reporté sur la surface plane du papier, reproduit presque toujours exactement la proportion des figures comme l'artiste les avait conçues. C'est l'observation de ce fait qui a déterminé les archéologues de ce siècle à publier le décalque des peintures de vases, en se contentant d'indiquer sur une échelle ordinairement très-petite la forme du vase auquel chaque peinture est empruntée. Pour n'avoir pas suivi cet usage, les artistes de Saint-Pétersbourg, tout en luttant contre une difficulté presque insurmontable, celle de rendre les monuments céramographiques avec l'effet de leur relief et les accidents de leur surface, ont produit des planches d'un effet peu agréable, et dont les détails confus laissent souvent l'observateur dans une fâcheuse incertitude. Le beau vase d'or dont nous avons déjà parlé ne pouvait donner lieu à ces nuances diaprées; mais l'effet de la perspective causée par la reproduction de la convexité du monument y a réduit la proportion des figures, et, chose singulière, ce défaut se reproduit jusque sur le développement mis à plat du sujet dont la panse du vase est ornée; ce qui, ainsi qu'on le verra plus tard, entraîne un inconvénient grave au point de vue des recherches ethnologiques.

Le classement systématique, adopté pour les planches de

l'atlas, offre, au premier abord, un résultat agréable et commode. On se plaît à parcourir ces belles séries de bijoux et de vases. Mais, après qu'on a satisfait le plaisir des yeux, lorsqu'on se demande à quelle époque peut se rapporter chacun des monuments qui nous frappent, quelle relation a pu exister entre ces parures de la tombe et la condition des personnages auxquels on les avait consacrées, on commence à éprouver un certain embarras qu'augmente encore la singulière uniformité qui règne dans le style de la plupart des monuments. En effet, sauf une exception que j'ai déjà indiquée, et peut-être aussi quelques vases peints dépourvus de toute importance, il semble que la masse des monuments apportés à l'Ermitage appartienne à une seule et même période du développement des arts de la Grèce, celle qui s'étend depuis les élèves de Praxitèle jusqu'aux sculpteurs et aux peintres qui ont travaillé pour les premiers successeurs d'Alexandre. Ce qui excède ces limites et s'étend aux premiers siècles de la domination romaine n'a dans l'ensemble qu'une importance secondaire. On se consolerait sans peine de cette monotonie puisqu'elle porte sur le plus beau temps des élégances de l'art, et, dans tous les cas, il faudrait en prendre son parti, si le musée de l'Ermitage se fût formé, comme la plupart des autres collections de l'Europe, d'objets d'art dont on ne connaît pas la provenance, soit qu'avec le temps la trace s'en soit perdue, soit que la spéculation mercantile ait dissimulé l'origine des objets dont elle s'était emparée. Mais il ne pouvait en être de même pour le produit des fouilles de la Crimée. La civilisation y opérait sur un sol nouveau pour elle et avec les procédés de commandement propres à un gouvernement qui doit tout créer au lieu dont il s'empare. L'archéologie, en Crimée, a été cultivée, pour ainsi dire, par ordre, et le zèle désintéressé de Paul Dubrux lui-même se subor-

donnait à l'impulsion administrative. On procédait et on procède encore au moyen d'instructions et de rapports. Chaque employé du gouvernement rendait compte du résultat de ses recherches à mesure de leurs progrès. Les objets découverts étaient successivement remis à l'autorité compétente, réservés pour le musée de Kertch ou transportés à l'Ermitage. Sans doute la fraude et l'infidélité ont jeté un certain trouble dans cette régularité officielle. Plus d'un monument digne d'intérêt a été soustrait à la surveillance du gouvernement russe, et le marché d'antiquités qui se tient à Paris n'en est pas resté dépourvu. La grande découverte du Koul-Oba surexcita principalement les passions de la contrebande; un misérable pillage opéré pendant la nuit mit obstacle à ce que l'exploration régulière du monument fût achevée. Mais, tout en tenant compte de ces exceptions regrettables, il n'en est pas moins évident que la plupart des objets découverts, et, entre autres, les plus dignes d'intérêt, sont arrivés à Saint-Pétersbourg; que l'on connaît la provenance du plus grand nombre; qu'on sait le lieu et l'époque où ils ont été découverts, et qu'on peut ainsi reconstituer sans peine toutes les circonstances qui ont signalé les principales sépultures.

C'est là, au point de vue du progrès scientifique, un avantage immense. Il y a trois ans, lorsqu'un employé du Musée de Cagliari fit voir à Paris le résultat des fouilles opérées dans une nécropole phénicienne de la côte occidentale de Sardaigne, tous les archéologues furent vivement frappés de l'intérêt qu'ajoutait aux monuments le soin qu'on avait pris de laisser ensemble tous les produits d'une même sépulture. Mais on n'osait, et peut-être avait-on raison, se fier entièrement à ces répartitions; on craignait qu'elles ne fussent un peu artificielles et l'on avait quelques motifs de croire que plusieurs objets, jugés

plus précieux que les autres, en avaient été distraits. Il n'en est pas de même pour la collection de l'Ermitage. Les groupes originaires existent et seraient très-faciles à reformer. L'auteur de l'ouvrage les indique avec soin dans son introduction, mais, lorsqu'il faut, pour lire une demi-page, feuilleter soixante ou quatre-vingts planches, la fatigue amène nécessairement de la confusion dans l'esprit. Je me permettrai donc d'exprimer le regret qu'au moins pour les découvertes les plus importantes les divers objets qui les composent n'aient pas été rangés à la suite les uns des autres, de manière à ce qu'on pût en saisir sans peine les relations, et parfois les contrastes.

Quelque éblouissement que causent les richesses rassemblées à l'Ermitage, il ne faut pas s'en exagérer l'importance. On y trouve une réunion incomparable de magnifiques bijoux grecs; mais ces bijoux, pour la plupart, ressemblent à ceux que nous connaissons par les fouilles de l'Italie et de la Grèce elle-même. La variété des sujets n'y a rien d'extraordinaire; les pierres gravées n'offrent guère que des types déjà connus. Les terres cuites et les vases peints, comparés à ceux des autres contrées, présentent un grand nombre de redites. Ce qui est neuf et intéressant au plus haut degré, c'est l'application des produits de l'élégante industrie athénienne à des peuples, à des mœurs, à des usages, flétris, non sans raison, du nom de barbares par ces mêmes Grecs qui y subordonnaient l'application de leur génie. Nulle part cette contradiction n'est plus frappante que dans la mémorable exploration du Koul-Oba, et, comme l'étude de cette découverte fournit, selon notre opinion, un renseignement chronologique plus assuré et plus précis qu'on ne l'a cru jusqu'à ce jour, il suffit de se rappeler l'observation que nous venons de faire sur l'uniformité d'aspect des antiquités rassemblées à l'Ermitage, pour que l'on comprenne d'avance

qu'en fixant la date de la sépulture du Koul-Oba, on fournira une induction générale applicable à la plus grande partie des autres monuments. Dans cette recherche, la question de chronologie ne trouvera pas seule sa solution; l'histoire politique et l'ethnologie devront y puiser des éclaircissements avantageux. C'est pourquoi, pour donner l'idée la plus favorable des trésors archéologiques réunis à Saint-Pétersbourg, je commencerai, sur les pas de Paul Dubrux et de M. de Gilles, par rétablir l'ensemble de la découverte du Koul-Oba, en y subordonnant tout ce qui, dans le reste de l'ouvrage, peut contribuer à expliquer les monuments trouvés dans ce tumulus. Lorsque nous toucherons au terme de cette étude particulière, il restera peu de chose pour compléter l'examen général de l'ouvrage dont elle est appelée à faire le chapitre le plus instructif.

II.

Lorsque l'on parcourt du regard la carte des environs de Panticapée, on aperçoit, dans toutes les directions, sur la surface ondulée du pays, des tumulus de différentes dimensions. Les recherches que l'on a faites dans le plus grand nombre de ces tumulus prouvent qu'ils n'avaient pas été tous réservés à des personnages de sang royal, et que beaucoup des Grecs établis dans la contrée avaient adopté ce genre de sépulture. Mais les monticules artificiels qui se distinguent par leur masse ne peuvent laisser aucune incertitude quant à la destination qu'on leur avait donnée. Strabon[1], dans la description qu'il fait du pays situé sur l'autre rive du Bosphore, mentionne l'existence d'un tumulus élevé sur un promontoire entre le bourg d'Achilleium et celui de Patræus. Ce monument, dont on devrait

[1] Liv. XI, p. 494.

retrouver l'emplacement, est donné par le géographe comme ayant servi de tombeau à Satyrus, très-probablement le premier de ce nom, l'un des plus glorieux souverains du Bosphore. Au nord-est de Kertch on aperçoit de loin un très-grand tumulus, auquel les Russes ont attribué, ou plutôt conservé, le nom de *Tzarskii Kourgane* ou *Tombeau royal.* A l'ouest de la même ville, sur le prolongement de la colline appelée *Mont Mithridate,* se voit une autre agglomération factice de la même importance; c'est le *Zolotoii Kourgane* ou *Mont d'Or,* ainsi nommé sans doute à cause des richesses qu'on y trouva lorsque les Génois ou les Tartares, anciens maîtres du pays, y pratiquèrent des fouilles. La construction de la chambre intérieure du *Tzarskii Kourgane* et celle de la chambre intérieure du *Mont d'Or* se ressemblent, et, dans l'une comme dans l'autre, on remarque plus d'art et de soin que dans la construction du *Koul-Oba.* Ce dernier tumulus, situé un peu plus loin que le Mont d'Or, à peu près dans la même direction, mais en inclinant vers le sud, est le seul de ces monticules de dimension extraordinaire qu'eût épargné l'avidité des anciens explorateurs.

C'est en 1831, peu de temps avant la mort de M. de Stempkowsky que Paul Dubrux en fit la découverte. Le tombeau avait été protégé jusque-là par la forme irrégulière de la colline qui, au lieu de se présenter en cercle comme la plupart des autres tumulus, décrit une ellipse allongée. A Kertch comme en bien d'autres endroits, la rareté des bonnes pierres de taille est l'ennemie des monuments antiques. C'était pour extraire des matériaux de cette nature qu'on avait ouvert le sommet du Koul-Oba. Au commencement de septembre, M. de Stempkowsky engagea Paul Dubrux à l'accompagner sur le lieu où deux cents soldats d'infanterie étaient occupés à cette opération. Le vieil émigré, qui, depuis quatorze ans, avait été employé à faire des

fouilles dans les tertres, ne pouvait se méprendre sur la nature du monument qui s'offrait à ses regards. Il indiqua l'existence probable de l'entrée vers le nord, et, en effet, lorsque le gouverneur eut mis à sa disposition les soldats qui travaillaient sur les lieux, on trouva, dans la direction marquée, un vestibule carré qui donnait accès à la chambre sépulcrale. Le plan A de l'atlas publié par M. de Gilles fournit tous les renseignements désirables sur la forme, la composition, la distribution intérieure et la dimension du *Koul-Oba*. Ce nom s'applique à une élévation naturelle, aux deux extrémités de laquelle on plaça, dans les temps anciens, plusieurs amas de pierres brutes destinées à recouvrir des tombeaux. A l'ouest, on ne trouvait déjà plus, du temps des fouilles de Dubrux, que les fondations de plusieurs enceintes circulaires indiquant les anciens tumulus. A l'est, deux tertres jumeaux et parallèles, rangés dans la même direction que celle de la colline qui les porte, c'est-à-dire du levant au couchant, montraient une masse énorme de pierres noires qui leur donnaient une apparence volcanique. Ni Dubrux, ni M. de Gilles ne nous disent ce qu'on fit du plus occidental de ces tertres; mais quant à l'autre, c'est dans son sein que s'est trouvée la chambre sépulcrale sur laquelle doit à présent se concentrer notre attention.

Vue par les deux coupes qui la traversent, cette chambre se montre comprise dans une accumulation de pierres brutes, mais qui, plus considérables vers le fond du tumulus qu'au sommet, ont été d'abord disposées d'une manière assez régulière, pour former le soubassement de la chambre et pour ne pas peser trop fortement sur ses parois. Le tumulus, dans son ensemble, n'a pas plus de cinq sagènes de hauteur; le vide qu'y forme la chambre sépulcrale équivaut à peu près au quart de cette masse cubique. Le système qui a présidé à la cons-

truction de cette salle rappelle, comme l'a fait observer M. de Gilles, celui qu'on admire dans la construction du Trésor d'Atrée à Mycènes. Mais la ressemblance entre ce monument vénérable et les tombeaux de la Crimée est plus frappante au *Tzarskii Kourgane* et au Mont d'Or qu'au Koul-Oba. Dans ces deux mausolées, la chambre est circulaire ainsi que la coupole allongée qui la surmonte. Les pierres qui composent ces piles de cercles concentriques sont taillées en coin comme les claveaux d'une voûte; c'est ce qui témoigne d'un certain raffinement de stéréotomie. Dans le tertre du Koul-Oba, au contraire, la chambre est carrée, et c'est une pyramide creuse qui la surmonte. Les parois verticales ont cinq assises de hauteur; la pyramide creuse est produite au moyen de sept autres assises qui des quatre côtés s'élèvent en encorbellement les unes au-dessus des autres. On a légèrement soulagé le poids de chacune de ces pierres par une section oblique de haut en bas, pratiquée sur leur surface apparente. La clef du plafond, ou, pour nous servir de l'expression qu'emploie Pausanias[1] en parlant du Trésor de Minyas, l'*ἁρμονία*, est formée par une grande pierre plate, entaillée des quatre côtés, de manière à ce qu'elle s'encastre dans l'assise supérieure de la pyramide. L'auteur du texte explicatif a bien fait, sans doute, de faire remarquer le rapport qui existe entre ce genre de construction et celui que présentent les monuments souterrains de la Grèce, bâtis à l'aurore des temps historiques; mais il ne faudrait pas tirer d'un tel rapprochement des conclusions exagérées. Dix siècles écoulés entre l'époque des Pélopides et celle où nous devons placer les sépultures royales de Panticapée, mettent obstacle à ce qu'on établisse avec vraisemblance une tradition constante et non interrompue entre les monuments des deux époques. Si

[1] *Bœot.* XXXVIII, 11.

les Grecs, après le retour des Héraclides, eussent continué de bâtir d'après les mêmes procédés que les anciens rois d'origine lydienne, les monuments primitifs d'Orchomène et de Mycènes n'auraient pas, à un si haut degré, excité leur admiration. Les colons de Milet, dans le VI^e^ siècle avant notre ère (c'est l'époque de la fondation de Panticapée), ne purent apporter dans le Bosphore que l'architecture en usage de leur temps, où l'art des Grecs avait déjà pris sa physionomie nouvelle. Sans doute les Hellènes de l'Asie avaient, du genre de bâtir usité par les derniers rois de la Phrygie et de la Lydie, des souvenirs plus récents que les Grecs d'Europe n'en avaient pu conserver des monuments de goût asiatique construits par leurs anciens rois, déjà relégués eux-mêmes parmi les fables. Mais un arrangement du genre de celui qu'on rencontre au centre des tumulus de la Crimée répond si exactement à la nécessité, qu'il n'y a pas beaucoup à se préoccuper de la tradition, et qu'au contraire il est difficile d'imaginer, dans une donnée semblable, une autre manière de bâtir.

Pour nous restreindre à ce qui concerne la chambre du Koul-Oba, ce qu'a de spécieux, au premier aspect, la comparaison de ce monument avec le Trésor d'Atrée, ne s'efface-t-il pas, si l'on réfléchit qu'à Mycènes le cône évidé en forme d'œuf, qui constitue la coupole du Trésor d'Atrée, avait dû, dans tous les temps, frapper les regards de ceux qui pénétraient dans la pièce, tandis que, dans le tombeau qui nous occupe, un plafond en bois, dont on trouva les débris vermoulus encore attachés à la muraille, avait pour objet de dérober à la vue la pyramide creuse qui le surmontait. Cette pyramide n'était donc, en définitive, qu'une voûte de décharge de la nature la plus simple et la plus élémentaire. C'est quand on arrive à des données de ce genre qu'on a peine à suivre les traces de la tradition.

Le plafond en bois disposé au-dessus de la chambre sépulcrale n'offre rien que de raisonnable et de conforme aux saines traditions de l'art de bâtir. Il n'en est pas de même des poutres, également en bois, qui soutenaient le fardeau des pierres au-dessus du vestibule carré. On pouvait espérer, en effet, que, tant que ces poutres échapperaient au contact de l'air extérieur, elles suffiraient à la tâche qu'on leur avait imposée. Mais, dans un climat extrême comme celui de la Crimée, les infiltrations inévitables à travers une masse composée d'éléments d'une adhérence imparfaite devait, avec le temps, altérer la substance de ces bois, et la première impression de l'air extérieur, en les faisant tomber en poussière, ne pouvait manquer d'amener la chute des pierres qu'ils soutenaient. Le secret de cette apparente ignorance nous est révélé par la disposition de la porte d'entrée. Au moment de la découverte, le vide de cette porte était rempli par des pierres de taille au-dessus desquelles une poutre formant bandeau soutenait deux autres pierres dont elle était le principal point d'appui. Les richesses considérables qu'on avait l'habitude d'enfermer dans les sépultures de ce genre faisaient une loi d'employer tous les moyens possibles et imaginables pour en écarter les profanateurs. Il ne suffisait pas d'en dérober l'entrée à tous les regards, on ne se fiait pas aux masses de pierres qui en muraient l'issue; on avait disposé comme des machines de guerre pour écarter les assiégeants ou pour les rendre victimes de leur profanation téméraire. Ce que les constructeurs du tombeau avaient prévu fut précisément ce qui manqua d'arriver à Paul Dubrux et aux ouvriers qui l'accompagnaient. A peine avait-on pénétré dans le vestibule que le plafond s'en effondra. Un mouvement aussi dangereux se manifesta dans le linteau de la porte lorsqu'on l'eut débarrassée des pierres qui l'obs-

truaient; l'exploration de la chambre elle-même ne fut pas d'ailleurs plus rassurante. Déjà plusieurs pierres de la voûte étaient tombées lorsque les nouveaux violateurs de sépultures y entrèrent. La paroi du sud commença à céder lorsqu'on en eut déblayé le pied. C'est donc au péril de sa vie que Paul Dubrux, entraîné par l'intérêt de la découverte, continua ses investigations pendant trois jours, du 22 au 24 septembre. Le danger n'en avait pas moins fait impression sur son esprit; il manquait d'étançons pour soutenir les pierres qui menaçaient à chaque instant de l'écraser. S'imaginant que les spectateurs qui, au nombre de plusieurs centaines, assistaient à la fouille et qui avaient été témoins de la frayeur et de la fuite des ouvriers lors des accidents qui avaient eu lieu, n'oseraient se hasarder pendant la nuit au milieu de ces décombres mouvantes, il se retira avec M. de Stempkowsky, laissant un faible poste à l'entrée du tumulus, et se promettant de revenir le lendemain avec tous les moyens nécessaires pour achever en toute sûreté l'exploration du monument. Cette interruption, accompagnée d'une confiance mal fondée, devait avoir les plus fâcheuses conséquences. La nuit était froide, et les soldats crurent pouvoir se dispenser de la surveillance dont on les avait chargés. L'officier de police préposé à la garde du tombeau fit lever le poste avant d'y être autorisé, et, lorsqu'on ignorait encore en ville que les gardiens de la sépulture s'étaient retirés, Dubrux, interrogé par le gouverneur sur la question de savoir si une surveillance nocturne était nécessaire, Dubrux s'accuse lui-même d'avoir inspiré à ce magistrat une fausse sécurité. En effet, à peine les soldats s'étaient-ils éloignés que des chercheurs avides, au risque de faire tomber sur leur dos jusqu'à la dernière pierre de la voûte, se précipitèrent dans le caveau, et, sans s'assujettir, comme on l'avait fait en com-

mençant, à des observations régulières, dépouillèrent le tombeau de tout ce qui avait échappé à l'investigation méthodique qu'on en avait commencée. Le lendemain Dubrux, en revenant sur les lieux, trouva l'entrée du tombeau forcée, le bas de la muraille de l'est, auquel on n'avait pas d'abord touché, dépouillé de tout ce qu'il pouvait renfermer d'intéressant, et le pavement de la salle entièrement bouleversé.

Les conséquences de ce désordre n'ont jamais été entièrement réparées. Malgré tout le soin que prit le gouvernement pour rentrer en possession des objets soustraits pendant la nuit du 24 au 25 septembre, et le succès qui couronna un grand nombre de ses démarches, une partie de la dépouille du Koul-Oba sortit clandestinement de la Russie, et l'on ne put recueillir que des indications incomplètes sur l'emplacement qu'avaient occupé les objets, soit retrouvés, soit connus seulement par la vague et suspecte description qu'on en avait donnée.

Quoi qu'il en soit, ce que le fidèle Dubrux avait déjà consigné dans sa description formait avec les objets eux-mêmes un ensemble de renseignements inappréciables. La porte qui s'ouvrait au nord n'était pas placée dans l'axe de la chambre sépulcrale. Reculée du côté de l'ouest, elle laissait, à l'orient, un enfoncement en forme d'alcôve où le corps du principal personnage avait été placé. Ce corps était étendu dans un large cercueil de bois à deux compartiments, dont le premier, situé à peu près en face de la porte, avait été destiné à renfermer les armes du personnage. Au sud, derrière sa tête et précisément le long de la partie du cercueil qui renfermait les armes, était un second cadavre d'homme, probablement l'écuyer du maître du tombeau. A l'angle sud-ouest, dans le renfoncement, on découvrit les cnémides de l'écuyer avec les os d'un cheval.

Dans tout le reste de l'espace exploré, au nord et à l'ouest, à droite et à gauche de l'entrée, se trouvaient des vases de bronze et d'argent, de différentes dimensions et de diverses natures; le long de la muraille occidentale, quatre amphores, dont une avec la marque de Thasos[1].

Les ornements dont le corps du principal personnage était accompagné le désignaient clairement pour un prince. Il avait sur la tête deux cercles, de hauteurs et de diamètres inégaux, qui devaient avoir été reliés par une tiare droite ou *cidaris,* probablement en feutre. Un *torques,* formant torsade et terminé, du côté de l'ouverture, par deux petites figures à cheval, entourait le cou du cadavre; un cercle orné de bas-reliefs était au bras droit au-dessus du coude; au-dessous et à chaque bras, il y avait deux autres cercles; puis aux poignets, deux gros bracelets historiés. Tous ces objets étaient en or, dans les uns très-pur, dans les autres mélangé d'argent.

Les armes déposées dans le compartiment antérieur du cercueil consistaient en un long glaive de fer avec une poignée revêtue d'une feuille d'or, en un fouet dont le manche était recouvert d'une mince feuille d'or roulée en spirale, en un objet circulaire en or, qu'on a cru être un petit bouclier destiné à s'attacher sur l'épaule droite, et en un arc dont l'étui, seul conservé, était recouvert d'une feuille d'or pâle. Les cnémides du prince étaient placées de chaque côté de son corps, et autour de sa tête étaient rangées cinq petites statuettes en or pâle sur le sujet desquelles nous aurons l'occasion de revenir. Les cnémides étaient de bronze ou d'argent doré. Une pierre à ai-

[1] Dans la relation de Dubrux (*Antiquités du Bosphore cimmérien,* t. I, p. XIX), on lit : « Il y avait quatre amphores en argile de petite dimension, à demi enfouies et remplies de terre; sur l'anse d'un de ces vases, on lit : ΘΑΣΙ.... et au-dessous APETΩN. Au milieu, on voit un poisson. »

guiser de couleur verte (c'est un morceau de schiste ardoise) avait un manche en or richement décoré.

Perpendiculairement au corps de l'écuyer et en avant du cercueil royal, était étendu le cadavre d'une femme dont le rang se trahissait par un diadème ou plutôt un cercle d'or rehaussé de figures en relief. Un sceptre revêtu d'une feuille d'or et surmonté d'un oiseau, qui doit avoir été plutôt une colombe qu'un canard sauvage, dont on lui a trouvé l'apparence, achevait de caractériser la dignité de l'épouse du souverain auprès duquel elle était étendue. Elle avait comme lui un *torques* ouvert, dont les extrémités se terminaient par deux figures de lions accroupis, et de plus un collier d'un goût entièrement grec. A sa ceinture on voyait trois magnifiques agrafes ornées de médaillons et de pendeloques. Deux bracelets, dont la décoration rappelait plus le goût asiatique que le génie grec, complétaient cette parure mi-partie. A ces objets, tous en or pur, il faut joindre et les débris d'une quenouille et le vase d'or pâle dont j'ai parlé plus haut dans le premier article, et qui était placé entre les jambes du cadavre. Une note ajoutée par M. de Stempkowsky, au rapport de Dubrux, dit qu'en criblant les terres dont les restes humains étaient couverts, on en tira des débris en bois, ornés de magnifiques figures grecques dessinées *a graffito*, d'un objet dans lequel on a cru, non sans vraisemblance, reconnaître les fragments d'une lyre. Entre les corps déposés dans le tombeau, celui de la femme avait certainement le plus de droits de réclamer cet attribut.

Pour compléter ce que la première exploration avait fait connaître, sans insister sur des fers de lance qui se trouvaient le long de la paroi occidentale, entre les vases de bronze et l'enfoncement où les restes du cheval avaient été placés, nous mentionnerons seulement cinq clous fixés dans la muraille du

sud, au-dessus du cadavre de l'écuyer, et dont la destination semble avoir été de porter de riches habits, dont l'étoffe, entièrement consumée, avait laissé échapper et se répandre à terre une énorme quantité de bractéates d'or estampées, paillettes gigantesques attachées originairement à ces habits.

En tamisant les terres du tombeau on avait déjà récolté plusieurs centaines de ces bractéates; ce qui en restait après le malencontreux départ des fouilleurs officiels fut cependant ce qui défraya principalement l'avidité des amateurs de contrebande. Tout en poursuivant ces minces objets jusque dans les interstices du pavement, ils en vinrent à soulever les dalles de l'angle nord-ouest, et, sous le vase de bronze qu'on avait trouvé à droite de l'entrée, ils rencontrèrent une autre tombe, de profondeur et de largeur suffisante pour recevoir un seul cadavre. On n'a jamais pu savoir tout ce qui le recouvrait. D'après les renseignements recueillis plus tard par Paul Dubrux, et ceux qui sont parvenus plus récemment encore à la connaissance du gouvernement russe, il paraît qu'entre autres objets qui décoraient ce cadavre se trouvaient un *torques* de bronze revêtu d'or, dont on possède à l'Ermitage un magnifique fragment, un étui d'arc en or pâle, du même genre que celui du roi enseveli à la place d'honneur, un long sceptre revêtu d'une riche décoration en or et une pièce d'or pâle, représentant un sujet oriental, que Dubrux parvint à tirer des mains d'un des principaux coupables, et qui servit à ce dernier de rançon.

A tous ces renseignements, rassemblés avec soin par M. de Gilles, nous devons joindre ceux dont il n'a pas eu connaissance, parce qu'ils se rapportent à des objets tirés en secret de l'empire russe. Depuis longtemps les collections françaises avaient pris part à ces dépouilles opimes. Outre quelques têtes

de Méduse, qui forment le type le plus commun des bractéates du Koul-Oba, nous avons, au Cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale, un magnifique exemplaire de la figure allégorique de Panticapée [1], gravée pl. XX, n° 8 de l'atlas, un groupe d'Hercule étouffant le lion, et d'autres sujets moins importants. Mais ce qui vaudrait surtout la peine d'une vérification approfondie, c'est la question de savoir si la plus remarquable collection de cyzicènes d'or qu'on ait probablement jamais trouvée, et qui pour la plupart sont entrés dans notre cabinet national, ne provenaient pas de la tombe du Koul-Oba. D'après la description que j'ai donnée de cette tombe, on a pu voir que le prince auquel elle était dédiée y avait été entouré de tous les objets dont il avait fait un usage habituel pendant sa vie. Il y avait son cheval, ses insignes, ses armes, ses habits, ses provisions de bouche dans une vaisselle d'or, d'argent et de bronze, et même les amphores renfermant le vin de sa table. A cette collection il ne manquait, afin qu'elle fût complète, que la monnaie, et, pour un souverain qui régnait sur une place de commerce aussi florissante que Panticapée, l'usage de la monnaie était d'une nécessité journalière. On aurait donc peine à concevoir que ce nerf de la guerre et cet instrument de la paix eût manqué entre les objets de première nécessité rangés autour du roi, si l'on n'admettait, comme une supposition vraisemblable, qu'à la droite du cadavre, dans la partie abandonnée à la profanation des fraudeurs, une bourse ou tout autre récipient renfermant une somme de monnaies avait été mis à la disposition du roi. Les cyzicènes se trouvent fréquemment au Bosphore; ils devaient former, dans le IV^e^ siècle avant notre ère, une notable portion de la monnaie courante. La provenance exacte de ceux que M. de Gilles a donnés, en

[1] Cette figure a été publiée par Raoul Rochette dans le *Journal des Savants*, janv. 1832.

deux endroits de son livre, comme trouvés à Panticapée, n'est point connue. Quant à ceux beaucoup plus nombreux dont je parlais tout à l'heure, et qui arrivèrent ensemble à Paris, j'ai la certitude qu'ils tiraient leur origine des fouilles de Kertch. C'est ce que m'assura formellement M. Rollin père, lorsqu'il les vendit au Cabinet, afin de me mettre en état d'expliquer aux amateurs, effrayés d'une telle abondance, l'affluence subite d'un genre de monnaies dont les exemplaires isolés avaient été, jusque-là, comptés au nombre des pièces les plus rares. Sans doute, lorsque l'on compare la date de l'exploration du Koul-Oba avec celle de l'entrée au Cabinet de Paris des cyzicènes en question, on voit qu'il s'était écoulé un temps considérable; mais la possession illégitime d'objets d'antiquité précieux explique la lenteur avec laquelle les détenteurs de ces objets se décidèrent à en tirer parti. Je ne me rappelle pas aujourd'hui d'une manière assez précise les termes dont se servit Rollin père dans l'explication qu'il me donna de l'origine de ces cyzicènes, mais, comme il me parlait d'une grande découverte, n'en trouvant pas, dans la relation donnée par M. de Gilles, de plus importante que celle du Koul-Oba, je ne puis m'empêcher de croire que la monnaie qui manque à la collection des objets nécessaires à la vie, rassemblés dans ce tombeau, est en grande partie celle dont notre Cabinet des médailles s'est enrichi.

Avant d'étudier les contrastes qu'offre cette collection et d'en extraire des inductions propres à expliquer, non-seulement la manière de vivre, mais encore l'origine du prince enfermé dans ce tombeau, je crois devoir chercher s'il n'existe pas d'indices suffisants pour qu'on circonscrive dans des bornes étroites l'époque à laquelle ce prince vécut, et même pour qu'on lui restitue le nom qu'il a porté. Aucune inscription

sur marbre ou sur pierre ne s'est rencontrée, soit à l'extérieur, soit au dedans de la chambre sépulcrale. L'épigraphie n'a pu y recueillir que la marque de Thasos sur une amphore[1], le nom d'un artiste ou d'un possesseur que porte un petit vase d'argent, une troisième inscription, ΠΟΡΝΑΧΟ, tracée sur l'étui de l'arc du roi, pl. XXVI, et enfin ces trois lettres, ΠΑΙ, gravées sur l'objet mystérieux en or qu'un des fouilleurs découvrit dans la sépulture pratiquée sous le pavé de la salle. Aucun des princes connus pour avoir régné sur le Bosphore n'a porté un nom dont le mot ΠΟΡΝΑΧΟ puisse être considéré comme la transcription. C'est peut-être une forme ancienne du nom de Pharnace; mais ce dernier nom n'apparaît au Bosphore qu'à l'époque de Mithridate Eupator, et l'objet en question est d'un style beaucoup trop ancien pour avoir été originairement destiné à l'indigne fils de ce dernier monarque. Si l'objet qui appartient à un roi qui nous est encore inconnu porte, au lieu de son nom, celui de l'artiste qui fut l'auteur de cette arme précieuse, comment croire que les initiales tracées sur un autre objet d'un genre analogue aient servi à désigner le prince auquel il appartenait?

Je ne m'étonne donc pas que les critiques difficiles, et M. de Gilles est de ce nombre, aient traité légèrement la conjecture de ceux qui avaient pensé que les lettres ΠΑΙ pouvaient désigner comme possesseur de l'objet auquel elles sont jointes un des *Périsade* qui ont régné sur le Bosphore. Il se pourrait toutefois que cette conjecture ne fût pas aussi isolée qu'elle en a l'air au premier abord, et qu'on pût la corroborer à l'aide de différentes observations. Des trois Périsade que l'on compte ordinairement parmi les souverains de Panticapée, notre choix, dans l'hypothèse proposée, ne saurait être douteux. Il ne peut

[1] *Supra*, p. 213.

être question ni du Périsade II, inconnu dans l'histoire, mais que l'on intercale après Lysimaque, afin de trouver un auteur au beau statère d'or imité de ceux de ce prince qu'on admire à Paris et à Glasgow, ni, à plus forte raison, du Périsade III qui remit entre les mains de Mithridate le poids d'une couronne qu'il se sentait incapable de porter plus longtemps. Le style et la perfection de la plupart des objets découverts dans le Koul-Oba nous reportant au siècle du développement le plus complet et le plus délicat de l'art chez les Grecs, si un Périsade fut inhumé dans ce tombeau, ce ne peut être que le premier du nom, dont le règne glorieux s'étendit entre les années 348 et 310 avant notre ère. Mais comment les restes d'un tel souverain auraient-ils été relégués sous le pavé de la salle, et en faveur de qui les circonstances auraient-elles pu justifier un tel manque de respect?

Il me semble que l'histoire, heureusement conservée, du fils aîné de Périsade, répond d'une manière satisfaisante à ces questions. C'est Diodore[1] qui nous fait connaître cette histoire. Suivant son récit, Périsade, en mourant, laissa trois fils, Satyrus, Prytanis et Eumèle. L'héritage royal fut disputé : Eumèle, s'appuyant sur Ariopharnès, roi des Thates, et non des Thraces comme on lit dans le texte, certainement par erreur, leva, dans la partie asiatique du royaume, l'étendard de la révolte contre son frère Satyrus. Après un début de campagne glorieux, Satyrus fut blessé mortellement au siége du château où résidait Ariopharnès, et son corps fut ramené à Panticapée par son autre frère Prytanis. Neuf mois seulement s'étaient alors écoulés depuis la mort de Périsade. Prytanis commença par faire déposer dans les tombes royales le corps de Satyrus, auquel il fit une sépulture magnifique, ὃς ταφὴν συντελέσας

[1] XX, 22-24.

μεγαλοπρεπῆ καὶ καταθέμενος εἰς τὰς βασιλικὰς θήκας τὸ σῶμα, et entreprit ensuite contre Eumèle une lutte inégale, dans laquelle il succomba rapidement. Le règne de Prytanis ne dura que cinq mois, et, dès l'année 309, Eumèle, qui l'avait fait mourir avec sa famille, était établi solidement sur le trône du Bosphore.

Quelque attachement que Prytanis témoignât envers la mémoire de son frère, quelque magnificence qu'il voulût déployer dans sa sépulture, le temps lui manquait. Pour concilier cette précipitation avec ses désirs, il ne pouvait guère employer un autre moyen que celui dont le Koul-Oba nous a révélé le secret. C'est dans la tombe déjà consacrée à Périsade, ce que Diodore désigne par l'expression εἰς τὰς βασιλικὰς θήκας, que Prytanis dut introduire le corps de son frère. Quelque pressé qu'il fût, il ne pouvait aller jusqu'à chasser Périsade de sa dernière demeure; mais, en l'exilant de la grande salle et en cachant son corps sous le pavement de cette chambre, il trouvait un dernier asile tout préparé pour le corps de Satyrus, et peut-être, tout en déployant, ainsi que Diodore paraît le faire entendre, plus de luxe dans l'établissement de son tombeau qu'on n'en avait montré jusqu'alors à Panticapée, put-il consacrer à ce surcroît de prodigalité une partie de ce qui avait servi à décorer la dernière demeure de Périsade.

Si l'on parvenait à acquérir la preuve décisive que les cyzicènes achetés par le Cabinet de France (en 1841) avaient été trouvés dans le Koul-Oba, la présence de cette sorte de monnaies pourrait venir en aide à l'éclaircissement de la question chronologique. Dans l'étude que j'ai consacrée aux cyzicènes[1], j'ai fait voir que cette monnaie, déjà très-répandue vers la fin de la guerre du Péloponnèse, n'avait jamais

[1] *Revue numismatique*, 1856, p. 7 et suiv. p. 88 et suiv. p. 152 et suiv.

été plus commune que du temps de l'hégémonie thébaine et avait été chassée, en quelque sorte, des marchés de la Grèce par l'introduction des belles espèces d'or de Philippe et de son fils Alexandre. Cette exclusion, toutefois, ne dut être que progressive, et j'ai donné la preuve que des monnaies du système de Cyzique avaient été frappées dans la nouvelle Smyrne qui fut fondée par Antigonus, roi d'Asie[1]. La date où nous sommes conduit à placer la sépulture du Koul-Oba est postérieure de treize ou quatorze ans à la mort d'Alexandre. Déjà le discrédit avait dû atteindre, même au Bosphore, les cyzicènes, moins pesants et d'un or beaucoup moins pur que les beaux distatères de ce prince; mais, par cela même qu'en 309 on devait commencer à retirer les cyzicènes de la circulation, il n'est pas étonnant qu'on eût fait choix de cette sorte de monnaies pour la consacrer dans un tombeau.

D'autres arguments encore militent en faveur de la destination que nous avons assignée à la tombe du Koul-Oba; mais, comme ces arguments portent sur la nationalité des soldats de Satyrus et même sur l'origine probable de ce prince, je dois les réserver pour l'examen de la double question que je viens de poser. En attendant, j'en ai dit assez pour que l'opinion qui donne à Périsade Ier et à Satyrus II, son fils, la sépulture dont nous nous occupons ait tous les caractères d'une extrême vraisemblance. Ce sera donc notre point de départ pour les recherches auxquelles je dois à présent me consacrer.

III.

La première conclusion qui résulte de l'examen du Koul-Oba, c'est que cette sépulture, remplie d'objets grecs, n'est

[1] Strab. XIV, p. 646

rien moins qu'une sépulture grecque. En général, quand on étudie les monuments funèbres de l'antiquité, on ne se préoccupe pas assez des vestiges d'ensevelissements simultanés qu'ils présentent fréquemment. Lorsqu'un même tombeau, ou plutôt une même chambre sépulcrale, renferme plusieurs corps à découvert, à moins qu'on ne tombe dans l'hypothèse d'une réunion de guerriers frappés dans le même combat, ou, lorsque les sexes sont mêlés, du massacre d'une population, il est raisonnable de penser que les compagnons donnés au principal mort, toutes les fois que cette supériorité peut se déduire de preuves palpables, ont vu la fin de leur existence hâtée, afin de servir de cortége à celui qu'ils ont accompagné dans l'autre vie. Quand on trouve surtout un tombeau muré avec soin et dont l'entrée a été cachée, cette observation doit écarter presque à coup sûr la supposition que le tombeau ait été rouvert à la mort des proches de celui qui y avait été d'abord déposé. Une telle éventualité se présente, il est vrai, dans l'explication que nous avons donnée de l'ensevelissement successif de Périsade et de son fils; mais, si l'usage eût été de porter de nouveaux morts dans la même chambre, à côté de cadavres déjà consumés ou en proie à la putréfaction, Satyrus aurait été placé à côté de Périsade, et celui-ci n'aurait pas été relégué sous le pavement du tombeau.

Tout le monde, au reste, a été frappé du rapport qui existe, au Koul-Oba, entre le corps du roi et celui de sa compagne, de son écuyer, je dirai même de son cheval. On n'aurait trouvé dans ce tombeau rien absolument qui rappelât les Scythes, que, dans le voisinage où l'on se trouvait de cette nation, la ressemblance que présentent avec ses usages, en matière de sépultures, les particularités du tombeau en

question, aurait frappé naturellement tous les esprits. Nous devons au père de l'histoire les renseignements les plus circonstanciés sur l'empire des Scythes royaux, fondé vers 605 avant Jésus-Christ[1], après que ce peuple eut été chassé de la Médie, empire qui n'existait plus lorsque Mithridate poussa ses conquêtes au nord du Pont-Euxin, sans qu'on sache à quelle époque et comment avait cessé la confédération formidable qui fit reculer Darius, fils d'Hystaspe. Parmi les détails qu'Hérodote[2] fournit, on distingne ceux qu'il donne sur la manière dont on enterrait les rois placés à la tête de la nation. Après avoir décrit la marche funèbre du cadavre du roi à travers les diverses tribus, l'historien nous fait arriver avec lui à Gerrhi, place située à l'endroit où le Borysthène commence à devenir navigable et où se trouvaient les tombes royales; là, après avoir disposé une chambre sépulcrale, les Scythes y plaçaient le mort sur un lit de feuillage, puis ils formaient un grand cercueil autour du roi au moyen de lances enfoncées dans le sol de chaque côté, qu'on reliait ensemble par des planches et au-dessus desquelles on étendait des nattes ou des claies. Ce qui restait d'espace dans la chambre funèbre servait de sépulture à l'une des concubines du prince en même temps qu'à son échanson, son cuisinier, son écuyer, son valet, son courrier et ses chevaux. Des offrandes de toute espèce y étaient placées dans des vases d'or; on n'employait à cet usage ni le bronze, ni l'argent. Cela fait, on élevait par-dessus un grand tumulus auquel on s'étudiait à donner à l'envi les proportions les plus gigantesques.

Nous retrouvons au Koul-Oba le tumulus, la chambre sépulcrale, le cadavre du roi, son cercueil, le corps de sa femme ou de sa concubine, celui de son écuyer et de son cheval, les

[1] Herodot. I, CIII, seq. IV, XII; VII, XX. — [2] IV, LXXI, LXXII.

offrandes et les vases d'or. Seulement les exécutions faites dans le nombre des domestiques sont plus restreintes, et l'argent comme le bronze, probablement à cause de la beauté du travail, ont été associés aux vases d'or. L'usage scythique est adouci, mais intact dans ce qu'il avait d'essentiel. Ce n'est pas un tombeau grec, c'est certainement une sépulture scythique.

Mais l'art grec est venu prêter à cette sépulture ses productions et ses ornements les plus délicats, et le prince auquel nous l'avons attribuée porte un nom grec. Si nous parcourons la liste de ses ancêtres, nous y trouvons, avec un premier Satyrus [1], un Séleucus [2] et un Leucon [3]. Les frères du second Satyrus sont Prytanis et Eumèle; leurs noms, on le voit, n'ont rien non plus d'étranger. Il est vrai que le père de Satyrus II s'appelait *Paerisades* et qu'après l'extinction ou l'expulsion des Archéanactides, le prince qui leur succéda portait le nom de *Spartocus*, nom qui fut aussi celui du fils de Leucon. Ces deux noms barbares, Spartocus et Périsade, n'ont, jusqu'ici, inquiété personne, et, les écrivains grecs n'ayant fourni aucun renseignement sur l'origine de la famille de Spartocus, il est resté établi sans contestation que les princes de cette famille étaient des Grecs.

Il est vrai que ces Grecs ne portaient pas le même titre quand il s'agissait de leurs compatriotes ou quand il était question des barbares soumis à leur autorité. Dans les murs de Panticapée l'on devait ménager la susceptibilité républicaine propre à tous les Grecs: le prince n'était qu'un archonte; hors de ses murs, les Maïtes, les Dandariens, les Thates, les Dosques et les autres nations dont l'énumération est fournie par

[1] Diodor. Sicul. XIV, XCIII. — [2] *Idem*, XII, XXXVI. — [3] *Idem*, XIV, XCIII. Cf. Interpret. *ad* Strab. VII, p. 310.

les inscriptions du Bosphore, reconnaissaient un roi dans l'archonte de la cité hellénique. Cette distinction donnerait, au premier abord, l'idée d'une supériorité éclatante de la domination grecque sur les barbares, et ne conduirait guère à faire comprendre pourquoi les princes du Bosphore se seraient subordonnés à l'exemple des Scythes, au point d'adopter leurs mœurs et leurs usages.

On conçoit sans peine, au contraire, des barbares adoucis peu à peu par le commerce des Grecs, toujours rois quand il s'agissait de leur autorité sur les peuples placés en dehors de la civilisation, et s'arrangeant par politique d'un titre équivoque qui exprimât l'autorité suprême et n'offensât pas des oreilles républicaines, afin de faire accepter leur domination par les Grecs, que le commerce avait attirés sur ces rivages longtemps inhospitaliers. Pour admettre cette combinaison tout à fait conforme à la nature des choses, il faut écarter l'apparence qu'offrent les noms grecs de la plupart des princes du Bosphore, il faut s'attacher à ceux de ces noms dont la physionomie est étrangère, et, à l'égard des autres, supposer, ou que les rois en question les avaient pris pour plaire aux Grecs, concurremment avec des noms tirés de leur propre langue, ou que les Grecs, par un procédé qui leur était habituel, avaient transformé en noms de leur idiome et par voie de ressemblance, des noms d'origine et de nature positivement barbares; c'est ce que nous aurons lieu de démontrer dans la suite de ce travail.

Ces conclusions ne nous donnent pas encore le mot de l'énigme; mais elles nous mettent sur la voie d'une recherche qui peut devenir féconde et que nous sommes loin de vouloir éviter. Voyons d'abord ce qu'avait de particulièrement scythique le prince auquel la tombe du Koul-Oba était consacrée.

Son frère Eumèle, qui lui disputait le trône, s'était attiré l'appui de plusieurs des tribus barbares du voisinage, *φιλίαν συντεθεμένος πρός τινας τῶν πλησιοχώρων βαρβάρων*[1]. Le prince qui le soutenait dans ses prétentions, Ariopharnès, était, comme on l'a vu plus haut[2], roi des Thates, et ce peuple, cité plusieurs fois dans les inscriptions du Bosphore comme soumis aux princes de cette contrée, devait être (contrairement à l'opinion développée par M. Bœckh dans le *Corpus inscriptionum græcarum*) compris dans les tribus qui habitaient la rive asiatique du Palus-Méotide. Les Thates avaient été soumis à Périsade, et c'est probablement pour s'affranchir d'une telle suzeraineté que le roi particulier de cette tribu soutenait les prétentions d'Eumèle. Satyrus, de son côté, marchait à la tête d'une armée où les Grecs mercenaires ne figuraient que pour 2,000 hommes, où les Thraces n'en comptaient pas davantage, et dont la force principale consistait en 30,000 soldats, 20,000 d'infanterie, 10,000 de cavalerie, que Diodore[3] désigne sous le nom de Scythes, *οἱ δὲ λοιποὶ πάντες ὑπῆρχον σύμμαχοι Σκύθαι πλείους τῶν δισμυρίων, ἱππεῖς δ'οὐκ ἐλάττους μυρίων.* Sans doute, ces Scythes ne sont pas indiqués comme des sujets de Satyrus, mais comme ses alliés, *σύμμαχοι*; cette dernière expression, toutefois, n'a pas une précision telle, qu'on doive en conclure que Satyrus, qui tirait déjà ses soldats grecs de l'étranger, en était réduit à solliciter le secours des Scythes indépendants. Pour que sa puissance eût un fondement solide, il lui fallait au moins un noyau d'armée nationale, et, puisque les Grecs de Panticapée ne le lui fournissaient pas, il avait dû le trouver parmi les Scythes. Or on doit remarquer que jamais ce nom de *Scythes* n'est attribué, dans les inscriptions, aux peuples tributaires des principaux monarques du Bosphore,

[1] Diodor. Sicul. XX, XXII. — [2] *Supra*, p. 29. — [3] XX, XXII.

Sindes, Maïtes, Torètes, Dandariens, Dosques et Thates, et qu'aucun de ces peuples en particulier ne nous est donné comme appartenant à la grande nation des Scythes. Satyrus avait-il trouvé 30,000 soldats à lever parmi les Scythes agriculteurs, Σκύθαι γεωργοὶ, qui habitaient à l'orient des Taures et en dedans de l'isthme de Pérécop[1] ? La chose n'est pas absolument impossible; mais, alliés pour alliés, il semblerait plus naturel que Satyrus eût été chercher les siens parmi les nomades, auxquels une vie sédentaire n'avait pas fait perdre toutes les habitudes et toute l'énergie de leurs ancêtres, ainsi que les écrivains grecs l'affirment des Scythes agriculteurs.

Les particularités scythiques qu'offre la sépulture du Koul-Oba ne se bornent pas à des dispositions qui rappellent celles des tombes des souverains chez les Scythes royaux. On remarque, aux deux extrémités du *torques* qui entourait le cou du roi dans son tombeau, deux figures à cheval (pl. VIII), barbues, à cheveux longs, avec des bottes, de larges anaxyrides et une espèce de pelisse fourrée qui se croise sur la poitrine. La même physionomie, le même costume se retrouvent identiquement dans quatre figurines d'or qui, suivant la description de Paul Dubrux, étaient rangées autour de la tête du roi. Ces quatre figures (pl. XXXII) sont à pied; d'une main elles tiennent un vase à boire, de l'autre elles semblent s'apprêter à tirer l'arc de l'étui qu'elles portent à leur ceinture. A ces quatre figurines se rattache un groupe, également en or massif, de deux figures du même genre; ces deux personnages, dont l'un est assis et l'autre est à genoux, rapprochent leurs visages comme s'ils voulaient boire ensemble dans un *céras* qu'ils soutiennent de concert, chacun avec une main. Dans les cavaliers du *torques*, dans les quatre figurines, comme dans le groupe, tout le

[1] Herodot. IV, XVII, XVIII et LIV.

monde a reconnu des Scythes, et nous sommes loin de mettre cette dénomination en doute; seulement, comme il existe, sous le rapport de l'exécution, une extrême différence entre les cavaliers du *torques* et les autres figures, on a pris les deux premiers au sérieux, et on s'est imaginé que les autres n'étaient que des caricatures. Cependant, et comme observation générale, il faut faire remarquer que la pratique des arts chez les Athéniens, à l'époque du riche développement dont témoignent les objets trouvés dans le Koul-Oba, admet les deux extrêmes du soin et de la négligence. On peut s'en convaincre dans les collections de vases peints formées à Athènes (et nous choisissons à dessein cette sorte d'objets parce qu'elle a une limite chronologique bien connue); dans ces collections, à côté des spécimens d'une extrême délicatesse, se trouvent des peintures brossées à la hâte, qui n'ont pour elles que la justesse et la vivacité du trait, mais dont l'exécution atteste une excessive incurie. C'est le même contraste que nous offrent les objets d'or trouvés dans le Koul-Oba; mais il ne faut pas que la fabrication défectueuse et lâchée de quelques-uns d'entre eux fasse prendre le change sur la pensée qui en a dicté l'exécution.

Je suis donc loin d'adhérer à l'opinion de l'auteur des Antiquités du Bosphore cimmérien, lorsqu'il trouve « un peu co-« miques » les figurines qui viennent d'être décrites en premier lieu et croit y voir « un échanson facétieux qui a la mission « de faire rire et boire les convives, et à qui l'on a prescrit d'être « vif et alerte dans ses fonctions, en lui ôtant la liberté des « mouvements par la manière dont il est costumé. » L'absence de division dans la partie inférieure du vêtement tient uniquement à la négligence de l'exécution; il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les autres monuments qui représentent

des Scythes, et où la répartition, entre les deux jambes, des larges anaxyrides dont ils sont revêtus est toujours bien marquée. Le vase à boire que tiennent ces figures dans la main droite a, chez les Scythes, une signification belliqueuse; si l'on veut s'expliquer la présence de cet attribut dans les mains d'un Scythe, il faut se rappeler ce qu'Hérodote[1] raconte de la manière dont les guerriers de cette nation préparaient le crâne de leurs ennemis pour en faire usage dans les festins, c'est-à-dire l'opération au moyen de laquelle ils détachaient toute la partie de la boîte osseuse au-dessus des sourcils et étendaient par-dessus un cuir de bœuf qu'ils doraient, lorsqu'ils étaient assez riches pour le faire, et qui devait former un bourrelet au-dessus de cette coupe étrange.

Hérodote[2] nous dit que, dans les armées des Scythes, on n'était admis à puiser le vin dans le large cratère confié à la garde du chef de chaque district, que quand on avait donné la preuve d'avoir tué un ennemi dans le combat, et ces crânes, transformés en vases à boire, servaient ainsi de témoignage pour échapper au déshonneur qui atteignait tous ceux auxquels il était impossible de fournir une telle démonstration de leur valeur.

Dans les traditions mythologiques qui avaient cours chez les Grecs sur ce peuple extraordinaire, on racontait[3] qu'Hercule avait remis au monstre anguipède dont les embrassements l'avaient arrêté dans la forêt d'Hylæa, un arc et une ceinture à la boucle de laquelle était suspendu un vase d'or, et que ces objets avaient été remis par le monstre à Scythès, le seul des trois fils d'Hercule qui se fût montré capable d'accomplir l'épreuve ordonnée par leur père, c'est-à-dire de tendre l'arc laissé par le héros. C'est à cause de ce vase,

[1] IV, LXV. — [2] IV, LXVI. — [3] Herodot. IV, IX et X.

ajoute l'historien, que les Scythes ont encore aujourd'hui l'habitude d'en avoir un suspendu à leur ceinture. Le vase à boire, joint à l'arc sur la figurine qui nous occupe, est donc, pour le Scythe qui les porte, comme un certificat de noblesse militaire.

Le sérieux du groupe où deux Scythes boivent ensemble au même *céras* n'a pas davantage trouvé grâce devant l'interprète des monuments de l'Ermitage; il a cru y discerner « une attitude d'intimité et d'abandon qui indique la parfaite « et cordiale entente de deux amis qui échangent leurs pensées « secrètes sous l'influence de la liqueur de Bacchus. » Mais la description des mœurs scythiques par Hérodote donne encore l'explication satisfaisante de ce monument, et ne laisse aucune incertitude sur la pensée de l'artiste qui l'a dessiné. « Tous « ceux, dit-il[1], parmi ces guerriers, qui ont tué beaucoup d'en- « nemis, joignent leurs coupes et boivent ensemble, » *ὅσοι δὲ ἂν αὐτῶν καὶ κάρτα πολλοὺς ἄνδρας ἀραιρηκότες ἔωσι, οὗτοι δὲ σύνδυο κύλικας ἔχοντες πίνουσι ὁμοῦ*. Le groupe qui représente cette action a donc pour objet de nous donner la plus haute idée possible des guerriers dont il offre l'image.

Rappelons-nous maintenant que, chez les Scythes royaux, du temps d'Hérodote, outre l'écuyer du roi, on étouffait à ses funérailles son échanson, son cuisinier, son valet et son courrier[2]; souvenons-nous qu'après une année révolue on choisissait parmi les autres serviteurs, tous empruntés à la race nationale, cinquante hommes qu'on faisait mourir pour en faire autant de mannequins empalés et fixés sur des chevaux immolés à la même occasion, afin de les placer comme des gardes tout autour du tumulus[3]. Une coutume aussi sauvage se serait difficilement conservée à la porte d'une

[1] V, LXVI. — [2] Herodot. IV, LXXI. — [3] *Idem*, IV, LXXII.

ville grecque, et d'ailleurs nous voyons, par la découverte du Koul-Oba, qu'on avait fait économie de victimes. Les figurines de guerriers scythes rangées autour de la tête du roi, telles qu'on les a trouvées dans le tombeau, soit qu'on les eût posées primitivement sur le sol, soit plutôt qu'elles eussent été attachées à un manteau funèbre dont il ne restait plus de traces, semblent avoir été destinées à remplacer ce cortége de serviteurs et de guerriers qu'on immolait aux funérailles du prince, avant que les Scythes eussent subi l'influence de la civilisation hellénique. L'introduction chez les Grecs de différents symboles comme équivalent des victimes humaines, à mesure que les mœurs s'adoucissaient, semble s'être renouvelée sous une influence analogue, dans les honneurs funèbres rendus aux rois dont l'origine scythique paraît se révéler à nos regards.

Cependant les guerriers scythes ne se sont encore offerts à nos yeux que sous une forme imparfaite. Nous n'avons pu juger en connaissance de cause de leurs traits et de leurs costumes que par les cavaliers du *torques* exécutés à loisir par un très-habile artiste. Un talent au moins égal se déploie sur une plus grande échelle et avec des détails beaucoup plus circonstanciés dans la décoration du vase d'or pâle (pl. XXXIII) que nous avons déjà placé, sous le rapport de l'intérêt scientifique, à la tête des monuments découverts dans le Koul-Oba. Ce vase, exactement de la même nature que celui qui se voit à la main des quatre figurines précédemment décrites, par conséquent de forme surbaissée, à panse large avec un goulot développé que surmonte un bourrelet, était, comme on a pu le voir, placé entre les jambes de la reine et lui avait sans doute appartenu. Supposons un instant chez les Scythes un exemple de plus des coutumes qu'on retrouve plus tard chez

les Germains, et dont quelques-unes sont expressément attribuées au premier de ces peuples par Hérodote, nous reconnaîtrons sans peine dans ce vase le don nuptial appelé *morgengabe,* que l'époux donnait à sa femme quand paraissait le jour qui suivait la nuit des noces. De là vient cette conséquence que, si, dans le sujet représenté sur le vase, il peut se trouver un rapport avec le roi, ce rapport indique l'intention de plaire à la femme honorée d'un tel présent. Le costume et les attributs grecs de la reine forment un contraste avec la décoration orientale et barbare du cadavre du roi. Cette femme, placée entre sa cithare et sa quenouille, et portant à la ceinture l'image de la déesse d'Athènes (pl. XXX), devait appartenir à une famille grecque. Que pouvait lui offrir le prince barbare qui l'avait épousée, dont il fût plus fier lui-même et qui lui semblât plus propre à agir sur l'imagination de sa compagne, que le tableau de la vie qu'il menait dans les camps? C'est en effet le prince scythe à la tête de son armée, entouré de ses principaux officiers, que représente le vase d'or du Koul-Oba. La composition, disposée en bas-relief sur la circonférence du vase, présente sept personnages. Le principal d'entre eux ne diffère des autres que par un seul attribut.

A ce sujet, il est bon de rappeler ce que Polyen[1] raconte des costumes que portait en campagne le roi Périsade, c'est-à-dire le propre père de Satyrus II. Ces costumes étaient au nombre de trois; le premier, solennel et apparent, lui servait lorsqu'il rangeait son armée en bataille. Nous en trouvons un vestige important dans la cidaris du tombeau. Le second, plus simple, ne pouvait le faire distinguer que de ses soldats; le diadème à la grecque qu'offre la figure du roi sur le vase

[1] *Strategem.* VII, XXXVII.

répond justement à cette intention. Nous n'avons pas à nous occuper du troisième costume, sorte de déguisement à l'aide duquel le prince pouvait s'échapper en cas de revers.

La cidaris et le diadème répondent, du reste, chacun aux deux titres de roi et d'archonte que portaient les monarques du Bosphore. En plaçant ainsi les insignes de la magistrature grecque au-dessus du costume guerrier des Scythes, le prince pouvait avoir pour objet de flatter l'amour-propre national de sa fiancée. Du reste, l'ajustement des sept figures se ressemble, et, quant aux points les plus essentiels, on ne trouve rien qui distingue ces Scythes de ceux avec lesquels nous avons déjà fait connaissance. C'est de même le justaucorps croisé sur la poitrine et fixé par une ceinture; les pantalons seulement un peu moins larges et les bottes par-dessus le pantalon. L'arc dans son étui, avec une case pour les flèches, est suspendu au côté gauche de la ceinture. Les sept personnages ont, de même que sur les autres monuments, la barbe longue et les cheveux plats tombant sur les épaules, comme chez nos paysans bretons. J'ai déjà parlé du diadème du roi; trois des autres figures ont la tête nue; les trois dernières sont coiffées d'une tiare peu différente de la phrygienne, et dont les fanons sont attachés sous le menton.

Le terrain sur lequel se déploient ces sept figures est tout parsemé de petites fleurs; il indique une expédition commencée dans le printemps. Le roi, assis sur un tertre, ce qui, indépendamment de son diadème, l'élève en dignité au-dessus des autres personnages, est, en outre, appuyé sur une lance. Il donne ses ordres ou il écoute le récit que lui fait un officier accroupi devant lui, coiffé de la tiare, la main droite sur un genou, la lance dans la main gauche, et appuyant du même côté le coude sur un bouclier long sans ornements. Le guerrier

qui suit, coiffé aussi de la tiare, et qui tourne le dos au précédent, est occupé à bander son arc, opération qui demandait sans doute une force peu ordinaire, et qui rappelle la principale épreuve imposée par Hercule au fils qu'il avait eu du monstre qui s'était attaché à ses pas dans la Scythie[1]. Le Scythe est incliné sur un seul genou et il s'aide de l'autre jambe étendue, en appuyant sur le jarret l'arc sur lequel il pèse avec effort. Les deux derniers groupes offrent ce qu'on pourrait appeler des scènes d'ambulance. D'abord un Scythe, accroupi sur ses deux genoux, est occupé à extraire une dent malade de la bouche d'un guerrier, dont la physionomie, le geste et l'attitude, expriment naïvement une souffrance violente; tandis que l'opérateur introduit une de ses mains dans la bouche du patient et retient sa tête de l'autre main, l'autre cherche, avec la droite, à écarter le bras du dentiste, et ses genoux repliés, de même que la main qui s'appuie sur la cuisse gauche, rendent bien la contorsion naturelle en pareille circonstance. Ces deux figures ont la tête nue. Enfin, nous voyons, à l'extrémité de la composition, un blessé assis à terre, qui présente sa jambe droite étendue à quelque Machaon scythe, assis dans l'autre sens et occupé à fixer une bandelette autour de la plaie. Le blessé a la tête nue, et son chirurgien est coiffé de la tiare.

Paul Dubrux a fait une remarque singulière. Après avoir rappelé qu'un des groupes du vase d'or offre un personnage à qui on semble arracher une dent, il rapporte que, dans l'os de la mâchoire inférieure du roi, il manquait « deux dents « mâchelières, et que la troisième à côté était attaquée d'une « maladie qui, en cet endroit, avait fait enfler la mâchoire. « Cette dernière dent, ajoute-t-il, est beaucoup plus enfoncée

[1] Herodot. IV, IX.

« que les autres, qui sont très-belles, bien conservées, et sont « celles d'un homme de trente à quarante ans. » Il ne faut pas attacher à ce rapprochement plus d'importance que de raison. Mais, d'abord, l'âge approximatif que Dubrux donnait au cadavre royal convient bien à Satyrus, fils aîné d'un père qui avait régné trente-huit ans, et, en tous cas, les particularités morbides constatées sur la mâchoire du cadavre prouvent que le prince qui avait fait exécuter le vase en question ne devait pas être indifférent à l'avantage d'avoir un bon dentiste dans son armée.

Les particularités du costume des guerriers représentés sur ce vase prouvent qu'on n'y avait figuré que des personnages importants. Leurs justaucorps, qui paraissent avoir été en cuir, et à l'occasion desquels on ne peut s'empêcher de se rappeler les pelisses de peau humaine qu'Hérodote[1] attribue aux anciens Scythes, les anaxyrides, qui enveloppent la partie inférieure du corps, et qui semblent avoir été d'une étoffe tissue, et les tiares elles-mêmes, se distinguent par une grande richesse d'ornements. Une partie des dessins dont ces vêtements sont ornés semblent ou brodés ou tissés dans l'étoffe même; les autres correspondent exactement aux bractéates d'or découvertes en énorme quantité dans le tombeau, et qui, ainsi qu'on l'a déjà vu, provenaient de la décoration des habits. J'y retrouve, en effet, ces plaques rondes de toutes dimensions dont les spécimens ont été rassemblés sur la pl. XXI de l'atlas des Antiquités du Bosphore cimmérien; j'y remarque également, en grand nombre, des fleurs à quatre pointes, comme celle qu'offre le n° 12 de la pl. XXII; en plusieurs endroits je distingue des palmettes analogues à celles des n^os^ 19, 28 et 29 de la même planche, et des méandres comme celui dont le n° 15 fournit

[1] IV, LXIV.

l'exemple. Si les sujets plus compliqués, surtout ceux qui sont ornés de figures, n'ont pas laissé de vestiges sur les personnages du vase, c'est à la ténuité des détails qu'il faut attribuer cette omission. De l'observation qui vient d'être faite, nous devons conclure que les vêtements suspendus dans le tombeau, et dont se sont détachées les bractéates trouvées en si grand nombre, étaient semblables à ceux dont sont revêtus les guerriers scythes sur le vase d'or.

Mais, puisque la coiffure du roi dans le tombeau offre avec les détails fournis par le vase une différence essentielle, examinons de plus près cette coiffure, et voyons si, à son tour, elle ne nous fournira pas quelque renseignement précieux. Ce qui en reste (pl. II) se compose de deux parties, toutes deux circulaires, l'une plus haute et plus étroite, l'autre plus large et moins élevée. C'est avec raison que M. de Gilles a rapproché de ces deux fragments (vignette du texte de la pl. II) un précieux cyzicène en or du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui nous montre, au-dessus du thon, symbole caractéristique de cette monnaie, une tête barbue et à cheveux longs, coiffée d'un bonnet conique, dans lequel on reconnaîtrait sans difficulté la cidaris des Perses, si le sommet, au lieu d'en être arrondi, quoique surbaissé, se terminait par une plate-forme; sur ce bonnet s'ajuste une couronne de lauriers. En effet, pour réunir ensemble les deux pièces trouvées dans le Koul-Oba, il faut imaginer un pileus en forme de cône tronqué, analogue à celui qu'offre le cyzicène en question, la pièce d'en haut garnissant le sommet, celle d'en bas bordant l'extrémité inférieure.

Mais, pour rendre ce renseignement tout à fait instructif, il ne faut pas s'en tenir à l'opinion de Kœhler, qui, trouvant une tête coiffée de la même manière sur une monnaie de Pha-

nagoria, s'était imaginé qu'elle offrait le portrait de Phanagoras, fondateur de cette ville[1]. Il n'y a pas de raison pour qu'on ait mis le portrait de Phanagoras sur un cyzicène, tandis que le peuple qui frappait cette dernière monnaie peut avoir eu intérêt à y consacrer l'effigie du souverain de la ville où affluait l'or employé à la fabrication des cyzicènes. Nous ne devons pas nous montrer plus étonnés de rencontrer le portrait d'un des princes du Bosphore sur la monnaie d'or de Cyzique, que de trouver sur une pièce d'argent de la même ville l'effigie de Pharnabaze[2]. Il est vrai que le précieux monument numismatique qui vient d'être rappelé offre le nom du puissant satrape; mais la monnaie d'or de Cyzique étant, en règle générale, dépourvue d'inscriptions, il est tout simple qu'on ait désigné par sa seule ressemblance la tête royale adoptée comme type monétaire par les Cyzicéniens.

Cette absence de légende nous empêche de reconnaître le roi dont le statère de Cyzique reproduisait l'effigie. Les plus illustres d'entre ces monarques, Leucon et Périsade Ier, avaient eu des succès à la guerre; ils étaient au mieux avec les Grecs, et les républiques leur avaient décerné des couronnes d'or[3]. Les quatre-vingts ans compris entre l'avénement de Satyrus Ier et la mort d'Alexandre le Grand, qui eut lieu pendant le règne de Périsade Ier, correspondent à la période de la plus abondante émission des cyzicènes, et, entre la tête gravée sur la pièce de Saint-Pétersbourg et le portrait de Satyrus II qu'offre le vase du Koul-Oba, il n'y a pas assez de ressemblance pour

[1] *Mémoire sur quatre médailles du Bosphore cimmérien*, Saint-Pétersbourg, 1808. Ce travail de Kœhler a été réimprimé dans les œuvres de cet archéologue rassemblées par M. L. Stephani, tome VI. (S. Pétersbourg, 1853, in-8°, p. 89 et suiv.)

[2] Duc de Luynes, *Num. des satrap.* pl. I, n° 5.

[3] Strab. VII, p. 310; Polyæn. *Strategem.* VI, IX; *Inscriptions du Bosphore.*

qu'on fasse redescendre la monnaie en question jusqu'à l'époque de ce dernier prince, déjà tardive pour une émission de cette nature. Mais, Leucon ou Périsade, le prince représenté sur le cyzicène en question est bien un des rois du Bosphore du commencement ou du milieu du IV^e^ siècle avant notre ère, et la coiffure qu'il porte sur la monnaie est la même que celle qui ornait la tête du prince enseveli dans le Koul-Oba.

Les ornements qui décorent cette cidaris ou tiare droite méritent d'être étudiés. Sur la pièce du sommet on reconnaît les Grandes Déesses d'Éleusis, portées sur les enroulements de la plante à hélice qui figure parmi les attributs les plus caractéristiques de ces divinités. La bordure d'en bas nous offre une frise composée d'une suite de groupes affrontés d'un griffon et d'un sphinx luttant ensemble. Les combats de ces animaux fabuleux sont un des symboles habituels et caractéristiques des religions de l'Asie où domine la doctrine des deux principes. La reine du Koul-Oba, qui n'avait qu'un cercle d'or sur la tête, offre, dans les attributs de sa coiffure (pl. II, n° 3), le même mélange des types religieux de la Grèce et de l'Asie, la rose et le passereau de Vénus, la plante sacrée des déesses d'Éleusis, la pomme de pin de Cybèle, le griffon gardien de l'or des régions hyperboréennes, et la tête allégorique de Panticapée, surmontée du modius. Une colombe est placée au sommet de son sceptre, comme pour indiquer l'origine de son pouvoir. Elle avait aux bras de larges bracelets (pl. XIII), où l'on retrouve une variante, un peu arrangée à la grecque, du groupe, dominant chez les Assyriens et les Perses, du lion dévorant le taureau, c'est-à-dire deux griffons déchirant un cerf. Le bracelet du roi (pl. XIII) offre un sujet entièrement grec, Pélée attaquant Thétis qui se transforme en divers ani-

maux pour échapper à ses poursuites. Mais le sujet dominant dans les religions des grands empires de l'Asie, des lions et des lionnes mettant des cerfs en pièces, le sanglier dévoré par un lion comme sur les médailles d'Acanthe de Macédoine, deux sphinx se précipitant sur un moufflon, se retrouvent sur plusieurs des vases d'argent (pl. XXXIV) déposés dans la tombe royale. L'étui de l'arc du roi (pl. XXVI) offre, avec l'hippocampe de Neptune, un cerf dévoré par un lion et un griffon, une lionne mordant un bubale à la cuisse. Enfin, la pièce d'or trouvée dans la sépulture de Périsade (pl. XXVI) avec les initiales de ce prince, et dont la destination me paraît bien difficile à déterminer, offre la combinaison tout à fait extraordinaire d'un bubale renversé, sur l'échine duquel se dresse une tête de bélier, dont la queue est formée par un serpent, et qui montre sur son corps un griffon accroupi, un lièvre, un lion et un chien, occupés, à ce qu'il semble, à lécher les plaies dont le corps de l'animal est couvert. Cet étrange arrangement ne présenterait aucun sens, si l'on n'y trouvait de la ressemblance avec le taureau immolé par Mithra et avec quelques-uns des animaux qui, sur les monuments de ce dieu exécutés à l'époque romaine, se précipitent sur la plaie de la victime. Ainsi le tombeau d'un roi scythe nous fournirait, pour une époque déjà ancienne, le premier et le plus ancien exemple du taureau mithriaque, vainement cherché jusqu'ici sur les monuments antérieurs à l'âge des empereurs.

De ces observations qui nous transportent au sein des grands empires de l'Asie où, pendant toute une génération, avaient dominé les Scythes du Pont-Euxin, qu'il me soit permis de rapprocher la remarque que me suggère une des bractéates d'or (pl. XX, 9) trouvées dans le Koul-Oba. C'est une plaque carrée sur laquelle on voit un Scythe richement vêtu, et d'ail-

leurs exactement semblable à ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, retenant son cheval qui se cabre, afin de frapper avec l'instrument de chasse qu'il tient dans sa main un lièvre qu'il vient d'atteindre.

Un lièvre, c'est un bien faible ennemi pour de rudes guerriers tels qu'étaient les Scythes, et l'on s'attendrait à rencontrer, sur des monuments qui représentent leurs chasses, des animaux plus redoutables. Mais la chasse au lièvre était un souvenir de gloire pour les Scythes, qui avaient repoussé l'armée de Darius. Ce prince hésitait encore à retourner sur ses pas, et l'armée des Scythes, infanterie et cavalerie, était rangée devant la sienne, lorsqu'un lièvre se mit à partir dans l'intervalle qui séparait les deux peuples. A la vue de ce gibier, chacun des Scythes se lança à sa poursuite. Darius, qui s'aperçut de leur agitation et qui entendait leurs cris, en demanda la cause, et, quand il sut que c'était pour un lièvre, « il faut, dit-il, que « ces gens-là soient bien sûrs de leur fait pour ne pas tenir plus « de compte de nous. » Ce fut, à ce que rapporte Hérodote[1], cette réflexion qui le détermina à la retraite.

Si je ne me fais pas illusion, l'histoire peut tirer un enseignement précieux, soit des nombreux symboles asiatiques dont s'entourait le roi du Koul-Oba, soit du type singulier introduit par les Scythes dans la décoration de leurs habits. En général, le roi du Koul-Oba est très-réservé dans le choix des sujets religieux qu'il emprunte à la Grèce. Il semble avoir adopté celui de Pélée poursuivant Thétis, à cause de la ressemblance qu'offre ce sujet avec les luttes symboliques qui dominent dans les religions de l'Asie. Le culte d'Éleusis, à cause de sa gravité extérieure, lui a causé moins de répugnance que les autres pratiques du culte grec, si opposé au sentiment pur

[1] IV, CXXXI. Cf. Polyæn. *Strategem.* VII, II, 1.

de la divinité que les anciens ont constaté chez les Scythes de même que chez les Germains.

Une religion épurée dans son genre comme celle des Perses pouvait d'autant moins exciter la répulsion des Scythes, qu'après en avoir apporté peut-être la tradition dès leur premier établissement en Europe, ils avaient, à n'en pas douter, des souvenirs beaucoup plus récents de leur domination dans la Médie. Professer la religion des deux principes avec ses symboles caractéristiques, c'était maintenir le droit au grand empire, que vingt-huit ans d'occupation de la Médie autorisaient chez un peuple aussi fier, et dont Darius avait vainement poursuivi la persistance jusque dans les steppes du Nord. Darius avait été vaincu, les rois scythes continuaient, comme anciens maîtres de la Médie, de porter la tiare droite, et, pour marquer le mépris que leur inspiraient les héritiers des Mèdes, ils rappelaient sur leurs habits cette chasse au lièvre qui avait convaincu le grand roi de son impuissance. On ne s'étonne pas, après cela, qu'au moment, si voisin de la chute, où fut rêvée la restauration du grand empire des Perses, Memnon le Rhodien, le plus habile organisateur de ces projets, ait fait la guerre à Périsade[1].

Mais peu à peu la physionomie des princes dont nous étudions l'origine s'est agrandie en se transformant; on ne voit ordinairement en eux que des Grecs dominant quelques tribus barbares, et nous sommes arrivés à reconnaître en eux les héritiers des chefs de la puissante confédération devant laquelle la grandeur des Perses avait subi son premier échec. Il faut,

[1] Polyæn. *Strategem.* V, 44, 1. M. de Kœhne (*Description du musée du prince Basile Kotschoubey*, t. II, p. 24) dit : « Polyen « appelle le roi du Bosphore Leucon ; mais « celui-ci était mort en 348, tandis que le « célèbre Rhodien n'était entré au service « d'Artaxerce III qu'en 347.... Ce roi du « Bosphore doit donc avoir été Périsade, « qui a vécu pendant tout le temps que « Memnon fut au service des rois persans. »

s'il est possible, donner plus de corps à ces soupçons; c'est ce qui nous occupera dans notre quatrième paragraphe.

IV.

Un des phénomènes les plus singuliers que présente l'histoire ancienne est l'existence, dans le VI^e^ et le V^e^ siècle avant notre ère, d'un empire des Scythes dont Hérodote[1] parle seul, sur lequel on ne trouve aucun renseignement, soit chez les historiens de peu de temps postérieurs, soit chez les orateurs attiques, malgré les nombreux rapports de la cité de Minerve avec les colonies milésiennes du Pont-Euxin, et qui n'existait certainement plus lorsque Mithridate, arrivant sur le Bosphore, conçut la grande pensée d'unir tous les barbares du nord contre Rome, pensée dont le succès aurait avancé de plusieurs siècles le débordement des hordes sauvages sur l'Occident. Si quelques écrivains grecs avaient été à portée de suivre les événements et avaient consigné quelque part le récit de la dissolution de l'empire des Scythes, leur témoignage est sans doute irrévocablement perdu. Hérodote, né en 484 avant notre ère, à une époque où la colonie de Panticapée était déjà fondée depuis environ trente ans, vint s'établir dans la Grande Grèce, en 443, cinq ans après la date assignée au commencement des Archéanactides, et bien que son existence se soit encore prolongée d'une quarantaine d'années, les renseignements dont il fit usage en parlant de la Scythie semblent tous antérieurs à son établissement en Italie. La campagne des lieutenants de Mithridate contre le roi scythe Scilurus et ses fils répondant à l'an 115, c'est donc un espace d'environ trois siècles et demi où flotte indécise la date de la dissolution de l'empire des Scythes.

[1] I, CIV, seq.

Les renseignements qu'Hérodote fournit sur l'organisation de cet empire offrent comme un tableau anticipé de celle qu'on retrouve, soit chez les Goths, soit chez les Francs, au moment de l'invasion de l'empire romain. Il y a de même une partie de la nation à laquelle appartient le privilége de donner des lois au reste du peuple. Les Scythes se divisent en trois portions dont chacune a son roi particulier; mais celui de la tribu privilégiée est supérieur par le rang aux deux autres, et exerce sur la confédération une suzeraineté incontestée. Cette tribu a le titre de royale; on appelle les Scythes qui la composent *Scolotes,* mot qui, dans leur langue, correspond à celui de roi [1].

Dans les moments de commun danger, comme à l'époque de l'invasion de Darius, la direction de la guerre appartient aux Scythes royaux et à leurs princes. Alors l'intérêt général fait entrer dans la coalition que dirigent les Scythes un certain nombre de nations voisines, les Gélons, les Budini, les Sarmates. Mais l'accession de ces derniers peuples est aussi libre que momentanée; elle n'a lieu qu'après des conférences où d'autres peuples également limitrophes, les Neuri, les Agathyrses, les Mélanchlènes, les Androphages, refusent d'embrasser la cause commune [2], tandis que le lien qui unit aux Scythes royaux les deux autres parties de la nation est un lien nécessaire et permanent. L'unité nationale est attestée par la distance considérable qui sépare la sépulture des rois des lieux où devait résider le suzerain de la confédération. Les Scythes royaux habitaient les bords du Palus-Méotide et confinaient au Tanaïs; les tombeaux des rois se trouvaient à une grande distance dans le nord-ouest, à onze journées de navigation de l'embouchure du Borysthène et à l'endroit où ce fleuve commence à porter

[1] Herodot. IV, VI. — [2] *Idem*, IV, CXIX.

bateau. C'est en ce lieu appelé *Gerrhi*[1], et dont le fleuve Panticapès ne devait pas être très-éloigné, qu'on apportait le corps des rois après lui avoir fait faire le tour des diverses tribus. Le passage où Hérodote[2] nous renseigne sur les trois monarchies scythiques, se trouvant assez loin de celui qui renferme les détails relatifs à la sépulture des rois, nous ne pouvons pas d'abord deviner si tous les monarques scythes ou seulement les princes de la nation royale recevaient ces honneurs extraordinaires. Mais le voyage funèbre ne devait être aussi long que parce qu'il y avait une distance considérable entre le lieu où le roi mourait et sa dernière demeure. Il faut en conclure qu'en cet endroit c'est seulement des monarques scythes par excellence, ceux de la tribu royale, qu'Hérodote a voulu parler.

Avec quelle partie des Scythes les colons grecs de Panticapée se trouvèrent-ils en contact? Hérodote[3] détermine avec précision les limites du territoire occupé par les Scythes royaux. En partant d'Olbiopolis, autre ville grecque bâtie à l'embouchure du Borysthène, et en se dirigeant vers l'orient, le territoire qu'on traversait pendant trois jours était occupé par des Scythes agriculteurs, déjà plus qu'à demi conquis à la civilisation grecque et qu'aucun lien n'unissait, dès le temps d'Hérodote, à la grande confédération des Scythes nomades. Le quatrième jour on traversait le fleuve Panticapès, et là commençaient les campements des Scythes qui ne pratiquaient pas l'agriculture. A l'exception de la forêt d'Hylæa, qui se trouvait vers le sud-ouest, le pays qu'on parcourait n'était et n'est encore qu'un steppe immense absolument privé d'arbres; il fallait onze journées de marche dans la direction de l'orient, à travers cette plaine, pour arriver au fleuve Gerrhus, au delà duquel

[1] Herodot. IV, LXXI. — [2] IV, VII. — [3] IV, XVII, seq.

commençait le territoire des Scolotes ou Scythes royaux, « les « plus nombreux, dit Hérodote, les plus braves de tous les Scy- « thes, et ceux qui considèrent les autres Scythes comme leurs « esclaves[1]. » Le fleuve Gerrhus formait donc la limite des Scythes royaux au couchant et probablement au nord. Hérodote, par une erreur évidente de projection, place la Taurique au midi de ce peuple; il lui assigne pour bornes, à l'est, le fossé creusé autrefois par les esclaves aveugles et le Palus-Méotide, sur les bords duquel était une place de commerce appelée *Cremni*. Les bornes de l'État se complétaient, dans la direction du nord-est, par le cours du Tanaïs. Pour comprendre la projection dont Hérodote a fait usage en traçant ces limites, il faut redresser la côte nord-est de la mer d'Azof, le long du 32e ou 33e degré de longitude, méridien de Paris, et prolonger la ligne formée par cette côte au moyen de la chaîne de montagnes qui divise la Chersonèse en deux parties, celle du couchant occupée par les Taures, celle de l'orient formant autour de la mer Putride la prolongation du domaine des Scythes royaux, à l'exception du territoire de la colonie milésienne de Panticapée.

Nous devons expliquer, en effet, ce que c'était que le fossé creusé par les aveugles, auquel, du temps d'Hérodote, se terminait le domaine des Scythes royaux. Au commencement de son quatrième livre, Hérodote[2] raconte que les Scythes, à leur retour de la Médie, trouvèrent, pour s'opposer à leur rétablissement dans leurs antiques demeures, une nouvelle génération, issue du mariage de leurs femmes avec les esclaves qu'ils avaient laissés dans le pays et qu'ils ne gardaient, suivant leur usage, qu'après leur avoir fait crever les yeux. Ces esclaves aveugles, ou plutôt ces fils d'aveugles, avaient, pour

[1] Herodot. IV, xx. — [2] IV, i-iv.

arrêter les Scythes, creusé un fossé qui s'étendait depuis les monts Tauriques jusqu'au Palus-Méotide. Pour mettre cette dernière énonciation, probablement vague et inexacte, en rapport avec la délimitation du territoire des Scythes royaux que nous avons déjà établie, il faut nécessairement reporter plus à l'est la situation du *Fossé des aveugles* et le transporter, du pied des montagnes de la Tauride, au delà de Théodosie, jusqu'à la muraille dont il subsiste encore des traces entre le lac d'Ouzounlare, au sud, et le golfe de Kazantipe sur la mer d'Azof, au nord. M. de Gilles est d'avis que cette muraille, qui fut réparée par Asandre afin de se défendre contre les incursions des Scythes de son époque[1], suivait le tracé de l'ancien *Fossé des aveugles*, et je considère cette opinion comme très-vraisemblable. C'est le seul moyen, en effet, d'avoir entre les monts Tauriques et ce fossé un espace suffisant pour qu'Hérodote ait pu dire que le fossé formait la limite orientale des Scythes royaux.

Ce qui, dans ces explications, peut rester d'incertitude sur l'étendue du territoire des Scythes royaux, principalement au nord et à l'ouest, n'empêche pas qu'un fait très-important pour nous ne ressorte avec la dernière évidence; c'est que la colonie de Panticapée n'avait pas, entre les barbares, de voisins plus proches que ces chefs de la confédération scythique. A l'époque des Archéanactides, qui est celle de la jeunesse d'Hérodote, les Grecs du Bosphore ne pouvaient naviguer dans le Palus-Méotide sans rencontrer cette tribu des Scythes sur les côtes ouest et nord de cette mer, où ils avaient même un comptoir commercial, *ἐμπόριον*[2]. C'est ce qui explique pourquoi ces Scythes, outre leurs divinités nationales, énumérées par le père de l'histoire, adoraient un dieu que cet écrivain

[1] Strab. VII, p. 311. — [2] Herodot. IV, XVII.

assimile à Neptune[1]. La chose la plus singulière c'est qu'Hérodote, qui ne prononce pas le nom de Panticapée ou Bosporus, en voulant donner une idée de l'excès du froid dans la Crimée, rapporte que les Scythes établis en dedans du *Fossé des aveugles, ἐντὸς τάφρου*, passaient, pendant l'hiver, leurs chariots sur la glace lorsqu'ils allaient sur le rivage opposé en expédition contre les Sindes[2]. Qu'en était-il alors des Grecs de Panticapée, c'est ce que nous ignorons; de même que nous ne pouvons expliquer pourquoi la tradition avait placé la retraite des femmes scythes unies à leurs esclaves précisément derrière le *Fossé des aveugles*, sur le territoire même qui devait plus tard devenir celui de la colonie milésienne. Et quand bien même on ne trouverait pas la trace de cette ingérence des Scythes jusque dans l'étroite banlieue de Panticapée, il resterait acquis à l'histoire que la tribu dominante parmi les Scythes avait, au delà du fossé, ses tentes plantées à quelques stades de Panticapée.

Plus ces ténèbres sont épaisses et plus notre curiosité est excitée. Les Archéanactides, qui gouvernèrent le Bosphore pendant quarante-deux ans, depuis 480 jusqu'à 438 avant Jésus-Christ, ne nous sont connus que par un mot de Diodore[3]. La supposition qui donne pour auteur à ces princes Archéanax de Mitylène est un roman, artistement arrangé par de Boze[4], mais qui n'a pas d'autre fondement que la ressemblance des noms. Si ces Archéanactides étaient des Grecs, comme l'apparence semble l'indiquer, auraient-ils eu assez de force pour se maintenir contre leurs puissants voisins? Peut-être leur sort fut-il celui des derniers souverains na-

[1] Herodot. IV, LIX.
[2] *Idem*, IV, XXVIII.
[3] XII, XXXI.
[4] *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. VI, p. 553

tionaux du Bosphore avant la domination romaine, et l'on peut imaginer que, comme le faible Périsade III, ils payaient tribut aux barbares du voisinage[1], lesquels s'arrogeaient de plus un droit de passage sur leur territoire. Une remarque qu'on peut faire encore, c'est que cinq années seulement s'étaient écoulées depuis qu'Hérodote était venu s'établir en Italie lorsque Spartocus Ier succéda aux Archéanactides[2], d'où il faudrait conclure que la substitution d'un prince d'origine scythique aux dynastes grecs avait été connue de l'historien assez à temps pour qu'il pût y faire allusion dans ses écrits, lorsqu'il parlait des Scythes établis en dedans du fossé, circonstance destinée à modifier la délimitation du territoire des Scythes royaux qu'il donne un peu plus loin, sans qu'il ait pensé à faire disparaître une contradiction aussi positive. Quoi qu'il en soit, si des Scythes ont pesé sur les Archéanactides jusqu'à leur imposer un tribut, si des princes de cette nation ont succédé aux Archéanactides, il ne peut être question d'une autre tribu que celle des Scythes royaux, et c'est ainsi que l'opinion suggérée par l'étude du Koul-Oba trouve une confirmation inattendue.

Mais faudrait-il en conclure que les princes mêmes de cette puissante tribu, attirés par les mœurs des Grecs et par les avantages du commerce, eussent transporté dans Panticapée leur résidence et renoncé à vivre au milieu de leurs anciens sujets? Une objection très-grave s'élève contre cette manière de voir. Si les princes qui régnaient à Panticapée eussent été rois des Scythes, on ne comprendrait guère qu'ils eussent, dans les monuments officiels, cessé d'en porter le titre. Cependant les inscriptions du Bosphore qui nous sont parvenues donnent à Leucon et à Périsade Ier le titre de roi des Sindes,

[1] Strab. VII, p. 310. — [2] Diodor. Sicul. XII, xxxi.

de tous les Maïtes et d'autres peuples, jamais le titre de roi des Scythes. Il est vrai qu'à partir du règne de Spartocus III, fils d'Eumèle, on ne trouve plus avec la dignité d'archonte du Bosphore qu'une énonciation absolue de la royauté, ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΤΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ, énonciation à laquelle se réduisent tous les titres du prince, ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥΣ, sur les monuments de Périsade II, fils et successeur de Spartocus III. Mais on peut répondre qu'alors les barbares s'étant soustraits à l'autorité des rois du Bosphore, ces princes n'auraient pu rappeler le nom de peuples qui ne leur obéissaient plus. Aussi n'oserai-je pas proposer cette énonciation absolue des derniers règnes comme la preuve d'une prétention, de la part des rois du Bósphore, analogue à celle des rois de Perse et fondée sur le souvenir d'une grande domination asiatique, de se faire reconnaître pour rois par excellence.

Il faudra donc admettre, ou qu'il ne régnait à Panticapée qu'une branche de la dynastie des Scythes royaux, ou que les princes de cette nation, en devenant archontes du Bosphore, s'étaient vus obligés, par ménagement pour leurs anciens sujets, de renoncer à un titre en contradiction avec leurs nouvelles mœurs. Dans quelque incertitude que nous laisse la pénurie des documents sur le point que nous venons de toucher, il me paraît impossible de s'en tenir à l'opinion généralement admise qui restreint le territoire des rois de Panticapée, dans le siècle de leur plus grande puissance, à une bande étroite coupée en deux par le Bosphore Cimmérien et placée en avant de la mer d'Azof. Une inscription métrique, conservée à l'Ermitage, semble tout d'abord, il est vrai, justifier cette opinion, quand l'auteur de cette épigramme dit en l'honneur de Périsade I[er] :

ΠΑΙΡΙΣΑΔΕΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΟΣΗΝ ΧΘΟΝΑ ΤΕΡΜΟΝΕΣ ΑΚΡΟΙ ΤΑΥΡΩΝ ΚΑΥΚΑΣΙΟΣ ΤΕ ΕΝΤΟΣ ΕΧΟΥΣΙΝ ΟΡΟΙ

Lorsque Périsade gouvernait tout le pays entre les limites des Taures et celles du Caucase.

Il semble qu'on ait exclu de cet empire toute la côte septentrionale du Palus-Méotide; mais comment comprendre qu'un prince eût pu régner glorieusement et en paix sur le territoire que désigne l'inscription, s'il avait eu pour adversaire la redoutable nation répandue sur le steppe qui s'étend à l'est du Tanaïs? Il avait besoin d'être en bons rapports avec elle, pour l'intérêt comme pour la sécurité de ses sujets, et, comme aucun des témoignages qui nous sont parvenus ne fait la moindre allusion à une campagne contre les Scythes, des rois de Panticapée du IVe siècle avant notre ère, il faut en conclure qu'au moins l'alliance entre ces peuples et les souverains du Bosphore reposa sur une base permanente. Le texte de Diodore[1], que nous avons déjà cité, sur la campagne de Satyrus contre son frère, semble nous offrir la clef de l'énigme. L'historien grec nous dit que la principale force du jeune roi consistait en 30,000 Scythes alliés, *σύμμαχοι*; c'était donc là le pied sur lequel les Scythes royaux devaient se trouver avec leurs anciens maîtres. Quelques transformations qu'eût subies l'antique dynastie, en s'enfermant dans les murs d'une ville grecque et en acceptant une magistrature républicaine, le prestige du sang, si puissant chez les peuples qui ont fait la souche des nations germaniques, n'avait pu complétement disparaître.

Nous trouvons dans Hérodote[2] le récit curieux de l'invasion progressive des mœurs grecques parmi les Scythes, et comme la première semence de la révolution qui s'accomplit bientôt

[1] XX, XXII. Cf. *supra*, p. 219 et 226. — [2] IV, LXXVI, LXXVIII-LXXX.

au Bosphore. Dans les premiers temps, la répulsion des barbares semble invincible et porte principalement sur la dégradation causée par les cérémonies orgiaques en l'honneur de Cybèle et de Bacchus. Le sage Anacharsis y succombe le premier pour avoir, de retour dans sa patrie, acquitté par un sacrifice le vœu qu'il avait fait à la Mère des dieux. La même vengeance frappe ensuite Scylès, fils d'Ariapithès et roi des Scythes (on ne sait pas si c'étaient des Scythes royaux), parce que ses sujets l'ont vu célébrant les mystères de Bacchus dans l'enceinte des murs d'Olbia. Mais ces orgies indécentes devaient finir par pénétrer dans le corps de la nation. Parmi les bractéates détachées des costumes scythiques du Koul-Oba on trouve, pour ainsi dire en pendant avec une femme scythe assise dans sa demeure et se regardant dans un miroir, tandis que son jeune fils, debout devant elle et reconnaissable au costume national, savoure dans un vase quelque bon vin grec, comme celui de Thasos que nous avons rencontré dans le Koul-Oba, deux autres femmes de la même nation, signalées par un costume semblable à celui de la première, mais enveloppées dans de larges draperies, et célébrant une danse orgiaque avec les crotales à la main.

Les Scythes d'ailleurs, dès le temps d'Hérodote, avaient une place de commerce sur la mer[1]; ils n'avaient pu demeurer étrangers à la fondation même de Panticapée, puisque le nom de cette ville, suivant la judicieuse observation de M. de Kœhne[2], ne différait pas de celui du fleuve scythique, auprès duquel, ajouterai-je, se trouvaient les anciens tombeaux de la dynastie. L'appât d'une haute paye les attirait dans Athènes même où, dès le temps d'Aristophane[3], ils for-

[1] IV, XVII. — [2] *Description du musée du prince Basile Kotschoubey*, tome I, page 328. — [3] Schol. *ad Acharn.* 54; Etym M. *v.* Τοξόται.

maient, au nombre de mille hommes, la garde de police. Ces Scythes dépaysés, de retour dans leur patrie, devaient y rapporter bien des impressions favorables à la propagation des mœurs grecques. C'est ainsi que des changements progressifs durent amener insensiblement la révolution dont témoigne la découverte du Koul-Oba. Le signe manifeste en fut certainement l'abandon, pour les rois, des sépultures barbares du fond de la Scythie, et cependant, en adoptant pour dernière demeure les environs de la ville grecque, ils y avaient transporté, avec un faible adoucissement, leurs pratiques sauvages. Les Grecs policés du temps de Démosthène pouvaient assister au spectacle d'une *suttie* scythique où une de leurs compatriotes, dans la première année de son élévation au trône, succombait sous un affreux préjugé, plus politique que religieux. Les Athéniens présents à ces horreurs n'en disaient rien, ils n'avaient que des couronnes d'or, des décrets et des louanges infinies pour les princes qui nourrissaient la république et favorisaient la fortune des marchands d'Athènes. Il fallut toute la haine de Démade contre Démosthène pour oser reprocher en pleine tribune à cet orateur, qui, par son aïeule maternelle, avait du sang scythique dans les veines, d'avoir reçu en présent des rois du Bosphore tant de médimnes de blé et d'avoir peuplé l'agora des statues de Périsade, de Satyrus et de Gorgippus[1].

Tous les Scythes ne prirent pas sans doute ces grands changements avec autant d'indifférence. On en a la preuve quand on trouve chez Strabon[2], dont la description fait un contraste frappant avec celle d'Hérodote, après que les Sarmates eurent passé la frontière du Tanaïs, que les Roxolans eurent occupé tout l'espace du nord de la mer d'Azof, ancien

[1] Dinarch. *Contra Demosthen.* t. IV, p. 34, ed. Reiske. — [2] VII, p. 306.

héritage des Scythes, quelques débris des Scythes royaux, βασίλειοι, entraînés au delà du Borysthène, entre les Jazyges, qui étaient Sarmates, et même les premiers Oïgours dont parle l'histoire, Οὖργοι, sur la route de la Germanie. Mais ce résultat n'a pu s'accomplir qu'après la dissolution du corps de la nation, et rien ne nous porte à croire que cette nation fût encore entamée à l'époque où nous plaçons la sépulture du Koul-Oba. Il est à présumer seulement que, dès lors, le lien qui avait uni les Scythes royaux aux Scythes proprement nomades n'existait déjà plus. La confédération était dissoute, les nomades continuaient d'errer au sein de leur farouche indépendance; ceux des Scythes royaux qui n'avaient pas suivi leur souverain sur le territoire grec, dégagés sans doute d'une vassalité qu'ils auraient dès lors considérée comme humiliante, restaient néanmoins unis à leurs anciens princes, et, en peuplant leurs armées, les aidaient dans leurs conquêtes.

Toutefois un tel état de choses n'avait pu qu'affaiblir la puissance des Scythes. Les inévitables effets de cette dissolution graduelle suffisent pour expliquer la facilité que les tribus sarmates trouvèrent enfin à franchir la limite du Tanaïs. Ce débordement eut certainement lieu dans le IIIe siècle avant notre ère; on en démêle le contre-coup dans les mouvements des nations celtiques. C'est alors que ces différents peuples, sous l'influence d'une pression qui n'est nulle part clairement indiquée, parurent revenir sur leurs pas par une espèce de remous semblable à ceux qu'on remarque dans les inondations. Tandis qu'ils se précipitaient sur la Grèce et fondaient un empire dans l'Asie Mineure, l'ébranlement se mettait dans la masse de la nation scythique qui s'acheminait alors vers l'Occident. La substitution d'une autre race à celle qui avait occupé jusqu'alors le nord du Palus-Méotide fut la

cause déterminante de l'affaiblissement des monarques du Bosphore. Des Scythes, qui ne les respectaient plus, purent alors subjuguer la nation des Taures, dont l'origine nous est d'ailleurs complétement inconnue, et, après avoir rendu tributaires les Grecs d'Olbia, imposer le même joug à ceux de Panticapée. Nous en avons une preuve curieuse par un statère inédit du Cabinet de France, frappé au nom et avec l'effigie du roi *Pharzœus*, roi évidemment peu antérieur à Scilurus. Ce statère porte en monogramme l'indication d'Olbia, de Panticapée et des Maïtes. Pharzœus avait donc joint à son empire celui des anciens rois du Bosphore, et le prince qui régnait alors à Panticapée devait lui payer tribut. On sait que ce fut pour échapper à la prépondérance de Scilurus que le dernier Périsade céda son trône à Mithridate.

Quoi qu'il en soit, la transformation des Scythes royaux de sujets en alliés des rois du Bosphore ne dut pas faire abandonner à ces princes l'appareil asiatique dont ils s'entouraient comme héritiers du grand empire. Les prérogatives honorifiques sont de celles qu'on n'abandonne qu'à la dernière extrémité. Lorsqu'on en rencontre la trace dans la sépulture de Satyrus, on ne doit pas éprouver plus d'étonnement qu'en voyant le roi de Sardaigne se parer du titre de roi de Jérusalem.

La dernière objection qu'on pourrait élever contre l'origine scythique des rois du Bosphore se tire de la différence qu'offrent les noms de ces rois avec ceux qu'Hérodote[1] attribue à d'autres princes de la même nation. Mais d'abord l'historien ne s'explique pas assez clairement sur les rois qu'il nomme, pour que nous puissions la plupart du temps deviner à quelles tribus de la nation ils appartenaient. Il faut reconnaître, de plus, que nous n'avons, chez Hérodote, comme sur

[1] IV, LXXVI.

les monuments du Bosphore, qu'une imitation à la grecque, par conséquent peu exacte, des noms scythiques, et qu'il pouvait se trouver d'énormes différences dans la manière de reproduire un même nom. *Pharzœus*, par exemple, remonte sans doute à la même origine que *Périsadès*. Hérodote a dû gréciser en *Lycus* le nom qu'au Bosphore on transformera à son tour en *Leucon*.

Cette dernière tendance était probablement moins forte quand les Scythes n'avaient encore rien de commun avec les Grecs, et c'est pourquoi il sera permis peut-être de chercher dans Hérodote la transcription plus voisine de la forme barbare de certains noms dont les Grecs du Bosphore effacèrent complétement la physionomie originale. On peut, sous ce rapport, comparer Σαύλιος ou Σκύλης, qui se trouvent dans Hérodote [1], avec le Σέλευκος de la dynastie bosporitaine, et, en admettant le déplacement des consonnes, Ἀριάντας avec Σάτυρος, et même Ἀριαπείθης avec Πρύτανις. Ceci n'exclut pas la possibilité déjà précédemment établie des doubles noms, avec ou sans traduction, scythiques et grecs, pour un même prince, quoique, à vrai dire, la physionomie barbare, si prononcée au Koul-Oba, semble devoir en réalité réduire à une simple apparence, soigneusement exagérée par les Athéniens, l'hellénisme des princes du Bosphore.

Sauf de rares indications, qui laissent pressentir notre opinion définitive, nous avons, jusqu'ici, tenu en réserve une des questions les plus importantes que soulèvent les monuments où les Scythes sont représentés. A quelle race appartenait ce peuple célèbre? Les figures que les artistes grecs ont exécutées d'après leur modèle fournissent-elles des éléments sûrs pour la solution de cette question ethnologique?

[1] IV, LXXVI, LXXVIII, LXXIX et LXXX.

Il y a déjà plus de vingt ans, dans le volume que je publiai sous le titre d'*Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale* (Paris, 1837, in-8°), et qui reproduisait quelques-unes de mes leçons à la Faculté des lettres, j'avais trouvé sur mon chemin cette énigme historique, et j'en avais proposé la seule solution qui me parût conforme à l'ensemble des témoignages. Pour moi, les Scythes d'Hérodote et particulièrement la confédération à la tête de laquelle les Scythes royaux étaient placés, appartenaient à la grande famille japétique ou indo-européenne. Je suivais ce peuple obstinément nomade depuis les déserts de l'Asie où il avait lutté contre les tribus de la même race conquises à l'existence fixe de la civilisation, et, après que les Scythes eurent quitté le théâtre où les contemporains d'Hérodote purent les étudier, j'avais essayé de jeter quelques lueurs sur leur marche ultérieure vers l'occident de l'Europe. Je ne reviendrai pas ici sur cette conclusion, qui me semble fondamentalement trop évidente pour exiger un supplément de preuves.

Cependant un obstacle assez sérieux s'était élevé devant moi. Un homme dont l'autorité scientifique était alors plus considérable qu'aujourd'hui, l'historien Niebuhr[1], avait cru trouver dans ce qu'Hérodote et Hippocrate rapportent des Scythes la preuve évidente que ce peuple appartenait à la race mongole, et ce n'était pas pour moi, aussi peu autorisé que je l'étais alors, une tâche médiocre que de réfuter une opinion que le poids du nom de son auteur rendait si considérable. Néanmoins, comme les textes invoqués par Niebuhr ne se prêtaient aucunement aux inductions qu'il en avait tirées, il ne me fut pas impossible de démontrer, à l'aide des seuls témoignages littéraires, le peu de consistance

[1] *Kleine Schriften*, t. I, p. 352 et suiv.

d'un système dont l'adoption aurait réduit à une énigme indéchiffrable la position réciproque et la marche progressive des nations dont est sortie la population de l'Europe moderne.

Les arguments tirés des textes ne me faisaient pas défaut; les preuves matérielles que l'archéologie est en droit de fournir me manquaient encore. « Si réellement les Scythes d'Europe « avaient été des Mongols, disais-je alors[1], comment un obser- « vateur aussi exact qu'Hérodote n'aurait-il point signalé leurs « faces plates, leurs pommettes saillantes, leurs larges oreilles, « leurs yeux obliques et relevés par le bord extérieur? Comment « les Scythes, qui se mettaient au service d'Athènes, qui fai- « saient dans la ville office de gendarmerie et dont le corps de « garde était au milieu de la place publique, n'auraient-ils « pas été ridiculisés pour leur physionomie si différente de « celle des Grecs? Comment Aristophane[2], qui parle de ces « Scythes dans ses comédies, n'aurait-il pas fourni des argu- « ments à l'opinion de Niebuhr? Comment l'art grec, aussi « habile à saisir les expressions comiques et les bizarreries de « conformation qu'à rendre la beauté, ne nous aurait-il pas « transmis, au milieu de ces nègres, de ces pygmées, de ces « satyres chauves et camus, dont les collections de marbres et « de vases peints abondent, quelque représentation qui pût se « rapporter au type mongol? »

La preuve sensible que je réclamais alors, et dont je pressentais l'apparition, s'est offerte à mes yeux lorsque, dans son voyage à Paris, M. de Gilles apporta une copie galvanoplastique du vase d'or découvert dans le Koul-Oba. Je vis enfin ces Scythes sur lesquels j'avais disserté sans les connaître, et le certificat de leur origine japétique me parut écrit sur leur physionomie.

[1] *Introd. à l'hist. de l'Asie occidentale*, p. 298. — [2] *Thesmoph.* 1026; *Lysistrat.* 452, 456.

Je souhaitai depuis lors de rencontrer l'occasion d'ajouter une démonstration positive à mes anciens arguments. L'étude du précieux recueil de planches que renferme l'ouvrage sur les Antiquités du Bosphore cimmérien m'a servi à étendre et à compléter les preuves dont l'obligeante communication de M. de Gilles m'avait rendu maître, et je vais en présenter le résumé succinct à mes lecteurs.

Le type de la race scythique nous est fourni par une série de monuments plus considérable qu'on ne l'aurait d'abord supposé. Il n'avait pu manquer d'attirer l'attention des artistes athéniens, et ceux de ces artistes qui exécutèrent les magnifiques monnaies de Panticapée s'étaient emparés de ces traits énergiques pour les approprier aux types mythologiques qui leur étaient imposés. On peut, pour s'en convaincre, comparer les diverses têtes de profil ou de trois quarts qu'offre le vase du Koul-Oba avec la suite des monnaies de Panticapée que M. de Kœhne a publiées dans le Musée du prince Basile Kotchoubey. Le dieu dont la tête se reproduit le plus fréquemment dans la numismatique de Panticapée est le dieu Pan. Sur les monnaies d'or, d'argent et de bronze de cette ville, on trouve la tête de ce dieu gravée, tantôt de trois quarts, tantôt de profil, tour à tour avec et sans barbe. Quelquefois le dieu Pan, toujours reconnaissable à ses longues oreilles, a la tête nue, et ses cheveux plats, à demi hérissés, retombent sur ses épaules; d'autres fois une couronne de lierre entoure son front, comme si l'artiste eût voulu réunir à ses attributs ceux de Bacchus. Ce Pan du Bosphore, beaucoup plus grave et plus majestueux que les autres figures du même dieu sur les monuments grecs, n'a pas précisément dans le profil la pureté de lignes qu'offrirait une tête de Jupiter ou d'Apollon. Le front est contracté, les sourcils sont saillants et hérissés, l'œil cave,

le nez court, les lèvres épaisses. Mais la conformation du visage est essentiellement la même que dans la race japétique. C'en est une variété plus rude et moins belle que la grecque ou la latine; mais le rapport des parties n'y est pas d'une autre nature et les différences exprimées par les artistes du IVe siècle avant notre ère sont exactement les mêmes que celles qui furent si habilement rendues par les sculpteurs de l'époque de Trajan et des Antonins, lorsque ceux-ci eurent à reproduire la physionomie des tribus germaines contre lesquelles les Romains avaient combattu.

Cette ressemblance est d'autant plus saisissante, que, pour rendre le caractère de Pan, les graveurs monétaires du Bosphore semblent avoir choisi de préférence les têtes qui, parmi les Scythes, s'approchaient le plus du type silénique. Pour faire comprendre par quel motif on avait prescrit une tête de Pan à ces artistes, je me contenterai de renvoyer aux recherches dans lesquelles mon regrettable ami Théodore Panofka a expliqué la figure panthée qui représente la ville de Panticapée personnifiée, d'après la bractéate que nous possédons à Paris[1]. Je retrouve identiquement cette bractéate (pl. XX, 8) parmi celles du Koul-Oba, et ce renseignement, qui manquait à Panofka, achève de démontrer l'exactitude de son ingénieuse conjecture.

C'est bien, comme il l'a dit, la divinité du Bosphore cimmérien, *Vénus Apaturia,* coiffée du modius asiatique et tenant à la main la tête de Pan, qui n'est autre alors qu'un des géants livrés à la vengeance d'Hercule par les ruses de la déesse. Les autres attributs complètent l'allégorie de la ville bosporitaine; les épis qui semblent s'échapper de son corps indiquent la prodigieuse fertilité de son territoire. Je vois dans les

[1] *Annales de l'Institut archéologique*, t. IV, p. 187 et suiv.

monstres marins l'indication de l'élément sur lequel la ville est établie; les griffons qui se relèvent au-dessus sont les gardiens de l'or hyperboréen qui, avec le blé, faisait la richesse de la colonie milésienne.

Pour achever cet ensemble, j'ajouterai que les deux encolures de panthères, entre lesquelles la tête de la déesse est placée, appartiennent, comme Pan couronné de lierre, au thiase de Bacchus, et reproduisent en même temps par leur antagonisme le dogme des religions de l'Asie intérieure. (Cf. pl. XX, 4.) Dans la pensée des Grecs, Pan était donc un Bacchus terrible et sauvage, voisin de la race des géants, conquérant de l'Asie, dominateur de la Médie où l'une des plus célèbres *Nysa* était située, et qui, dans sa marche triomphale, était venu s'établir au nord du Pont-Euxin. Comme Panticapée tirait son nom des Scythes et qu'elle obéissait à des princes de cette nation, il était naturel que les emblèmes qui la désignaient fissent allusion à l'origine, aux vicissitudes et à la puissance de ce peuple.

Ce qui, du reste, confirme le caractère scythique de l'emblème de Pan sur les médailles de Panticapée, c'est la décoration de l'espèce de bouclier d'or trouvé sur la personne du roi dans le Koul-Oba. Pour exprimer la terreur répandue par ce prince dans ses expéditions guerrières, un double cercle, composé de têtes de Méduse, s'y combine avec un troisième cercle que forment des têtes de Pan, coiffées de la tiare conique.

Telle est à la fois l'origine, la destination et l'aspect uniforme de cette figure; mais, si nous recourons au vase d'or, nous remarquons dans les divers personnages dont la décoration de ce vase offre le portrait, la variété de traits qui appartient aux différents individus d'une même race. On y trouve des nez

aquilins, des nez droits, tout aussi bien que des nez gros et courts ou creusés à la racine. La moyenne que fournissent ces physionomies est celle qu'on tirerait encore d'une foule rassemblée dans une des parties de l'Allemagne où le sang germanique a conservé sa pureté. Le même aspect général rappelle celui qu'offrent les barbares sculptés sur la colonne Trajane, à tel point, que nous pourrions choisir, parmi les nombreux estampages des têtes empruntées à ce monument qui se rencontrent dans le commerce des plâtres, des types absolument identiques à ceux que présente le vase du Koul-Oba. Ce sont les traits communs à toute la race japétique, avec cette rudesse et cette contraction accoutumée qui résultent des habitudes d'une vie dure et de l'impression produite par un climat rigoureux. Pour achever l'idée qu'on doit se faire du type scythique, on peut prendre deux masques de terre cuite, publiés dans les Antiquités du Bosphore cimmérien, et qui offrent comme les deux extrêmes des variations dont ce type est susceptible. L'un, pl. LXXI, n° 3, est un masque de vieillard coiffé d'une mitre en feutre sans ornements, mais de la même forme que celle du Koul-Oba et du cyzicène dont nous avons parlé; les traits durs et ridés de ce vieux guerrier à barbe blanche sont accentués dans le sens de la caricature. En contraste avec ce vétéran de l'armée scythique, est un jeune homme, pl. LXXVI, n° 2, dont le masque remarquablement régulier, accompagné de cheveux plats et descendant sur les épaules, offre l'aspect d'une obésité prématurée.

Ce dernier caractère rappelle les observations relatives aux Scythes qu'Hippocrate a consignées dans son traité *Des airs, des lieux et des eaux*[1]. C'est le langage d'Hippocrate qui a contribué le plus à égarer le jugement de Niebuhr. Ce savant ne

[1] XCI et seq.

s'est pas aperçu que l'écrivain grec n'avait parlé que des singularités du tempérament des Scythes, et qu'il n'avait pas dit un mot, soit de leur conformation, soit de leurs traits; sans compter que les habitudes qu'Hippocrate prête aux Scythes ne devaient pas s'étendre à toutes les tribus de cette nation, moins encore à celle que les artistes de Panticapée ont représentée qu'à toutes les autres. L'illustre médecin, en effet, représente tous les Scythes, sans exception, comme passant leur vie à cheval, et nous voyons, par le témoignage de Diodore[1], que, parmi ceux qui formaient l'armée de Satyrus, il y avait deux fantassins contre un cavalier.

Quoi qu'il en soit, ce qui semble avoir le plus frappé l'esprit d'Hippocrate, c'est la disposition des Scythes à l'obésité. Cette propension, si fréquente dans les nouvelles nations de l'Europe, qu'elle est devenue, dans le plus grand nombre des cas, le signe du passage de l'âge mûr à la vieillesse, devait être presque aussi rare chez les Grecs qu'elle l'est aujourd'hui chez les Arabes. Aussi Hippocrate se donne-t-il beaucoup de peine pour expliquer la fréquence de l'épaississement et surtout du développement abdominal chez les Scythes. Il en cherche la cause dans l'humidité du climat, qui détend les tissus, dans l'abus de l'exercice du cheval, dans l'habitude de porter les mêmes vêtements épais en toute saison, et dans l'usage des pantalons. L'examen de la légitimité des conclusions d'Hippocrate n'est nullement de notre compétence. Mais l'opinion du médecin nous aide à comprendre pourquoi les artistes ont, en général, donné aux figures des Scythes une carrure qui les fait paraître courtes et ramassées. Cette apparence est exagérée sans doute, nous l'avons déjà dit, par la manière dont a été rendu, dans l'ouvrage russe, le vase du Koul-Oba. M. Muret,

[1] XX, XXII.

l'habile dessinateur du Cabinet des antiques, en a fait, d'après l'épreuve galvanoplastique apportée par M. de Gilles, une reproduction où la science des raccourcis est beaucoup mieux rendue, et je dois à l'obligeance de l'éminent conservateur du Musée de l'Ermitage l'estampage d'un des groupes du vase en question qui justifie complétement l'observation que je viens de faire. Mais ailleurs, notamment dans les figurines d'or assez grossièrement traitées qui entouraient la tête du roi, dans le groupe des deux braves qui boivent au même vase, dans une autre bractéate où deux archers scythes tirent en sens inverse (pl. XX, 6), par une manœuvre qui, sans doute, leur était familière, les figures ont un aspect trapu qui donnerait facilement l'idée d'hommes au-dessous de la taille moyenne, soit que l'épaisseur des vêtements de fourrure produise cet effet, soit qu'une tendance prononcée à l'obésité ait, par comparaison, frappé, chez les Scythes, les artistes qui en reproduisaient l'effigie. Mais, sur d'autres monuments, par exemple, sur un des *graffiti* de la lyre trouvée auprès de la reine, et qui prouve que cet ouvrage exquis n'a pas été exécuté à Athènes, puisqu'on y voit (pl. LXXIX, 9) un Scythe renversé de son cheval, ou sur la bractéate déjà citée qui nous offre un Scythe à cheval poursuivant un lièvre (pl. XX, 9), les figures plus développées donnent l'idée d'un homme de taille ordinaire, ou même assez élevée. Il ne faudrait, d'ailleurs, que le renseignement communiqué par Dubrux, et d'où il résulte que le cadavre royal du Koul-Oba avait une taille de près de six pieds, pour se convaincre que les artistes grecs qui figuraient des Scythes n'avaient pas pour modèles des hommes à jambes courtes et à gros ventres descendant sur les cuisses, comme on les rencontre habituellement dans les races inférieures de l'Asie septentrionale.

Les remarques que les monuments grecs, représentant des Scythes, viennent de nous suggérer, ont, au point de vue de l'origine et des anciennes migrations des peuples de l'Europe, une importance capitale. On a vainement, jusqu'ici, demandé à la philologie l'explication de la race à laquelle appartenaient les Scythes. J'ai conservé le souvenir bien présent de l'opinion très-arrêtée d'Eugène Burnouf sur cette question. Je l'avais consulté à l'occasion de mon Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale, et il m'avait affirmé que ses recherches étymologiques, relativement aux mots de la langue scythique rapportés par Hérodote, l'avaient amené à y reconnaître des éléments analogues à ceux que présentent les langues de la Perse et de l'Inde. Il me citait, par exemple, le nom d'*Ariapithès*, qui reproduisait évidemment à ses yeux l'*Ârya* et le *pâti* du sanscrit. Cette opinion en vaut bien une autre et je pourrais m'y tenir, mais, depuis lors, des savants distingués se sont préoccupés d'autres apparences, et les langues touraniennes ont été données avec un certain degré d'affirmation comme présentant l'explication directe du court vocabulaire scythique recueilli dans Hérodote. Malheureusement les mots qu'on ne peut pas chercher à la source originale, et qu'on ne connaît que par des transcriptions aussi imparfaites que celles des Grecs, produisent souvent l'effet des nuages, dont les formes changeantes se prêtent à tous les caprices de l'imagination.

Le portrait d'un peuple, recueilli par un excellent artiste, n'offre pas le même danger; on y puise une instruction positive; on en conclut ce qui n'est pas, par exemple, que les Scythes n'ont rien de commun, ni avec les Tartares, ni avec les Mongols. Avec un peu d'attention et de tact, on arrive même à déterminer ce qui est, par exemple, que les Scythes de l'armée de Satyrus étaient de la même race et presque de la même fa-

mille que les Germains, vaincus par Trajan et par Marc-Aurèle. C'est un jalon solidement planté au milieu des plus grandes incertitudes de l'histoire, et quand les monuments de la Crimée ne nous auraient pas rendu d'autre service que de résoudre ce problème, ils mériteraient d'être placés à la tête de ceux qui prouvent l'immense utilité de l'archéologie.

MÉMOIRE

SUR

LES PEINTURES QUE POLYGNOTE

AVAIT EXÉCUTÉES

DANS LA LESCHÉ DE DELPHES.

(Extrait du tome XXXIV des *Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.*)

MÉMOIRE

SUR

LES PEINTURES QUE POLYGNOTE

AVAIT EXÉCUTÉES

DANS LA LESCHÉ DE DELPHES;

PAR

FEU CHARLES LENORMANT,

ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE, ETC.

BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

—

1864.

MÉMOIRE

SUR

LES PEINTURES QUE POLYGNOTE

AVAIT EXÉCUTÉES

DANS LA LESCHÉ DE DELPHES.

I.

DES LESCHÉS EN GÉNÉRAL ET DE LA LESCHÉ DE DELPHES EN PARTICULIER.

J'entreprends de traiter un sujet qui a déjà exercé la sagacité d'un grand nombre d'antiquaires, sans que jusqu'ici il ait été possible d'arriver à des conclusions irréfragables. Tout le monde sait que, dans le X^me^ livre de son ouvrage, Pausanias a décrit en détail les peintures que Polygnote avait exécutées à Delphes dans la lesché des Cnidiens. Il semblerait qu'avec un texte tellement circonstancié on aurait dû arriver, sans beaucoup de peine, à rétablir l'œuvre de Polygnote, au moins dans sa disposition. Cependant, à partir de notre Caylus, qui, le premier, a dessiné un essai de restitution [1], jusqu'à

[1] *Mém. de l'Acad. des inscr.*, 1re série, t. XXVII, pp. 34-57.

M. Welcker [1] et à M. Hermann de Gœttingue [2], le dernier qui, à ma connaissance, ait publié quelque chose d'important sur la question, l'entreprise des archéologues modernes n'a marché que lentement vers son terme, et l'on peut craindre que ceux qui ont écrit le plus récemment sur ce sujet n'aient, malgré leur expérience et leur légitime autorité, retardé la solution du problème, en revenant mal à propos sur des points établis par d'autres et qui devaient paraître acquis à la science.

Serai-je plus heureux que mes devanciers, ou plutôt le sujet que j'aborde à mon tour n'est-il pas de ceux qui, par suite de la destruction du monument original et à cause des défauts de la description qu'on nous en a donnée, se refusent à toute démonstration absolue et convaincante? Je crains bien qu'il n'en soit ainsi sous quelques rapports, et je ne saurais me dissimuler que les principaux résultats de mon travail ne soient destinés à demeurer dans cet état de pure hypothèse où certains esprits, difficiles à contenter, ne consentent pas à suivre une pensée plus aventureuse. Malgré cet inconvénient, l'intérêt que le sujet présente, indépendamment du mérite qu'il y aurait à vaincre la difficulté, suffira, j'espère, pour justifier cette nouvelle tentative. La lutte qu'en pareil cas on est obligé d'entreprendre contre un texte rebelle profite à celui qui s'y livre, et n'est pas non plus inutile aux lecteurs éclairés qui consentent à se faire juges du combat.

Il suffira, d'ailleurs, pour faire absoudre ma témérité, de raconter la circonstance qui a donné naissance à ce Mémoire. Dernièrement, je trouvai dans une publication populaire généralement rédigée avec beaucoup de soin [3], une tentative de restitution graphique de la lesché de Delphes. L'auteur de ce travail n'avait eu pour se guider que la traduction, malheureusement très-imparfaite, de Clavier. Et quoiqu'il se donnât pour avoir composé à nouveau les tableaux qu'il mettait au jour, il n'avait fait au fond que modifier très-légèrement, et non pas toujours d'une manière heureuse, les données fournies, il y a plus de cinquante ans, par les frères Riepenhausen [4]. Mécontent

[1] *Mémoires de l'Académie royale de Berlin pour 1847*, pp. 81-153.

[2] *Epikritische Betrachtungen über die Polygnotischen Gemälde.* Gœttingue, 1849. In-4°.

[3] *Magasin pittoresque*, année 1855, p. 291.

[4] *Gemälde des Polygnotos in der Lesche zu Delphi nach der Beschreibung des Pausanias.* Gœttingue, 1805. In-4°.

du nouveau travail et presque humilié pour notre pays qu'un recueil français justement estimé n'eût rien de mieux à offrir à ses lecteurs, je repris le texte de Pausanias en le comparant avec la version de Clavier. Je constatai les améliorations assez nombreuses et fort importantes que l'on doit aux éditeurs les plus récents du Périégète, Siebelis, M. Immanuel Bekker, MM. Walz et Schubart, et j'essayai moi-même, plus sérieusement que je ne l'avais fait jusqu'alors, de me rendre compte de la description de Pausanias. Après avoir ainsi établi d'une manière à peu près indépendante les points essentiels de mon travail, je repris, non tout ce qui a été écrit sur la question, mais les tentatives d'interprétation les plus récentes, c'est-à-dire une dissertation intitulée : *Les tableaux de Polygnote dans la lesché de Delphes*, donnée, en 1841, par M. Otto Jahn, au recueil désigné sous le nom de *Kieler philologische Studien;* un mémoire sur le même sujet, par M. Welcker, lequel a paru dans le recueil de l'Académie de Berlin pour 1847, et enfin un programme du docteur Karl-Friedrich Hermann, publié en 1849 et qui contient des considérations nouvelles, *Epikritische Betrachtungen*, sur les compositions de Polygnote. Cette confrontation m'ayant convaincu que je n'avais point été devancé dans le système d'interprétation que j'ai embrassé, ou du moins que celui qui était entré en partie dans la même route que moi, c'est-à-dire M. Jahn, en avait été assez vivement repoussé par ses successeurs, je résolus de rétablir d'une manière plus conséquente et plus complète l'ordonnance déjà à peu près devinée pour la première des deux compositions de Polygnote, et d'en étendre l'application au côté opposé de la *lesché,* qui se prête, selon moi, avec une suffisante clarté à une disposition du même genre. Comme la matière est longue et qu'il faut aller rapidement au fait, je m'abstiendrai de rappeler toutes les opinions, même celles des interprètes les plus récents, me contentant de reconstruire l'ensemble de la composition de la façon que je crois la plus vraisemblable, et indiquant, pour rendre justice à qui de droit, les points où je me suis rencontré avec eux, sans pour cela me croire obligé de les réfuter quand une manière de voir différente de la mienne les a conduits à des conclusions opposées.

Et d'abord, je m'empare d'une excellente observation de M. Hermann, m'étonnant avec lui que jusqu'ici aucun des interprètes n'ait paru se préoc-

cuper de la question de savoir quelle était véritablement la forme du monument qui avait reçu les peintures de Polygnote, et quelle influence cette forme avait exercée sur la disposition de l'ouvrage. Le savant professeur de Gœttingue pose à cet égard admirablement la question, mais faute de s'inquiéter de ce qu'étaient ou pouvaient être, en général, les monuments désignés par les anciens sous le nom de *leschés*, il s'arrête aux premiers pas, et semble s'en tenir à une supposition faite un peu légèrement par Letronne [1], qui n'avait pas étudié le sujet jusqu'au bout et qui croyait, dès 1835, qu'après Caylus, les frères Riepenhausen, Gœthe, Meier et Bœttiger, « il restait, » ce sont ses propres expressions, « bien peu de choses à dire. »

Letronne fait observer que Pausanias divise les peintures de Polygnote en deux parties : celles qui étaient à droite en entrant et celles de gauche. Il remarque que « l'écrivain grec ne parle pas de celles qui étaient sur le mur du fond ou du milieu, comme il le dit ailleurs, » et il en conclut que « la lesché de Delphes n'avait que ces deux murs latéraux, c'est-à-dire que si l'édifice était un portique quadrangulaire, les deux côtés à droite et à gauche étaient seuls fermés par des murs, tandis que les deux autres étaient à jour, composés de colonnes seulement, pour rendre l'intérieur mieux aéré par le courant qui s'y établissait. » Peu importe à l'habile critique que l'hypothèse qui lui vient à l'esprit présente une donnée entièrement inusitée chez les anciens. Il la jette, pour ainsi dire en courant, sur le papier, sans prévoir ce que M. Jahn a entrevu le premier, qu'il existait nécessairement une inégalité considérable dans la disposition des sujets, et que par conséquent un carré plus ou moins allongé dans le sens de la largeur ou de la hauteur ne pouvait offrir la surface propre à recevoir les compositions de Polygnote.

D'ailleurs, n'est-on pas avant tout obligé de demander si les édifices désignés par les anciens sous le nom de leschés n'avaient pas une forme particulière? Cette question me semble d'autant plus nécessaire à traiter, que je cherche en vain dans les auteurs les plus accrédités les éléments propres à la résoudre. Pour donner une idée de cet oubli, je me contenterai de dire que la *lesché*, en tant que monument d'architecture, n'est pas même nommée dans

[1] *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, p. 189.

la dernière édition du *Manuel d'archéologie* d'Ottfried Müller, enrichie d'observations importantes par M. Welcker, l'auteur du mémoire le plus étendu qui ait été publié sur la lesché peinte par Polygnote. Quand Pausanias en arrive à ce monument, il le classifie d'une manière assez bizarre, selon sa constante habitude. Τοιαῦτ' εἶναι (je dois d'abord rapporter textuellement sa phrase) πολλὰ ἀνὰ πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα, Ὅμηρος ἐν Μελανθοῦς λοιδορίᾳ πρὸς Ὀδυσσέα ἐδήλωσεν :

Οὐδ' ἐθέλεις εὕδειν, χαλκήϊον ἐς δόμον ἐλθών,
Ἠέ που ἐς λέσχην, ἀλλ' ἐνθάδε πολλ' ἀγορεύεις [1].

Il faut traduire en français : « Homère, dans les injures adressées à Ulysse » par Mélantho : *Va te coucher dans quelque forge ou dans une lesché* » *pour y bavarder tout à ton aise*, Homère a fait voir *qu'il y avait* beau» coup de monuments de ce genre dans toute la Grèce », et de cette version que confirme le τὸ ἀρχαῖον de la phrase précédente, bien des personnes ont tiré la conclusion que, au moins du temps de Pausanias, le nom de lesché se rapportait à une coutume ancienne tombée alors en désuétude. Il n'en restait pas moins singulier que le Périégète eût pris Homère à témoin pour fixer la destination d'un monument décoré par Polygnote. Cependant Pausanias, qui semble avoir énormément travaillé son ouvrage, se serait mis en contradiction avec lui-même, puisqu'ailleurs il cite d'autres leschés que celle de Delphes et qui, de son temps, existaient encore en Grèce. Il est vrai que la perte de la liberté avait porté les plus graves atteintes à la vie publique, et que par conséquent les leschés où l'on se réunissait pour s'occuper d'affaires devaient être moins fréquentées que dans les temps plus anciens. Toutefois, celles qui, comme le monument de Delphes, avaient en quelque sorte changé de destination, à cause du prix qu'on attachait aux accessoires dont on les avait ornées, étant ainsi devenues de véritables musées, n'en servaient pas moins par occasion au même usage qu'autrefois. Plutarque, qui vivait au siècle de Pausanias, place dans la lesché de Delphes la scène de son dialogue sur *la cessation des oracles*, dialogue dont les interlocuteurs sont des philosophes ses contemporains [2].

[1] Pausanias, X, 25, 1.
[2] *De defect. orac.*, 6.

Je vais tâcher de donner le mot de l'énigme que contiennent ici les paroles de Pausanias, afin de faire voir avec quelle précaution il faut peser les expressions de cet étrange écrivain, si l'on veut en pénétrer le sens. Ce sera une préparation utile pour les observations de ce genre que nous aurons à faire quand il en faudra venir à la description des peintures de Polygnote. L'auteur, pour indiquer l'ancienne destination des leschés, se sert des expressions suivantes : Καλεῖται δὲ ὑπὸ Δελφῶν λέσχη ὅτι ἐνταῦθα συνιόντες τὸ ἀρχαῖον τά τε σπουδαιότερα διελέγοντο, καὶ ὁπόσα μυθώδη. Pour donner une idée de la manière dont on a toujours entendu cette phrase, il me suffit de citer la version latine d'Amasæus : *Locum Delphi leschen vocant quod eo convenientes priscis olim temporibus seria et joca inter se conferebant.* Cependant, si nous consultons la dernière édition du *Trésor* de Henri Estienne, nous n'y trouvons pas un seul exemple où l'adjectif μυθώδης soit employé dans un autre sens que celui de *fabulosus* en latin. Faut-il ajouter à ce recueil, déjà si riche et si complet, une acception de plus, celle de *jocosus* opposé à *serius?* Doit-on, au contraire, n'admettre que le sens ordinaire et comprendre que l'auteur a voulu opposer la frivolité de la fiction à la gravité des affaires? Ou bien encore, a-t-on le droit de supposer que Pausanias, sans repousser la valeur ordinaire de l'adjectif μυθώδης dans les bons auteurs, lui ait donné néanmoins toute l'extension que comporte le substantif μῦθος, en joignant aux fictions poétiques les récits fabuleux, les contes, et par conséquent les discours de pur amusement? C'est dans ce sens général que j'entends l'expression ὁπόσα μυθώδη, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas sérieux et positif, σπουδαῖος, comme les affaires publiques ou privées. La destination des leschés comprend ainsi tout ce qui se rapporte à l'exercice de la parole dans les réunions des hommes, l'enseignement, la discussion, la récitation des vers ou de la prose et la simple conversation. Si l'on se rappelle ensuite que les sujets traités par Polygnote appartenaient à l'épopée, on commence à comprendre pourquoi le témoignage d'Homère est allégué comme preuve d'un usage qui remontait au berceau de la civilisation grecque, et qui était loin d'avoir disparu du temps de Pausanias, quoique sans doute alors, ainsi qu'on le verra plus bas, on employât de préférence un autre mot pour désigner les édifices consacrés à la conversation.

Au reste, la preuve de l'existence très-ancienne et de l'usage ordinaire des leschés chez les Grecs se tire d'un grand nombre de témoignages. J'ai déjà cité celui d'Homère [1]. Hésiode semble s'être souvenu de son devancier, lorsque, dans son poëme *des Travaux et des Jours* [2], il s'adresse au laboureur et lui conseille une activité sans relâche. « Je veux bien, dit-il par » forme de concession, que, dans l'hiver, et quand le froid a suspendu les » travaux, tu ailles te chauffer dans les forges et dans les leschés : »

Πὰρ δ' ἴθι χαλκεῖον θῶκον καὶ ἐπαλέα λέσχην
Ὥρῃ χειμερίῃ, ὁπότε κρύος ἀνέρας ἔργων
Ἰσχάνει. . . .

Cette dernière expression, ἐπαλέα λέσχην, *leschen calefactam*, a embarrassé les commentateurs. Le grammairien Néoptolème [3] disait à ce sujet que λέσχη était le nom d'une cour, αὐλή, dans laquelle on allumait du feu. Tzetzés [4] a conservé une autre scolie, d'où il semblerait résulter qu'on donnait, dans l'antiquité, aux forges et aux autres usines à feu, ouvertes à tout venant, pendant l'hiver, le nom de *leschés*. Ce qui peut d'ailleurs avoir fait croire qu'en effet il existait, dans cette saison, un foyer allumé dans les leschés, c'est qu'en Béotie les salles destinées aux repas publics recevaient le nom de leschés. Toutefois, le seul des annotateurs d'Hésiode qui me semble avoir conservé la véritable interprétation du passage, c'est Moschopulus [5], quand il dit qu'au cœur de l'hiver on recherchait les lieux découverts et chauffés par le soleil. Qui ne se rappelle, en effet, avoir vu dans les climats analogues à celui de la Grèce, lorsque les vents du nord soufflent avec violence, les gens du peuple rechercher, pendant les heures où le soleil est sur l'horizon, les lieux abrités où ses rayons entretiennent une température exceptionnelle? Hésiode, en désignant les forges et les leschés, indique donc tous les endroits où les ouvriers et les pauvres pouvaient, suivant les heures du jour, trouver un refuge contre le froid.

[1] *Odyss.* Σ, v. 328.
[2] V. 493-495.
[3] *Ap.* Procl. *ad h. l.*
[4] *Ad* Lycophr. *Cassandr.*, v. 343.
[5] *Ad* Hesiod., *loc. cit.*

La véritable définition du nom de lesché, appliqué à un édifice public, nous est donnée par le lexique d'Harpocration [1] : « On appelait *leschés*, dit-il, » certains lieux publics où les gens inoccupés pouvaient s'asseoir en grand » nombre. » Λέσχας ἔλεγον δημοσίους τινας τόπους ἐν οἷς σχολὴν ἄγοντες ἐκαθέζοντο πολλοί. Lorsque le lexique de Photius [2] rapporte qu'autrefois on appelait *leschés* les endroits dans lesquels les philosophes avaient coutume de se réunir, il indique un des usages auxquels ces édifices étaient consacrés; les mêmes endroits étaient fréquentés par les pauvres, pendant l'hiver, et c'est ce que d'autres témoignages font entendre [3]. Ce n'était pas seulement en Béotie que les leschés servaient aux festins publics [4]; Cratinus, dans sa comédie *les Riches* [5], tournait en ridicule les Lacédémoniens qui, suivant lui, afin de régaler les étrangers, suspendaient dans les leschés, où avaient lieu les repas nommés κοπίδες, des saucissons, φύσκαι, que les vieillards pouvaient mordre à belles dents.

Les leschés n'en étaient pas moins, à Sparte, le lieu de réunions plus graves. Si les jeunes gens les fréquentaient par manière de divertissement, lorsqu'ils n'étaient pas en campagne, c'était aussi dans les leschés, qu'à la naissance d'un enfant, les vieillards de la tribu venaient s'asseoir pour y prononcer leur sentence sur la préservation ou la perte du nouveau né que le père leur apportait [6]. De leur côté, les Athéniens avaient cherché, par des lois, à donner une direction utile aux conversations qui se tenaient dans les leschés. Proclus [7], qui nous fait connaître cette circonstance, ajoute que l'on comptait à Athènes trois cent soixante de ces édifices, et M. Bœckh, en reproduisant dans le premier volume du *Corps des inscriptions grecques* [8], une délibération de l'an 345 avant notre ère, où il est dit qu'un *marché* conclu par les habitants du dème des Æxoniens, Αἰξωνεῖς, pour la coupe des oliviers, *sera transcrit sur deux stèles de marbre qu'on déposera, l'une dans*

[1] V° Λέσχη.
[2] *Sub verbo.*
[3] Schol. *ad* Homer. *Odyss.* Σ, v. 328. — Hesych., v° Λέσχη.
[4] *Etym. Magn.*, v° Λέσχαι.
[5] *Ap.* Athen. IV, p. 138, E.
[6] Plutarch., *Lycurg.* 16.
[7] *Ad* Hesiod. *Op. et dies*, v. 493.
[8] *Corp. inscr. græc.*, n° 93.

le temple d'Hébé, l'autre dans la lesché, M. Bœckh a bien soin de faire remarquer que ces leschés de village différaient des trois cent soixante monuments de ce genre qui existaient dans la ville même d'Athènes. Enfin, outre la lesché de Delphes, Pausanias en cite deux comme existant encore de son temps à Lacédémone.

Le mot λέσχη ne veut pas dire seulement en grec *un lieu destiné à la conversation*, c'est aussi et avant tout l'expression propre pour désigner la conversation elle-même [1]. L'étymologie qui déduit λέσχη de λέγω ne me paraît pas douteuse. Il n'y a donc du mot *lesché* en lui-même aucune induction à tirer pour savoir quelle était la forme affectée à ces édifices. Rien n'empêche de croire qu'il ait existé chez les Grecs des lieux de diverses formes destinés à la conversation. Cependant s'il nous arrive de rencontrer dans les anciens auteurs un nom d'édifice d'une forme déterminée, qui serve à peindre la figure la plus ordinaire des leschés, c'est celui d'ἡμικύκλιον, de même que λέσχη en exprime la destination. Pourquoi ne considérerait-on pas ces deux mots, λέσχη et ἡμικύκλιον, comme synonymes, au moins dans le plus grand nombre des cas? C'est ce que paraît avoir pensé M. Wachsmuth [2] lorsqu'après avoir cité les deux passages identiques de Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade* et dans celle de *Nicias* [3], où il est question des *hémicycles* d'Athènes, il rapproche dans la même note la citation de Proclus qui parle des trois cent soixante *leschés* de cette ville. L'historien raconte que les espérances de l'opinion étaient tellement excitées par l'expédition de Sicile, qu'on se rassemblait dans les hémicycles autour des vieillards occupés à tracer sur le sol les contours de l'île et sa position par rapport à la côte d'Afrique. Évidemment il est ici question d'une circonstance qui se produisait à la fois, pour ainsi dire, dans toutes les parties de la ville. Aussi la mention des trois cent soixante leschés vient-elle fort à propos. On peut même remarquer que, dans la *Vie de Nicias*, Plutarque nous dépeint les vieillards assis, non-seulement dans les hémicycles,

[1] Sophocl., *OEdip. Col.*, v. 167; *Antig.*, v. 160. — Euripid., *Hippolyt.*, v. 384; *Iphig. Aul.*, v. 1001. — Epicrat., *ap.* Athen. II, p. 59, F. — Callimach., *Epigr.* II, v. 3. — Ælian., *De nat. anim.* VI, 58.

[2] *Hellenische Alterthumskunde*, t. II, p. 405 (2me édition).

[3] Plutarch., *Alcibiad.* 17; *Nic.* 16.

mais encore dans les ateliers : Γέροντας ἐν ἐργαστηρίοις καὶ ἡμικυκλίοις συγκαθεζομένους. Homère dit χαλκηΐος δόμος, Hésiode χαλκεῖος θῶκος là où Plutarque dit ἐργαστήριον; l'historien donne ἡμικύκλιον là où les poëtes s'expriment par le mot de λέσχη, et les deux indications, celle de la forge ou de l'atelier, celle de la lesché ou de l'hémicycle, se trouvent réunies dans des ouvrages si divers, moins par un effet de l'imitation que par une espèce de nécessité, les poëtes comme le prosateur ayant voulu désigner les lieux de réunions et de conversations populaires. J'en conclus que λέσχη et ἡμικύκλιον étaient le plus souvent synonymes, et que la *lesché* avait presque toujours la forme d'un *hémicycle*.

Ainsi la lesché se confondait avec l'hémicycle, autrement dit, l'édifice qu'on nommait hémicycle pour la forme était une lesché pour la destination; nous pouvons ajouter qu'outre les témoignages littéraires, l'antiquité nous a légué un assez grand nombre de ces monuments. On en voit un à l'entrée du port de Cnide [1]. La voie des tombeaux de Pompéi en montre deux, celui de Mamia [2] et celui de Marcus Veïus [3], décorés chacun d'une inscription dédicatoire. Ces trois hémicycles ou leschés consistent en un banc semi-circulaire construit ou taillé dans le roc à ciel ouvert. Mais les leschés ne se bornaient pas à cette disposition élémentaire. Un banc en demi-cercle, que nous avons observé au sud de Delphes, est surmonté d'un cul-de-four taillé dans le roc comme le banc lui-même. A Pompéi, sur la voie sépulcrale, s'élève un hémicycle couvert qui consiste en une sorte de niche plus profonde que large, arrondie en abside, entourée de bancs exhaussés sur deux degrés, et destinés à offrir un lieu de repos aux passants et aux promeneurs [4]. Cette dernière lesché, dont la décoration extérieure était fort riche, était ornée de peintures au dedans, et cette circonstance nous explique ce que veut dire Pausanias [5], lorsqu'après avoir mentionné la lesché des Crotanes, qui sans doute n'était qu'un hémicycle découvert comme ceux dont nous avons d'abord parlé, il ajoute qu'on voyait également à Sparte une autre lesché appelée

[1] Voy. Newton, *Discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, pl. L et LXXI.
[2] Mazois, *Les ruines de Pompéi*, t. I, pl. II, III et VII.
[3] *Ibid.*, pl. II, III et VII, fig. 1.
[4] *Ibid.*, pl. XXXIII et XXXIV.
[5] III, 14, 2.

la lesché peinte, car c'est là le sens propre de l'expression de λέσχη ποικίλη qu'il emploie, et ce qu'on sait du Pœcile d'Athènes le prouve surabondamment. Sans avoir toutes la même importance, les leschés grecques pouvaient servir de lieu de consécration à des inscriptions et à d'autres monuments. Celle d'Aulus Veïus, à Pompéi, a son *titulus* dédicatoire gravé sur un bloc qui s'élève au centre du dossier de l'hémicycle. C'est de la même manière ou au-devant de leur lesché que les Æxoniens avaient dû placer la stèle rapportée dans le *Corpus*. Un passage de la *Vie des Grammairiens*, par Suétone [1], donne l'idée de ce que pouvaient être les accessoires d'une lesché couverte. Le biographe raconte qu'on avait élevé une statue à Verrius Flaccus dans la partie basse du forum de Préneste, en face de l'hémicycle où il avait fait graver sur la paroi de marbre (correspondante sans doute à l'abside peinte de la lesché couverte de Pompéi) l'édition des *Fastes* dont il était l'auteur : *Contra hemicyclum in quo* Fastos *a se ordinatos et marmoreo parieti incisos publicarat.*

L'usage des leschés ou des hémicycles avait persisté dans les temps romains, mais il semble que l'une et l'autre dénomination soient peu à peu tombées en désuétude. La première qui ait cessé d'être en usage est celle de lesché; on ne l'employait plus du temps de Pausanias que pour désigner quelques anciens édifices. Quant au mot d'hémicycle, Cicéron en fait encore usage, mais peut-être par une espèce d'archaïsme, au début du traité *de l'Amitié* [2], lorsqu'il rapporte les discours que, dans son enfance, il avait recueillis de la bouche de Scévola le pontife *domi in hemicyclio sedentem*. On rencontre encore l'hémicycle dans Vitruve [3], mais seulement comme partie d'un plus grand édifice, et c'est ainsi que l'expression se retrouve employée jusque dans Sidoine Apollinaire [4]. Le terme qui, dans les temps de la domination romaine, paraît avoir communément remplacé les mots de lesché et d'hémicycle est celui d'exèdre. Le lexique des dix orateurs dit, sur la foi de Cléanthe, dans son traité Περὶ θεῶν que les anciennes leschés ressemblaient aux exèdres : Ἐξέδραις δὲ ὁμοίας γένεσθαι αὐτάς [5]. Il est vrai que l'exèdre, qui,

[1] *De illustr. Grammat.*, 17.
[2] *De Amicit.*, 1.
[3] *De Architect.*, V, 1.
[4] *Epist.* II.
[5] Harpocrat., v° Λέσχαι.

d'après son étymologie, désigne *un lieu où l'on trouve à s'asseoir,* était, de même que la lesché, susceptible de recevoir plusieurs formes diverses, et le luxe que les Romains déployèrent dans leurs constructions fut un obstacle à ce qu'on restât fidèle à l'ancienne simplicité des Grecs. La forme semi-circulaire n'en dut pas moins demeurer, dans le plus grand nombre des cas, affectée à l'exèdre. Parmi les nombreuses explications que l'on donna du κλίσιον de l'Odyssée [1], quelques-uns prétendaient que ce mot désignait une *exèdre en forme de sigma lunaire,* où l'on plaçait les lits pour le festin, ἐξέδραν τινα σιγματοειδῆ [2], ce qu'Hésychius [3] exprime par ces mots ἐν κύκλῳ κρηπίδωμα βαθροειδές, *construction circulaire portée sur un soubassement.* Cette prédominance de la forme semi-circulaire dans l'exèdre explique et justifie l'habitude qu'ont prise les architectes modernes de désigner par le nom d'*exèdre* les hémicycles de l'antiquité. Cléanthe, cité par Harpocration [4], disait aussi que les leschés étaient consacrées à Apollon, d'où le dieu avait reçu quelquefois le surnom de *Leschenorius.* Ce renseignement n'est point à dédaigner, si l'on se rappelle la place qu'occupait la lesché de Delphes auprès du temple d'Apollon. Mais une remarque que nous avons faite sur les leschés dont l'emplacement nous est connu peut conduire à une conclusion plus importante. Les trois hémicycles de Pompéi sont dans la dépendance des tombeaux qu'ils avoisinent. Il en est de même de la lesché couverte qui existe au midi de Delphes, elle fait partie d'un ensemble de tombeaux creusés dans le roc à l'extérieur de la ville. La lesché des Crotanes, ainsi nommée d'une portion de la tribu des Pitanates, était située tout auprès du tombeau des rois de la ligne des Agiades, et la lesché peinte avait été construite dans le voisinage des *heroa* de Cadmus et de ses descendants. Quant à la lesché de Delphes, Pausanias, dans une phrase sur laquelle nous reviendrons plus loin, fait entendre qu'elle était comme l'accessoire et le complément du tombeau de Néoptolème, fils d'Achille. Sans approfondir ici les motifs de ce rapport des leschés avec les tombeaux, nous nous contenterons de dire que, dans notre opinion, le caractère sépulcral

[1] Ω, v. 207.
[2] Amerias *ap.* Eustath. *ad h. l.*
[3] V° Κλίσιον.
[4] V° Λέσχαι.

de l'établissement des leschés avait trait au rôle que la parole jouait comme symbole du renouvellement de la vie, dont la pensée se retrouve à chaque instant dans la décoration des sépultures antiques. Cette réflexion, sur laquelle j'évite d'insister, servira du moins à faire comprendre le caractère funèbre et sépulcral des sujets choisis par Polygnote pour décorer la lesché de Delphes.

Quoi qu'il en soit, ce que nous avons dit jusqu'ici peut être considéré comme un traité assez complet des leschés dans l'antiquité grecque. J'ai fait en sorte de ne négliger aucune des questions qui se rattachent soit aux témoignages anciens sur ce sujet, soit aux monuments qu'on peut ou qu'on doit en rapprocher. Les explications que j'ai données rendent compte de tout, ce me semble, excepté du monument qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire de la lesché de Delphes. Dès qu'à l'aide de Pausanias et de Plutarque nous en abordons l'examen, nous rencontrons des particularités qui ne peuvent convenir aux édifices soit découverts, soit voûtés, qui nous ont occupés jusqu'à présent. Montrer en quoi la lesché de Delphes différait des autres leschés et en quoi elle s'en rapprochait, ce ne sera pas la partie la moins difficile de notre tâche. Ne craignons pas néanmoins de l'aborder. Si l'insuffisance des renseignements nous empêche de mener la démonstration jusqu'au bout, peut-être l'étude des peintures elles-mêmes et de la disposition que Polygnote en avait faite nous fournira-t-elle un supplément d'informations précieux.

Dans les diverses explications que les anciens nous ont fournies sur la *lesché* en général, on a remarqué depuis longtemps celle qui la désigne comme un *édifice public sans portes*, δημόσιον ἀθύρωτον οἴκημα, et, soit dit en passant, il suffisait de cette définition pour faire comprendre que, par le mot de λέσχη, les Grecs entendaient un monument d'une forme particulière. Ce que nous avons dit jusqu'à présent à ce sujet est entièrement d'accord avec les expressions qui viennent d'être rapportées : les hémicycles qu'on rencontre encore dans les villes antiques sont ouverts par devant et par conséquent sans portes : ils semblent inviter les passants à s'asseoir, et dans l'hiver, quand le soleil y donne, les pauvres gens devaient y trouver un abri pour se réchauffer à ses rayons. De son côté, Plutarque, au commencement du dia-

logue *sur la cessation des oracles* [1], nous dépeint ses interlocuteurs comme arrivant aux *portes de la lesché des Cnidiens*, ἐπὶ ταῖς θύραις τῆς Κνιδίων λέσχης, et les critiques qui ont considéré cette mention comme indifférente, me semblent avoir commis une erreur. M. Welcker [2] a raison, quand il fait remarquer qu'il n'en est pas de la locution ἐπὶ ταῖς θύραις en cet endroit comme de la métaphore employée par Démosthène [3] quand l'orateur s'écrie : *Philippe est à nos portes*. Dans le passage de Plutarque, la valeur de l'expression est positive, et l'on doit en conclure que la lesché de Delphes, contrairement aux autres édifices du même nom, communément existant dans la Grèce, était fermée par des portes.

Le prix extrême qu'on attachait aux peintures de Polygnote aurait suffi pour justifier cette précaution, quand bien même, à l'origine, la *lesché* eût été ouverte à tous venants. La conservation d'objets d'art aussi précieux, et même la spéculation des exégètes et des *pylores*, exigeaient qu'on mît un tel trésor à l'abri de toute visite indiscrète. Mais si l'édifice de Delphes avait été de tous points semblable aux autres leschés, des portes s'y seraient difficilement adaptées après coup, à moins qu'il n'eût été question que de simples grilles; on n'y aurait eu alors, pour voir commodément les peintures, ni reculée, ni jour suffisants. Un antiquaire de Gœttingue, M. Wieseler [4], trouvant, dans Athénée [5], sous le nom de *trésor* des *tableaux* θησαυρὸς πινάκων, la mention d'un édifice dont il n'est nulle part ailleurs question, a émis la conjecture que c'était là tout simplement une autre manière de désigner la lesché des Cnidiens. L'expression, en effet, répond à l'idée qu'on se faisait du mérite des peintures de Polygnote, et je ne m'étonne pas que les critiques de l'Allemagne aient tous ou presque tous approuvé la conjecture de M. Wieseler. Ceux qui ont visité l'emplacement de Delphes pourraient, au besoin, ajouter à l'appui de cette opinion un argument tiré de la disposition des lieux. Sur la pente extrêmement rapide où s'élevait la ville antique, et avec la nécessité où l'on

[1] *De defect. orac.*, 6.

[2] *Mémoires de l'Académie royale de Berlin pour 1847*, p. 82.

[3] *Philipp. IV*, p. 140, ed. Reiske.

[4] *Götting. Anzeig.*, 1841, p. 1844. — Cf. Raoul Rochette, *Peintures antiques inédites*, p. 115.

[5] XIII, p. 606, D.

était de soutenir le sol et de construire des terrasses pour établir l'aire des monuments, on a peine à comprendre comment les anciens ont pu accumuler tant d'édifices, et il devient difficile de s'imaginer comment, dans un espace aussi étroit et aussi incommode, on aurait pu en ajouter un de plus à une liste aussi nombreuse.

La question de savoir si Polygnote avait exécuté les peintures sur la muraille ou sur bois n'a rien à faire dans l'expression de *trésor des tableaux*. Le mot πίνακες s'applique, par extension, à toute espèce de peinture; mais puisqu'au rapport de Polémon, que cite Athénée dans le passage en question, il y avait des statues dans la *lesché de Delphes*, rien n'empêche de croire qu'indépendamment du travail de Polygnote, qui appartenait à la décoration même de l'édifice, on avait profité de ce que le lieu était fermé avec soin et visité par les curieux pour y exposer en outre un certain nombre de tableaux de prix. Sans doute, si la *lesché* des Cnidiens eût ressemblé à toutes les autres, il aurait été difficile de trouver de la place pour l'objet que nous venons d'indiquer. Mais que le lecteur, malgré l'étrangeté du sujet, cherche à se rendre un compte exact de l'anecdote rapportée par Athénée, il ne manquera pas d'en tirer la conséquence que les deux statues de marbre placées dans la lesché étaient nécessairement de grandeur naturelle, et même qu'elles ne pouvaient avoir été placées dans des niches. Ce qui nous force de conclure qu'il fallait un assez grand espace pour se prêter à la réunion de tant d'objets divers, et qu'un édifice où l'on voyait à la fois les vastes compositions de Polygnote et des statues de grandeur naturelle, comme celles dont parle Athénée [1], pouvait admettre encore quelques tableaux détachés sur les parois, et justifier ainsi de plus en plus l'expression caractéristique de θησαυρὸς πινάκων : nouvel argument pour croire que la *lesché* de Delphes, quant à la forme et à l'étendue, différait probablement de toutes les autres.

Arrivé à ce point, si l'on prend la description de Pausanias et si l'on en pèse les termes, on sera obligé de reconnaître qu'il existait dans la *lesché* de Delphes deux parties entièrement parallèles, disposées exactement de la même manière, d'une dimension égale et susceptibles de recevoir chacune un

[1] Ἐν Δελφοῖς ἐν τῷ πινάκων θησαυρῷ παῖδές εἰσι λίθινοι δύο, ὧν τοῦ ἑτέρου Δελφοί φασι τῶν θεωρῶν ἐπιθυμήσαντά τινα συγκαταχλεισθῆναι, καὶ τῆς ὁμιλίας καταλιπεῖν στέφανον. *Loc. cit.*

même nombre de figures peintes. Letronne [1] a parfaitement raison, quand il fait remarquer que Pausanias ne parle ni du fond, ni du milieu de la lesché. Cet écrivain distingue la composition de droite et celle de gauche; il énumère l'une après l'autre, les figures comprises dans chacune de ces compositions, et, indépendamment du nombre qui est à très-peu de chose près le même de chaque côté, on verra, j'espère, par l'étude qui fait l'objet principal de ce Mémoire, qu'il régnait entre les deux moitiés du travail de Polygnote, un parallélisme rigoureux.

Cependant pouvait-il exister chez les Grecs une *lesché* qui, pour la forme et la disposition, n'eût rien de commun avec les autres? Quoique l'expression de *lesché* n'ait, pas plus que celle d'*exèdre*, de rapport avec le plan du monument qu'elle désigne, puisque l'une veut dire *lieu de conversation* et l'autre *salle où l'on peut s'asseoir*, je ne puis admettre que la première ait comporté dans l'usage une aussi grande variété de forme que la seconde. D'abord, *l'exèdre en forme de sigma lunaire* n'est qu'une espèce, et l'on a vu que dans tous les cas, sauf celui de Delphes, la *lesché*, chez les *Grecs*, avait pour synonyme l'*hémicycle*, mot qui implique un plan déterminé et toujours le même. Ensuite, le luxe des Romains, et l'extension prodigieuse qu'ils avaient donnée à leurs habitations, prêtaient à une grande richesse d'imagination dans le plan des édifices et de leurs diverses parties, contrairement à ce qui se passait chez les Grecs, qui, soit par indigence, soit par principe, se contentaient de varier légèrement des formes presque toujours semblables : coutume ou nécessité plus impérieuse encore à Delphes que partout ailleurs, à cause de l'étrange disposition du terrain dont j'ai déjà parlé, et sur laquelle il me semble qu'on ne saurait trop insister.

On n'a pas de débris certains de la lesché des Cnidiens, et les divers érudits qui se sont occupés de la topographie de Delphes ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cet édifice. Toutefois, après avoir vu les lieux, j'ai toujours été disposé à m'en rapporter aux observations d'Ulrichs [2], dont l'étude me semble avoir été conduite avec autant d'intelligence que d'exactitude. Ce voyageur signale comme vestige de la *lesché* un mur de soubasse-

[1] *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, p. 189.

[2] *Reisen und Forschungen in Griechenland*, Brême, 1840, p. 39.

ment caché de son temps dans un magasin à foin, et situé à l'orient du théâtre. Cette position paraît assez bien fixée par celle de la fontaine *Cassotis*, déterminée par Ulrichs, et que Pausanias place immédiatement au-dessous de la lesché. M. Curtius [1] s'en rapporte à Ulrichs sur ce point de ses recherches, M. Thiersch [2] le conteste, mais dans tous les cas l'existence de ce mur de soutènement, qui ne paraît pas avoir été déblayé, est entièrement insuffisante pour faire connaître le plan et la forme de l'édifice qu'il supportait. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est que la lesché ne devait pas occuper un emplacement considérable, et qu'elle s'étendait dans le sens du travers de la vallée de l'est à l'ouest. Ici se représente l'hypothèse proposée par Letronne, d'un monument en forme de parallélogramme, dont chacune des deux murailles, développées dans le sens de la longueur, aurait porté l'une des deux compositions de Polygnote; on verra plus loin que chaque composition se divisait en deux bandes superposées, dont la plus basse se prolongeait notablement des deux côtés par comparaison avec la plus haute. Je suis disposé à croire qu'alors le spectateur n'aurait pas eu assez de reculée, et qu'il aurait été impossible de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la composition, inconvénient que l'artiste avait dû éviter à tout prix.

D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que c'était une lesché, et que très-probablement cette lesché renfermait au moins un hémicycle, sans quoi le monument n'aurait répondu ni à son nom, ni à son objet. Alors, au lieu de ces deux ouvertures placées à chaque extrémité, on peut s'imaginer qu'à l'un ou à l'autre bout se développait un banc en demi-cercle. Mais cet hémicycle n'aurait eu qu'une faible importance en comparaison du reste de monument, et si les peintures de Polygnote n'allaient pas jusque-là, quelle en pouvait être la décoration? Représentons-nous, dans une autre hypothèse, le parallélogramme comme beaucoup moins allongé, et la première composition se développant autour de l'hémicycle : alors la lesché nous apparaît comme une chapelle chrétienne, dont l'abside serait peinte, et qui montrerait en face, à l'extrémité opposée, un second ensemble de composition. A

[1] *Anecdota Delphica*, Berlin, 1843, p. 3.

[2] *Über die Topographie von Delphi*, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Munich pour 1840*, pp. 1 et suiv.

cette explication, on aura raison d'objecter que d'une part Pausanias, parlant de la droite et de la gauche, sans aucune nuance de distinction, nul n'est autorisé à introduire une disposition différente dans les deux côtés de l'édifice, et de plus, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce Mémoire, l'arrangement matériel des deux parties était exactement semblable. Ainsi la difficulté recule devant nous, et le problème n'est pas encore résolu.

Je remarque que la *lesché*, selon l'opinion d'Ulrichs à laquelle je me range, était située sur l'un des côtés du théâtre. La place qu'elle occupe rappelle la situation analogue du petit théâtre de Pompéi par rapport au grand, et tout le monde a reconnu que ce petit théâtre était un *odéon*, destiné à l'exécution de la musique et aux récitations de moindre importance. Les auteurs anciens ne font aucune mention d'un odéon comme ayant existé à Delphes, et sur le terrain on n'en retrouve pas de vestige. Cependant, si nous ne nous sommes pas trompé, dans l'explication que nous avons donnée de la phrase où Pausanias indique la destination de la *lesché*, cet édifice devait avoir fréquemment le même emploi que l'odéon, et, pour cet objet, un assez grand nombre de spectateurs devaient s'y trouver commodément assis. On ne peut, il est vrai, supposer l'existence de gradins échelonnés les uns au-dessus des autres : les leschés n'admettaient qu'un banc en demi-cercle, et derrière des gradins, les peintures de Polygnote auraient été placées à une trop grande hauteur.

Pour sortir de la difficulté, tout en restant fidèle à la donnée fondamentale d'une *lesché*, voici le procédé que j'emploie. Je prends le plan de la *lesché* couverte et peinte, λέσχη ποικίλη, de Pompéi, avec le prolongement rectiligne des deux extrémités de l'hémicycle, et j'adapte au côté opposé un second hémicycle de la même dimension que le premier. Par ce moyen j'obtiens un plan, d'une disposition inusitée, j'en conviens, mais qui semble révéler le principe qui, dans les amphithéâtres des Romains, s'est développé sur une grande échelle. Nous avons sous les yeux une ellipse élégante, et qu'on aurait pu nommer *amphilesché*, par la même raison qu'on appela *amphithéâtre*, deux théâtres placés en face l'un de l'autre et réunis par les côtés d'une ellipse. Avec cet arrangement, nous retrouvons aisément la place de tous les accessoires dont il a été jusqu'ici question, ou dont l'étude des peintures elles-mêmes nous fera connaître l'existence. La porte s'ouvre, soit

au nord vers les entrées latérales du théâtre et près de l'héroon de Néoptolème, soit plutôt au sud avec des degrés qui conduisent à la source Cassotis. Du côté de la porte, et au-dessus du prolongement de la peinture, deux larges ouvertures font pénétrer la lumière et laissent apercevoir le revers opposé de la vallée du Plistus. D'autres baies correspondantes sur l'autre face, achèvent de donner accès à la lumière selon les heures du jour et les saisons de l'année. Entre ces ouvertures, et en face de la porte, est un espace propre à recevoir des tableaux, et les statues sont placées un peu en avant sur leurs piédestaux. Les deux absides à droite et à gauche sont occupées jusqu'à la corniche par les peintures de Polygnote. Au-dessous règnent les bancs ordinaires de la *lesché*, qui se prolongent dans le reste de l'édifice, sauf la place occupée par la porte et par les piédestaux des statues. Dans un tel monument, le lecteur ou le chanteur devait être placé au milieu de l'assemblée, debout entre les auditeurs assis, tel que nous le trouvons sur des vases à figures noires aussi bien que sur quelques-uns du plus beau style [1].

On voit que la donnée principale de mon explication consiste à envisager les deux compositions de Polygnote comme se développant chacune autour d'un hémicycle, offrant, en conséquence, malgré leur étendue, un ensemble saisissable d'un seul coup d'œil, et se correspondant exactement dans toutes leurs parties.

II.

DE LA DISPOSITION DES PEINTURES DE POLYGNOTE, A DELPHES; DE LA MANIÈRE DE PEINDRE ET DU STYLE DE CET ARTISTE.

Je n'ai pas besoin de dire que, dans ce système, les peintures de Polygnote n'ont pu être exécutées que d'une seule manière, c'est-à-dire en liaison intime avec l'architecture dont elles forment la décoration, et par conséquent

[1] On peut voir, par exemple, les réunions de divinités où Apollon occupe le centre, soit comme citharède, soit comme chanteur. Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, pl. XXV, XXVII-XXX, XXXII-XXXV, XXXIX, XL. — Lenormant et de Witte, *Élite des monum. céramographiques*, t. II, pl. XV, XXIII B, XXIV-XXVI, XXIX, XXX, etc.

sur la paroi. C'est assez laisser voir que, dans la question qui a trop longtemps divisé deux antiquaires célèbres, je n'ai jamais hésité sur le parti qu'il fallait prendre, et que j'ai toujours considéré comme dépourvu de preuve, de fondement et de vraisemblable, le système dans lequel aucun des artistes célèbres de l'antiquité n'aurait peint les murailles des édifices. Pendant mon second voyage de Grèce, j'ai examiné scrupuleusement les murailles du temple de Thésée, et celles de la Pinacothèque des Propylées : dans ce dernier édifice, il m'a semblé que la muraille intérieure avait été *bûchée* pour recevoir l'enduit propre à supporter la peinture [1], et quant au temple de Thésée, j'ai acquis, à la suite de M. Thiersch [2], la conviction que les stucs sur lesquels Micon et Polygnote avaient tracé leurs compositions, subsistaient encore. Je suis profondément convaincu qu'il en était de même pour le Pœcile, et l'assertion de Synésius [3] ne me touche pas plus que la phrase de Pline, sur laquelle Bœttiger [4] avait échafaudé son système, à une époque, il faut le dire, où la connaissance des monuments grecs était encore imparfaite. Du temps de Pausanias, plusieurs des peintures de la Pinacothèque étaient déjà presque effacées. Pourquoi s'étonner si l'évêque Synésius, qui vivait trois cents ans plus tard, ne retrouva plus dans le Pœcile aucun vestige des tableaux qui avaient fait autrefois sa renommée? Si le pieux écrivain avait été antiquaire, il eût remarqué sur les parois la trace des anciens enduits, au lieu de s'en rapporter à l'explication que lui donnaient des exégètes embarrassés de ne pouvoir répondre à un homme plus instruit que le commun des voyageurs. L'anecdote du proconsul romain qui aurait emporté les tableaux du Pœcile n'était qu'une défaite, comme de nos jours encore, en ont à leur disposition les *ciceroni* qui ne peuvent satisfaire la curiosité des touristes. Et quant à Pline [5], on l'a fait voir avant moi [6] son assertion n'a trait

[1] Letronne, *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, p. 110. — Voy. cependant Rhangabé, *Revue archéologique*, 1846, pp. 242 et suiv.

[2] Dans Letronne, *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, p. 101. — Voy. K. Ottfr. Müller, *Handbuch der Archæologie*, § 209. — Semper, *Bemerkungen über vielfarbige Architectur und Sculptur*, p. 49. — Rhangabé, *Revue archéologique*, 1846, pp. 239 et suiv.

[3] *Epist.* 135.

[4] *Ideen zur Archæologie der Malerei*, p. 281.

[5] *Hist. nat.*, XXXV, 37.

[6] Letronne, *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, pp. 209 et suiv.

qu'à Rome et aux provinces les plus voisines, où en effet les maîtres de l'art n'ayant jamais appliqué leur talent à la décoration des édifices, il n'y avait de peintures du premier ordre que les tableaux apportés de la Grèce. Depuis qu'on a mieux étudié la composition de l'*Histoire naturelle*, on voit que cet ouvrage, loin d'être formé d'observations et de connaissances propres à l'auteur, n'est qu'un composé de déclamations plus ou moins éloquentes, plus ou moins affectées, résultat des nombreux extraits que fournissaient à l'écrivain les *librarii* de sa maison. Dans un ouvrage sur les peintures de Paris, malgré le mérite des fresques qui existent au Val-de-Grâce, aux Invalides, au Louvre et à la Bibliothèque impériale, si l'on voulait désigner les chefs-d'œuvre qu'on peut admirer chez nous, on pourrait dire qu'il n'y a dans cette capitale de productions du premier ordre que parmi les tableaux sur toile et sur bois, et avec un peu d'emphase dans l'expression, on arriverait à écrire une phrase semblable à celle de Pline : *Nulla gloria artificum est, nisi eorum qui tabulas pinxere.* C'est sans doute une proposition du même genre que cet écnivain aura empruntée à quelque ouvrage sur Rome, et à laquelle il aura donné une forme générale et absolue.

Celui des archéologues qui s'est occupé avec le plus de persévérance et d'attention des peintures de la lesché de Delphes, M. Welcker, est aussi l'auteur des meilleures remarques qu'on ait publiées sur le style propre aux peintures de Polygnote, et sur les monuments qui ont le mieux conservé l'empreinte de sa manière. Je donnerais moi-même à ce Mémoire une trop grande extension, si je voulais traiter toutes les questions que soulèvent les renseignements fournis sur les ouvrages de cet artiste, et dont quelques-unes semblent impossibles à résoudre d'une manière complète. Ainsi, pour nous restreindre à ce qui concerne la lesché de Delphes, je suis d'accord avec M. Welcker sur ce qui concerne l'expression de *lesché* des *Cnidiens*, et je l'explique avec lui par la proposition correspondante de Pausanias, γραφὰς. . . . ἀναθήματα τῶν Κνιδίων. Il en résulte que la lesché avait été construite à une époque antérieure, et que l'offrande faite au dieu de Delphes par les habitants de Cnide consistait précisément dans la décoration graphique du monument, confiée au talent de Polygnote. On a remarqué avec raison qu'une entreprise d'une aussi grande importance n'avait pu être accomplie par une ville asia-

tique dans le sanctuaire religieux le plus célèbre de la mère patrie qu'après que Cimon eut commencé à affranchir les Grecs de l'Asie de la domination des Perses, et l'on a même conjecturé que l'offrande des Cnidiens à Apollon devait être un monument de leur délivrance. Si ces remarques sont fondées, il faut placer nécessairement l'exécution des peintures de Polygnote à Delphes après l'année 476, et dès lors, puisque le départ de Simonide pour la Sicile, où il mourut dix ans après, répond à l'année 477 [1], on doit donner raison à ceux qui pensent que l'épigramme composée par ce poëte, pour désigner le sujet de la première des deux compositions de la lesché, ainsi que le nom et la patrie de l'artiste qui l'avait exécutée, devait avoir été envoyée pour servir de signature au peintre, et n'était pas le résultat obligatoire de la présence du poëte dans le lieu où se trouvait l'ouvrage qu'il avait célébré. A nos yeux, il existe dans les textes antiques la preuve que Polygnote avait traité deux fois, à Delphes et dans Athènes, et de la même manière, le sujet de Cassandre et d'Ajax, fils d'Oïlée, et plus loin on trouvera les arguments sur lesquels cette assertion se fonde. Mais quelle était la première en date de ces compositions? Polygnote avait-il répété dans le Pœcile la Cassandre de la lesché? ou avait-il transporté à Delphes le sujet déjà traité par lui dans Athènes? c'est ce qui me semble bien difficile à décider; en tout cas, la peinture du Pœcile répond comme celle de la lesché à l'époque de la prépondérance politique et guerrière de Cimon, fils de Miltiade, et il est moins nécessaire que ne l'ont pensé certains critiques [2], qu'Elpinice ait été encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, au temps où Polygnote donnait à Laodice, groupée avec d'autres captives autour de Cassandre, les traits de la sœur de Cimon.

Ces faits accessoires à notre sujet, sur lesquels je crains de m'étendre trop longuement, ont pourtant une importance réelle pour déterminer le point précis que Polygnote occupe dans le développement des arts de la Grèce, et apprécier le degré d'influence qu'il exerça sur ce développement. Il n'est personne qui n'ait été frappé du caractère avancé que présentent, malgré leur mutilation, les bas-reliefs du temple de Thésée, exécutés à l'époque où

[1] Voy. Bœckh, *Explic. ad Pindar.*, t. III, p. 119.

[2] Letronne, *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, pp. 454 et suiv.

Cimon gouvernait la république, et nécessairement avant Périclès et Phidias. C'est là véritablement où le dessin se dégage pour la première fois des entraves du style éginétique, et où le mouvement souple de la nature apprend à s'associer à la grandeur du style. Cependant les témoignages littéraires sont d'accord avec les observations faites sur les monuments eux-mêmes, pour attribuer à Phidias cette grande émancipation des arts du dessin. Il est du moins incontestable que les premières figures de ronde bosse, qui offrent l'exemple du style parfait, sont dues au ciseau de cet artiste, et la roideur qui s'est perpétuée dans le travail de quelques-uns des sculpteurs ses auxiliaires au Parthénon, notamment dans les métopes, prouve que les mains qu'il employait, plus âgées ou même du même âge que la sienne, n'avaient pu suivre la vigoureuse impulsion donnée par son exemple. J'ajoute que, dans mon opinion, les frontons du temple d'Égine n'ont pu être exécutés qu'après la bataille de Platées, à l'aide de la dépouille des Perses, et que par conséquent l'attachement aux anciens principes se justifiait encore par des chefs-d'œuvre, dans un temps extrêmement voisin de la révolution accomplie par Phidias.

Un passage d'Élien, longtemps controversé et récemment encore commenté par M. Jahn, a pour objet de déterminer les qualités dominantes de Polygnote, par comparaison avec le talent d'un peintre du même siècle, Dionysius de Colophon. Élien [1] dit : *καὶ ὁ μὲν Πολύγνωτος ἔγραφε τὰ μεγάλα καὶ ἐν τοῖς τελείας εἰργάζετο τὰ ἄθλα.* Il me semble impossible d'entendre, avec M. Jahn, par *τὰ μεγάλα* ou par *μεγαλογραφία* qu'on trouve ailleurs, le talent de peindre les objets de grandeur naturelle ou colossale. Car dès qu'on arrive à la correction du tracé et du modelé, la question de proportion n'a qu'une faible importance. Michel-Ange n'a pas eu plus de peine, et par conséquent plus de mérite, à peindre les énormes *Sibylles* de la chapelle Sixtine, que Raphaël à renfermer dans un cadre étroit sa sublime *Vision d'Ézéchiel.* *Τὰ μεγάλα* indique les grands sujets, ceux qui exigent de la noblesse et du style, et c'est ce que nous appelons *l'histoire* dans sa plus haute expression. Quant à la locution insolite *ἐν τοῖς τελείοις*, après l'avoir retournée dans tous les sens,

[1] *Var. hist.*, V, 3.

on ne peut que la comparer à l'adverbe τελείως, et en conclure que Polygnote peignait les *combats* en perfection. Tel est le mérite qui distingue éminemment les bas-reliefs du temple de Thésée ; et quand on pense que le monument qu'ils décorent avait reçu à l'intérieur des peintures de Polygnote, il n'est pas téméraire d'attribuer à cet artiste au moins le dessin original d'après lequel les sculpteurs avaient opéré. En partant de cette observation, il suffit d'énumérer les sujets traités par Polygnote dans les monuments d'Athènes, selon l'indication que les auteurs anciens nous en ont donnée, et de se souvenir que ces mêmes sujets sont devenus les thèmes favoris des sculpteurs de l'Attique à la plus belle époque de l'art, pour arriver à cette conclusion, que les peintures de Polygnote avaient dû fournir aux nombreuses imitations sculpturales qui nous sont parvenues, la plupart des motifs dont elles se composent.

Il faut donc restituer à Polygnote la gloire d'avoir le premier, et avant Phidias lui-même, déterminé l'impulsion qui devait mettre fin à la longue enfance des arts du dessin chez les Grecs. L'éloge que Lucien [1] fait de la Cassandre que Polygnote avait peinte à Delphes, l'expression sublime de la rougeur et de la confusion, la correction et la légèreté des draperies, n'excluent pas une certaine fidélité au style austère de l'époque antérieure. On sait que Polygnote usait encore avec une grande sobriété des moyens de coloration, et ce que les anciens [2] disent du genre de progrès que Cimon de Cléones introduisit dans la peinture, nous porte à croire que Polygnote ne hasardait pas encore les têtes de face ou de trois quarts, surtout quand il fallait rester fidèle aux lois de la beauté. Toutes ces observations se trouvent justifiées par la belle peinture de vase représentant l'enlèvement d'Orithyie [3], où M. Welcker [4] a reconnu un exemple du style de Polygnote, et nous souscrivons sans hésiter à ce jugement, en tenant compte seulement d'un certain excès de roideur qu'offre le vase, et qu'il faut attribuer à l'inexpérience du céramographe.

[1] *Imag.*, 7.

[2] Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 34. — Cf. Ælian., *Var. hist.*, VIII, 18.

[3] *Monuments inédits publiés par la section française de l'Institut archéologique*, pl. XXII et XXIII.

[4] *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. II, pp. 388-397.

Mais ce rapprochement, dont nous sommes redevables à M. Welcker, entraîne des conséquences que ce célèbre antiquaire a négligées. Dans la composition qui représente l'enlèvement d'Orithyie, les figures qui se suivent, généralement détachées les unes des autres et avec peu de variété dans les plans, forment une longue bande qui, étendue sur une surface plane, a plus l'aspect d'un bas-relief que d'un tableau. Cette sorte de peinture ne semble pas conçue pour recevoir des fonds, et on n'y rencontre aucun accessoire de paysage ou d'architecture. M. Welcker a fait remarquer lui-même que, dans la lesché, la maison d'Anténor se trouvait suffisamment désignée par une peau de panthère suspendue en travers de la porte, et qu'un seul arbre, servant de point d'appui commun à Orphée et à Promédon, devait indiquer tout le bois sacré de Proserpine. Cette ordonnance, qui suppose un fond monochrome comme celui qu'offrent les peintures de vases, empêche de comprendre la réunion d'un certain nombre de sujets ou d'épisodes de la même composition sur une paroi, autrement que par la superposition de bandes horizontales. Jamais, au reste, la tradition de ce genre d'arrangement ne s'est perdue chez les anciens, et les *litres* du treizième siècle, disposées les unes au-dessus des autres sous le portique de Saint-Laurent hors les murs, offrent une ordonnance semblable à celle qui dominait dans la décoration des temples de l'antiquité. De ce que Pausanias [1], avec son système habituel de réticences, ne nous donne pour sujet du travail de Polygnote à l'entrée du temple de Minerve Aréia, à Platées, que l'épisode d'Ulysse, venant d'accomplir le meurtre des prétendants, je n'en conclus pas que tout se bornât à une seule grande peinture, et je suis plutôt disposé à croire qu'un ou plusieurs artistes avaient peint, à droite et à gauche de l'entrée, divers sujets de l'histoire héroïque en rapport avec la déesse du temple, tels que les aventures du héros qui avait été l'objet de la faveur constante de Minerve [2].

C'était dans ce système, j'en suis profondément convaincu, qu'on avait exécuté les peintures du Pœcile et du temple de Thésée. Les exemples pos-

[1] IX, 4, 2.

[2] Pausanias signale en effet, à côté de la peinture de Polygnote, une composition d'Onatas, représentant la première expédition des Argiens contre Thèbes.

térieurs nous prouvent qu'il devait exister à cet égard une grande liberté dans la répartition des sujets. Rien n'obligeait à ce que toutes les scènes rassemblées sur la même bande présentassent un lien d'unité, et par contre, on pouvait continuer la même histoire à divers étages. En un mot, c'était une disposition générale, semblable à celle qu'on retrouve sur quelques grands vases, tels que le vase François [1], et sur les côtés des tables iliaques. L'étude du monument, combinée avec l'interprétation du texte de Pausanias, me conduit à reconnaître que le développement des deux sujets traités par Polygnote dans la lesché de Delphes était réparti sur deux registres, mais il aurait pu en exister davantage, sans que pour cela Polygnote eût manqué aux lois de la composition, telle qu'on l'entendait à son époque.

Parmi les plus récents interprètes, M. Jahn et M. Welcker n'ont pas entendu de la même manière l'arrangement des compositions de Polygnote. Ils ont pensé que, dans un champ unique et sans séparation, les figures avec un fond monochrome et des indications légères de terrain à diverses hauteurs, s'échafaudaient les unes au-dessus des autres jusqu'à former trois rangs superposés; et pour justifier cette ordonnance singulière et presque barbare, ils ont allégué comme exemples les peintures de vases, telles que le vase de Midias [2], le combat des amazones de la Bibliothèque impériale [3], etc... où en effet les groupes se promènent à travers toute la surface, sans aucun souci des lois de la perspective. Je crois que ce rapprochement repose sur une erreur. Sans doute, parmi les peintures de vases empreintes du grave défaut que je viens de signaler, on en remarque qui sont traitées avec beaucoup de grâce et de finesse, et l'on a conclu de ce contraste que les artistes qui pratiquaient la *mégalographie*, ceux que nous appelons les peintres d'histoire, associaient au talent le plus distingué la plus grande indifférence pour la partie de l'art qui tient compte de la dégradation des plans et du fond sur lequel se détachent les figures. Mais les vases qu'on a cités et tous ceux qu'on pourrait alléguer encore dans la même intention, appartiennent sans excep-

[1] *Mon. inéd. de l'Inst. arch.*, t. IV, pl. LIV-LVIII. — *Arch. Zeitung*, 1849, t. VIII, pl. XXIII et XXIV.

[2] Gerhard, *Über die Vase des Midias*. Berlin, 1839. In-4°. — *Notice sur le vase de Midias*. Berlin, 1840. In-4°.

[3] Millin, *Monuments inédits*, t. II, pl. IX.

tion à une époque très-postérieure à Polygnote. Je doute qu'il en existe beaucoup d'antérieurs au règne d'Alexandre, et les plus anciens ne remontent pas au delà du temps d'Épaminondas.

Je ne voudrais pas entreprendre ici l'histoire, en partie conjecturale, des progrès de la peinture chez les Grecs depuis Polygnote jusqu'à Protogène, lequel paraît avoir atteint le point qui rapprochait le plus l'art des anciens de celui des modernes. Ce ne serait pas ici non plus le lieu de fixer le degré auquel étaient parvenues chez les Grecs l'application des lois de la perspective à la peinture et la science des fonds. Les peintures d'Herculanum et de Pompéi qui, sans nous offrir autrement qu'à de rares intervalles des productions d'un mérite distingué, fournissent les renseignements les plus précieux, semblent donner la preuve que les anciens, soit par un reste d'inexpérience, soit par règle et principe de goût et de composition, s'étaient arrêtés à ce mélange d'exactitude et de convention qu'on remarque dans le plus célèbre des tableaux de Raphaël, la transfiguration. On admettait aussi, quand le tableau se composait de deux ordres de figures l'un au-dessus de l'autre, une dimension plus forte que la perspective rigoureuse ne le permet, pour celles du plan supérieur, et la faculté de les rapprocher de l'œil, avec un tempérament qui aide le regard à se rendre compte de la distance réciproque des deux plans. Comme exemple de cette combinaison, je puis citer, parmi les peintures de Pompéi, celle qui représente Zéphyre et Flore, ou comme d'autres l'ont expliqué, la Terre endormie et le Songe (Ὄνειρος) personnifié [1].

Mais pour en arriver à ce point qui suppose le talent consommé de peindre les terrains, l'architecture et le paysage, surtout l'expérience complète des procédés de la perspective aérienne, il avait fallu s'élever par degrés, et les deux arts, celui du statuaire et celui du peintre, avaient dû exercer tour à tour l'un sur l'autre une influence heureuse. De même que Polygnote avait dégagé le bas-relief de ses premières entraves, en lui enseignant l'usage des seconds plans, en l'habituant par degrés aux raccourcis, et en lui communiquant, par ces deux moyens, outre la vérité et l'élégance des formes, un mouvement jusqu'alors inconnu, de même la grande sculpture des fron-

[1] R. Rochette, *Monuments inédits*, pl. IX. — *Ann. de l'Inst. arch.*, 1829, t. I, pl. D. — Avellino, *Osservazioni sopra una pittura Pompeiana*. Naples, 1830.

tons, sous le ciseau créateur de Phidias, avait appris aux peintres à donner à leurs compositions plus de profondeur, et à modeler des figures dans les mouvements les plus hardis et les plus difficiles. C'est alors que l'*imitation* devint une des conditions essentielles de l'art de peindre, et la naïveté des anecdotes que les compilateurs de l'antiquité nous ont conservées sur l'admiration qu'excitaient les raisins de Zeuxis ou le rideau de Parrhasius, sert à indiquer le moment où, pour la figure elle-même, on commença à produire l'illusion de la nature. Cette illusion ne peut exister sans les fonds, et les peintres que je viens de nommer ouvrirent à cet égard la voie où s'illustrèrent Euphranor, Apelle et Protogène.

Au milieu de ces progrès, les artistes obscurs qui continuaient de peindre des vases, sentaient croître leur embarras. Transporter sur une surface convexe des compositions, telles que celles du temps de Polygnote, peu variées de teintes et tracées sur un fond uniforme, clair ou sombre, compositions dont quelques-unes, comme celles de la lesché des Cnidiens, avaient été exécutées sur une surface concave, c'était une entreprise comparativement facile, et dont ils se tiraient avec succès. Les peintures de vases qui rappellent le style de Polygnote sont les plus belles, non-seulement parce que le style en est plus noble, mais aussi parce que la simplicité du travail empêche qu'on ne s'aperçoive de l'imperfection des moyens dont la céramographie dispose. Mais quand la grande peinture eut acquis tout ce qui lui manquait d'abord, le modelé, les raccourcis, la perspective et les fonds, les peintres de vases qui continuaient, comme naguère nos artistes de Sèvres, à prendre pour modèle les créations de la *mégalographie*, tombèrent dans un étrange embarras, et ils n'échappèrent à la difficulté que par un compromis bizarre et malheureux, traduisant en monochromes, ce qui exigeait la variété des teintes et le charme de la couleur, rangeant les uns au-dessus des autres, et sur le même plan perspectif, des figures, des groupes et des épisodes qui, sur l'original, étaient soumis aux lois de la dégradation et de la distance. Ces arrangements, qui nous choquent malgré la grâce et la finesse des détails, n'ont rien de commun ni avec les procédés de Polygnote, ni avec les peintures de vases directement inspirées par les ouvrages de cet artiste.

La peinture est celle des branches de l'art où il nous est le plus difficile

d'apprécier le mérite des anciens. Les chefs-d'œuvre nous manquent, et nous sommes réduits à étudier ce que les Romains du premier siècle devaient considérer comme des décors insignifiants. Néanmoins, il y a des exceptions à cette condition fâcheuse, et nous n'hésitons pas plus que Letronne [1] à envisager les anciennes peintures sur paroi, que les riches habitants d'Herculanum avaient encastrées dans les murailles de leurs habitations, comme des ouvrages estimés à l'époque même où Rome était devenue, en quelque sorte, le musée des chefs-d'œuvre de la Grèce, et dont quelques-uns pouvaient remonter jusque dans le voisinage des grandes époques de l'art.

Ces peintures ne sont pas parmi celles qu'on a découvertes aux environs de Naples, les seules qui puissent donner une idée de la manière des anciens maîtres. On peut hardiment assigner ce privilége aux morceaux qui ornaient un édifice public d'Herculanum, qu'on présume avoir été une basilique. Si, en effet, le *Télèphe* [2] qui décorait cet édifice peut passer pour une imitation de celui de Parrhasius, mentionné par Pline, si dans le *Thésée* [3] de la même salle, il est permis de reconnaître une reproduction de l'ouvrage du même peintre, qu'on avait placé à Rome dans le Capitole, les *Muses* [4] enlevées de l'édifice qui a fourni le *Thésée* et le *Télèphe* auraient aussi le droit de passer pour la copie de celles qu'on devait au pinceau de Zeuxis, enlevées d'Ambracie et transportées à Rome par Fulvius Nobilior, l'an 189 avant notre ère, pendant la guerre contre Philippe de Macédoine.

Déjà les académiciens d'Herculanum [5], frappés du contraste qu'offre le grand caractère de ces peintures avec quelques négligences qu'on y remarque dans l'exécution des détails, avaient émis l'opinion que ces morceaux avaient été peints d'après des originaux célèbres. Cimon de Cléones passait pour avoir le premier rendu les figures de trois quarts, *obliquas imagines*, de même que les divers mouvements des têtes de face de bas en haut, et de haut en bas, *varie formare vultus respicientes, suspicientes vel despi-*

[1] *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, pp. 74 et suiv.
[2] *Pitture d'Ercolano*, t. I, tav. VI.
[3] *Ibid.*, t. I, tav. V.
[4] *Ibid.*, t. II, tav. I-IX.
[5] *Ibid.*, p. 21, not. 4.

cientes [1], et s'il est vrai, comme l'a pensé Bœttiger [2], d'après une épigramme de Simonide [3], que ce Cimon fut contemporain de Dionysius de Colophon, lequel ayant imité avec talent les ouvrages de Polygnote, lui avait sans doute immédiatement succédé, ces deux peintres occupent l'intervalle qui s'étend entre le peintre de Thasos, très-peu antérieur à Phidias, et les deux rivaux en renommée, Zeuxis et Parrhasius, qui florirent depuis la délivrance d'Athènes jusqu'à l'avénement de Philippe en Macédoine.

Cimon fut sans doute, puisque les anciens l'attestent, celui qui introduisit dans la peinture les perfectionnements que je viens d'indiquer, mais la révolution ne s'accomplit d'une manière éclatante que sous le pinceau de Zeuxis et de Parrhasius : le premier plus énergique de relief, le second plus savant et plus fin dans les contours. L'un et l'autre, je l'ai indiqué plus haut, faisaient déjà usage des fonds de paysage et d'architecture, mais au besoin ils devaient encore traiter des sujets à l'ancienne manière, c'est-à-dire avec un fond monochrome. Les Muses d'Herculanum, qu'un heureux concours de circonstances a fait arriver dans le musée du Louvre, offrent une combinaison frappante des nouveaux progrès de la peinture avec ses anciens procédés. Ces figures isolées, s'enlevant en vigueur avec des teintes peu variées sur un fond clair, offrent dans la disposition des têtes cette variété de mouvement que Cimon passait pour avoir introduite le premier dans la pratique de l'art. Nous ne devons donc pas croire qu'il ait existé rien de semblable dans la lesché de Delphes ; mais pour le reste, les Muses avec leur charme mêlé de gravité, leurs mouvements nobles, leurs draperies déjà souples et légères, donnent une idée de ce que devaient être les captives et les héroïnes, peintes par Polygnote, et je désirerais, pour l'intelligence de ce Mémoire, que le lecteur en eût constamment l'image présente à son souvenir.

[1] Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 34.
[2] *Ideen zur Archœologie der Malerei*, p. 236.
[3] *Anthol. graec.*, t. I, p. 74, n° LXXVIII, ed. Jacobs.

NOTE SUR L'EXPRESSION *VULTUS RESPICIENTES* DE PLINE.

Pour traiter convenablement la question que je soumets en ce moment à l'examen de l'Académie, je ne pouvais négliger de déterminer autant que possible dans quel style et avec quels procédés Polygnote avait exécuté ses ouvrages. Mais quand on parle des hommes qui ont exercé une grande influence sur la marche des arts, ce qu'on est obligé d'en dire amène sur le tapis tous les problèmes que nous avons aujourd'hui tant de peine à résoudre, avec le peu de monuments qui nous sont parvenus, et comme chacune de ces énigmes exigerait un mémoire particulier, nous avons dû nous borner, pour ce qui regarde l'histoire de l'art, à l'énoncé rapide de quelques propositions qui, pour nous, sont le résultat de l'expérience. C'est ce qui a fait que le passage capital de Pline sur le peintre Cimon de Cléones a soulevé des objections qui n'auraient pas surgi sans doute, si j'avais insisté davantage sur l'interprétation que j'ai cru devoir adopter.

J'aurais besoin d'abord que tous ceux qui, par leur attention, témoignent de leur bienveillant intérêt pour ma lecture, pussent avoir comme moi et comme tous les antiquaires de notre époque, la conviction entière et certaine que les peintres de la Grèce, jusqu'à une époque avancée, étaient parvenus à se faire un art presque complet, quant aux résultats, en se restreignant à des moyens d'exécution singulièrement limités. Dans le siècle dernier, on donna le nom d'un ministre malheureux, M. de Silhouette, à des dessins qui, en suivant l'ombre d'un corps placé de profil, parvenaient à rendre, non-seulement la forme, mais encore les mouvements, les gestes et jusqu'aux passions de l'âme : c'était un art renouvelé des Grecs. Les peintures de vases à figures noires sur fond clair sont de véritables silhouettes. Quand, avec le progrès de la peinture, on fit des figures claires sur un fond noir, l'extrême délicatesse qu'atteignit rapidement ce genre de dessin, n'en changea pas les conditions essentielles, et nous avons quelques monuments de cette catégorie qui semblent toucher aux dernières limites de la perfection, sans que l'artiste ait risqué une figure de face ou de trois quarts, et sans qu'il ait senti la nécessité de rendre le relief des corps.

Cette impuissance, ou plutôt cette limitation volontaire des moyens d'exécution, s'est-elle bornée aux artistes d'un rang inférieur qui décoraient les vases de terre cuite? Tout en maintenant la distance nécessaire entre les maîtres de l'art et leurs imitateurs, nous croyons que les céramographes n'ont commencé à se trouver fort en arrière des peintres d'histoire, qu'à une époque rapprochée du temps où l'industrie des vases peints cessa d'être en usage. C'est tout au plus si l'on peut prolonger, dans quelques parties de l'Italie, cette industrie jusqu'aux temps de la seconde guerre punique, et alors il n'y avait pas plus d'un siècle et demi, que l'art de la peinture, chez les Grecs, avait passé des *silhouettes* à la véritable et complète imitation des corps. La conformité des moyens d'exécution permit aux céramographes de rendre pour ainsi dire sans altération les compositions de Polygnote; mais quand la palette devint plus riche et l'imitation plus hardie, les peintres de vases, tout en subissant l'influence de la révolution qui s'était opérée dans les hautes régions de l'art, imaginèrent les compromis que j'ai signalés dans la seconde partie de mon Mémoire; l'impossibilité où ils étaient de rendre le relief des figures, les empêcha pendant longtemps de faire autre chose que des corps, et surtout des têtes de profil, et ceux qui finirent par tenter davantage, n'avaient ni l'instruction ni le talent nécessaires pour justifier leur témérité.

En parlant des magnifiques médaillons d'argent de Colophon, qui ont été découverts il y a quelques années, M. le duc de Luynes [1] a fait voir, qu'à une certaine époque, les artistes qui gravaient les coins des monnaies avaient semblé se donner le mot pour substituer aux têtes de profil, usitées jusqu'alors, des bustes de face ou de trois quarts, modelés en *méplat* avec une grande hardiesse et un sentiment supérieur. Mais bientôt on s'aperçut que le relief de ces têtes, quelque surbaissé qu'il fût, exposait la monnaie à s'user très-vite par le frottement, et les bustes de face ou de trois quarts en disparurent, pour ne plus se montrer que chez les Romains, dans les temps de décadence. L'époque de la mode qu'a signalée notre docte confrère se trouve déterminée avec exactitude par un beau tétradrachme d'Alexandre, tyran de

[1] *Ann. de l'Inst. arch.*, 1841, t. XIII, p. 158.

Phères, orné d'une tête de femme dessinée de trois quarts. Alexandre périt assassiné l'an 357 avant Jésus-Christ [1], et c'est aux environs de l'an 395, par conséquent à peu près quarante ans auparavant, que Zeuxis et Parrhasius, pour nous servir des expressions de Pline, franchirent les portes déjà ouvertes de l'art, *artis fores apertas intraverunt* [2]. Plus d'une génération avant celle qui vit les débuts de Zeuxis, Phidias était mort, après avoir probablement conduit à leur terme les travaux de sculpture du Parthénon. La frise de la cella de cet édifice offre déjà de nombreux exemples de l'art de modeler en méplat, c'est-à-dire avec un relief très-doux, les têtes de face ou de trois quarts. Qui avait commencé cette tentative, du peintre ou du sculpteur? La question me semble presque impossible à résoudre avec les éléments que nous possédons. D'un côté nous trouvons dans l'entreprise plus d'obstacles pour le sculpteur que pour le peintre : il était moins difficile à un peintre de chercher à produire, sur une surface plane, l'illusion du relief, qu'à un statuaire de donner à un visage aplati l'apparence du relief positif, en introduisant dans la plastique les procédés de la perspective. Un tel effort néanmoins était digne du génie de Phidias, et nous avons déjà de son temps, ou même antérieurement à lui, des médailles de la confédération arcadienne, où la tête de Callisto est figurée de trois quarts [3], résultat bien incomplet, il faut le dire, car cette tête de Callisto porte encore l'empreinte très-marquée du style éginétique, et l'artiste qui l'a gravée est loin d'avoir atteint à la beauté qu'il voulait produire. Quoi qu'il en soit, si quelque artiste, contemporain de Phidias, avait déjà réussi dans des tentatives de cette nature, il n'avait pas sans doute possédé le génie nécessaire pour donner à son invention tout l'éclat dont elle était susceptible. On pouvait dire de lui qu'il n'avait fait qu'*entrouvrir les portes de l'art*, et il était réservé à ceux qui le suivirent dans cette voie, en profitant de son expérience, de tirer tout le parti possible de ces nouvelles ressources. C'est ce que firent Zeuxis et Parrhasius, et la grande célébrité dont ils jouirent de leur vivant explique la mode des têtes de face et de

[1] On trouve aussi des têtes de trois quarts sur les monnaies du satrape Pharnabaze, qui florissait de 413 à 374 av. J.-C. — Duc de Luynes, *Numismatique des Satrapies*, pl. I, nos 2-4.

[2] Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 36.

[3] Mionnet, *Description de médailles antiques*, supplément, t. IV, p. 271, nos 1-3.

trois quarts transportée sur la monnaie. On en revint à une observation plus raisonnable des convenances propres à la gravure en médailles, quand l'invention encore récente, et dont les peintres en renom avaient tiré des chefs-d'œuvre, eut passé dans la pratique des artistes ordinaires.

La contemporanéité de Cimon de Cléones et de Dionysius de Colophon s'appuie sur des fondements solides, et l'on sait que ce Dionysius fut postérieur à Polygnote, dont il imitait les ouvrages. Comme Phidias, le protégé de Périclès, succède immédiatement à Polygnote, le protégé de Cimon, fils de Miltiade, tout porte à croire que Dionysius travaillait en même temps que Phidias, et que l'activité de Cimon de Cléones correspond exactement à la même époque. Si donc ce Cimon fit des choses inconnues avant lui, ces choses ne pouvaient se trouver dans les ouvrages de Polygnote, lequel appartenait à la génération précédente. Pline [1] a marqué les progrès que l'art de la peinture dut à Cimon de Cléones. Je n'ai cité qu'une partie du passage; pour le bien comprendre et le traduire exactement, il faut l'étudier dans tous ses détails.

Je cite le texte tel qu'il a été établi par Sillig, d'après les meilleurs manuscrits : *Hic catagrapha invenit, hoc est, obliquas imagines, et varie formare vultus respicientes, suspicientes, vel despicientes. Articulis membra distinxit, venas protulit praeterque in veste rugas et sinus invenit.* Et je traduis ou plutôt je paraphrase de cette manière : « On doit à Cimon l'in-
» vention de ce que les Grecs ont appelé κατάγραφα, c'est-à-dire l'art de repré-
» senter en peinture les figures non-seulement de profil ou même de face,
» mais encore dans tous les mouvements qui les offrent sous un aspect
» oblique à l'œil du spectateur. C'est lui qui, le premier, a su modeler des
» têtes qui regardent, autrement dit des têtes de face, avec la variété de
» mouvement dont elles sont susceptibles, soit que le regard s'élève en haut,
» soit qu'il s'abaisse vers la terre. Chez les peintres antérieurs, la surface
» des membres était unie et sans variété. » Il a marqué à la surface des corps
» les différences et les inégalités produites par les articulations; il a fait sentir
» la saillie des muscles et des veines. Les draperies étaient roides et angu-

[1] *Hist. nat.*, XXXV, 34.

» leuses : on n'en avait que le jet sans les détails et le relief. Il apprit à en » reproduire la souplesse et la profondeur. »

On ne parlerait pas autrement, dans l'histoire de la peinture moderne, d'un André del Sarte ou d'un Fra Bartolomeo, avec cette différence essentielle toutefois, que les devanciers de Cimon de Cléones possédaient déjà ce que les génies créateurs du seizième siècle, en Italie, n'apprirent qu'à l'école des anciens, c'est-à-dire l'élégance et la vénusté. Polygnote peignait à *plat* avec un sentiment non moins pur et non moins complet qu'Apelle peignit, plus tard, avec toutes les ressources du modelé, tandis qu'aux grands antécesseurs, tels que Mantègne ou Jean Bellin, il manqua toujours quelque chose, non-seulement du côté de la science, mais encore du côté de la beauté.

La réputation de Cimon de Cléones était bien établie, chez les anciens, sous les rapports que je viens d'indiquer. Élien [1], qui en parle en termes plus généraux que Pline, lui assigne une part aussi grande dans les progrès de l'art. Κίμων ὁ Κλεωναῖος ἐξειργάσατο, φασὶ, τὴν τέχνην τὴν γραφικὴν, ὑποφυομένην ἔτι καὶ ἀτεχνῶς ὑπὸ τῶν πρὸ αὐτοῦ καὶ ἀπείρως ἐκτελουμένην καὶ τρόπον τινὰ ἐν σπαργάνοις καὶ γάλαξιν οὖσαν· διὰ ταῦτά τοι καὶ μίσθους τῶν πρὸ αὐτοῦ ἔλαβεν ἀδροτέρους. « Avant Cimon de » Cléones, la peinture était encore dans l'enfance ; ses devanciers en ignoraient les principaux perfectionnements : c'est lui qui la prit dans les langes » et, pour ainsi dire, à la mamelle, et qui en compléta les moyens d'exécution ; aussi fut-il mieux payé que ceux qui avaient cultivé l'art avant lui. » Ne négligeons pas ce dernier trait, malgré ce qu'il a de vulgaire : il prouve que la peinture, avant Cimon de Cléones, était plus simple et par conséquent s'exécutait à moins de frais. Cette large simplicité, qui certainement distingua Polygnote, n'est point étrangère aux grands artistes du quatorzième siècle, les Giotto et les Simon Memmi ; sauf la grande exception du Beato Angelico, elle a disparu dans les minuties du quinzième siècle, longtemps avant le mouvement d'impulsion définitive qui correspond à l'âge de Phidias et de Cimon de Cléones chez les Grecs.

Quiconque m'aura suivi attentivement dans cette exposition d'ensemble,

[1] *Var. hist.*, VIII, 8.

sera bien convaincu désormais qu'il ne peut être aucunement question, à propos de l'artiste dont je viens de raviver les titres, de figures, et surtout de têtes ou de visages, *vultus*, qui *regardent par derrière*. Les vertèbres du cou, chez l'homme, ne permettent tout au plus à la tête, telle qu'elle est placée sur les épaules, qu'une demi-conversion : ou le corps est de face, et la tête, en faisant le mouvement de regarder par derrière, ne peut présenter que le profil, dans le dessin duquel les artistes grecs excellaient plus de deux siècles avant Cimon de Cléones; ou le corps est de côté, et la tête de celui qui, dans cette position, tend à regarder par derrière, est pour le spectateur, par conséquent pour le peintre, une tête de face ou de trois quarts. Qu'on en fasse l'expérience avec un plâtre de la *Vénus Callipyge*, la figure la plus *respiciens* que je connaisse, au sens où l'on voudrait exclusivement entendre cette expression, et l'on comprendra l'impossibilité de sortir du dilemme que je viens de poser.

Il ne faudrait pas songer à l'attitude dans laquelle le visage se dérobe plus ou moins au spectateur, par delà le profil régulier. Outre que le mot *vultus* conviendrait peu à un cinquième ou même à un quart de visage, la question est de savoir si, avant Zeuxis, il avait pu entrer dans la fantaisie d'un peintre grec de risquer un profil perdu. Nous ne trouvons d'exemple d'une tentative de ce genre que dans la mosaïque de Pompéi, qui représente un combat d'Alexandre contre Darius. Cet ouvrage, découvert il y a vingt ans, et qui doit avoir été copié d'après un tableau célèbre, offre, à côté de maladresses extraordinaires, des recherches de raccourcis plus audacieuses qu'aucune des peintures antiques parvenues jusqu'à nous. On y voit, entre autres figures, celle d'un Perse renversé, dont les traits, exprimant la terreur, se reflètent de trois quarts dans un bouclier. La face qui produit cette image est réduite à un profil perdu, qui ne présente que le quart du visage entier. Mais en supposant que l'original dont la mosaïque fut tirée avait été composé du temps même d'Alexandre le Grand, il faut compter près d'un siècle, à partir de cette époque, pour remonter jusqu'à celle où Cimon de Cléones s'aventurait à peindre des têtes de trois quarts et de face, et alors on était loin d'en être arrivé à un abus de l'art que le goût devait réprouver chez les Grecs.

Après avoir ainsi réduit le problème aux seuls termes dans lesquels on puisse l'examiner, il devrait me suffire de l'impossibilité de chercher la représentation d'un visage autrement que de face et de trois quarts, quand il n'est et ne saurait être de profil, pour démontrer que le participe, quel qu'il soit, qui, dans Pline s'appliquant à *vultus* précède *suspicientes vel despicientes*, doit nécessairement désigner une figure qui ne regarde ni en haut ni en bas, mais qui, tout simplement, regarde l'objet placé en face d'elle; vouloir opposer à un visage qui regarde en haut ou en bas un visage qui regarderait par derrière, ce serait, pour l'objet de la peinture qui ne montre que le côté des choses tourné vers le spectateur, un véritable *non sens*, et il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Après cela, comment l'idée de regarder en face peut-elle s'exprimer convenablement en latin? Puisque le simple *spicientes* est inusité, aurait-il fallu dire *aspicientes* ou *prospicientes*? Le texte donne *respiciẽtes*, et je crois qu'on peut s'en tenir à cette leçon sans en chercher une autre.

Il est vrai que, pour démontrer ce que j'avance, il s'en faut que je m'exprime avec autant de confiance que j'en avais tout à l'heure quand j'étais sur le terrain de la pure archéologie. Mais depuis Érasme jusqu'à Forcellini, les hommes qui passaient pour savoir le latin se sont accordés à reconnaître au mot *respicere* deux acceptions bien distinctes, celle de *regarder par derrière*, et celle de *regarder* tout simplement (*item pro simplici aspicere*, dit Forcellini), et des autorités aussi rassurantes peuvent me donner le droit de choisir entre ces deux acceptions celle qui, seule, peut convenir à la phrase dont je me suis occupé. Toutefois, quelque hésitation que j'éprouve à me hasarder sur le terrain de la philologie, on peut bien croire qu'après les objections qui m'avaient assailli, je ne m'en suis pas tenu à ouvrir un dictionnaire, et que je n'ai point négligé la recherche des autorités qui pouvaient justifier mon interprétation. Cette étude m'a conduit à une remarque qui vaut peut-être la peine d'être produite : les lexicographes germaniques, qui n'ont rien de naturellement sympathique avec le latin, et jugent à l'aide du raisonnement les idiotismes de cette langue, s'efforcent de ramener toutes les acceptions du mot *respicere* à une seule, qui prouverait que ce mot se compose de *retro* et de *spicio;* ceux au contraire dont la langue naturelle

appartient à la source latine, mettent sur la même ligne les deux acceptions principales de *regarder par derrière* et de *regarder*, et sont loin de subordonner à la première l'emploi tropique de ce mot; quand on y regarde de près, le raisonnement justifie leur instinct. Lorsqu'un Romain s'adressant à son ami lui dit : *respice rempublicam*, il ne l'engage pas à se retourner pour voir si par hasard la république ne serait pas derrière lui; quand un philosophe engage l'homme à faire un retour sur lui-même, *respice te ipsum*, ce conseil ne lui est point offert sous la forme d'une impossible pirouette. Si le berger de Virgile [1] rappelle que, après un long oubli, la liberté l'a enfin *regardé*

Respexit tamen, et longo post tempore venit,

vers admirablement imité par Racine :

Enfin, après six mois, les dieux m'ont regardé,

il ne s'ensuit pas que cette déesse, après lui avoir longtemps tourné le dos, ait fait volte-face au moment où il ne pensait plus à elle. Ces allures changeantes, cette posture des dieux à l'encontre de ceux qui les invoquent, ces soubresauts qu'on est obligé de leur supposer, pour peu qu'ils regardent favorablement, *respiciant*, leurs adorateurs, n'ont rien qui s'accorde avec la majesté que l'imagination des anciens prêtait aux dispensateurs des destinées humaines. Il est vrai que Forcellini lui-même a dit, pour expliquer la *Fortuna respiciens*, que c'était une déesse *cujus nempe simulacrum ita reflexo est capite, ut respicere videatur*. Mais encore que ce mot *reflexo* puisse indiquer une simple inclinaison de tête et non un mouvement forcé des vertèbres du cou, dont aucune des figures connues de la Fortune ne donne l'idée, rien ne nous oblige à admettre cette explication que Heyne, dans ses notes sur les Éclogues, trouve *trop subtile*, NIMIS ARGUTE. Car Cicéron [2] qui, sauf les inscriptions [3], est la source unique pour la *Fortuna respiciens*, n'en-

[1] *Eclog.*, I, v. 30.

[2] *De Leg.*, II, 11.

[3] Gruter, p. 79, n° 1; p. 250 et p. 1072, n° 6. — Muratori, p. LXXXIV, n° 5; p. CCCXXX, n° 1, et p. MXLII, n° 2.

tend cette épithète qu'au sens métaphorique, *Fortuna.... respiciens, ad opem ferendam*, et cet aspect favorable de la Fortune est comme celui de tous les dieux qui, debout ou assis dans leurs temples, abaissent parfois leurs regards sur ceux qui les prient, et ne changent rien pour cela à leur majestueuse attitude.

Après ce qui vient d'être dit, il me serait facile d'ouvrir ici deux colonnes, l'une pour les *respicio* dans le sens de *regarder par derrière*, l'autre pour les *respicio* qui n'ont d'autre acception que celle de *regarder* tout uniment. On trouverait dans l'une comme dans l'autre les écrivains qui font autorité en prose et en vers, Térence comme Ovide, Cicéron comme Virgile. Mais de quelque côté que la balance dût pencher, on pourrait toujours s'en tenir à l'étymologie donnée par les savants de l'Allemagne, et ne considérer les *respicio* dans le sens de *regarder*, au physique comme au moral, malgré leur nombre, que comme des dérivés produits par l'extension et l'abus de l'expression. Afin de dissiper cette dernière obscurité, j'ai pris le livre où, sans contredit, le verbe *respicio* se trouve répété le plus fréquemment : c'est la *Vulgate*, et j'ai commencé à noter à quels verbes ou à quelles expressions, soit dans l'hébreu, soit dans les versions grecques antérieures au latin, répondent les *respicio* de ce livre; et comme on pourrait dédaigner le latin de saint Jérôme, j'ai pris soin de recourir à l'ancienne Vulgate, c'est-à-dire à la *Vetus Italica*, dont on ignore l'époque précise, mais qui a été citée par les anciens Pères latins, et passe à juste titre pour remonter jusqu'aux premiers temps de l'Église en *Italie*. L'expression dont Pline fait usage est une expression technique, c'est-à-dire un terme d'art employé par les artistes. Ces termes, chez tous les peuples, appartiennent surtout à la langue populaire, et ne sont adoptés par les écrivains élégants qu'après qu'un long usage les a fait prévaloir. Les *vultus respicientes* de Pline, et les divers *respicio* de la Vulgate, ont donc une origine commune, à laquelle il nous est permis de remonter par voie de comparaison.

Or voici les conclusions auxquelles cet examen m'a conduit. *Respicere*, dans le sens élégant de *regarder derrière soi*, ne s'est pas offert une seule fois dans la Vulgate. Quand l'écrivain sacré a besoin d'exprimer cette idée, nous trouvons *respicere post tergum*, *respicere post se*, *respicere retro*, ce

qui, dans l'opinion adoptée par les philologues allemands, pourrait sembler un pléonasme barbare, si Cicéron lui-même n'avait dit *retro respicere*, *post respiciens*. Aucun des verbes, soit hébreux, soit grecs, que l'interprète latin traduit par *respicio*, n'a le sens de *regarder par derrière;* et quand il s'agit du point vers lequel est tournée la face d'un objet inanimé, une caverne, une tour, une ville, *spelunca duplex, respiciens Mambre, turris Libani quæ respicit contra Damascum, portum Cretæ respicientem ad Africam, etc.*, il faudrait une rare bonne volonté pour démêler, dans cette application du mot, une dérivation de la source unique, selon M. Freund, du verbe *respicere*, à moins qu'on ne se rappelle l'idiotisme des langues néo-latines, où l'on dit qu'un objet immobile de la nature est *tourné* vers tel ou tel aspect; et il en est de même des têtes peintes de face, lesquelles sont *tournées* du côté du spectateur.

Après ces remarques, non-seulement je me suis confirmé dans l'opinion que *respicere* voulait dire aussi légitimement *regarder* que *regarder par derrière*, mais encore j'en suis venu à penser (qu'on pardonne cette témérité à mon inexpérience) que *regarder par derrière* n'était pas le premier sens du mot, et que cette acception élégante s'était établie seulement par extension dans la langue latine. Il m'a semblé que notre *regarder*, de même que le *reguardar* espagnol et le *riguardare* italien, était l'équivalent rigoureusement exact du *respicere* des Latins. *Reguardar, mirar ó atender,* RESPICERE, dit l'excellent dictionnaire de l'Académie espagnole. Le vocabulaire de la Crusca est encore plus précis : *Riguardare, guardar di nuovo, o attentamente, e con diligenza,* lat. *respicere, aspicere, respectare.* On voit que les auteurs de cette définition ont considéré la syllabe initiale de *respicere*, ainsi que celle de *riguardare*, comme indiquant la répétition de l'acte, et nous retrouverions encore cette acception vraiment originaire dans une phrase de Cicéron [1], *ex superioris anni caligine et tenebris lucem in republica respicere cœpistis*, si, d'une part, sur la foi de quelques manuscrits, on n'avait substitué dans les éditions récentes *dispicere* à *respicere*, et si, de l'autre, des critiques ombrageux ne nous défendaient d'attribuer à Cicéron le discours *post reditum in*

[1] *Post redit. in Senat.*, 3.

senatu. Mais la répétition conduit immédiatement à la réflexion; c'est par réflexion que l'on dit *se respicere.* Il y a un double regard quand on porte la vue d'un endroit à un autre, soit qu'il s'agisse d'un seul mouvement des yeux ou de la tête, soit que le corps s'agite jusqu'à se retourner sur lui-même, et c'est le second regard, après celui qui nous guidait en avant, qu'exprime *respicio,* dans le sens de regarder par derrière. De plus, l'idée de la répétition conduit à la continuité, et c'est par la continuité de l'action qu'on arrive aux sens de considération et d'attention.

Dans ce tableau, en quelque sorte généalogique des diverses acceptions d'un même mot latin, l'expression de *vultus respicientes* pour exprimer l'effet produit par la peinture d'une tête de face ou de trois quarts, dont le regard immobile semble s'attacher à nous et même suivre nos mouvements, n'est dépourvue ni de propriété, ni d'élégance. Nous ne cherchons plus si Pline l'a employée dans le sens que nous avons défini, nous en venons à nous demander si l'auteur latin aurait pu s'exprimer autrement.

III.

RESTITUTION DE LA COMPOSITION DE DROITE.

J'arrive maintenant à l'interprétation des chapitres où Pausanias décrit l'un après l'autre les groupes et les figures de la double composition de Polygnote, entreprise sur laquelle personne n'est encore parvenu à s'entendre, malgré l'étendue inusitée que l'auteur grec a donnée à ses explications. On a déjà vu tout ce que cet écrivain nous laissait à deviner : la forme et la disposition de l'édifice, la surface qu'occupaient les peintures et la loi qui avait présidé à leur arrangement. Le texte en lui-même est obscur, affecté, bizarre même. Il donne des explications dont le lecteur n'a pas besoin; il entre dans des détails qui semblent tout à fait étrangers au sujet, et tout à coup il pro-

cède par réticences ou indique à peine par un mot les points qu'on aurait le plus d'intérêt à connaître. Mais ce texte, après les soins que la critique en a pris, est établi d'une manière solide, et il y aurait du danger à le soumettre à des corrections arbitraires pour résoudre les difficultés qu'il présente tel qu'il est constitué. J'ai évité avec soin cet écueil, et me suis résigné d'avance à tout ce que m'impose ma docilité envers les arrêts de la critique.

Cependant je rencontre, comme tous ceux qui m'ont précédé, un obstacle des plus graves dans le vague des expressions dont l'auteur s'est servi pour indiquer la position réciproque des groupes et des figures. C'est aujourd'hui une chose reconnue par tout le monde que Pausanias, en faisant cette description, n'a pas toujours employé dans le même sens les conjonctions et les adverbes qui indiquent qu'un objet est placé plus haut ou plus bas qu'un autre. Tantôt il s'agit de figures peintes sur des lignes différentes, tantôt on marque la diversité des plans dans la même ligne; de façon qu'à vingt reprises le lecteur est obligé de prendre un parti entre ces acceptions contradictoires.

Il ne suffit pas à Pausanias, comme dans treize exemples que je pourrais citer, de passer d'un épisode ou d'une figure à l'autre, sans dire si l'œil doit suivre la ligne commencée, ou s'il lui faut se reporter en haut ou en bas sur l'autre ligne. Même alors qu'il emploie des termes de position, il ne s'exprime presque toujours que d'une manière imparfaite et obscure. Κάτω, κατωτέρω ont bien le sens défini d'un plan inférieur à ce qui précède, non-seulement lorsque l'auteur dit à propos d'Orphée (XXX, 3), ἀπόβλέψαντι δὲ αὖθις ἐς τὰ κάτω τῆς γραφῆς, ou bien lorsqu'il introduit Hector (XXXI, 2), ἐν δὲ τοῖς κάτω τῆς γραφῆς, mais encore lorsqu'il nous montre Thésée et Pirithoüs (XXIX, 4) κατωτέρω δὲ τοῦ Ὀδυσσέως. Mais quant à l'adverbe contraire, ἄνω, ἐπάνω, ἄνωθεν, ἀνωτέρω, si dans l'expression, ἐς τὸ ἄνω τῆς γραφῆς (XXXI, 1), il ne laisse aucune équivoque; si, de même, quoique d'une manière plus succincte, ἀνωτέρω τῆς Ἑλένης (XXV, 3) désigne les personnages placés au-dessus d'Hélène et sur le plan supérieur; si, après avoir décrit dans le bas du tableau les femmes placées entre Æthra et Nestor, il indique par ἄνωθεν τούτων (XXVI, 1) d'autres captives qui figurent sur la ligne d'en haut, il n'est pas moins évident que Méléagre, quoique donné pour ἀνωτέρω μὲν ἢ ὁ τοῦ Οἰλέως Αἴας (XXXI, 1), figurait sur la même zone

de peintures que cet Ajax. Et ce qui prouve que ce qu'on avance ici est parfaitement exact, c'est que, dans la phrase du chapitre XXVII, 1, où l'auteur décrit plusieurs des Troyens massacrés, après en avoir nommé trois, il en introduit dans sa description d'autres ἀνωτέρω τούτων dont l'un, Léocrite, fils de Polydamas, est placé au-dessus de la baignoire, ὑπὲρ τὸ λουτήριον, qui évidemment appartient au plan inférieur. Cette préposition ὑπὲρ indique d'autres fois encore la ligne d'en haut par rapport à l'inférieure; c'est dans ce sens que l'auteur dit d'Hélénus qu'il est assis ὑπὲρ τὴν Ἑλένην (XXV, 3). Mais presque immédiatement auparavant, après avoir décrit Briséis debout, Diomédé qu'il place ὑπὲρ αὐτῆς (XXV, 2) est évidemment dans la même zone que Briséis, et l'on ne saurait entendre autrement ce que Pausanias dit plus loin de la position de Patrocle (XXX, 1), ὑπὲρ τὸν Ἀχιλλέα. Quelquefois même ὑπὲρ semble vouloir dire *au delà*, lorsque l'auteur revient sur ses pas vers le point de départ de sa description. J'en citerai un exemple (XXVI, 1), qui ne me paraît pas susceptible d'une interprétation différente. A cet ὑπὲρ semble opposé (XXIX, 3) ἐσωτέρω, pour désigner une figure placée sur le même plan que la précédente et tendant vers le centre. Ὑπὸ, comme on peut s'y attendre, désigne le plan inférieur de la peinture (XXIX, 3), ὑπὸ δὲ τὴν Φαίδραν ἐστὶν ἀνακεκλιμένη Χλῶρις; cependant ailleurs la même préposition sert à exprimer non-seulement qu'un cadavre est placé au-dessous d'un autre sur la même ligne (XXVII, 1), ὑπὸ δὲ τὸν Πῆλιν Ἡιονεύς τε κεῖται, mais encore quand l'auteur décrit l'équipage du vaisseau de Ménélas occupé des préparatifs du départ, il nous montre, toujours sur la même ligne, au-dessous du pilote Phrontis (XXV, 2), ὑπ' αὐτὸν, le matelot Ithæménès apportant des habits.

Cette diversité d'acception et l'incertitude perpétuelle qui en résulte sont reconnues désormais de tous les critiques. On a depuis longtemps perdu l'espérance d'assigner une valeur propre et constante à chacune des expressions de ce genre employées par Pausanias, et le lecteur se tire comme il peut de la difficulté, à l'aide du raisonnement et de l'observation des circonstances accessoires. C'est ce qui explique la divergence inouïe des interprétations, surtout si l'on se rappelle que les interprètes ont agi presque toujours en dehors de tout système d'ordonnance, et comme si la peinture de Polygnote était un vaste champ dans lequel l'artiste avait jeté comme au hasard ses divers épi-

sodes. Cette espèce de fantaisie n'est plus possible dans le plan rigoureux que nous nous sommes tracé, d'après l'idée qu'il a fallu se faire de la symétrie des deux compositions. Pour arriver à notre but, nous avons mis à profit la liberté d'interprétation qui nous était donnée par les observations précédentes. Mais en usant de cette faculté, sans laquelle tout résultat serait impossible, nous n'avons eu recours nulle part à ces corrections qu'on propose avec si peu de scrupules pour se tirer d'embarras, et cependant les conclusions de notre travail ne laissent rien en suspens. C'est là tout ce qu'on pouvait exiger de nous.

L'auteur entre en matière par l'énonciation du sujet qui remplit tout le côté à droite de l'entrée de l'édifice, ἐς τοῦτο οὖν ἐσελθόντι τὸ οἴκημα τὸ μὲν σύμπαν τὸ ἐν δεξίᾳ τῆς γραφῆς, c'est la prise de Troie, ou, pour mieux dire, Troie déjà prise, Ἴλιος ἐαλωκυῖα, et le départ des Grecs, ἀπόπλους ὁ Ἑλλήνων. Simonide, dans l'inscription qu'on lisait à l'autre extrémité du tableau, l'appelait *la destruction de l'acropole d'Ilion*, περθομένην Ἰλίου ἀκρόπολιν. Le moment choisi par l'artiste n'est donc pas celui où les Grecs, pénétrant dans la ville, commencent leur œuvre de destruction; c'est cette œuvre en grande partie consommée, les Troyennes déjà captives, Néoptolème frappant encore, mais seul et par un reste de fureur, tandis que les autres héros entrent, pour ainsi dire, dans les suites de la prise de Troie.

Le premier sujet qu'on rencontre à partir de la porte, a trait aux préparatifs du départ de Ménélas: d'abord, sur mer, le vaisseau du roi de Lacédémone, avec l'équipage livré aux occupations usitées en pareil cas; puis, sur terre, d'autres matelots occupés à replier la tente du monarque. Pausanias n'indique pas avec précision le nombre des personnages, mais il nomme tous ceux auxquels le peintre a donné des noms: *Phrontis*, le pilote, le seul qui soit mentionné dans l'Odyssée, représenté avec des rames à la main; au-dessous de Phrontis, ὑπ' αὐτὸν, mais toujours dans le navire, *Ithœménès* qui rapporte des vêtements, probablement jusque-là déposés dans la tente; *Échœax*, qui descend la planche d'abordage un vase à la main, sans doute pour faire aiguade; *Polités*, *Strophius* et *Alphius* travaillant à démonter le pavillon royal, et *Amphialus* arrachant une autre tente. Aux pieds d'*Amphialus*, ὑπὸ δὲ τοῦ Ἀμφιάλου τοῖς ποσὶ, est assis un enfant dont la figure n'est pas

accompagnée d'inscription, de même sans doute que celles de plusieurs des matelots, hommes et enfants, ἄνδρες ἐν τοῖσι ναύταις καὶ ἀναμὶξ παῖδες, qui ont été compris dans la première indication du sujet. Mais ces personnages supplémentaires ne peuvent pas avoir été bien nombreux; que l'on double le nombre de ceux qui ont été désignés dans le vaisseau, c'est-à-dire qu'on en compte six de ce côté et qu'on y joigne les cinq occupés à enlever les tentes, et l'on arrivera, pour cette première partie de la composition, à un total de onze personnages qui, en y comprenant les accessoires nécessaires à l'intelligence du sujet, doivent encore avoir occupé un assez long espace.

L'auteur n'a pas jugé à propos de nous expliquer de quelle manière les différents lieux de la scène, c'est-à-dire la mer et le rivage, étaient rendus dans cette partie de la composition; mais plus loin, quand il a décrit le costume de Nestor et le mouvement du cheval qui accompagne ce héros, il ajoute : « Jusqu'à ce cheval, c'est le rivage avec les cailloux qui apparaissent » dans l'eau, mais à partir de ce point, on a cessé de représenter la mer : » ἄχρι μὲν δὴ τοῦ ἵππου αἰγιαλός τε, καὶ ἐν αὐτῷ ψηφίδες ὑποφαίνονται, τὸ δὲ ἐντεῦθεν οὐκέτι ἔοικεν εἶναι θάλασσα. Ce rivage, à partir de Nestor, personnage qui formait, comme on le verra, le centre du tableau, jusqu'à l'extrémité de droite, devait être représenté par une ligne irrégulière courant entre des cailloux figurés légèrement les uns à sec, les autres sous le flot dont l'écume et la transparence pouvaient être indiquées avec la même sobriété. Après la tente de Ménélas, la ligne du rivage devait remonter pour laisser l'espace libre au navire, déjà à flot sans doute, et ayant quitté sa station sur le rivage : car autrement le bâtiment aurait dessiné une ligne oblique, peu favorable à l'ordonnance du tableau. Il faut se représenter alors moins de transparence et plus de profondeur dans les eaux qui devaient seules occuper l'extrémité de la composition, et l'on peut même supposer que le peintre avait de plus figuré des zoophytes et des poissons, suivant un usage dont on trouve la trace sur toutes les peintures grecques d'ancienne date où la mer est indiquée; quant aux objets en hauteur, tels que le bord, les mâts et les agrès du vaisseau, de même que les tentes, ils devaient se détacher, ainsi que les figures, sur le fond uniforme du tableau.

Après ces premiers épisodes du navire et des tentes, Pausanias indique le

groupe des captives, *Briséis*, *Diomédé* et *Iphis*, sans rien annoncer qui appartienne à la ligne supérieure; c'est seulement après avoir décrit *Hélène* et ses suivantes, que le Périégète désigne le personnage d'*Hélénus* comme placé au-dessus d'Hélène, ὑπὲρ τὴν Ἑλένην, ce qui, ainsi que nous l'avons dit, ne peut s'entendre que du rang d'en haut. Nous ne sommes pas les premiers à faire remarquer que toute la première partie de la composition devait être isolée du reste : l'arrangement proposé par les frères Riepenhausen tient déjà compte de cette singularité, M. Welcker la respecte et M. Jahn en a fait la base de ses remarques sur tout l'ensemble du tableau. Mais la conséquence directe, et pour ainsi dire nécessaire, d'une telle observation n'a encore été tirée par personne. On n'a pas vu qu'au-dessus du navire et de la tente de Ménélas, le champ de la peinture devait aussi bien manquer que les figures elles-mêmes : c'était là une indication précieuse et qui aurait servi à expliquer tout le reste; en la négligeant, on s'est créé, j'ose le dire, des difficultés insurmontables. Pour nous, ç'a été le point de départ de notre système d'arrangement, et nous n'avons pas lieu de nous repentir d'en avoir tenu un compte rigoureux. Nous y voyons la preuve positive que la composition était divisée en deux bandes, dont l'inférieure dépassait l'hémicycle et se prolongeait en ligne droite sur les deux côtés. Au-dessus régnait, à droite et à gauche, une niche, ou plutôt, comme nous l'avons déjà établi, une fenêtre. Cette situation sous une fenêtre semblerait défavorable à la peinture; mais on devait avoir, pour l'éclairer, le jour correspondant de l'autre côté, et les rideaux, dont les anciens faisaient usage tout comme nous, étaient à la disposition des gardiens, pour remédier, suivant qu'on faisait voir l'un ou l'autre côté, aux inconvénients du croisement de la lumière.

Les trois captives que j'ai déjà nommées, absorbées dans la contemplation jalouse d'Hélène qu'elles voyaient pour la première fois, *Hélène* elle-même assise, peut-être sur un trône, sa suivante *Panthalis* debout auprès d'elle et ajustant sans doute sa coiffure, l'autre suivante, *Électre*, à genoux et attachant la chaussure de sa maîtresse, enfin *Eurybate*, le héraut d'Ulysse, apportant à l'épouse de Ménélas un message d'Agamemnon, ces sept personnages en tout forment un épisode distinct que je place au commencement de l'hémicycle, et au-dessus duquel je rétablis la scène décrite immédiate-

ment après par Pausanias, et qui forme comme le début du rang supérieur. Dans cette combinaison, il n'est pas absolument nécessaire que la figure d'Hélénus ait été peinte perpendiculairement au-dessus de celle d'Hélène. Le ὑπὲρ τὴν Ἑλένην du texte peut s'entendre de tout l'épisode dont cette reine était le centre, et c'est pourquoi, sans marquer le point précis où la figure assise et enveloppée du fils de Priam, dans l'attitude du désespoir, était, par rapport aux personnages du rang inférieur, je l'introduis après l'épisode des tentes, et je tourne son visage du même côté que la proue du navire, c'est-à-dire vers le dehors du tableau. On verra plus loin ce qui me fait considérer cette interprétation comme nécessaire.

Auprès d'Hélénus, et sur le même plan, sont trois blessés grecs, *Mégès*, *Lycomède*, fils de Créon, et *Euryale*, fils de Mécistée. Ceux-ci, Pausanias le dit expressément, sont au-dessus d'Hélène, οὗτοι μὲν δὴ ἀνωτέρω τῆς Ἑλένης εἰσὶν ἐν τῇ γραφῇ, ce qui justifie l'interprétation large que j'ai donnée du ὑπὲρ τὴν Ἑλένην de la phrase précédente. Après cette indication, l'auteur revient au rang inférieur de la peinture, et y montre, immédiatement après Hélène, ἐφεξῆς δὲ τῇ Ἑλένῃ, la mère de Thésée, *Æthra*, que *Démophon*, l'un de ses petits-fils, cherche à reconnaître sous les livrées de la vieillesse et de la servitude.

Après ce groupe d'Æthra et de Démophon, nous trouvons la mention de plusieurs Troyennes captives et plongées dans la douleur : c'est *Andromaque* et son fils qu'elle serre dans ses bras; c'est *Médésicaste*, l'une des filles illégitimes de Priam; c'est *Polyxène*, qui, à la différence des deux précédentes, dont la tête est voilée, montre ses cheveux nattés à la manière des jeunes Grecques. *Nestor*, qui vient ensuite, sert à lier entre elles les deux moitiés de la peinture. Nous reviendrons bientôt sur ce personnage et sur la place qu'il occupe.

Entre Æthra et Nestor, nous avons compté quatre figures : Démophon et les trois captives, sans parler d'Astyanax dans les bras de sa mère. Pausanias énumère quatre prisonnières, qu'il place dans le rang supérieur, immédiatement au-dessus, τῶν δὲ γυναικῶν τῶν μεταξὺ τῆς τε Αἴθρας καὶ Νέστορός εἰσιν ἄνωθεν τούτων αἰχμάλωτοι καὶ αὗται, *Clymène* et *Créuse*, *Aristomaque* et *Xénodice*. Mais en supposant qu'Hélénus et les trois Grecs blessés se soient groupés au-dessus de l'épisode d'Hélène, composé de sept figures, si nous y joignons Æthra

et son petit-fils et les trois captives d'en bas, nous avons en tout douze personnages, qui se développent sur la bande inférieure, tandis que le registre de dessus ne nous montre que huit personnages, quatre à droite et quatre à gauche, avec un assez grand espace dans l'intervalle. Cette lacune, je la comble au moyen de quatre autres captives que me fournit la description de Pausanias. La manière dont l'écrivain a marqué la place de ces dernières figures a fort embarrassé les antiquaires : γεγραμμέναι δὲ ἐπὶ κλίνης ὑπὲρ ταύτας Δηϊνόμη τε καὶ Μητιόχη, καὶ Πεῖσίς ἐστι καὶ Κλεοδίκη. On n'a pas su comment se tirer de cet ὑπὲρ ταύτας; les uns ont pensé, pour la première fois, à un troisième rang de peintures; les autres se sont représenté *Déinomé*, *Métioché*, *Pisis* et *Cléodice*, comme paraissant sur l'arrière-plan, entre les têtes des quatre captives précédentes. Personne ne s'est avisé que cette préposition ὑπὲρ pouvait avoir reçu une troisième acception, et désigner par conséquent une place *au delà*. Ce sens est pourtant le véritable; mais il s'agit de savoir si c'est à droite ou à gauche des quatre premières captives qu'il faut placer celles dont il est ici question. A gauche, on verra bientôt que l'espace est assez rempli; à droite, nous trouvons une lacune à combler. Par conséquent, ὑπὲρ, en cet endroit, ainsi que je l'ai dit plus haut, désigne ce qui est *par delà*, en se dirigeant vers le commencement du tableau. L'observateur revient sur ses pas, et s'aperçoit qu'il a oublié quatre figures du second ordre.

Mais que veut dire ce lit, κλίνη, sur lequel les quatre dernières captives sont placées? C'est une circonstance assez singulière pour mériter qu'on en cherche la signification. A gauche comme à droite, tout se passe à l'extérieur, et rien n'autorise à penser qu'on ait figuré un édifice intermédiaire. Pour moi, je ne m'explique la présence de ce lit, en dehors des maisons, qu'en complétant la description de Pausanias, et en supposant qu'on avait accumulé en cet endroit la dépouille des palais dont les Grecs allaient charger leurs vaisseaux. On verra plus loin que, de l'autre côté, à la place correspondante, il y avait une accumulation de cadavres. Sans entrer encore dans l'étude de la signification du sujet, on peut remarquer que les morts d'un côté et le butin de l'autre offrent un contraste favorable à la peinture. Hélénus, assis dans la sombre contemplation de l'avenir, les trois Grecs blessés prêts à partir et préposés peut-être à la garde des dépouilles, les quatre Troyennes assises

sur le lit et faisant partie du butin, suivies de quatre autres femmes dans une attitude différente sans doute, mais que le Périégète n'a point indiquée, c'est un complément raisonnable et bien entendu des scènes d'horreur que nous allons rencontrer de l'autre côté.

Dans la description du rang inférieur, l'énumération d'Hélène, de sa suite et des plus illustres captives se terminait par l'indication du personnage de Nestor et de son cheval. Après les huit captives d'en haut, moins célèbres et confondues avec le butin, Pausanias nous montre Épéus et le cheval de Troie. Ces deux groupes, composés chacun d'un homme et d'un cheval, occupent, sur les deux rangs, le milieu de la composition, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé du contraste qu'ils présentent. En haut, nous voyons *Épéus*, dans toute la force de la jeunesse, occupé à renverser de ses propres mains les murailles de la ville conquise, γέγραπται δὲ καὶ Ἐπειὸς γυμνὸς καταβάλλων ἐς ἔδαφος τῶν Τρώων τὸ τεῖχος. Il est nu, et son travail ne cessera pas avant que la destruction soit complète. Auprès de lui est le cheval qu'il a construit, et l'on ne voit que sa tête derrière la muraille, se dressant au-dessus des Troyens dont il a causé la perte : ἀνέχει δὲ ὑπὲρ αὐτῶν κεφαλὴ τοῦ ἵππου μόνη τοῦ δουρείου. Cette apparition de la tête du cheval de Troie a quelque chose de funeste, et rappelle un détail des bas-reliefs sépulcraux chez les Grecs, sur lequel notre confrère, M. Philippe Le Bas, a publié un remarquable mémoire [1].

Au-dessous, le vieux Nestor se montre avec les préparatifs du départ, la tête couverte d'un bonnet feutré, πῖλος, et tenant une lance à la main. On a été embarrassé d'expliquer le mouvement du cheval représenté auprès de lui : καὶ ἵππος κονίεσθαι μέλλοντος παρέχεται σχῆμα. Ce cheval, évidemment dégagé de tout lien, dessiné sur un plan plus reculé, et dont le corps devait se cacher en partie derrière le roi de Pylos, était figuré dans l'attitude d'un animal qui s'apprête à se rouler dans la poussière; c'est-à-dire qu'on le voyait couché, comme les chevaux et les mulets qui, après une journée de marche, au moment où l'on vient de les décharger, s'étendent sur le sol et s'arrêtent un moment la tête en l'air, avant de se rouler sur le dos avec une espèce de fureur. Il semble que l'artiste, dans les deux groupes d'Épéus et de Nestor, oppose la jeunesse, la force et l'activité, à la vieillesse et à la lassitude.

[1] *Monuments d'antiquité figurée recueillis par la Commission de Morée*, pp. 85-226.

En même temps Épéus sert de transition des scènes de butin à celles de carnage, de même que Nestor, qui doit s'embarquer avec Ménélas, ainsi que Pausanias a eu soin de le remarquer, lie les épisodes du vaisseau, de la tente, d'Hélène et d'Æthra, avec les scènes que nous allons rencontrer dans le reste de la bande inférieure. Mais ici je me trouve dans un dissentiment si complet avec les interprètes qui m'ont précédé, qu'il m'est impossible de ne pas développer en détail les motifs sur lesquels ma conviction se fonde. Pour les frères Riepenhausen, Goëthe, Siebelis, Jahn, Welcker, Fr. Hermann, pour tous, en un mot, Néoptolème se montre sur la bande inférieure après Nestor, ou du moins sur une bande intermédiaire. Pour moi, et pour moi seul jusqu'ici, Néoptolème appartient à la rangée d'en haut, et ce sont les héros grecs rassemblés autour de Cassandre qui continuent l'ordonnance inférieure. Si je me trompe, j'aurai malheureusement cherché à substituer une opinion hasardée à une opinion grave et concordante : si j'ai raison, l'éclaircissement que je prétends apporter aura d'autant plus de mérite qu'il aura été moins soupçonné : la chose vaut la peine qu'on s'y arrête un moment.

Polygnote avait traité deux fois le sujet d'Ajax et de Cassandre, au Pœcile d'Athènes et dans la lesché de Delphes. La description du Pœcile est, chez Pausanias, de tout point concordante avec celle de la lesché. Voici ce que nous lisons dans les *Attiques*, 15. 3. « Outre les Amazones, on voit les » Grecs après la prise de Troie : leurs rois sont rassemblés à cause de l'at- » tentat d'Ajax contre Cassandre : le tableau nous montre le personnage » d'Ajax et des femmes captives au nombre desquelles est Cassandre elle- » même. Ἐπὶ δὲ ταῖς Ἀμαζόσιν Ἕλληνές εἰσιν ἥρηκότες Ἴλιον, καὶ οἱ βασιλεῖς ἠθροισμένοι διὰ τὸ » Αἴαντος εἰς τὴν Κασσάνδραν τόλμημα· καὶ αὐτὸν ἡ γραφὴ τὸν Αἴαντα ἔχει, καὶ γυναῖκας τῶν » αἰχμαλώτων ἄλλας τε καὶ Κασσάνδραν. » Plutarque [1] parle de cette peinture d'Athènes, à propos de Cimon, fils de Miltiade et de sa sœur Elpinice. Il rapporte les mauvais bruits qu'on avait fait courir sur elle, et ce qu'on disait de ses rapports avec Polygnote, que ce peintre, en peignant les *Troyennes* dans le Pœcile, avait représenté Laodice sous les traits de la sœur de Cimon : καὶ διὰ τοῦτο φασὶν ἐν τῇ Πλησιανακτίῳ τότε καλουμένῃ, Ποικίλῃ δὲ νῦν στοᾷ, γράφοντα τὰς Τρωϊ-

[1] *Cim.* 4.

ὰς, τὸ τῆς Λαοδίκης ποιῆσαι πρόσωπον ἐν εἰκόνι τῆς Ἑλπινίκης. Ainsi donc, dans la composition du Pœcile, où Polygnote avait peint les Troyennes (ce qui est conforme à la description de Pausanias), parmi les captives jointes à Cassandre, se trouvait le personnage de Laodice.

Dans la description de la lesché, nous trouvons d'abord *Polypœtès*, fils de Pirithoüs, et *Acamas*, le second fils de Thésée, puis *Ulysse* avec les *Atrides* (description du Pœcile : οἱ βασιλεῖς ἠθροισμένοι). *Ajax* est entre eux jurant sur l'autel de Minerve à l'occasion de l'attentat contre Cassandre (description du Pœcile : διὰ τὸ Αἴαντος εἰς τὴν Κασσάνδραν τόλμημα· καὶ αὐτὸν ἡ γραφὴ τὸν Αἴαντα ἔχει). *Cassandre* est assise à terre, tenant la statue de la déesse. Plus loin nous voyons d'autres captives, au nombre desquelles est *Laodice*. Mais, suivant mes devanciers, ce serait seulement dans la peinture du Pœcile que Laodice aurait été réunie à Cassandre, tandis qu'à Delphes, Polygnote aurait fait deux parts de sa composition, l'une pour le plan supérieur où l'on aurait vu Cassandre, Ajax et les rois des Grecs, l'autre pour la ligne d'en bas, où Laodice se serait montrée au milieu des autres captives. Voilà, il faut en convenir, une distinction qui n'a guère de vraisemblance; mais qu'y faire, si le texte sur lequel on la fonde est aussi formel qu'on l'a cru jusqu'à présent?

La description de Pausanias, je l'ai déjà dit, est remplie d'*anacoluthes*. L'auteur néglige souvent d'avertîr en introduisant un nouvel épisode, s'il suit la même zone ou s'il se reporte à l'autre rang. Dans l'arrangement proposé par mes devanciers, on n'évite pas plus cet inconvénient que dans le mien. Après avoir indiqué la scène de carnage à la fin de laquelle se trouvait le groupe de Sinon et d'Anchialus emportant le cadavre de Laomédon, Pausanias passe sans transition à la description de la maison d'Anténor; et pourtant, tout le monde en est d'accord, cette maison était figurée à un autre rang que la scène précédemment indiquée. Par conséquent, de ce qu'après Épéus et le cheval de Troie, se trouvent de même, sans transition, mentionnés *Polypœtès* et *Acamas*, plus les autres héros grecs rassemblés autour d'Ajax, fils d'Oïlée, il ne s'ensuit pas que les nouveaux personnages fussent placés sur la même ligne qu'Épéus. Au contraire, après que l'auteur a terminé la description de la première moitié, par les figures centrales de Nestor d'abord

et d'Épéus ensuite, il semble qu'on le voie se reporter vers le bas qui lui a fourni le commencement de son énumération; puis, après avoir nommé plusieurs personnages rapprochés par l'action, remonter à l'autre rangée, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'ait plus qu'à raconter le dernier épisode, placé, comme le premier de tous, en dehors de la superposition des deux zones.

Mais on se sent enchaîné par une expression significative : on trouve Néoptolème placé en ligne directe du cheval qui se vautre auprès de Nestor, κατευθὺ δὲ τοῦ ἵππου τοῦ παρὰ τῷ Νέστορι, et l'on en conclut que le fils d'Achille venait sur la même rangée immédiatement après le cheval. J'ouvre les lexiques, même la dernière édition d'Henri Estienne, et je n'y trouve rien qui autorise à entendre κατευθὺ, en un ou deux mots, d'une autre manière. Heureusement pour moi, j'ai à ma disposition un auteur qu'on n'a peut-être pas suffisamment étudié, et l'usage fréquent que les études égyptiennes m'obligent de faire de cet écrivain me met en mesure de résoudre la difficulté devant laquelle on a mieux aimé mettre en doute l'évidente analogie des deux compositions du Pœcile et de la lesché, que de trancher le nœud gordien.

Horapollon énumérant (I, 6) les idées dont l'épervier était le symbole, après avoir dit que cet oiseau désignait ou la hauteur ou l'abaissement, ἢ ὕψος ἢ ταπείνωσιν, ajoute pour commentaire que « les autres volatiles qui veu» lent s'élever dans le ciel, ne le font qu'obliquement, à cause de l'impos» sibilité où ils sont de prendre la ligne droite, tandis que l'épervier seul » s'envole directement; et de même pour l'abaissement : pendant que les » autres animaux, incapables de suivre la perpendiculaire, ne gagnent le » sol qu'en biaisant, l'épervier se précipite en ligne droite. » Et dans ces deux exemples de la perpendiculaire, prise de bas en haut et de haut en bas, c'est de l'adverbe κατευθὺ que l'écrivain fait usage : ὕψος δὲ, ἐπεὶ τὰ μὲν ἕτερα ζῶα εἰς ὕψος πέτεσθαι προαιρούμενα, πλαγίως περιφέρεται, ἀδυνατοῦντα κατευθὺ χωρεῖν, μόνος δὲ ἱέραξ εἰς ὕψος κατευθὺ πέτεται· ταπείνωσιν δὲ, ἐπεὶ τὰ ἕτερα ζῶα οὐ κατὰ κάθετον πρὸς τοῦτο χωρεῖ, πλαγίως δὲ καταφέρεται, ἱέραξ δὲ κατευθὺ ἐπὶ τὸ ταπεινὸν τρέπεται.

Que veut dire κατευθὺ? purement et simplement la *ligne droite*, soit horizontale, soit verticale. Pour entendre dans ce mot uniquement la ligne horizontale, on n'est pas même contraint par la tyrannie de l'usage. Si donc nos

autres remarques nous obligent à interpréter la phrase : κατευθὺ δὲ τοῦ ἵππου τοῦ παρὰ τῷ Νέστορι Νεοπτόλεμός . . ἐστι, en ce sens que la figure de Néoptolème était placée *en ligne directe au-dessus du cheval* représenté à côté de Nestor, nous ne ferons rien qui ne soit autorisé par un bon exemple : et c'est là certainement la véritable explication. La clarté de l'arrangement qui en résultera pour la composition tout entière en fournira la preuve convaincante. Nous avons vu qu'Épéus et Nestor étaient disposés à peu près au-dessus l'un de l'autre dans le centre de l'hémicycle. Mais Épéus pouvait incliner un peu sur la droite, en laissant le point précis du milieu au cheval de Troie; de l'autre côté, Néoptolème, dont le corps se portait en avant, avait la tête justement au-dessus de la moitié apparente du cheval qui se roulait auprès de Nestor; et de là il faut conclure que la ligne verticale qui partait du cheval de Troie descendait sur la tête de Nestor. Celui-ci se trouvait comme un terme entre les deux moitiés du registre inférieur, et au-dessus, Néoptolème et Épéus, séparés par le cheval dont la tête colossale se montrait au-dessus de la muraille, offraient deux images opposées et contrastées de l'activité ardente de la jeunesse.

Qu'il me soit permis maintenant, sans m'astreindre davantage au procédé de morcellement employé par Pausanias, de présenter sans interruption les deux grands sujets de la seconde moitié, afin de faire sentir la liaison d'idées qui préside à l'arrangement de chacun de ces sujets. Nous avons laissé, au centre de la rangée inférieure, Nestor debout et prêt à partir, les pieds probablement tournés du côté d'Hélène et du vaisseau de Ménélas, mais sans doute aussi le regard attiré de l'autre côté par un des incidents du sac de la ville. Peut-il sembler naturel de voir Néoptolème, dans l'élan du carnage, venir en quelque sorte s'aheurter à Nestor immobile, et aux pieds duquel un cheval débridé se roule, comme ses pareils le font quand arrive l'heure du repos? Il n'est du reste pas possible de tourner dans un autre sens la tête de Néoptolème, derrière lequel nous verrons bientôt s'accumuler les victimes de sa fureur. Dans notre hypothèse, au contraire, le premier groupe qui se rencontre à gauche de Nestor, est celui des deux amis, *Polypœtès* et *Acamas*, l'un fils de Pirithoüs, l'autre de Thésée, renouvelant ainsi l'union affectueuse de leurs parents. Si Acamas ne paraît pas avec son frère Démo-

phon, c'est que celui-ci s'est détaché pour aller reconnaître Æthra, leur aïeule; mais malgré cette séparation momentanée, on doit s'attendre à les trouver l'un et l'autre dans la même rangée, et c'est là un argument de plus en faveur de l'ordre que nous avons adopté.

Selon toute vraisemblance, Polypœtès et Acamas tournaient le dos à Nestor, et ils regardaient du même côté que le vieillard de Pylos. Nestor est roi ainsi que Polypœtès, signalé comme tel par l'artiste, qui avait placé un bandeau autour de sa tête, δεδεμένος τὴν κεφαλὴν ταινίᾳ. Ulysse armé qui vient ensuite est un troisième monarque, et leur réunion avec les Atrides répond à l'expression que nous avons trouvée dans la description du Pœcile, οἱ βασιλεῖς ἠθροισμένοι διὰ τὸ Αἴαντος εἰς τὴν Κασσάνδραν τόλμημα. Pausanias a omis de décrire le geste accusateur d'Ulysse, mais on voit par sa description qu'Ajax, fils d'Oïlée, s'efforçait par un parjure de détourner la colère des chefs de l'armée, épouvantés des conséquences de son impiété. Agamemnon et Ménélas, l'un déjà touché du sort de Cassandre qui lui tombait en partage, l'autre n'attendant que la fin de cette dernière réunion pour s'embarquer, devaient nécessairement être placés de l'autre côté de l'autel, en face d'Ulysse, de Polypœtès et d'Acamas; car il fallait que tous les regards fussent tournés vers l'autel, qu'Ajax prenait à témoin de son innocence. N'oublions pas de signaler la convenance qu'il y avait à placer sur la même ligne Ménélas et Nestor, son compagnon de voyage, de même qu'Hélène et le vaisseau du roi de Lacédémone.

Quant à Cassandre, il semble bien que le peintre l'avait représentée assise à terre auprès de l'autel, avec l'idole de Minerve dans ses bras : par conséquent, elle aurait figuré entre Ajax et les Atrides. Il est vrai que, dans la description correspondante du Pœcile, Cassandre paraît plus rapprochée des autres captives, καὶ γυναῖκας τῶν αἰχμαλώτων ἄλλας τε καὶ Κασσάνδραν. Mais cette dernière expression n'a rien d'absolu, et rien n'empêche que l'ordonnance du Pœcile ait été semblable à celle qui résulte de la description de la lesché, c'est-à-dire que les Atrides debout y aient de même séparé Cassandre de ses compagnes d'infortune.

L'intervention du personnage de Laodice montre que ce qui suit était le complément de la composition exécutée par Polygnote dans les deux villes.

Nous avons d'abord, en continuant d'aller de droite à gauche, un second autel surmonté d'une cuirasse et un enfant que la crainte porte à embrasser cet autel, *Laodice* debout, un labre sur un soubassement, *Méduse* assise à terre et s'attachant des deux bras à cette base de marbre, enfin un personnage ambigu, soit vieille femme, soit eunuque, assis et tenant dans ses bras un enfant qui, par l'effet de la peur, met la main devant ses yeux. Cette partie de la composition comprend la réunion des personnages auxquels Pausanias, en parlant du Pœcile, a donné le nom de *captives* plutôt par forme de prolepse qu'avec une rigoureuse exactitude, les femmes et les enfants dont il est ici question étant dévolus à l'esclavage, mais attendant encore leur destinée dans l'intérieur des palais.

C'est ce que démontre, pour les deux monuments, le personnage de Laodice. Polygnote excellait déjà par l'expression, et l'on citait, comme un admirable exemple de son talent sous ce rapport, la tête de Cassandre. Si le visage de Laodice avait exprimé la terreur, comme les autres figures qui l'accompagnent, comment le peintre aurait-il songé à lui communiquer les traits d'Elpinice, dont il tenait à flatter la vanité féminine? Car la contraction de la crainte aurait donné à ce portrait idéalisé un singulier aspect. Mais Laodice était debout, tandis que les figures voisines se roulaient à terre dans les angoisses du désespoir, et Pausanias fait entendre que, malgré la place assignée par l'artiste à cette Troyenne, il n'était pas probable que les Grecs l'eussent emmenée en captivité : sa qualité de femme d'Hélicaon, fils d'Anténor, avait dû la faire respecter. Un rayon de confiance devait donc animer les traits de Laodice, et c'était un heureux contraste avec Méduse, la fille de Priam, qu'attendaient toutes les horreurs de l'esclavage.

Un des détails dont l'intention est la plus difficile à saisir, c'est cet autel surmonté d'une cuirasse et qu'embrasse un enfant épouvanté. Pausanias s'interrompt ici pour discuter la forme de cette cuirasse qui, lorsqu'il vivait, avait depuis longtemps cessé d'être en usage. Il remarque qu'Homère en mettait une semblable sur les épaules de Phorcys le Phrygien; mais, d'un autre côté, il se rappelle avoir vu dans le temple de Diane, à Éphèse, une peinture de Calliphon de Samos, où des femmes étaient représentées attachant à Patrocle une cuirasse du même genre. L'intention qui a dicté cette digression

est difficile à saisir; toutefois je pense qu'elle n'a pas eu d'autre objet que de rendre compte de l'embarras qu'éprouvaient le voyageur ou même les exégètes qui lui expliquaient la composition de Polygnote à déterminer la signification de cette cuirasse placée sur un autel. On ne pouvait dire avec certitude si elle avait appartenu à un Grec ou à un Troyen. C'était peut-être celle d'un des héros rassemblés dans le temple de Minerve, car le Périégète a eu soin de nous faire remarquer que, seul de ces héros, Ulysse avait endossé la cuirasse. Ajax et Ménélas portaient un bouclier; Acamas se distinguait par un casque surmonté d'une aigrette; Agamemnon et son frère avaient aussi un casque, mais on n'a mentionné pour Agamemnon ni bouclier ni cuirasse. Si l'objet placé sur l'autel est d'origine grecque, ce ne peut être que la cuirasse d'Agamemnon déposée là négligemment à l'entrée du temple, et comme pour marquer la confusion d'une pareille scène; si, au contraire, il faut y reconnaître une arme phrygienne, elle appartient sans doute à un Troyen qui, réveillé au milieu des ténèbres, se sera précipité au dehors, sans avoir le temps d'endosser la cuirasse qu'il a laissée sur l'autel de l'atrium, et c'est son enfant qui, entendant les cris du carnage, se sera réfugié à l'abri de cet autel.

Il faut remarquer ici par quels degrés successifs l'artiste nous a conduits depuis le plein air du rivage jusque dans l'intérieur des palais. Grâce au système abréviatif que nous retrouvons sur les vases, et qui permettait d'indiquer le tout par la partie, une série non interrompue de figures a pu se dérouler en passant du dehors au dedans. Je ne trouve pas dans la composition de Polygnote, comme plusieurs critiques ont paru le faire, une distinction de place entre l'acropole d'Ilion et le reste de la ville. La zone d'en haut appartient en général aux rues et aux places de la cité conquise; à droite, on s'approche du rivage; à gauche, les personnages semblent prêts à sortir par une des portes opposées. En bas, nous avons d'abord la mer et le camp des Grecs sur le rivage, puis nous arrivons à l'entrée de la ville. De là le peintre nous introduit dans l'hypèthre du temple de Minerve, d'où nous passons à l'atrium d'un palais. Le labre ou *luterium* dont Méduse embrasse le soubassement est le signe de la partie la plus secrète de l'habitation. L'épouvante de cette jeune fille, celle de l'enfant que tient la vieille nourrice, sont le résultat des cris de carnage qui retentissent au dehors. Laodice seule échappe

à l'effroi général; car elle compte sur son alliance avec la famille d'Anténor pour se faire respecter par les Grecs. Toutes ces remarques font comprendre pourquoi la maison d'Anténor elle-même se trouve immédiatement après celle où le peintre avait figuré Méduse et Laodice, et comment cette dernière scène d'intérieur se liait aux précédentes.

Mais avant d'en venir aux détails du départ d'Anténor et de sa famille, il faut reprendre l'étude du registre supérieur au point où nous l'avons laissée. Déjà apparaissait Néoptolème, le seul qui frappait encore, tandis que de la part des autres Grecs, le carnage avait partout cessé. Pausanias s'est d'abord contenté de décrire le groupe du fils d'Achille perçant de son épée *Astynoüs* tombé sur le genou, tandis qu'*Élassus*, sa précédente victime, semble près de rendre le dernier soupir. Puis il a complété la composition commune à la lesché et au Pœcile par la description des figures rangées autour de Laodice. Arrivé alors à la limite de l'hémicycle, il reprend le registre supérieur, à peu près au-dessus de la figure d'Ajax, et continue le récit de l'action représentée jusqu'à l'extrémité de la peinture. Tout cet espace, depuis Néoptolème jusqu'au groupe de Sinon et d'Anchialus, est rempli par des cadavres, monuments du passage furieux du fils d'Achille et des autres Grecs. Ce sujet imposait au peintre des conditions particulières. Sans se rendre infidèle à sa loi de symétrie, il avait dû multiplier les plans, et la plupart des figures qui, ailleurs, s'offraient debout ou assises, se présentaient nécessairement dans une situation horizontale. C'est ce qui explique la manière vague et embarrassée dont l'auteur désigne leur position réciproque. Le secours de la composition elle-même nous serait indispensable pour sortir de ce redoublement de difficulté. Toutefois il n'est pas impossible d'éviter les principales embûches, et si Pausanias ne nous fournit pas tous les renseignements dont nous aurions besoin, il ne lui arrivera pas du moins de nous contredire.

Cet écrivain nous représente d'abord un monceau de trois cadavres. *Pélis*, nu et dépouillé, est renversé sur le dos; au-dessous, *Ïonée* et *Admète* sont encore revêtus de leur cuirasse. Ces corps étendus correspondent aux figures de Cassandre et des Atrides. Plus loin sont encore deux cadavres : Pausanias a soin de remarquer que l'un, celui de *Léocrite*, est au-dessus du labre, et que l'autre, celui de *Corœbus*, est placé *sur* ou plutôt *par delà*, ὑπὲρ, les

corps d'Éionée et d'Admète, déjà au-dessous de celui de Pélis. Comme entre Agamemnon et le labre il faut mettre l'autel et l'enfant, ainsi que Laodice, nous devons croire que, des deux personnages indiqués en dernier lieu, le premier, nommé Léocrite, était vers la gauche, et qu'un espace s'étendait entre lui et Corœbus, couché vers la droite, proche d'Éionée et d'Admète. L'auteur ajoute qu'un dernier groupe, ou plutôt un dernier monceau, composé des corps de *Priam,* d'*Axion* et d'*Agénor,* était placé au-dessus de Corœbus, ἐπάνω τοῦ Κοραίβου; mais, pour justifier cette expression, il suffisait que ces trois figures fussent un peu plus rapprochées de Corœbus et sur un plan plus élevé. Rien n'empêche d'ailleurs de leur faire occuper l'espace entre Corœbus et Léocrite, en se les représentant accumulées l'une sur l'autre, avec le corps de Priam par-dessus, comme appartenant au personnage le plus important. Pour achever la correspondance des deux zones, il reste encore à remplir l'espace qui s'étend au-dessus de Méduse et de la vieille nourrice, assise avec l'enfant dans ses bras. Si, comme je le pense, *Sinon* et *Anchialus,* emportant le corps de *Laomédon,* étaient au second plan, ils n'avaient pas besoin de plus de place que n'en ont laissée nos délimitations successives, et le dernier cadavre, celui d'*Érésus,* étendu sur le devant, comme plusieurs de ceux dont il vient d'être question, pouvait, sans confusion, compléter cette partie de la peinture.

Après avoir terminé la restitution de la rangée supérieure, redescendons à la partie du registre d'en bas, qui s'étend au dehors de l'hémicycle. Nous y trouvons la maison d'Anténor et les préparatifs d'un départ, dont le calme fait un contraste frappant avec les terreurs de l'habitation voisine. Une peau de panthère, suspendue au-dessus de l'entrée, désigne la sauvegarde qu'Anténor doit à ses liens d'hospitalité avec Ulysse et Ménélas. Néanmoins un chagrin profond se peint sur tous les visages : on ne quitte pas sans regret et pour toujours une patrie livrée à toutes les horreurs de la destruction. *Théano,* la femme d'Anténor, se montre à nos yeux entre ses enfants assis, *Glaucus,* sur une cuirasse semblable à celle qu'on a vue précédemment sur l'autel, et *Eurymachus,* sur un bloc de pierre. Auprès de ce dernier est *Anténor,* et ensuite *Crino,* sa fille; celle-ci tient un enfant nouveau-né. Après cela, c'est un âne, sur lequel des serviteurs chargent une cassette et d'autres

objets précieux. Un petit enfant est assis sur ces bagages. Supposez que, par ce pluriel vague, οἰκέται, Pausanias ait indiqué trois esclaves, nous compterons dans la maison d'Anténor onze figures d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux [1], et c'est précisément ce nombre de onze que nous a fourni la double scène des préparatifs du départ des compagnons de Ménélas [2]. On s'en va des deux côtés, mais les Grecs sont aussi joyeux que les Troyens sont tristes, et l'on distingue entre les deux extrémités de la composition l'harmonie des mouvements et le contraste de l'expression.

Si, après ces remarques minutieuses, il restait quelque doute sur l'arrangement que je propose, j'espère que toute hésitation cesserait en présence des résultats clairs et concordants que présente désormais l'ensemble du tableau. Nous avons d'abord des rapports de nombre, qui ne peuvent être le produit du hasard : onze figures à chaque extrémité, douze figures depuis Briséis jusqu'à Nestor, douze figures immédiatement au-dessus, depuis Hélénus jusqu'à Épéus; le centre est occupé, avec la nuance que nous avons indiquée plus haut, par Épéus et par Nestor. Au delà, la division qui comprend Cassandre et Laodice, et qui fait pendant à celle que domine la figure d'Hélène, renferme onze figures au lieu de douze, sans parler de l'enfant dans les bras de la vieille esclave; mais je ne compte pas non plus le petit Astyanax, suspendu au sein de sa mère, et le *labre*, par la place qu'il occupe, peut bien compter pour une figure de plus. Enfin au-dessus de Cassandre et de Laodice, nous avons les scènes de carnage où l'on voit Néoptolème frappant encore et Priam assassiné. Les personnages, en cet endroit, ne sont pas moins de *quinze*, et c'est là un assez fort excédant sur les *douze* de l'autre côté et les *onze* de la division qui se développe au-dessous. Mais n'oublions pas que les cadavres étaient accumulés, et tenaient par conséquent moins de place que des figures animées, debout ou assises. Au-dessous, des accessoires d'une grande dimension servaient à rétablir l'équilibre avec le registre supérieur, où abondaient les figures.

Ainsi l'artiste, sans s'asservir à de purs rapports de nombre, avait pro-

[1] Théano, Glaucus, Eurymachus, Anténor, Crino, son enfant, l'âne, un enfant, trois esclaves.

[2] Phrontis et trois matelots sans nom, Ithœménès, Échœax, Politès, Strophius, Alphius, Amphialus, un enfant.

duit, entre les diverses parties de la composition, l'harmonie des pleins et des vides, complément obligatoire de la symétrie des distributions. Sans entrer prématurément dans l'étude des idées que Polygnote avait voulu rendre, nous pouvons dès à présent observer les heureuses coïncidences qu'offre le balancement des épisodes. J'ai déjà parlé de la ressemblance et du contraste qui existent entre le départ d'Anténor et celui des compagnons de Ménélas. Hélène, l'épouse infidèle, trouvant un nouveau triomphe dans la ruine de sa patrie adoptive et reprenant, par l'ascendant de sa beauté, sa place auprès de l'époux qu'elle a trahi, offre une opposition dramatique avec le malheur de la chaste Cassandre, victime d'une odieuse brutalité. On a vu l'antithèse de la vieillesse qui renonce à l'action dans Nestor, et de la bouillante jeunesse dans Épéus et dans Néoptolème. De chaque côté de ces deux héros sont, d'une part, les dépouilles des vaincus, et, de l'autre, les trophées de la mort; comme disposition pittoresque, les détails du butin répandu à terre sont une satisfaction pour l'œil, qui se reporte au point correspondant sur les monceaux de cadavres. Les Grecs blessés et prêts à partir s'accordent également bien avec les autres Grecs qui emportent un cadavre à l'extrémité opposée de la ville. Ces conséquences, tirées d'une étude préliminaire du sujet, trouveront encore leur justification dans le résultat de nos recherches sur la signification intime et précise de la composition de Polygnote.

IV.

RESTITUTION DE LA COMPOSITION DE GAUCHE.

Le résultat auquel nous sommes parvenu en étudiant la première composition de Polygnote doit rendre plus facile le travail que nous réserve la seconde. Nous savons déjà que le champ de la peinture était à gauche exactement le même qu'à droite, et nous devons chercher une ordonnance semblable à celle que nous a révélée l'examen de l'autre côté. En même temps, si l'ambiguïté des expressions dont Pausanias fait usage nous causait trop

LYCOMÉDE.
EURYALE.

DÉPART D'

(11 figures, y c

L'ANE chargé d'un coffre, et dessus un PETIT ENFANT. TROIS ESCLAVES.

ANTÉNOR. CRINO tenant un PETIT ENFANT.

BRISÉIS. DIOMÉDE. IPHIS. HÉLÈNE assise. URYBATÈS. ANTHALIS. ÉLECTRE.

TENTES ET VAISSEAU DE MÉNÉLAS.

(11 figures et plusieurs accessoires.)

AMPHIALUS enlevant une tente; à ses pieds un ENFANT.

POLITÈS, STROPHIUS et ALPHIUS, pliant la tente de Ménélas.

LE VAISSEAU. Dedans, le pilote PHRONTIS; trois PERSONNAGES sans nom. Au-dessous ITHÆMÉNÈS portant des vêtements, ÉCHOÉAX descendant le pont et tenant une hydrie.

d'embarras, nous serions autorisé, en cas de doute, à incliner dans le sens où l'autre tableau nous fait pencher.

L'auteur dit que la peinture de gauche était désignée par le nom de descente d'Ulysse aux enfers, τὸ δὲ ἕτερον μέρος τῆς γραφῆς, τὸ ἐξ ἀριστερᾶς χειρὸς, ἔστιν Ὀδυσσεὺς καταβεβηκὼς ἐς τὸν ᾅδην ὀνομαζόμενον, et la réserve qu'il fait en s'exprimant ainsi est fondée, car ce titre n'est point si exact que le précédent : *Troie détruite* est une expression qui comprend tous les sujets de l'autre composition : *Ulysse descendu dans les enfers* n'indique que le principal épisode de la seconde. On verra bientôt, par la place qu'Ulysse et ses compagnons occupent dans l'ensemble de la peinture, que ce n'était pas là le véritable sujet.

Quant à la restitution des diverses parties de la première composition, il existait jusqu'ici une certaine ressemblance entre les tentatives des précédents interprètes et la nôtre. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur le tableau qui accompagne le mémoire de M. Jahn. L'inégalité que ce critique a laissée subsister entre les deux moitiés de la rangée supérieure, n'empêche pas que ses masses n'aient du rapport avec celles qui résultent de notre appréciation. M. Welcker, moins rapproché de nous, à cause de l'idée qu'il se fait du procédé employé pour cette peinture, offre une ordonnance plus voisine de la nôtre qu'on ne serait tenté de le supposer. Seul M. Fr. Hermann s'est engagé dans une voie toute différente et où nous croyons qu'il serait inutile de le suivre. Mais dès qu'il s'agit de la seconde composition, non-seulement MM. Welcker et Fr. Hermann, mais M. Jahn lui-même, n'ont plus rien de commun avec notre restitution. Ce dernier, qui résistait assez bien d'abord à l'hypothèse des trois rangées de figures superposées, multiplie tour à tour les accumulations et les lacunes, et le premier coup d'œil jeté sur le tableau qui résume sa pensée suffit pour faire considérer ses conclusions comme impossibles.

Nous avons trouvé, dans l'étude de la précédente composition, ce qu'on peut à bon droit considérer comme une pierre d'achoppement. Tout le monde a bronché sur le sens du mot κατευθὺ, et de là est résultée une perturbation générale. Mais cette expression ne se rencontrait que vers le milieu de la description, et c'est pourquoi les diverses interprétations de la première moitié présentaient peu de divergences. Ici, au contraire, nous rencontrons

au début même de la description l'écueil contre lequel il nous semble qu'on a échoué jusqu'ici : signaler cet écueil, et en même temps mettre en œuvre la notion précieuse qui nous est fournie par le texte même dont on a si mal tiré parti, c'est là une tâche plus facile qu'il ne semblerait au premier abord.

« On voit, dit Pausanias, une eau qui doit être celle d'un fleuve, et » ce fleuve est évidemment l'Achéron ; des roseaux croissent dans son lit, » et on y remarque des poissons ou plutôt des ombres de poisson, tant » l'image en est peu indiquée. Une barque est sur ce fleuve et le nautonier » s'appuie sur les rames, » et plus loin, après que le Périégète a décrit *Charon*, avec les deux ombres de *Tellis* et de *Cléobœa* qu'il fait passer dans sa barque, il ajoute : « Sur le rivage de l'Achéron, *à peu près au-dessous*, μάλιστα ὑπὸ, » de la barque de Charon, un homme, coupable de mauvais traitements en- » vers son père, reçoit son châtiment des mains de ce père lui-même qui » l'étrangle. » Quelque habitué qu'on fût à l'élasticité des prépositions ὑπὲρ et ὑπὸ, ce μάλιστα ὑπὸ a été jusqu'ici interprété à la rigueur. On a cru généralement qu'il s'agissait de figures placées au-dessous de la barque de Charon, de façon qu'on aurait eu, dès le début, pour ainsi dire deux étages de peintures, et que les objets qui plus tard devraient être placés encore au-dessus, seraient appelés à former, contrairement à ce que nous a fourni la première composition, une troisième zone.

Quant à nous, ce qui nous frappe immédiatement, c'est la ressemblance du sujet par lequel débute la description du second tableau avec celui de la partie correspondante du premier. Nous avons en effet, des deux côtés, de l'eau, un rivage et un navire. Là était le pilote *Phrontis*, tenant deux avirons ; ici le vieux *Charon* est penché sur ses rames. Une telle symétrie n'est point le résultat du hasard. J'en tire la preuve, contre l'opinion de M. Welcker, que Pausanias, dans sa description, n'avait pas continué sa marche et pris la seconde moitié de la lesché par l'extrémité opposée à celle qu'il avait d'abord étudiée dans la première, et j'en conclus également que la barque de Charon, placée en pendant du navire de Ménélas, n'avait de même rien au-dessus, et ornait aussi une bande de peintures qui s'avançait en prolongement de l'hémicycle.

Du côté droit, nous avions, outre le navire de Ménélas déjà remis à flot,

une portion du rivage, où d'autres compagnons du roi de Lacédémone étaient occupés à enlever les tentes. Au côté gauche, le rivage n'était pas non plus inoccupé. On y voyait le groupe du fils impie puni par son père, et, de plus, une espèce de furie qui présentait le poison à un homme coupable d'attentats sacriléges... *τούτου πλησίον ἱερὰ σεσυληκὼς ἀνὴρ. ὑπέσχε δίκην· γυνὴ δὲ ἡ κολάζουσα αὐτὸν φάρμακα, ἄλλα τε καὶ ἐς αἰκίαν οἶδεν ἀνθρώπων.* Ce dernier groupe complète la ressemblance matérielle des deux sujets. On voit de chaque côté, sur le rivage, des figures en nombre à peu près égal. A droite, nous comptons seulement en plus un enfant : ces figures se livrent à des mouvements actifs d'une part, violents de l'autre. La barque de Charon ne paraît pas avoir renfermé plus de trois personnages, et nous avons conjecturé qu'on devait en compter six dans le navire de Ménélas; mais sur les cinq que nous y plaçons, il y avait au moins deux enfants qui tenaient peu d'espace, et quant au sixième, placé sur la planche d'abordage, il semble répondre, pour l'espace qu'il occupe, aux roseaux du second tableau qui, sans doute, formaient un accessoire d'une assez grande importance.

La principale différence, c'est que la barque de Charon, évidemment moins grande que le navire de Ménélas, et dépourvue de mât et d'antennes, devait être placée sur un plan comparativement plus élevé. La ligne de séparation du fleuve et du rivage s'étendait obliquement entre la barque et les deux groupes des suppliciés, et c'est pourquoi, après les poissons et les roseaux, ces derniers personnages paraissaient au premier plan : c'est ce qu'explique très-clairement l'expression *ὑπὸ* accompagnée de l'adverbe d'approximation *μάλιστα*, qui la réduit à sa juste valeur.

La place du personnage qui vient ensuite, *Eurynomus*, création allégorique sur laquelle nous reviendrons dans l'appréciation du sujet, est indiquée par cette phrase : *ἔστι δὲ ἀνωτέρω τῶν κατειλεγμένων Εὐρύνομος.* Plus loin, on lit encore, à propos des compagnons d'Ulysse : *τῶν δὲ ἤδη μοι κατειλεγμένων εἰσὶν ἀνώτεροι τούτων.* Si l'on prenait ces expressions au pied de la lettre, il faudrait en conclure qu'Eurynomus, placé au-dessus des personnages énumérés jusque-là, c'est-à-dire Charon, les passagers et les suppliciés, aurait formé par-dessus, *ἀνωτέρω*, un troisième registre, surmonté d'un quatrième qui se serait étendu à la fois sur Eurynomus et les figures indiquées en premier lieu. Mais

nous savons heureusement à quoi nous en tenir sur la valeur de l'adverbe ἄνω, ἀνωτέρω; il a la même extension que la préposition ὑπὲρ et peut s'entendre aussi dans le sens de *par delà*. Eurynomus, qui était assis, devait d'ailleurs être relégué au second plan; mais il n'est pas permis de le mettre entre les deux groupes de suppliciés, car les deux figures qui suivent sont placées d'une manière expresse, immédiatement après lui : ἐφεξῆς δὲ μετὰ τὸν Εὐρύνομον...

Ces deux figures étaient celles d'*Augé*, mère de Télèphe, et d'*Iphimédie*, mère des Aloades Otus et Éphialtès. Jusqu'ici nous avions eu l'entrée de l'enfer et son aspect en quelque sorte extérieur; à partir des héroïnes que je viens de nommer commençait une image adoucie et poétique de l'empire d'Hadès, image sur l'origine et le caractère de laquelle j'aurai plus tard à m'expliquer. C'est aussi par Augé et Iphimédie que semble avoir débuté la peinture de l'hémicycle, et nous devons nous attendre à rencontrer désormais l'indication des figures du registre supérieur. En effet, Pausanias nous dit qu'on voyait les compagnons d'Ulysse, *Périmédès* et *Eurylochus*, apportant des béliers noirs pour victimes, placés au-dessus des figures énumérées jusque-là, τῶν δὲ ἤδη μοι κατειλεγμένων.... ἀνώτεροι, et dans cet endroit l'on doit prendre l'adjectif ἀνώτερος dans le sens complet de supériorité. Mais on ne saurait croire que Périmédès et Eurylochus aient surmonté toutes les figures déjà décrites. Mis sans doute au-dessus d'Augé et d'Iphimédie, ils occupaient une place supérieure à celle des personnages précédemment énumérés, sans pour cela qu'il fût nécessaire que l'espace qui s'étendait au-dessus de la barque de Charon, des suppliciés et d'Eurynomus, eût été réservé à la peinture.

Le registre supérieur offre successivement les mêmes particularités que celui de dessous : d'abord des personnages qui entrent dans l'enfer, là Charon et sa barque, ici les compagnons d'Ulysse; ensuite des supplices et des allégories : en bas les deux groupes des suppliciés et Eurynomus, en haut *Ocnus* et son âne, suivi de *Tityus*, dont la figure à peine tracée indiquait, par les signes de l'épuisement, un supplice à peine interrompu. De même qu'Eurynomus, Tityus était suivi de deux héroïnes, *Phèdre* et *Ariadne*, dont la première touchait au groupe d'Ocnus, ἐγγυτάτω τοῦ στρέφοντος τὸ καλώδιον, ce qui prouve que Tityus était au second plan et qu'on n'apercevait qu'une partie

de son corps, οὐδὲ ὁλόκληρον εἴδωλον. Par suite de la disposition réciproque des deux registres, et quoiqu'au-dessus, les personnages qui rentraient dans les supplices et les allégories occupassent un moindre espace, les habitantes de l'Élysée commençaient sur la bande d'en haut, plus loin que celles de la zone inférieure, et c'est ce que fait entendre Pausanias, quand il dit qu'au *dessous* de Phèdre, ὑπὸ δὲ τὴν Φαίδραν, on voyait *Chloris* assise sur les genoux de *Thyia*. Mais, pas plus que lorsqu'il a été question de la position relative d'Hélénus et d'Hélène, il ne faut entendre ici une subordination perpendiculaire. L'auteur, après avoir poussé sa description du registre supérieur jusqu'au premier groupe des héroïnes qu'on y rencontre, revient à celui d'en bas, qu'il avait abandonné au même point, et comme Chloris et Thyia venaient après Augé et Iphimédie, il suffit que Chloris, au rang de dessous, n'ait pas été très-éloignée de Phèdre, qui appartenait à la bande d'en haut, pour que l'auteur de la description ait indiqué ces deux figures comme étant l'une au-dessous de l'autre. Ce rapprochement était d'ailleurs favorisé par la position réciproque des deux figures. Phèdre, sur une balançoire, avait le visage tourné vers la gauche et devait s'enlever vers la droite. Chloris, au contraire, assise sur les genoux de Thyia, regardait la droite (car je n'admets pas le rapprochement qu'on a fait de ce groupe avec celui du fronton du Parthénon représentant Cérès et Proserpine [1]), et son dos terminait très-probablement, vers la gauche, cette partie de la peinture; il est à remarquer en effet que, malgré le silence de l'auteur, le sens dans lequel les figures étaient tournées se déduit souvent de leur rapport avec des figures voisines : c'est ainsi que nous apprenons qu'Ocnus était à gauche et non à droite de son âne, le visage dirigé vers la droite, puisque Phèdre, malgré l'interposition de Tityus, touchait presque à la personnification du labeur inutile.

Maintenant, qu'il me soit permis de relier entre eux tous les personnages qui se suivent dans un même registre, ainsi que je l'ai fait en analysant la seconde moitié de la composition de droite, au lieu d'obéir au caprice de Pausanias, dont le regard se porte tantôt en haut tantôt en bas, de manière à rendre l'enchaînement du sujet difficile à comprendre. Le registre supé-

[1] Le motif de cette opinion sera développé quand je traiterai la question du sujet.

rieur offre, en tenant compte des liens d'idées que nous examinerons plus tard, une certaine unité de composition. Il commence par les compagnons d'Ulysse et se termine, avant le groupe central, par l'action même qu'Ulysse accomplit dans les enfers. Nous avons déjà vu qu'entre le roi d'Ithaque et ses compagnons se plaçaient, à partir de la gauche, Ocnus et son ânesse, Tityus et le groupe de Phèdre et d'Ariadne. Ces deux dernières héroïnes sont suivies de *Tyro*, fille de Salmonée, assise sur un rocher ou sur un cube de pierre [1] et d'*Ériphyle* debout, enveloppée dans sa draperie. Après Ériphyle (ὑπὲρ δὲ τὴν Ἐριφύλην) vient *Ulysse* accompagné d'*Elpénor;* il est assis sur ses talons et étend son épée sur la fosse, de l'autre côté est *Tirésias* qui s'approche, et derrière Tirésias, *Anticlée*, la mère d'Ulysse, assise ἐπὶ πέτρας.

Que si nous reprenons la rangée inférieure au point où nous l'avons laissée, après Thyia et Chloris (Pausanias dit παρὰ δὲ τὴν Θυίαν, parce que les pieds de celle-ci devaient s'étendre au delà de la figure de Chloris, assise sur ses genoux), se montrent *Procris* et *Clymène*, les deux épouses de Céphale, toutes deux debout et se tournant le dos. Vient ensuite, en se dirigeant toujours vers le centre, ἐσωτέρω δὲ τῆς Κλυμένης, *Mégare*, l'épouse d'Hercule, et la relation de cette dernière figure avec la rangée d'en haut est fixée avec précision par les termes dont Pausanias fait usage, en parlant de Tyro et d'Ériphyle, γυναικῶν δὲ τῶν κατειλεγμένων ὑπὲρ τῆς κεφαλῆς. Entre Phèdre et Ériphyle se plaçaient deux figures, Ariadne et Tyro. Entre Chloris et Mégare il y en avait deux aussi, Procris et Clymène. La relation que l'auteur établit entre Phèdre et Chloris se trouve donc confirmée une seconde fois, et en bas comme en haut. Pour arriver au groupe du centre, nous avons quatre figures à énumérer, d'abord au-dessous d'Ulysse, κατωτέρω δὲ τοῦ Ὀδυσσέως, Thésée et Pirithoüs, assis sur des trônes, non pas enchaînés, mais l'un, le fils d'Égée, tenant et contemplant avec tristesse son épée et celle de son compagnon, devenues des armes inutiles entre ses mains, l'autre, portant ses

[1] Ἐπὶ πέτρας καθεζομένη. On se presse trop, dans cette dernière occasion comme dans d'autres semblables, à traduire πέτρας par *rocher*. Les anciens peintres, de même que les sculpteurs, donnaient souvent des blocs de pierre équarris pour support à leurs figures. On peut en voir un exemple remarquable dans la belle peinture d'Herculanum (t. II, tav. XI), copiée certainement d'un original des anciennes écoles, et qui représente, selon mon opinion, une nymphe, une muse et *Télété* ou l'initiation personnifiée.

regards sur Thésée. Enfin cette partie de la composition se termine, ἐφεξῆς, par le groupe des filles de Pandarée, *Camiro* et *Clytie* jouant aux osselets. Depuis Périmédès jusqu'à Anticlée, nous comptons douze figures, exactement comme à la partie correspondante de la première composition. La rangée d'en bas nous offre, à partir d'Augé jusqu'à Clytie, onze personnages, c'est-à-dire un de moins seulement que dans le même espace de l'autre côté, et un aussi de moins que par dessus. Quelques accessoires de plus, tels que les trônes de Thésée et de Pirithoüs, qui avaient sans doute de l'importance, une tendance plus grande à l'espacement des figures, suffisent pour expliquer cette très-légère différence.

Après les filles de Pandarée, μετὰ δὲ τοῦ Πανδάρεω τὰς κόρας, Pausanias fait une division particulière des cinq héros suivants : *Antiloque*, fils de Nestor, *Agamemnon*, *Protésilas*, *Achille* et *Patrocle*. Ces trois derniers formaient un groupe ainsi disposé, Achille assis au centre, Patrocle à droite, debout au-dessus de son ami, ὑπὲρ δὲ τὸν Ἀχιλλέα ἑστηκώς, et Protésilas à gauche, tournant ses regards vers Achille, πρὸς Ἀχιλλέα ἀφορᾷ καθεζόμενον. Mais de ces rapprochements il ne s'ensuit pas qu'Agamemnon et Antiloque aient aussi accordé leur attention au fils de Pélée. L'attitude d'Antiloque décrite avec précision, debout, un pied posé sur le rocher ou la pierre, ἐπὶ πέτρας, la face et la tête dans les deux mains, offre une pantomime de tristesse, et fait penser à un homme absorbé dans ses réflexions, et qui ne s'occupe pas des autres. Quant à Agamemnon, si le texte fort singulier et difficile à construire n'a pas subi d'altérations en cet endroit, l'espèce de béquille qu'il a sous l'aisselle gauche et le bâton qu'il tient de plus avec les deux mains, καὶ ταῖς χερσὶν ἐπανέχων ῥάβδον, n'ont d'explication possible que dans l'intention qu'aurait eue l'artiste de représenter le roi des rois se soutenant à peine, après le crime dont il avait été victime. Je me crois donc autorisé, quand bien même j'aurais tort de penser qu'Antiloque et Agamemnon étaient tournés en face l'un de l'autre, à détacher ces deux figures pour en faire, dans le registre inférieur, le centre de la composition.

Pausanias ajoute que ὑπὲρ αὐτούς, c'est-à-dire au-dessus des cinq héros qu'on vient d'énumérer, se voyaient *Phocus* et *Iaséus*. Phocus est dans la première jeunesse, μειράκιον; Iaséus, au contraire, représenté barbu, γενείων δὲ εὖ ἔχει, a

l'apparence de l'âge viril. Il prend la main gauche de Phocus, et contemple l'anneau qu'il lui avait donné. Ce groupe suivait immédiatement la figure d'Anticlée, et il ne pouvait occuper en haut tout l'espace qui appartenait en bas à cinq figures; j'en conclus que Phocus et Iaséus étaient particulièrement placés au-dessus d'Agamemnon et d'Antiloque, et que, par conséquent, ils jouaient le même rôle de figures centrales de la composition.

Après qu'il a décrit Phocus et Iaséus, Pausanias désigne encore trois personnages de la rangée supérieure : c'est d'abord, ὑπὲρ τούτους, au delà de ce groupe, *Mœra*, fille de Prœtus, assise sur le rocher, ἐπὶ πέτρᾳ, puis *Actéon* et sa mère *Autonoé;* ceux-ci ont chacun une nébride à la main, et sont assis sur une peau de même nature. Un chien aux pieds d'Actéon rappelle et la vie et la fin du héros. L'auteur redescend alors à la peinture inférieure; mais nous laissons de côté, pour le moment, cette partie de son exposé, et nous continuons de suivre sa trace aussitôt qu'il en revient au registre d'en haut, εἰ δὲ ἀπίδοις πάλιν ἐς τὸ ἄνω τῆς γραφῆς; c'est là qu'il place après Actéon, ἐφεξῆς τῷ Ἀκταίωνι, la réunion des ennemis d'Ulysse, τοῦ Ὀδυσσέως τοὺς ἐχθροὺς, c'est-à-dire *Ajax de Salamine, Palamède* et *Thersite* jouant aux dés, inventés par le second de ces héros, puis l'autre *Ajax* qui les regarde. Le fils d'Oïlée est suivi, ἢ ὁ τοῦ Οἰλέως Αἴας, de *Méléagre*. Nouveau retour à la rangée inférieure, et ce n'est qu'après un long intervalle que l'auteur, ayant désigné deux femmes choisies pour représenter ceux qui n'ont pas été initiés, marque comme étant au-dessus de ces femmes, τῶν γυναικῶν ἀνωτέρω τούτων, *Callisto*, fille de Lycaon, *Nomia* et *Péro*, fille de Nélée. L'expression est la même, mais la signification est différente : dans le second exemple, ἀνωτέρω désigne bien le rang supérieur par rapport à celui de dessous. J'ai déjà dit que, de l'aveu de tous les interprètes, il fallait admettre cette étonnante élasticité dans les expressions du Périégète. Nous plaçons donc après Méléagre, Callisto, autre chasseresse, assise sur la peau d'une ourse, et les pieds reposant sur les genoux de Nomia, τοὺς πόδας δὲ ἐν τοῖς Νομίας γόνασιν ἔχει κειμένους, ce qui ne peut s'expliquer que par une disposition des deux figures en sens inverse et sur deux plans différents. Quant à Péro, rien n'indique en particulier ni son attitude, ni ses attributs.

Après Callisto et ses compagnes, μετὰ δὲ τὴν Καλλιστὼ, καὶ ὅσαι σὺν ἐκείνῃ γυναῖκες,

on voyait un rocher escarpé, κρημνοῦ τε σχῆμά ἐστιν, et *Sisyphe*, fils d'Éole, s'efforçant d'élever sa pierre au-dessus du précipice. Depuis le groupe central d'Iaséus et Phocus, nous avons compté onze personnages et Sisyphe est le douzième. Ce nombre indique que nous sommes arrivés au bout de l'hémicycle et de la rangée supérieure. A l'autre extrémité, les compagnons d'Ulysse arrivaient avec les victimes, plus bas Charon traversait le fleuve infernal pour faire entrer des âmes. Dans la description, le rocher est indiqué après *Péro*, Sisyphe après le rocher; il faut en conclure qu'il était tourné du côté des nymphes, et que, par conséquent, il paraissait entrer dans le tableau au lieu d'en sortir.

Je reprends la description du registre d'en bas, et je trouve après Patrocle, ἑφεξῆς μετὰ τὸν Πάτροκλον, *Orphée* assis, touchant d'une main la cithare et de l'autre froissant les feuilles du saule aux pieds duquel il est assis; de l'autre côté de l'arbre, et appuyé contre la tige, est un personnage du nom de *Promédon*. Tout auprès de Promédon, κατὰ τοῦτο τῆς γραφῆς, se montre *Schédius*, le chef des Phocidiens au siége de Troie; il est couronné de gazon et tient une courte épée, ἐγχειρίδιον, à la main. A ses côtés, μετὰ τοῦτον, est *Pélias*, avec une barbe et des cheveux blancs; il est assis sur un trône et regarde Orphée, d'où l'on peut conclure que Schédius était debout et tourné en sens inverse. *Thamyris*, assis auprès de Pélias, ἐγγύς τε καθεζομένῳ τοῦ Πελίου, se distingue par les signes de la cécité. Ses cheveux et sa barbe longs et négligés font voir l'abattement de son esprit, il a jeté à ses pieds sa lyre, dont les chevilles sont rompues et les cordes brisées. Après Thamyris, ὑπὲρ τούτου (Pausanias va revenir immédiatement après à la rangée supérieure, εἴ δὲ ἀπίοις.... ἐς τὸ ἄνω τῆς γραφῆς), on aperçoit le groupe de *Marsyas* et d'*Olympus*. Marsyas est assis ἐπὶ πέτρας, et Olympus, auprès de lui, sous les traits d'un bel adolescent, παιδὸς ὡραίου, semble attentif à une leçon de flûte. Cette description a trop de conformité avec la peinture d'Herculanum, publiée, tome I^er^, tav. IX, pour qu'on ne reconnaisse pas dans ce dernier tableau, d'un caractère grandiose, une imitation de Polygnote. La tête d'Olympus y est de profil, et le Marsyas, dont le visage n'est pas même de trois quarts, pouvait aussi se présenter de profil dans la peinture originale. Or Marsyas, à Herculanum, est assis sur un bloc de pierre, ce qui fournit une nouvelle confirmation à l'appui de la manière dont nous interprétons l'expression ἐπὶ πέτρας.

Toutefois ce groupe de Marsyas et d'Olympus ne pouvait occuper un grand espace, et nous devons de toute nécessité le mettre sur le second plan. Nous avons vu précédemment, en étudiant la première moitié de cet hémicycle, que Pausanias avait mis Phèdre immédiatement après Ocnus, sans tenir compte du personnage intermédiaire de Tityus, relégué vers le fond. Ici la même singularité nous frappe; car lorsque l'auteur, après avoir décrit Méléagre, redescend au registre inférieur, ἐν δὲ τοῖς κάτω τῆς γραφῆς, il montre *Hector* assis après le thrace Thamyris, μετὰ τὸν Θρᾷκά εἰσι Θάμυριν, d'où il résulte : ou qu'à cette place seulement se trouvait une rangée intermédiaire pour y placer Marsyas et Olympus, ce que repousse péremptoirement le reste de la description, ou qu'il ne paraissait qu'une partie du corps de Marsyas, ce que rend vraisemblable la peinture d'Herculanum, où les jambes de ce personnage semblent terminées dans un goût moins élevé et plus moderne que le reste du tableau.

Hector, assis les deux mains autour du genou gauche dans l'attitude de la douleur, a pour voisin, μετὰ δὲ αὐτὸν, *Memnon* assis, ἐπὶ πέτρᾳ, et *Sarpédon* est tout contre Memnon, συνεχὴς τῷ Μέμνονι. Sarpédon, certainement assis, quoique Pausanias ne le dise pas, a le visage dans les deux mains (attitude qui lui fait partager le désespoir d'Hector), et Memnon, barbu comme les deux autres héros ennemis des Grecs, a l'une de ses mains posées sur l'épaule de Sarpédon. Le fils de l'Aurore, comme prince de l'Orient, se distingue par une chlamyde richement brodée. Les oiseaux appelés Memnonides forment le sujet de cette broderie. Un petit nègre est auprès de lui.

Depuis Protésilas jusques et y compris Memnon, nous avons compté quatorze figures. Dans le registre supérieur, immédiatement au-dessus, nous n'avons relevé que douze personnages, mais il faut tenir compte et du rocher de Sisyphe et du cube ou de la table sur laquelle Palamède et Thersite jouent aux dés. Nous devons donc être, pour le bas comme pour le haut, à la fin de l'hémicycle, et le reste appartient sans doute à la prolongation du champ de la peinture sur le quatrième côté. Cependant, si l'on pouvait nous contester la manière dont nous entendons souvent et ὑπὲρ et ἄνω, nous tomberions ici dans un étrange embarras. Car d'abord il faudrait placer Pâris et Penthésilée au-dessus de Sarpédon et de Memnon, ὑπὲρ δὲ τὸν Σαρπηδόνα τε καὶ Μέμνονα, puis les deux femmes étrangères à l'initiation s'élèveraient sur Penthésilée, ὑπὲρ τὴν Πενθεσίλειαν.

Ce ne serait pas tout, car Callisto et ses compagnes réclameraient une place au-dessus de ces femmes, τῶν γυναικῶν ἀνωτέρω τούτων, ce qui produirait un échafaudage de quatre peintures l'une sur l'autre. Qui, sans une rigoureuse attention et un plan bien arrêté, résisterait à un tel désordre dans les indications du Périégète?

Pour nous, c'est une obligation que d'entendre les deux premiers ὑπὲρ dans le sens que l'évidence nous a déjà fourni à tant de reprises. Nous plaçons en conséquence *Pâris* et *Penthésilée,* complément de la réunion des défenseurs de Troie, *au delà* de Memnon, et les *deux femmes non initiées,* considérées par conséquent comme barbares, *au delà* de Pâris et de Penthésilée. Quant à Callisto et à ses compagnes, elles sont bien, nous l'avons déjà reconnu, au-dessus des deux femmes non initiées; mais cela ne peut s'entendre d'une superposition exacte. L'auteur avait laissé la description du registre d'en haut après l'indication de Méléagre. Il a décrit de suite les personnages du registre inférieur, c'est-à-dire les cinq défenseurs de Troie. Un motif, que nous n'avons fait qu'indiquer et que nous rechercherons plus curieusement dans la cinquième partie de notre travail, le porte à ne pas séparer Pâris et Penthésilée des non initiées. Puis ayant à compléter l'exposé du rang supérieur, il y remonte à Callisto et dit, d'une manière incomplète, mais rigoureusement suffisante, que la place de Callisto et de ses compagnes, dont il n'avait pas encore parlé, était au-dessus des *non initiées.* Dans cette circonstance, par un procédé dont nous avons déjà remarqué l'emploi, il revient sur ses pas : ἀνωτέρω, outre la valeur d'*au delà,* a trait principalement à la différence des deux registres.

Pâris, imberbe, fait avec les mains le geste (κρότος) de Sardanapale, auquel un Grec doit trouver un caractère de grossièreté, οἷος ἂν γένοιτο ἀνδρὸς ἀγροίκου κρότος. Par le bruit de ses mains, il voudrait attirer à lui Penthésilée, mais celle-ci, représentée sous les traits d'une vierge armée de l'arc scythique, avec une peau de panthère sur les épaules, dédaigne les avances du favori de Vénus. Quant aux deux femmes qui figurent sans doute parmi les Grecs les êtres exclus de l'initiation, l'une est belle et jeune, l'autre avancée en âge. Les vases brisés qu'elles tiennent à la main laissent échapper l'eau qu'elles s'efforcent d'emporter. Elles n'ont pas, comme les autres figures, les inscriptions

qui les désignent nommément, mais une légende commune que M. Welcker a très-heureusement restituée : AI AMYHTOI, *les non initiées*. Déjà l'examen de la zone d'en bas, à partir du groupe central, nous avait fourni deux figures de plus qu'il ne nous en fallait pour compléter l'hémicycle. Par conséquent, Pâris et Penthésilée se trouvaient ou sur la limite ou tout à fait en dehors de l'extrémité du registre supérieur. Pour remplir la partie excédante et correspondant à Eurynomus, aux suppliciés et à la barque de Charon, nous avons déjà quatre ou au moins trois figures. Celles qui devaient suivre les non initiées sont annoncées, sans transition, exactement comme il est arrivé plus haut pour la maison d'Anténor, ἔστι δὲ καὶ πίθος ἐν τῇ γραφῇ, *il y a aussi un pithos dans la peinture*, mais les personnages qui se groupaient autour de ce *pithos* offrent une analogie si évidente avec l'occupation des *non initiées*, qu'il faut nécessairement les envisager comme placés les uns à la suite des autres.

On voyait en cet endroit quatre figures, un vieillard et un enfant, une jeune femme et une vieille. Les trois premières portaient de l'eau, la dernière avait son hydrie brisée, mais ce qui restait d'eau dans le tesson, elle le versait dans le *pithos*. Nulle inscription ne paraît avoir accompagné ces quatre figures, mais Pausanias avait lieu de penser qu'elles désignaient ceux qui avaient violé les mystères d'Éleusis, εἶναι καὶ τούτους τῶν τὰ δρώμενα Ἐλευσῖνι ἐν οὐδενὸς θεμένων λόγῳ. Entre ceux qui se voyaient exclus du sort des bienheureux (εὐδαιμονία) pour n'avoir pas été admis à l'initiation, et ceux sur qui pesait un supplice pareil à celui des Danaïdes, à cause de leur mépris pour les mystères, soit qu'en effet ils les eussent violés, soit qu'ils eussent négligé de s'en faire instruire (car l'expression de l'écrivain se prête à l'une et l'autre explication), la distance n'était pas considérable ; et si l'on se rappelle que la vieille, placée auprès du *pithos*, avait, comme les deux non initiées, puisé de l'eau dans un vase cassé, ou, ce qui revient au même, cassé son vase après l'avoir rempli, on en vient à conclure que ces divers groupes formaient une même composition que le Périégète a, par un motif particulier, décrite par fragments, et sans en indiquer positivement la liaison.

Pour achever la rangée d'en bas du côté gauche, en se dirigeant vers la droite, il ne nous reste plus qu'une seule figure à rappeler, c'est celle de *Tantale*. Pausanias se contente de dire qu'outre le genre de supplice décrit

par Homère, le roi de Lydie était encore sous le coup de la terreur perpétuelle que lui causait le rocher suspendu sur sa tête. Mais il suffit de cette mention d'Homère pour faire comprendre que Tantale était représenté dans l'eau à mi-corps, avec un rocher au-dessus de lui. Cette position le mettait naturellement au-dessous du pithos, ὑπὸ τούτῳ δὲ τῷ πίθῳ, et cette dernière remarque achève d'éclaircir la difficulté qui se rapporte au tableau correspondant. Là le navire de Charon était au second plan, et le rivage s'étendait au-dessous du cours de l'Achéron. Au premier plan, et par conséquent plus bas que la barque de Charon, ὑπὸ τοῦ Χάρωνος τὴν ναῦν, se trouvaient les groupes des suppliciés; à l'autre extrémité, les non initiés et les contempteurs des mystères, soumis aussi à un supplice, étaient peints sur un plan relevé, et l'eau, du milieu de laquelle s'élevait le corps de Tantale, avait son niveau plus bas que le terrain qui supportait le *pithos*. Il va sans dire que Tantale, placé comme Sisyphe à l'extrémité d'un registre, avait le visage tourné du côté des contempteurs de l'initiation d'Éleusis. Dans le système adopté pour l'exécution des accessoires à l'époque de Polygnote, le rocher qui le menaçait devait faire corps avec le sol foulé par les figures occupées autour du pithos, et quelques-unes d'entre elles, pour remplir leurs vases, descendaient nécessairement au niveau de l'eau dans laquelle Tantale était plongé. Sur ce point, pas plus qu'aux trois autres extrémités de la composition de gauche, aucun des personnages ne devait faire mine de sortir du tableau.

En additionnant Pâris et Penthésilée, les deux non initiées, les quatre contempteurs des mystères d'Éleusis et Tantale, nous avons neuf figures qui répondent aux huit du côté de Charon, aux dix du départ d'Anténor et aux onze des préparatifs faits par les compagnons de Ménélas. Ce dernier résultat complète donc l'harmonie de distribution qui existait entre les deux compositions. Les pleins et les vides y étaient répartis avec symétrie, mais sans cette servilité des pendants qui nuit à la souplesse dans l'agencement des figures. Le nombre plus considérable des compagnons de Ménélas, et l'accumulation des cadavres dans la partie supérieure, à gauche de la première composition, donnaient un excédant de nombre pour ce côté. On y comptait environ soixante-dix-huit figures : je dis environ, car le nombre des matelots de Ménélas et des esclaves d'Anténor n'est pas relaté avec précision. D'après notre supputation,

la composition de gauche n'aurait compté que soixante et onze figures, par conséquent sept de moins que la première. Mais l'importance des accessoires aux deux extrémités explique cette différence. Elle est moins sensible si, faisant abstraction des deux prolongements, on ne tient compte que des personnages compris dans l'hémicycle. A gauche, j'en compte cinquante-quatre, à droite, cinquante-six. Ces coïncidences ne peuvent être le résultat du hasard, et je les considère comme une dernière preuve à l'appui de l'arrangement que je propose. L'étude du sujet en lui-même achèvera, j'espère, de répandre la lumière sur cette difficile question.

V.

DU SENS ET DE L'INTENTION DES COMPOSITIONS DE POLYGNOTE.

En suivant, dans la IIIe et la IVe partie de ce Mémoire, l'énumération des personnages dessinés par Polygnote, le lecteur a dû se demander à chaque pas quel était le lien qui réunissait ces divers épisodes, et s'il était possible, après avoir restitué la place de chaque groupe, de se faire une idée complète, ou au moins approximative, de la pensée qui avait inspiré au peintre ces deux vastes compositions.

On voudrait savoir : 1° s'il a existé une unité de plan pour la décoration de la lesché, c'est-à-dire si les deux moitiés avaient un rapport nécessaire l'une avec l'autre; 2° si le peintre voulut réaliser par le pinceau les conceptions de la poésie, embellir la tradition locale, ou exprimer d'une manière allégorique des idées relatives à la mort et à la destinée de l'âme humaine dans l'autre vie, en un mot, s'il prétendit faire une composition poétique, historique ou religieuse.

C'est à ces questions que nous allons nous efforcer de répondre.

En voyant d'un côté la destruction de Troie, de l'autre un épisode de la

).	SISYPHE.

LA BARQUE DE CHARON

(8 figures.)

BARQUE conduite par CHARON, dans laquelle sont TELLIS et CLÉOBŒA.	FILS puni par son PÈRE.	S.	HECTOR. SARPÉDON. MEMNON. PETIT NÈGRE.

ENNEMIS DES MYSTÈRES.

(9 figures.)

PARIS. PENTHÉSILÉE.	Deux FEMMES (αἱ ἀμύητοι) portant des HYDRIES. Le PITHOS.	VIEILLARD. ENFANT.	Deux autres FEMMES.	TANTALE.

vie d'Ulysse, la première idée qui se présente à l'esprit, c'est que Polygnote avait été chercher ses inspirations dans les deux grands monuments de la poésie épique chez les Grecs. D'un côté nous trouvons Néoptolème, le fils d'Achille, à côté d'Ulysse : de l'autre, Ulysse, descendant aux enfers, y rencontre Achille lui-même parmi les ombres. Ce sont là des rapports réels entre les deux moitiés de la décoration; mais suffisent-ils pour rendre compte de la multiplicité des détails? D'ailleurs la prise de Troie n'a été chantée qu'indirectement par Homère, et si l'artiste, en traitant le second sujet, a pu suivre les indications de l'Odyssée, il n'a trouvé, pour se guider dans l'arrangement du premier, que des continuateurs de l'Iliade, immensément inférieurs au modèle, et offrant entre eux de choquantes contradictions.

Il résulte de ces remarques que les deux compositions avaient un certain rapport, mais que pour le découvrir, il ne suffit pas de chercher dans les sources poétiques les éclaircissements qu'elles peuvent fournir.

Les peintres grecs, à l'époque où vivait Polygnote, avaient l'habitude de joindre des inscriptions explicatives aux figures retracées par leur pinceau : les vases peints fournissent la preuve de cet usage, et nous apprenons par Pausanias que les plus illustres artistes donnaient à cet égard l'exemple à ceux qui s'occupaient des applications secondaires de la peinture. Le Périégète a rapporté fidèlement tous les noms inscrits au-dessus ou à côté des personnages dans les deux compositions de la lesché; il a noté les figures qui en étaient dépourvues, et le contrôle qu'il a fait de ces inscriptions, à l'aide des sources auxquelles le peintre avait puisé, doit servir à nous éclairer sur le degré de docilité ou d'indépendance dont il avait fait preuve en combinant les éléments empruntés à la poésie.

Je remarque dès l'abord le nombre vraiment extraordinaire de noms qui, pour Pausanias, ne pouvaient se rattacher à aucune origine connue. L'auteur de la description avait sous les yeux la petite Iliade et sa suite, intitulée *Destruction de Troie*, Ἰλίου πέρσις, qu'il attribue à Leschès; un autre ouvrage de Stésichore d'Himère sur le même sujet et portant le même titre; le poëme intitulé *les Retours*, οἱ Νόστοι, et l'épopée qu'on appelait *Cypria*. Il ne se contente pas de recourir aux poëtes, il consulte même les logographes (XXVI, 1),

οὐκ οἶδα οὔτε ποιητὴν, οὔτε ὅσοι λόγων συνθέται), et malgré ces recherches, il ne sait à quelle autorité rattacher bien des noms qu'il relève. *Électre* et *Panthalis*, les suivantes d'Hélène, n'ont rien de commun avec celles qui, dans Homère, accompagnent sur la muraille de Troie l'infidèle épouse de Ménélas. *Élassus*, que frappe Néoptolème, est pour l'observateur antique un guerrier tout à fait inconnu, ὅστις δὴ ὁ Ἔλασσος. *Pélis*, renversé sur un monceau de cadavres; *Léocrite*, tué par Ulysse, et rangé aussi dans le nombre des morts; le *Laomédon*, qu'emporte *Sinon*, joint à *Anchialus*, et l'*Érésus* couché à leurs pieds, sont exactement dans le même cas; et, à propos des deux derniers, l'auteur a soin de faire remarquer qu'à sa connaissance aucun poëte ne les avait chantés. Τὰ δὲ ἐς Ἔρεσόν τε καὶ Λαομέδοντα, ὅσα γε ἡμεῖς ἐπιστάμεθα, ἦσεν οὐδείς. Même observation à l'égard de *Xénodice*, l'une des captives, dont le nom ne se retrouvait ni dans les poëtes, ni dans les logographes; enfin, à l'égard des noms de trois autres captives, *Métioché*, *Pisis* et *Cléodice*, Pausanias émet une opinion qu'il avait déjà exprimée en parlant des compagnons de Ménélas autres que Phrontis, c'est-à-dire *Ithæménès*, *Échœax*, *Polités*, *Strophius*, *Alphius* et *Amphialus*. « A mon sens, dit-il, tous ces noms sont de la compo- » sition de Polygnote. » (XXV, 2.) Τῶν δὲ ἄλλων (ἐμοὶ δοκεῖν) τὰ ὀνόματα συνέθηκεν αὐτὸς ὁ Πολύγνωτος. (XXVI, 1.) Τῶν δ' ἄλλων (ἐμοὶ δοκεῖν) συνέθηκε τὰ ὀνόματα ὁ Πολύγνωτος.

L'indépendance de l'artiste ne se bornait pas au choix des noms qu'il avait adaptés à ses personnages. Pausanias s'étonnait qu'il eût placé *Créuse* au nombre des captives emmenées par les Grecs, sans égard pour la tradition qui présentait cette épouse d'Énée comme soustraite à l'esclavage par Vénus et par la Mère des Dieux. On croit apercevoir une intention critique du même genre, dans la remarque que l'auteur de la description fait à propos de Médésicaste, l'une des captives : suivant le témoignage d'Homère, cette fille naturelle de Priam s'était expatriée pour épouser, dans Pedæum, Imbrius, fils de Mentor. Mais s'il a voulu inférer de ce rapprochement que Médésicaste, établie hors de Troie, ne devait pas se trouver dans cette ville lorsqu'elle fut prise, il a commis une erreur; car Homère ajoute, dans le passage cité, qu'Imbrius était venu se joindre aux défenseurs de Troie, aussitôt après l'arrivée des Grecs, et que Priam le traitait comme un de ses fils. Après qu'il eut succombé sous les traits de Teucer, sa veuve dut rester auprès

du vieux roi, son père, et le peintre se trouve ainsi justifié de l'avoir placée au nombre des captives. Toutefois, ce qui paraît certain, c'est qu'Homère seul en avait parlé, et que son nom n'avait été répété par aucun des continuateurs de l'Iliade.

Si nous passons maintenant à la seconde composition, nous nous trouvons, grâce à l'Odyssée, sur un terrain un peu plus solide. L'épopée consacrée à la gloire d'Ulysse renferme, comme on sait, deux épisodes qui ont trait à la destinée des âmes dans l'autre monde : le premier, qui raconte la descente d'Ulysse aux enfers, remplit tout le chant XI ; le second, où Mercure conduit dans la demeure de Pluton les âmes des prétendants immolés par le roi d'Ithaque, forme le début du dernier chant. Je n'ai point à entrer ici dans l'examen des doutes soulevés, dès les temps anciens, sur l'authenticité de cette conclusion de l'Odyssée : la seule chose qui nous intéresse en ce moment c'est de constater que le XXIV^e^ chant, lorsqu'il mentionne les ombres des héros grecs, n'offre qu'un reflet du XI^e^, et qu'à l'exception des prétendants et de leur guide, Hermès Psychopompe, on n'y rencontre aucun personnage qui n'ait déjà figuré dans la Nécyomancie. D'ailleurs, puisque la composition de gauche s'appelait, d'après le témoignage de Pausanias, *la Descente d'Ulysse aux enfers*, il était naturel que le peintre choisît de préférence les figures de ses tableaux dans le texte qui lui fournissait le sujet principal.

Cependant, à ne comparer que la liste d'Homère avec celle de Polygnote, on est frappé d'une différence extraordinaire : Homère décrit l'ombre d'*Antiope*, mère d'Amphion et de Zéthus, celle d'*Alcmène*, mère d'Hercule et d'*Épicaste*, la même que Jocaste, mère d'Œdipe, celle de *Léda*, mère de Castor et de Pollux, et Polygnote n'avait peint aucune de ces héroïnes. Homère parle longuement de *Minos* et d'*Orion;* il décrit avec une magnificence sans égale l'ombre d'*Hercule*, et ni Hercule, ni Orion, ni Minos ne figurent dans la composition de la lesché.

En revanche, les personnages dont Homère n'a rien dit sont extrêmement nombreux. Il ne s'agit pas seulement du nautonnier Charon, dont, suivant l'observation de Pausanias, le peintre avait trouvé le modèle dans l'épisode de la Minyade, qui racontait l'entreprise de Thésée et de Pirithoüs contre

le roi des enfers. Sans admettre, avec le plus grand nombre des critiques, qu'Homère ne connaissait pas la fable de Charon, uniquement parce qu'il n'en avait pas fait usage, la manière dont le poëte présente l'arrivée d'Ulysse chez les morts, descendant de son propre navire sur le rivage des Cimmériens, excluait la présence de la barque destinée à transporter les ombres, et je tâcherai plus loin d'expliquer les motifs qui décidèrent Polygnote à mettre la barque de Charon à l'entrée des enfers de préférence au navire d'Ulysse.

Pausanias fait observer, en outre, que la figure allégorique d'*Eurynomus* manquait non-seulement dans Homère, mais encore dans les deux autres épopées qui renfermaient des descriptions de l'enfer, c'est-à-dire la *Minyade* et les *Retours;* mais on peut considérer *Eurynomus* comme inspiré par les vers de la Nécyomancie, lorsque le poëte met dans la bouche d'Anticlée, mère d'Ulysse, cette peinture de la destruction des corps : « Telle est la destinée » des humains lorsqu'ils sont morts : les nerfs ne retiennent plus les chairs » et les os, mais une force égale à celle du feu dévorant consume cet as- » semblage, dès que la vie s'est retirée de la moelle des os, et l'âme légère » s'envole comme un songe. »

Ἀλλ' αὕτη δίκη ἐστὶ βροτῶν, ὅτε κέν τε θάνωσιν·
Οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἶνες ἔχουσιν,
Ἀλλὰ τὰ μέν τε πυρὸς κρατερὸν μένος αἰθομένοιο
Δαμνᾷ, ἐπεί κε πρῶτα λίπῃ λευκὰ ὀστέα θυμός·
Ψυχὴ δ' ἠΰτ' ὄνειρος, ἀποπταμένη πεπότηται [1].

Suivant Pausanias, les exégètes de Delphes disaient qu'Eurynomus était celui des êtres infernaux qui dévore la chair des cadavres, et qui ne leur laisse que les os. « Cette personnification terrible (δεῖμα), ajoute-t-il, était » peinte de la couleur, entre le bleu et le noir, qu'ont les mouches qui s'atta- » chent à la viande. Elle montrait les dents et était assise sur la peau d'un » vautour, » oiseau qui, comme on sait, s'acharne sur les cadavres. Ici je ne trouve autre chose que le procédé du peintre substitué à celui du poëte,

[1] *Odyss.*, Λ, v. 217-221.

et l'introduction du personnage d'Eurynomus n'est pas pour moi une infidélité à la donnée homérique.

Mais que dire des nombreux personnages, hommes et femmes, dont il n'est pas question dans l'Odyssée et que Polygnote avait peints? Le poëte donnait, il est vrai, carrière à l'imagination de l'artiste, lorsqu'il employait la figure de la prétermission pour désigner les héroïnes qu'Ulysse avait vues, sans pouvoir les comprendre dans son récit : « Je ne pourrais redire ni » nommer toutes les épouses et toutes les filles des héros qui s'offrirent à » ma vue. »

Πάσας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι, οὐδ' ὀνομήνω,
Ὅσσας ἠρώων ἀλόχους ἴδον, ἠδὲ θυγατρας [1].

Et plus loin : « Cependant je restais avec constance, pour voir s'il vien- » drait encore quelqu'un de ces vaillants héros, morts avant moi : peut-être » aurais-je aperçu ceux que je désirais, Thésée, Pirithoüs, nobles rejetons » des dieux; mais avant qu'ils s'offrent à moi, la foule des morts se ras- » semble avec un bruit affreux; je suis saisi de crainte, redoutant que Pro- » serpine ne m'envoie des enfers la tête de la Gorgone, monstre terrible. »

Αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, εἴτις ἔτ' ἔλθοι
Ἀνδρῶν ἠρώων, οἳ δὴ τὸ πρόσθεν ὄλοντο.
Καί νύ κ' ἔτι προτέρους ἴδον ἀνέρας, οὓς, ἔθελόν περ,
Θησέα, Πειρίθοόν τε, θεῶν ἐρικυδέα τέκνα·
Ἀλλὰ πρὶν ἐπὶ ἔθνε' ἀγείρετο μυρία νεκρῶν,
Ἠχῇ θεσπεσίῃ· ἐμὲ δὲ χλωρὸν δέος ἧρει,
Μή μοι Γοργείην κεφαλὴν δεινοῖο πελώρου
Ἐξ Ἄϊδος πέμψειεν ἀγαυὴ Περσεφόνεια [2].

On voit que l'artiste s'est emparé pour ainsi dire à la volée, afin de les introduire dans sa composition, des noms de Thésée et de Pirithoüs, qu'Ulysse n'avait pas vus, mais qu'il aurait pu voir dans l'enfer. Homère semble laisser

[1] *Odyss.*, Λ, v. 327-328.
[2] *Ibid.*, Λ, v. 627-634.

entendre que si Thésée et son ami n'ont pas paru sur les bords de la fosse remplie du sang des victimes, c'est que le supplice auquel ils étaient condamnés les rendait immobiles. Aussi Polygnote s'est-il montré, sous ce rapport, fidèle à la tradition reçue, tout en adoucissant l'expression de la peine.

Homère [1], après avoir raconté les amours de Neptune avec Tyro, ajoute que celle-ci mit au monde Pélias et Nélée. L'un habitait dans la plaine d'Iolchos, l'autre au Péloponèse, dans la sablonneuse Pylos. Nous trouvons parmi les héros figurés dans la lesché, Pélias, représenté comme un vieillard à cheveux blancs. De même Homère [2], après avoir dit que Chloris s'était montrée aux yeux d'Ulysse, compte Péro au nombre des enfants de Chloris, et raconte le prix difficile auquel Nélée, son père, mit la main de cette fille, miracle de beauté; et Péro, à son tour, se montre parmi les héroïnes peintes par Polygnote. On ne peut s'empêcher d'être frappé du contraste qu'offre l'empressement avec lequel l'artiste s'empare de certains noms mentionnés par Homère, d'une manière fugitive ou accessoire, avec l'omission qu'il a faite d'autres personnages aussi importants que ceux dont il a été question plus haut.

Les figures ajoutées par Polygnote aux indications fournies par l'Odyssée, sans aucune raison ni prétexte apparent, peuvent se ranger sous plusieurs rubriques. Nous comptons d'abord les personnages allégoriques; en second lieu, les héroïnes; en troisième, les héros, les chanteurs et les poëtes. J'excepte de cette énumération certains personnages des deux extrémités de la zone inférieure, qui réclament une étude particulière et dont nous nous occuperons en dernier lieu.

Le peintre de Thasos n'avait admis dans toute sa composition que deux figures purement allégoriques, *Eurynomus* et *Ocnus*. J'ai déjà fait voir comment Eurynomus se rattache au texte de l'Odyssée. Il est à remarquer qu'en vertu de la place qu'il occupe, il semble faire pendant avec Tantale, de même que Tityus répondait à Sisyphe. *Tantale*, *Tityus* et *Sisyphe* sont décrits par Homère. Quant à Ocnus, il était représenté dans la lesché tressant sa corde qu'une ânesse dévorait à mesure, et sa place était auprès de Tityus.

[1] *Odyss.*, Λ, v. 255.
[2] *Ibid.*, Λ, v. 286.

Ces rapprochements et ces combinaisons semblent montrer que déjà, dans la pensée du peintre, Tantale, Tityus et Sisyphe, quoique figurant au nombre des héros, appartenaient, en raison de leurs supplices, à l'ordre des allégories. Je ne fais que toucher, en passant, cette considération, sur laquelle je reviendrai plus tard.

Les héroïnes que Polygnote ne devait pas à Homère sont au nombre de six : *Augé, Thyia, Camiro* et *Clytie,* filles de Pandarée, *Autonoé,* mère d'Actéon, et *Callisto.* A cette dernière se trouve jointe une nymphe, *Nomia,* dont Pausanias semble éprouver quelque embarras à expliquer la présence au milieu des ombres infernales. Thyia, à ne s'en rapporter qu'au texte du Périégète, est un personnage ambigu. Une première fois (X, 6, 2), nous la voyons désignée comme fille de Castalius; elle établit les orgies de Bacchus à Delphes et donne son nom aux Thyiades; enfin, aimée d'Apollon, elle devient mère de Delphus. Dans la lesché, au contraire, Thyia s'offre à nous comme unie d'une étroite amitié avec Chloris, l'héroïne d'Orchomène; et le rapport que Pausanias établit entre elles, c'est que Thyia s'était unie à Neptune et que Chloris avait épousé Nélée, fils du même dieu. Sans vouloir donner une explication prématurée de cette ambiguïté du personnage de Thyia, on peut, dès à présent, reconnaître que c'est parce qu'il appartenait aux traditions locales de la Phocide, que Polygnote lui avait donné place dans sa composition.

On ne saurait en dire autant ni d'Autonoé, qui était Thébaine, ni des filles de Pandarée, originaires de la Crète; sans doute, l'explication de ces figures dépend des attributs que le peintre leur avait donnés. Autonoé, de même que son fils Actéon, était assise sur une peau de biche, et tenait dans la main un faon du même animal. Les filles de Pandarée étaient couronnées de fleurs et jouaient aux osselets. L'étude de ces symboles pourra nous fournir des éclaircissements sur le motif qui avait fait adopter ces personnages.

Le nombre des héros que Polygnote avait peints sans que le texte de l'Odyssée en eût fourni l'indication était encore plus considérable : c'étaient *Phocus* et *Iaséus, Actéon, Méléagre, Ajax,* fils d'Oïlée, *Palamède* et *Thersite, Protésilas, Schédius, Hector* et *Sarpédon, Memnon, Pâris* et *Penthésilée,* qu'à cause de ses inclinations viriles, je n'ai pas voulu ranger au nombre des

héroïnes : en tout quatorze personnages supplémentaires. Phocus et Iaséus appartiennent à la tradition locale de la Phocide, et il en est de même de Schédius, celui qui avait conduit les Phocidiens au siége de Troie. Pausanias, lorsqu'il parle d'Ajax, fils de Télamon, de Palamède et de Thersite, a soin de nous dire que l'artiste, en leur adjoignant Ajax, fils d'Oïlée, avait voulu représenter la réunion des ennemis d'Ulysse. Actéon, associé à sa mère Autonoé, est plutôt un personnage mythologique qu'un héros, et Méléagre, comme chasseur, se rapproche d'Actéon. Quant à Protésilas, il joue un rôle trop important et trop significatif dans la décoration des sarcophages de l'époque romaine [1], pour qu'on ne s'explique pas naturellement sa présence dans une représentation de l'enfer. Pour ce qui concerne les héros troyens ou accourus au secours de Troie, Hector et Pâris, Sarpédon, Memnon et Penthésilée, c'est une idée propre à Polygnote et qui n'a rien de commun avec la donnée homérique, que de faire des adversaires de la cause grecque un épisode en contraste avec la réunion des plus illustres guerriers achéens.

Rien non plus, dans l'Odyssée, ne peut servir à expliquer la présence des poëtes de l'époque héroïque, qui comptaient parmi les auteurs de la religion. *Orphée* uni à *Promédon*, *Thamyris*, *Marsyas* accompagné d'*Olympus*, nous transportent dans un ordre d'idées tellement différentes de ce qu'on apprend par la lecture d'Homère, qu'il faut entièrement réserver ce qui concerne cette nature de personnages.

De compte fait, et en joignant à Memnon le jeune Éthiopien qui l'accompagne, voici ving-neuf figures dont le nom n'est pas prononcé dans l'Odyssée. Nous trouvons, en conformité avec le texte d'Homère, d'abord la réunion des personnages nécessaires à l'expression du sujet principal, *Ulysse* et ses deux compagnons, *Périmédès* et *Eurylochus*, l'ombre d'*Elpénor*, celle de *Tirésias* et celle d'*Anticlée*, en tout six figures; puis trois ou plutôt cinq héros soumis à des supplices emblématiques, *Tityus*, *Tantale*, *Sisyphe*, *Thésée* et *Pirithoüs*. Après cela onze héroïnes, *Iphimédie*, *Chloris*, *Procris* et *Clymène*, *Mégare*, *Phèdre* et *Ariadne*, *Tyro* et *Ériphyle*, *Mœra*, enfin *Péro*, dont nous avons déjà parlé; en dernier lieu, six héros grecs, un seul dans la rangée

[1] Winckelmann, *Monumenti inediti*, pp. 164 et suiv., n° 123.

supérieure, qui est *Ajax,* fils de Télamon, et cinq au-dessous, *Antiloque* et *Agamemnon,* et *Achille* avec *Patrocle,* enfin *Pélias.* Ce sont vingt-huit figures qui correspondent assez exactement aux vingt-neuf absentes de l'Odyssée, surtout si l'on ne tient pas compte de l'Éthiopien, placé auprès de Memnon, et n'ayant pas plus de valeur propre que l'ânesse associée au personnage d'*Ocnus.*

Ce partage, pour ainsi dire, égal entre l'obéissance au texte et l'indépendance de l'artiste, acquiert encore plus de signification, si l'on observe comment Polygnote avait entendu la traduction graphique de la Nécyomancie. Homère nous montre les ombres accumulées autour de la fosse qu'Ulysse a remplie du sang des victimes; elles voltigent à l'entour, altérées de ce breuvage funeste, et le héros qui les tient écartées avec son épée, adresse successivement la parole à celles qu'il a admises à étancher leur soif, depuis Tirésias jusqu'à Hercule. Dans la composition de la lesché, la scène propre à Ulysse est divisée en deux parties: d'un côté sont les deux compagnons qui apportent les victimes, de l'autre, Ulysse s'entretient avec Tirésias, après que les victimes ont été déjà égorgées. Auprès du roi d'Ithaque est l'ombre d'Elpénor dont il a écouté les plaintes, et derrière Tirésias se montre assise l'ombre d'Anticlée, qui semble attendre que le devin ait achevé sa prédiction. Entre Ulysse et ses compagnons se montrent les figures en apparence les plus disparates, Ocnus et son ânesse, Tityus étendu sur la terre, Phèdre dans une balançoire, et Ariadne, Tyro et Ériphyle laissant voir, sous la draperie qui l'enveloppe, la main qui retient son fatal collier.

Au lieu de l'agitation qu'indique le texte de la Nécyomancie, toutes les âmes se montrent dans un calme extraordinaire et ne prêtent évidemment aucune attention aux évocations du roi d'Ithaque. On dirait qu'à l'exception d'Elpénor, de Tirésias et d'Anticlée, nécessaires au sujet, elles ne se sont pas aperçues de la présence du héros descendu vivant parmi les morts. De plus, on les voit former entre elles des groupes distincts, sans relation réciproque et avec une diversité d'action et de sentiment tout à fait extraordinaire. Quelques-uns, parmi les héros et les poëtes, tels qu'Antiloque, Agamemnon, Thésée et Pirithoüs, Ajax, fils d'Oïlée, Orphée et Thamyris, se distinguent par des ajustements et des expressions d'un caractère pathétique et qui rappellent leurs malheurs ou leurs regrets; d'autres, comme Clymène et Procris,

expriment leur aversion mutuelle. Pâris veut séduire Penthésilée, qui le repousse avec toute l'apparence du dédain. Ailleurs, c'est l'amitié de Thyia pour Chloris que l'artiste s'est attaché à rendre. Ceux qui se livrent à des divertissements, Phèdre, dans son escarpolette, Camiro et Clytie, jouant aux osselets, et même les ennemis d'Ulysse, Palamède et Thersite, occupés à remuer les dés, malgré la présence de leur adversaire, paraissent absorbés par ces occupations frivoles. Marsyas ne met pas moins d'attention à enseigner la flûte à Olympus, et Ocnus à poursuivre son inutile labeur. Tous les mouvements, toutes les intentions et pour ainsi dire tous les tons semblent employés à dessein dans cette réunion extraordinaire de tous les contrastes.

Cependant rien ne paraît avoir été indifférent, pour le peintre comme pour le spectateur, dans la composition de gauche : tous les noms sont évidemment significatifs et rappellent chacun une tradition particulière, et, sous ce rapport, la descente d'Ulysse aux enfers offre un contraste remarquable avec la destruction de Troie. De ce côté, les noms tout à fait indifférents, et composés à plaisir, ont été multipliés par le peintre. Il en est ainsi de presque tous les compagnons de Ménélas, de la plupart des captives figurées dans la rangée supérieure et du plus grand nombre des cadavres accumulés vers la gauche, en pendant avec le butin et les captives. Je pense qu'il serait inutile de chercher une signification à ces énumérations de noms propres; elles n'ont pas plus de valeur que la liste des Néréides ou même celle des chiens d'Actéon, recueillies avec tant de soin par les mythographes dans les poëtes. Quand il est question, soit des chasseurs de Calydon, soit des Argonautes, on peut penser que bien des noms qui ne nous intéressent plus, devaient avoir de l'importance pour les anciens, au point de vue de la généalogie héroïque et des traditions locales; mais dans les exemples que j'ai rappelés, il est impossible de supposer des motifs de ce genre; et, quant à l'explication symbolique qu'on voudrait donner de ces kyrielles, la recherche n'en aboutirait sans doute à aucun résultat sérieux.

Ayant eu fréquemment l'occasion d'étudier les inscriptions ajoutées aux peintures sur les vases grecs, de même que les accessoires du même genre qu'offrent un certain nombre de bas-reliefs, j'ai dû reconnaître que souvent ces explications avaient plutôt pour objet de déjouer la curiosité du specta-

teur que de la satisfaire. On est tenté d'embrasser cette opinion, surtout lorsqu'on voit à côté d'inscriptions tracées auprès de figures d'une entière évidence, l'omission des noms qui seraient nécessaires pour faire comprendre les personnages douteux. Rien de semblable ne paraît avoir existé dans la lesché de Delphes. Mais si l'artiste avait omis les désignations lorsqu'il s'agissait de figures sans importance particulière, les réservant seulement pour les personnages significatifs, il aurait jeté un jour trop direct sur la pensée qui le dirigeait, et je ferai voir bientôt qu'une clarté aussi grande n'était certainement pas dans son intention.

Quoi qu'il en soit, l'examen préalable que nous venons de faire des deux compositions suffit pour démontrer que Polygnote ne s'était point circonscrit dans les données fournies par Homère et par ses successeurs. L'étude des sources poétiques ne suffit pas pour rendre compte de la pensée qui inspira les tableaux de la *lesché*.

Les modifications que le peintre avait introduites de son chef dans les éléments dérivés de l'épopée avaient-elles pour objet d'approprier les compositions à la tradition locale de Delphes et de la Phocide? Nos investigations sur ce nouveau terrain n'aboutiront qu'à un petit nombre de résultats. Néoptolème avait succombé près du temple d'Apollon Pythien [1], et l'on voyait à Delphes son tombeau [2]. La lesché des Cnidiens était construite dans le voisinage de ce tombeau, dont elle formait pour ainsi dire la dépendance et le complément [3]. Il était tout naturel que, dans la décoration d'un tel édifice, la première place fût assignée au fils d'Achille, et cette considération explique le choix que l'artiste avait fait de la destruction de Troie, où ce jeune prince avait joué le principal rôle. Mais, à l'exception de Néoptolème, rien, dans la composition de droite, n'a plus le moindre rapport avec les traditions de la Phocide, et les principaux épisodes, tels que le départ de Ménélas, celui d'Anténor, le viol de Cassandre et le serment d'Ajax, fils d'Oïlée, ne concernent en rien le fils d'Achille. On voit même que le peintre avait évité

[1] Schol. *ad* Pind. *Nem.* VII, v. 56 et 58. — Schol. *ad* Euripid. *Orest.*, v. 1649; *Andromach.*, v. 51.

[2] Pind. *Nem.* VII, v. 62. — Pausan., X, 24, 5.

[3] Pausan., X, 26, 1.

d'aborder le sacrifice de Polyxène ou le meurtre d'Astyanax, auxquels Néoptolème avait eu tant de part. Andromaque, la captive dévolue à ce jeune héros, était comprise dans le désastre des autres Troyennes.

Du côté gauche, Ulysse, le protagoniste, ne se rattache à la Phocide que par une circonstance de sa jeunesse [1] qui n'est rappelée par rien, pas même par la présence de son aïeul Autolycus. Les souvenirs de la contrée ont pour représentant Schédius, le général des Phocidiens au siége de Troie [2]; Thyia, l'institutrice des orgies célébrées sur le Parnasse [3], et le groupe qui réunissait Iaséus, un héros phocidien d'ailleurs inconnu, au jeune Phocus, qui, pendant son séjour dans la contrée nommée plus tard d'après son nom [4], s'était lié d'une étroite amitié avec Iaséus. J'ai déjà fait voir que ce groupe d'Iaséus et de Phocus occupait le centre de la zone supérieure, et cette place prééminente, assignée aux représentants de la tradition locale, montre que Polygnote n'avait pas voulu traiter le sujet de la Nécyomancie, tout à fait en dehors des souvenirs héroïques et religieux de la Phocide; mais là se bornait tout son effort, et ces allusions clair-semées ne pouvaient aboutir à une transformation du sujet. L'histoire primitive et mythologique de la contrée ne tenait donc, dans la composition de gauche, qu'une place toute secondaire, et la pensée inspiratrice de Polygnote ne doit pas non plus être cherchée dans cette direction.

Il en est de même de la tradition héroïque, considérée sous son aspect général et comme intéressant la Grèce entière. Le premier sujet pourrait à la rigueur se rattacher à cet ordre d'idées, puisqu'il s'y agit du dénoûment de l'entreprise la plus importante et la plus glorieuse qui ait eu lieu dans les temps primitifs de la Grèce; mais il y avait dans la manière dont le peintre avait conçu ses tableaux moins de triomphe que de tristesse, et l'on verra bientôt que cette moitié du travail de Polygnote s'explique d'une façon plus directe et plus naturelle. Quant à l'autre sujet, il est de toute impossibilité de rattacher à une donnée héroïque commune les épisodes de toute nature qui

[1] *Odyss.*, T, v. 413 et seq.
[2] Homer., *Iliad.*, B, v. 517; P, v. 306. — Apollodor., III, 10, 8. — Pausan., X, 4, 1.
[3] Pausan., X, 6, 2.
[4] Idem, X, 1, 1.

le composent : un lien de cette espèce n'y existe certainement pas, et quand bien même nous n'aurions pas été refroidi pour des recherches de ce genre par la conviction, puisée dans l'étude des monuments, que les anciens étaient loin de s'être préoccupés de considérations pareilles au point que l'imaginent des savants très-recommandables, quand bien même nous mettrions au service de l'opinion embrassée par eux une érudition persévérante et une subtilité à toute épreuve, nous ne pourrions produire qu'un résultat artificiel, incomplet et contradictoire. Les compositions de la lesché n'avaient pas plus le cachet exclusif de l'histoire ou de la tradition que celui de la poésie.

Pausanias, malgré ses réticences et ses divagations, se charge de nous révéler lui-même le caractère éminemment religieux des peintures de Polygnote. C'est à l'occasion du personnage de Néoptolème, placé au centre de la première moitié, qu'il s'explique le plus clairement [1]. « Seul parmi les » Grecs, Néoptolème a été représenté massacrant encore les Troyens, parce » que la peinture était destinée à décorer le tombeau de ce héros; » mot à mot : « parce que Polygnote devait exécuter toute sa composition au-dessus » de la sépulture de Néoptolème. » Νεοπτόλεμον δὲ μόνον τοῦ Ἑλληνικοῦ φονεύοντα ἔτι τοὺς Τρῶας ἐποίησεν ὁ Πολύγνωτος, ὅτι ὑπὲρ τοῦ Νεοπτολέμου τὸν τάφον ἡ γραφὴ πᾶσα ἔμελλεν αὐτῷ γενήσεσθαι. De quelque manière qu'on entende cet embarrassant ὑπὲρ, soit quant à la position réciproque de la lesché et du tombeau de Néoptolème, soit quant au rapport de la double composition (ἡ γραφὴ πᾶσα) avec le tombeau du fils d'Achille, personne n'a hésité et ne pouvait hésiter à reconnaître la relation manifestement établie entre ce monument et les sujets traités par Polygnote. Si je vais un peu plus loin dans mon interprétation, j'y suis autorisé par l'affinité des leschés et des tombeaux constatée dans la première partie de ce Mémoire; mais une version plus littérale et plus timide ne saurait annuler l'importance de la remarque exprimée par Pausanias.

Cette remarque d'ailleurs ne pourrait devenir pleinement intelligible, si l'on négligeait d'en rapprocher l'usage, si répandu chez les anciens, d'établir dans la décoration des sépultures un contraste entre la destinée du mort et la manière dont on le représentait. Sur le plus grand nombre des sarcophages

[1] Pausan., X, 26, 1.

de l'époque romaine, le héros, figuré dans toute l'activité de la vie, était l'image de celui dont le tombeau renfermait les restes. Très-souvent on lui donnait les mêmes traits ; dans bien des circonstances, le sarcophage, acheté en fabrique, fut employé avant son entier achèvement, et nous y trouvons non sculptée la tête du protagoniste qu'on avait réservée pour en faire un portrait.

Ceux qui dédiaient ces tombes à leurs parents ou à leurs amis ne se proposaient pas seulement une vaine consolation en opposant ce que le défunt avait été avec ce que la mort l'avait fait : une pensée plus ou moins précise de résurrection et de renaissance résulte aussi de l'étude des sarcophages, et c'est à cet ordre d'idées où l'on fait succéder la vie à la mort, et la mort à la vie par un enchaînement perpétuel, que se rattache l'action attribuée à Néoptolème, et en cela la peinture de la lesché est conforme à ce qui fut pratiqué dans les siècles suivants. Ce héros était représenté seul, parmi les Grecs, *mettant à mort les Troyens*, φονεύοντα τοὺς Τρῶας, et pourquoi? Parce que le sujet représenté était destiné à la décoration de sa sépulture. L'allusion s'achève par le complément de l'histoire de Néoptolème. Celui-ci, renouvelant la destinée éclatante et rapide de son père, après avoir promené la mort dans Troie en cendres avec une furie sans égale, devait bientôt succomber à Delphes dans le parvis du temple d'Apollon : les cadavres amoncelés sous ses coups, dans la composition de Polygnote, étaient comme un présage du sort qui lui était réservé à lui-même. Le seul personnage qui pût exprimer la vie, dans cette composition, était celui dont elle devait rappeler la mort.

En effet, si l'on examine dans son ensemble la partie droite de la lesché, on sera frappé du caractère de destruction qu'elle présente : c'est bien le sujet résumé dans l'expression du poëte : περθομένην Ἰλίου ἀκρόπολιν. Ce qui n'y périt pas est destiné à disparaître immédiatement après. On emporte les morts, on dépouille les maisons, on charge les vaisseaux, le butin et les captives sont accumulés sur le rivage ; les chefs ne s'arrêtent un moment que pour vider un incident dont ils redoutent les suites pour la sécurité de leur propre retour. Épéus, non content de la dépopulation de Troie, s'acharne sur ses murailles dont il voudrait faire disparaître jusqu'au dernier vestige. On comprend qu'au bout de très-peu de temps, dans quelques heures peut-être,

cette plage encore si animée sera livrée à la solitude et au silence. L'idée de la destruction et de la mort ne pouvait s'offrir sous une image plus frappante.

Chercher dans la diversité des épisodes quelque chose de plus que cette grande et simple pensée, ce serait peut-être méconnaître les droits de l'art, au moins égaux à ceux de la poésie : il n'est personne qui n'ait été frappé, en regardant les tombeaux antiques, des masques tragiques qui les décorent, mais la science n'a pas encore donné une explication satisfaisante de ces emblèmes. Il faut y voir, selon nous, une image mélancolique de notre ignorance des choses de l'autre vie et des illusions qu'on peut se faire à cet égard; et l'on doit en même temps se souvenir que le théâtre des anciens avait, comme leurs sépultures, une destination principalement religieuse.

La relation des sujets traités par les poëtes dramatiques de la Grèce avec les dogmes religieux laisse encore beaucoup à désirer pour être bien connue, et c'est probablement à l'absence de renseignements précis sur un point de cette importance, que je dois l'indulgence avec laquelle les personnes dont le suffrage m'est évidemment le plus précieux ont accueilli quelques réflexions qui m'ont été récemment suggérées par l'étude du *Philoctète* de Sophocle. Ce n'est pas le lieu de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs [1], quoique bien imparfaitement : je me contente de poser comme un fait incontestable que jusqu'à une époque qui peut être fixée hypothétiquement à la mort de Socrate, nulle tragédie grecque n'a été conçue en dehors des dogmes religieux.

Mais, après que cette base a été posée, il ne faut pas croire que la liberté du poëte soit restée enchaînée à l'extrême. Au contraire, nous devons penser qu'à la condition de rester fidèle aux données principales de son sujet, l'auteur du drame a pu se livrer à son imagination, et que tous les développements compatibles avec le thème fondamental ont été accueillis par le public religieux, non-seulement sans sévérité, mais avec faveur.

L'âge où brilla Polygnote [2] tombe en plein dans celui qui vit les triomphes dramatiques d'Eschyle et de Sophocle, de même que les commencements d'Euripide. On ne saurait donc s'étonner si cet artiste a traité ses sujets

[1] *Correspondant*, t. XXXVI, pp. 593-604.

[2] Bœttiger, *Ideen zur Archäologie der Malerei*, pp. 261-273. — Letronne, *Lettres d'un antiquaire à un artiste*, pp. 452-457.

dans le goût du théâtre d'Athènes, et si l'on y trouve une influence évidente de la tragédie. Aussi doit-on, je pense, lui appliquer la règle que j'ai posée à l'égard du drame, et, après avoir reconnu l'intention générale qui lui a fait choisir la destruction de Troie pour servir à l'ornement du tombeau de Néoptolème, éviter de chercher trop subtilement des intentions particulières du même genre dans les épisodes de cette vaste composition. Je n'hésiterais donc pas à imiter mes devanciers, en reconnaissant dans le contraste du triomphe de la coupable Hélène avec les malheurs de la chaste Cassandre, une conception purement poétique, si, d'un autre côté, le personnage même d'Hélène, traité par les auteurs tragiques d'une manière qui ne peut se concevoir en dehors des allusions religieuses, n'avait pas un rôle saillant et distinct dans une scène de destruction et de mort comme celle que Polygnote avait représentée.

Hélène, type de cette beauté réelle et persistante qui, dans les races puissantes et sous l'influence des climats tempérés, semble soutenir une lutte contre l'action du temps, traverse les calamités de sa double patrie avec une sérénité insultante. Indépendamment de la grande composition de Polygnote, des monuments nombreux nous montrent son premier époux trop heureux de rentrer en possession de son infidèle moitié, et la ramenant à Sparte comme en triomphe. Elle régnait à Troie, ainsi qu'en témoignent les vers de l'Iliade, et l'Odyssée, après le retour en Grèce de la fille de Léda, ne signale pas l'affaiblissement d'un seul de ses charmes. La fable et les œuvres de l'art nous conduisent à la suite d'Hélène au delà des limites de sa vie. Elles nous la font voir régnant sur les ombres, et partageant avec Achille, le type de l'activité, de la force et de la beauté dans le sexe viril, la royauté de l'autre vie dans une île reculée du Pont-Euxin [1]. Cette apothéose d'Hélène nous aide à mieux comprendre pourquoi l'on disait que Troie n'avait jamais possédé qu'un fantôme de cette reine, et comment, dans la fiction d'Euripide [2], avec un mépris singulier de ce qu'il pouvait y avoir d'historique dans le personnage, Ménélas, au lieu de la rencontrer à Troie, la trouvait cachée par les dieux dans le pays le plus religieux de l'antiquité, c'est-à-dire dans l'Égypte.

Nous n'avons pas besoin d'approfondir davantage le caractère mystérieux

[1] Philostrat., *Heroic.*, XIX, 16.

[2] *Helen.*, v. 22 et seq.; 585 et seq.; 610 et seq.; 1135; 1282 et seq.

du personnage d'Hélène, et d'en chercher la trace jusque dans des traditions d'une forme extrêmement récente, où cette héroïne, à l'exemple de ce qu'on a reproché, sans doute mal à propos, à la subtilité des grammairiens grecs, se trouve personnifier la lune [1], dont en grec elle porte le nom à peine altéré [2]. Indépendamment de ce rapprochement, que je suis loin de rejeter, Hélène se suffit à elle-même pour exprimer cette jeunesse éternelle de la nature, qui dégage de la destruction même des principes de reproduction et de renaissance, et amène la succession des êtres où l'on retrouve la vie dans l'image même de la mort.

Je m'arrête ici, non-seulement par prudence, mais par conviction : toutefois, je dois reconnaître en même temps que, dans un tombeau d'une nature particulière comme celui de Néoptolème, un tombeau consacré au souvenir d'un héros divinisé qui, plus tard, devait être honoré comme le sauveur de Delphes [3], dans une ville sacrée, siége d'un oracle considéré comme l'interprète de la sagesse divine, ce qui pouvait suffire pour les particuliers à la religion de la mort, n'en aurait offert qu'une expression incomplète, si la décoration s'en fût bornée à des scènes de carnage semblables aux combats de gladiateurs figurés sur certains tombeaux, et si le peintre n'eût donné satisfaction au sentiment d'immortalité que possède l'homme, en représentant, après la destruction à la surface de la terre, la destinée de l'âme dans l'autre vie.

Pausanias nous l'a dit, tout ce vaste ensemble de peintures, ἡ γραφὴ πᾶσα, était conçu dans une intention funèbre. Et en effet, le choix fait de la Nécyomancie pour sujet de la seconde moitié, achève de démontrer l'exactitude de la remarque du Périégète. Mais on sait comment Homère a peint la destinée des âmes après la vie, et surtout les inductions que les modernes ont tirées des paroles du poëte. Si le peintre n'avait eu à offrir aux regards que la pâle et effrayante image de ces ombres en proie à d'éternels regrets et avides du sang des victimes, si son but eût été d'agiter devant les spectateurs le masque de Méduse envoyé par Proserpine, il aurait pu se contenter des scènes lugu-

[1] Eustath. *ad* Homer. *Odyss.* Δ, p. 1488. — Cf. Welcker, *Die Æschylische Trilogie*, p. 281, et Em. Rückert, *Troja*, p. 191.

[2] Cf. Ch. Lenormant et J. De Witte, *Élite des monuments céramographiques*, t. II, p. 297 et t. IV, p. 95.

[3] Pausan., I, 4, 4; X, 23, 3.

bres de sa première composition, et les figures plutôt riantes qu'il a entremêlées dans la seconde, ces jeunes filles suspendues sur la balançoire ou jouant aux osselets, n'auraient été qu'un correctif bien imparfait de la désespérante tristesse, inhérente à son sujet.

Mais Polygnote ne s'était pas borné à traduire en figures le chant XI de l'Odyssée, nous l'avons déjà démontré, et quand on a trouvé le fil qui doit guider dans le labyrinthe de ses intentions, on n'est plus tenté de lui reprocher d'avoir corrigé la monotonie par l'incohérence. Ce fil, qui semble avoir échappé à tout le monde, n'était pourtant pas bien difficile à saisir; il suffisait de rapprocher plusieurs passages de la description de Pausanias qui, séparés, n'ont qu'une signification incomplète, mais qui, réunis, s'expliquent les uns par les autres.

Le premier de ces passages est relatif aux personnages que Charon était représenté conduisant dans sa barque. « On ne sait pas bien, dit Pausanias, » quels sont ceux qui paraissent dans le navire. Celui qui porte le nom de » *Tellis* est figuré comme un éphèbe, et l'autre appelé *Cléobœa*, est une » jeune fille qui tient sur ses genoux une ciste, du genre de celles qui sont » dédiées à Cérès. Tout ce que je sais de ce Tellis, c'est qu'Archiloque en » descendait à la troisième génération. Quant à Cléobœa, on prétend que, » la première, elle apporta de Paros à Thasos les mystères de Cérès. » Οἱ δὲ ἐπιβεβηκότες τῆς νεὼς οὐκ ἐπιφανεῖς εἰς ἅπαν εἰσὶν, οἷς προσήκουσι. Τέλλις μὲν ἡλικίαν ἐφήβου γεγονὼς φαίνεται, Κλεοβοία δὲ ἔτι παρθένος, ἔχει δὲ ἐν τοῖς γόνασι κιβωτὸν, ὁποίας ποιεῖσθαι νομίζουσι Δήμητρι. Ἐς μὲν δὴ τὸν Τέλλιν τοσοῦτον ἤκουσα, ὡς ὁ ποιητὴς Ἀρχίλοχος ἀπόγονος εἴη τρίτος Τέλλιδος· Κλεοβοίαν δὲ ἐς Θάσον τὰ ὄργια τῆς Δήμητρος ἐνεγκεῖν πρώτην ἐκ Πάρου φασίν. Polygnote était de Thasos, et c'est déjà une indication importante, qu'il ait tenu à représenter la femme à laquelle sa patrie devait l'initiation aux mystères de Cérès. Le Périégète dit, de plus, que ces mystères avaient passé de l'île de Paros dans celle de Thasos; il suit de là que ce n'est pas au hasard qu'il a placé auprès de Cléobœa un des ancêtres d'Archiloque qui, lui-même, était de Paros. L'auteur des Iambes florissait vers le commencement du septième siècle avant notre ère. Son bisaïeul, d'après les probabilités ordinaires, devait avoir été dans sa première jeunesse environ cent ans auparavant. Mais pourquoi le peintre aurait-il associé de cette manière *Tellis* à *Cléobœa*, si le pre-

mier n'avait rien de commun avec l'institution des mystères? Puisque la réticence évidemment étudiée de Pausanias nous force de poser cette question, il ne nous est pas interdit de remarquer que le nom de *Tellis*, en rapport avec le mot qui désigne l'*initiation*, τελετὴ, ne semble pas adopté au hasard. Si Cléobœa, le témoignage est formel, avait apporté les mystères de Cérès de Paros à Thasos, *Tellis* pouvait bien les avoir amenés à Paros de quelque autre endroit, peut-être de l'Attique, et d'après la supputation dont les éléments nous ont été fournis par Pausanias, cet événement devait avoir eu lieu environ huit cents ans avant notre ère, ou peu de temps avant la première olympiade. Ce qui paraît certain, c'est que Polygnote, citoyen de Thasos, adopté plus tard par Athènes, avait voulu faire voir à quelle source il avait puisé la connaissance des mystères de Cérès, et glorifier dans la représentation des enfers la personne à laquelle sa première patrie était redevable de ce bienfait. Ajoutez, par une hypothèse vraisemblable, le lien de Paros avec l'Attique, au lien de Thasos avec Paros, et l'on aura une filiation capitale au point de vue de la religion, essentielle à celui de la pensée fondamentale de Polygnote.

A l'extrémité contraire de la même composition, on voyait des femmes tenant des vases à demi brisés, du flanc desquels s'échappait l'eau qu'elles s'efforçaient d'emporter; la première était jeune et belle, la seconde d'un âge déjà avancé : ni l'une ni l'autre n'avait une inscription séparée, mais on trouvait au-dessus de toutes les deux une légende commune, qui disait qu'elles n'avaient pas été initiées. Nous avons fait voir dans notre restitution qu'on devait placer immédiatement après sur la même ligne le *pithos* autour duquel un vieillard, un enfant, une jeune fille et une vieille femme étaient occupés, comme les deux personnages précédents, à puiser de l'eau dans des vases dont l'un paraissait brisé, et à la verser dans le pithos, lequel rendait sans doute immédiatement ce qu'il avait reçu.

Avant de rapporter la réflexion que cette scène suggère au Périégète, je demande la permission d'intercaler ici une autre remarque qu'il vient de faire presque immédiatement auparavant, à propos du personnage de *Nomia*. L'auteur, après avoir décrit la figure de *Callisto* assise sur la peau d'une ourse, certainement en souvenir de sa métamorphose, ajoute qu'elle avait les pieds

posés sur les genoux de Nomia, et comme pour prévenir l'objection de ceux qui s'étonneraient de trouver une nymphe, c'est-à-dire un être de nature supérieure à l'homme, entre les ombres des morts : « J'ai déjà dit, poursuit-» il, dans un autre endroit de mon livre, qu'au rapport des Arcadiens, Nomia » était une nymphe particulière à leur contrée : c'est une opinion reçue chez » les poëtes, que les nymphes, quoique prolongeant leur existence beaucoup » au delà des bornes ordinaires, n'échappent pas toutefois absolument à la » mort. » Ἐδήλωσε δέ μοι τὰ πρότερα τοῦ λόγου, φάναι τοὺς Ἀρκάδας, Νομίαν εἶναί σφισιν ἐπιχώριον Νύμφην· τὰς Νύμφας δὲ εἶναι πολὺν μέν τινα ἀριθμὸν βιούσας ἐτῶν, οὐ μέντοι παράπαν γε ἀπηλλαγμένας θανάτου, ποιητῶν ἐστιν ἐς αὐτὰς λόγος.

Ceci se rapporte à une croyance élégamment développée dans l'hymne homérique à Vénus (v. 265-73), et suivant laquelle il existait des nymphes, appelées par quelques-uns Dryades ou Hamadryades, dont l'existence était attachée à celle des arbres avec lesquels elles étaient nées. Mais Nomia était d'un autre ordre; elle avait donné son nom, en Arcadie, à une chaîne de montagnes [1], et son rang était certainement celui des nymphes qu'Homère n'hésite pas à appeler *déesses* et *filles de Jupiter*. Cette distinction ne peut avoir échappé à Pausanias, qui prend volontairement le change, afin de rester, à propos de Nomia, comme des autres figures réunies par Polygnote à gauche de la lesché, dans l'opinion du commun des spectateurs. Un autre moins scrupuleux que lui aurait pu remarquer que le peintre avait déjà pris dans sa composition bien des libertés, que les personnages emblématiques n'en étaient pas absents, et que Nomia, dont les genoux servaient de support aux pieds de Callisto, aurait pu aisément passer pour une personnification de la patrie de cette héroïne.

Mais cette définition prétendue de la nature des nymphes aurait bien pu s'appliquer, avec une faible modification, à celle des héros. Ceux-ci forment de même une race intermédiaire entre les dieux et les hommes : leur existence ne s'étend pas au delà des bornes ordinaires, mais après leur vie, ils reçoivent l'immortalité en récompense de leurs exploits, et de même qu'aux nymphes, on leur rend un culte qui ne se confond pas avec celui des dieux.

[1] Pausan., VIII, 38, 8.

Cela dit, j'en reviens à l'opinion que le Périégète exprime, à propos des personnages rassemblés autour du *pithos* : « Je conjecture que ces gens sont » de ceux qui ont témoigné du mépris pour les cérémonies qu'on accomplit » à Éleusis ; car les anciens Grecs tenaient l'initiation d'Éleusis dans une telle » estime, qu'ils la mettaient autant au-dessus de toutes les pratiques du même » genre, que les dieux sont supérieurs aux héros. » Ἡμεῖς δ' ἐτεκμαιρόμεθα, εἶναι καὶ τούτους τῶν τὰ δρώμενα Ἐλευσῖνι ἐν οὐδενὸς θεμένων λόγῳ· οἱ γὰρ ἀρχαιότεροι τῶν Ἑλλήνων τελετὴν τὴν Ἐλευσινίαν πάντων, ὁπόσα ἐς εὐσέβειαν ἥκει, τοσούτῳ ἧγον ἐντιμοτέραν, ὅσῳ καὶ θεοὺς ἐπιπροσθεν ἡρώων. Il me semble qu'il résulte de cette dernière expression un enseignement considérable.

On doit remarquer d'abord qu'aucun des dieux, même de l'ordre inférieur, n'intervient dans les deux compositions de la lesché. A l'endroit même où Pausanias pourrait nommer une furie, lorsqu'il est question du supplice infligé au sacrilége, l'expression que l'auteur emploie est une périphrase embarrassée : « La femme qui le punit connaît les poisons et d'autres moyens de » faire souffrir les hommes. » Γυνὴ δὲ ἡ κολάζουσα αὐτὸν φάρμακα, ἄλλα τε καὶ ἐς αἰκίαν οἶδεν ἀνθρώπων. On a vu ce qui concerne la nymphe Nomia. Il y a deux cultes, celui des héros et des nymphes et celui des dieux, l'un bien inférieur à l'autre. Il y a deux religions, l'une extérieure et populaire, l'autre secrète et qui s'élève au-dessus de la première de toute la supériorité des dieux sur les héros. Puisque nous n'avons sous les yeux que des héros, nous ne voyons rien qui ne se rapporte à la religion extérieure ; mais avec l'initiation, et surtout avec celle qui se communique à Éleusis, on pourra percer cette enveloppe et pénétrer jusqu'au fond des dogmes religieux.

J'ignore sous l'effet de quelle préoccupation M. Welcker a pu croire qu'il n'existait aucun rapport entre les peintures de la lesché et les doctrines éleusiniennes. Pour moi, si je compare les deux extrémités de la composition de gauche, la seconde achève de m'expliquer la première, et puisque, d'après l'opinion que le scrupuleux Pausanias n'ose nous donner que comme une conjecture, on avait représenté d'un côté la punition infligée aux contempteurs des mystères d'Éleusis, les personnages qui, de l'autre, se montrent avec les caractères de l'initiation, doivent se rattacher à la même source religieuse. De Thasos, par Cléobœa, nous avons remonté à Paros ; de Paros,

Tellis semblait nous ramener à l'Attique : la preuve qui nous manquait pour compléter cette filiation me semble trouvée, et je n'hésite plus à croire que Polygnote qui, lui-même, avait passé de la cité de Thasos à celle d'Athènes, avait voulu consacrer dans Delphes, au nom des Cnidiens, par l'autorité même de l'oracle, les doctrines enseignées à Éleusis.

Ces doctrines ont deux aspects distincts : l'un se rapporte à l'introduction de l'agriculture parmi les hommes, l'autre à la connaissance des dieux, et surtout à la destinée des âmes dans l'autre vie. Ce n'est pas ici le lieu de montrer, comme je l'ai fait ailleurs [1], en quoi ces deux aspects peuvent se rattacher à un centre commun. Il est certain que, dans les peintures d'un tombeau, surtout du tombeau de Néoptolème, il ne peut être question que des croyances relatives au sort des initiés après leur mort. L'allégorie qu'a adoptée l'artiste lui est dictée par le nom du héros qu'il célèbre, et il ne saurait puiser à une source poétique plus attrayante que celle qui lui est fournie par le chantre d'Achille et de son fils; mais ce n'est une raison ni pour lui, ni pour le spectateur, de s'en tenir à la donnée vague et mélancolique de l'Odyssée.

Si j'avais à examiner le caractère des opinions qu'Homère professe en cet endroit, je ne serais sans doute ni si réservé ni si rigoureux que mes devanciers. Les Grecs, entourés de toutes parts par des peuples dont les croyances se rattachaient à des religions savantes (nous n'en pouvons douter aujourd'hui), n'ont pas la responsabilité des dogmes qu'on leur avait transmis. Leurs initiateurs ne leur avaient enseigné rien de bien consolant, quant à une véritable et distincte immortalité de l'âme humaine, et même la croyance qui, chez les Égyptiens, ne rassure pas à cet égard, en remontant vers le nord et redescendant dans la Grèce par le sommet de la péninsule, s'était empreinte de couleurs beaucoup plus sombres. Je pourrais, à cet égard, donner une suite de preuves qui ne laisseraient pas que d'être instructives. On s'expliquerait ainsi pourquoi Homère, lorsqu'il parle de l'empire des morts, ne s'occupe ni de l'Égypte ni de l'Orient, mais fait remonter son héros jusqu'aux ténèbres éternelles du pays des Cimmériens, où plus tard on retrouvera le

[1] *Mémoire sur les représentations qui avaient lieu dans les mystères d'Éleusis*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXIV, 1re partie.

siége de la royauté funèbre qu'Achille partage avec Hélène. Mais je ne veux toucher, dans ce sujet encore mal expliqué, que les points qui se rapportent au monument dont j'ai entrepris l'explication.

Polygnote a voulu donner l'image allégorique de la doctrine d'Éleusis. Si le tableau de l'autre vie, telle que l'Odyssée la représente, eût été contraire à cette doctrine, il n'est pas probable que le peintre de Thasos eût entrepris de le reproduire; mais il n'y avait pas sans doute de différence essentielle dans le fond, et c'est pourquoi l'artiste se contenta de modifier et de développer, dans le sens mystique, l'invention du poëte. C'est en suivant cette trace que nous devons trouver la clef de la composition qui nous occupe.

Ici je dois appeler à mon secours un monument qui, bien que très-connu des antiquaires et publié dans divers recueils, n'a pourtant pas encore été l'objet d'un travail approfondi : je veux parler du précieux miroir étrusque à deux registres qui, du cabinet Durand, a passé dans la collection de la Bibliothèque impériale [1]. Sur la zone supérieure, nous y voyons représenté *Jupiter*, TINIA, assis sur son trône, et devant lui *Hercule*, HERCLE, debout et diadémé, tenant dans la main gauche sa massue relevée et portant sur la droite un enfant ailé, en tout semblable à l'*Amour*, et dont le nom étrusque, EPIUR, n'a pu être expliqué jusqu'ici d'une manière satisfaisante [2]. Hercule semble présenter cet enfant à Jupiter. A chaque extrémité du tableau, deux déesses à demi nues, assises sur des trônes, paraissent prendre un vif intérêt à l'action d'Hercule. L'une, à la gauche de Jupiter, se distingue par une stéphané relevée et une oie placée à ses pieds; elle porte le nom de THALNA; l'autre, TURAN, tient un sceptre surmonté d'une grenade, et une tige de myrte s'élève auprès d'elle.

Nous verrons bientôt s'il est possible de pénétrer le sens de cette composition. Pour y parvenir peut-être, il faut descendre à la bande inférieure, qui, dans la circonstance présente, a pour nous un intérêt particulier. Nous y voyons une scène où tout le monde a reconnu une image de la région infernale. *Hélène*, ELINAI, reine de ces lieux, y reçoit l'ombre d'*Agamemnon*,

[1] De Witte, *Catalogue Durand*, n° 1972. — *Monuments inédits de l'Institut archéologique*, t. II, pl. VI. — Gerhard, *Etruskische Spiegel*, pl. CLXXXI.

[2] *Annales de l'Inst. arch.*, t. VII, 1835, p. 277 et t. XII, 1840, p. 268.

ACHMEMRUN, et, lui tendant une main, semble exprimer par le geste de l'autre toute la compassion que lui font éprouver ses infortunes. Hélène est placée entre ses deux époux, dont le premier, *Ménélas*, MENLE, rajeuni et tenant la lance, semble s'apprêter à boire un breuvage magique qu'Hélène lui aurait donné comme une autre Circé. Le second, *Alexandre*, ELCHSNTRE, tient de même une lance, et tourne le dos à Agamemnon. Du reste, la parité est complète entre Ménélas et Pâris, et, sans les inscriptions, on les prendrait pour les Dioscures. Du côté de Pâris, et à l'extrémité du tableau, un autre héros, coiffé du bonnet phrygien, exprime, par son geste, l'aversion qu'il ressent pour le nouvel hôte des enfers. Son nom étrusque, AEVAS, probablement le fils de l'*Aurore* (Ἠώς et Ἀώς dans le dialecte dorien), est celui que Memnon porte sur d'autres monuments étrusques [1]. Deux génies féminins nus et ailés complètent le tableau : l'un offre une couronne à Pâris, ou peut-être la prépare-t-il pour Agamemnon, dont seulement il se trouve un peu éloigné; une biche est à ses pieds; l'autre est occupé à tirer avec un style le parfum renfermé dans un lécythus; l'arbre qui croît à ses pieds pourrait aisément être pris pour un saule. Les noms étrusques de ces deux génies, MEAN et LASA THIMRAE, ne nous apprennent rien ni sur leur origine, ni sur le sens qu'il faut attribuer à leur intervention.

L'ordonnance de cette scène offre une précieuse analogie avec celle de la zone inférieure dans la composition de Polygnote. Au centre, Hélène y remplace Achille, mais on sait les liens que la tradition religieuse avait établis entre ces deux ombres, et cette substitution, après le rôle important et distinct que nous avons vu jouer à Hélène dans *la Destruction de Troie*, doit avoir pour nous un intérêt considérable. Achille, assis au milieu, comme roi des ombres dans la partie gauche de la lesché, se rattache exactement à la tradition homérique. Ulysse, s'adressant au héros, lui dit : « Depuis que tu » es venu dans ces lieux, tu exerces une grande autorité sur les morts : » c'est pourquoi, bien que privé de la vie, tu ne dois pas t'affliger, ô » Achille! »

.... Νῦν αὖτε μέγα κρατέεις νεκύεσσιν,
Ἐνθάδ' ἐών· τῷ μήτι θανὼν ἀκαχίζευ, Ἀχιλλεῦ [2].

[1] Voy. *Ann. de l'Inst. arch.*, t. VI, 1834, p. 185.
[2] *Odyss.*, Λ, v. 484-485.

Achille lui répond : « Ne cherche pas, noble Ulysse, à me consoler de » ma mort : j'aimerais mieux, comme laboureur, servir un maître obscur et » sans fortune, que de régner sur tous les morts. »

Μὴ δή μοι θάνατόν γε παραίδια, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ·
Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλῳ,
Ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ᾧ μὴ βίοτος πολὺς εἴη,
Ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν [1].

Quoiqu'il y ait plus de force dans l'expression *ἀνάσσειν* que dans celle de *μέγα κρατέειν*, on ne doit guère hésiter à ajouter, pour compléter le sens du dernier vers, « que de régner [*comme je le fais*] sur les morts. » Si les interprètes n'ont pas eu l'idée de ce complément, c'est qu'on ne songeait pas à chercher jusque dans Homère la trace des idées mystiques de l'antiquité sur ce héros.

L'Achille de la lesché n'est séparé d'Agamemnon que par Protésilas, de même que l'ombre du roi des Grecs, sur le miroir, n'est séparé d'Hélène que par Ménélas. Rien ne dit que, dans la peinture de Polygnote, Agamemnon ne fût pas enveloppé du voile dans lequel il avait reçu la mort, comme sur le monument étrusque. De même que, chez Homère, l'âme du fils d'Atrée est représentée désolée :

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Ἀγαμέμνονος Ἀτρεΐδαο
Ἀχνυμένη. . . . [2],

de même que le poëte peint l'énervement dans lequel la mort l'avait jeté :

Ἀλλ' οὐ γάρ οἱ ἔτ' ἦν ἰς ἔμπεδος, οὐδέ τε κάνς,
Οἵη περ πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσι [3],

l'artiste le montrait avec une espèce de béquille sous l'aisselle, et s'appuyant

[1] *Odyss.*, Λ, v. 487-490.
[2] *Ibid.*, Λ, v. 386-387.
[3] *Ibid.*, Λ, v. 392-393.

de plus des deux mains sur un bâton : Ἀγαμέμνων δὲ μετὰ τὸν Ἀντίλοχον σκήπτρῳ τε ὑπὸ τὴν ἀριστερὰν μασχάλην ἐρειδόμενος, καὶ ταῖς χερσὶν ἐπανέχων ῥάβδον; arrangement bizarre et qui ne peut avoir eu d'autre objet que de rendre sensible aux yeux l'affaiblissement indiqué par le poëte. Le grand voile du miroir complète l'ajustement du roi des rois, plutôt qu'il ne fournît un renseignement contraire.

Dans la lesché, à peu de distance d'Achille, sur sa gauche, on rencontrait la figure de Memnon, et presque immédiatement après celle de Pâris. Nous avons également, sur le miroir, Pâris et Memnon dans l'ordre inverse; mais du même côté, le côté des héros troyens, opposé à celui des Grecs, et ce contraste se manifeste, sauf de légères exceptions, dans la peinture de la lesché. En un mot, le rapport entre les deux monuments, dont nous avons soupçonné l'existence, se prononce avec une évidente clarté.

Nous ne rencontrerons pas la même analogie en comparant les registres supérieurs du miroir et de la *lesché;* mais du moins, pour l'explication de cette partie du monument étrusque, le texte de l'Odyssée ne nous sera pas inutile. Le poëte dit, en parlant d'Hercule : « Après Sisyphe, je vis Hercule, » ou plutôt son ombre; car ce héros, entre les immortels, goûtait la joie » des festins, et possédait Hébé à la jambe élancée, fille du grand Jupiter » et de Junon, dont la chaussure est d'or. »

Τὸν δὲ μέτ' εἰσενόησα βίην Ἡρακληείην,
Εἴδωλον· αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι
Τέρπεται ἐν θαλίῃς, καὶ ἔχει καλλίσφυρον Ἥβην
Παῖδα Διὸς μεγάλοιο καὶ Ἥρης χρυσοπεδίλου [1].

Le miroir nous montre Hercule, Jupiter et Junon, et la seconde femme, la *Turan* étrusque, que l'on assimile ordinairement à Vénus, pourrait bien, dans cette circonstance, tenir la place d'Hébé, et figurer comme épouse d'Hercule. L'enfant que celui-ci présente à Jupiter serait, dans cette hypothèse, le fruit de l'union du héros avec la déesse de la jeunesse. Apollodore [2],

[1] *Odyss.*, Λ, v. 600-603.
[2] II, 7, 7.

le seul des écrivains de l'antiquité qui ait parlé de la descendance d'Hercule et d'Hébé, leur donne deux fils, Alexiarès et Anicétus; mais ces deux enfants pouvaient bien se résumer en un seul, et c'est ce que le miroir semble démontrer. Quant au nom étrusque de l'enfant qu'Hercule porte dans ses bras, j'ai pensé depuis longtemps que, dans la fin du mot *Epiur*, on pouvait reconnaître celui d'*Éros* (voisin de la désinence du premier nom rapporté par Apollodore, *Alexiarès*), et que le commencement offrait en grec de l'analogie avec ἔπος, qui, de même qu'*Éros*, exprime l'idée de la *parole*. J'ajoute aujourd'hui qu'*Epiur* semble composé du nom d'Hébé et du commencement de celui d'*Héraclès*.

La doctrine de l'apothéose des héros bienfaiteurs de l'humanité passe pour avoir été enseignée dans les mystères d'Éleusis. Rien ne paraîtrait donc plus conforme à la tradition éleusinienne que la division offerte par le miroir entre le ciel et l'enfer, les héros divinisés, tels qu'Hercule, et les ombres gémissantes, telles que celle d'Agamemnon. Mais ici l'analogie entre le miroir et la lesché cesse d'exister, et, dans la partie supérieure de la composition de Polygnote, au lieu de la peinture du ciel, nous allons trouver un développement des idées qui se rapportent à l'enfer. Serait-ce une raison pour croire qu'en cela le peintre s'éloignait plus que le graveur du miroir de la source éleusinienne? Nous ne le pensons pas. Au fond, l'opinion poussée jusqu'à l'évhémérisme, suivant laquelle non-seulement les héros divinisés, mais les dieux, n'auraient été que des hommes récompensés de leurs vertus, plus encore par un culte public que par une immortalité positive, cette opinion, dis-je, ne devait appartenir qu'à l'écorce de la doctrine. Tout nous démontre qu'on enseignait dans l'Éleusinium une apothéose commune à tous les initiés, j'allais dire à l'humanité entière, et Polygnote, en rassemblant tous les morts dans les limites du même empire, se montrait d'une orthodoxie plus profonde et plus sévère que l'auteur de la composition reproduite sur le miroir.

Il faudrait maintenant entrer dans le détail des épisodes de la rangée supérieure, afin d'en faire pénétrer le sens; mais une difficulté m'arrête : on a déjà vu que les descriptions de Pausanias devaient être incomplètes. Plusieurs personnages sont désignés uniquement par leurs noms, sans que

l'auteur indique aucun attribut qui leur soit propre. Comment donc une explication qui serait très-difficile, si nous avions le monument lui-même sous les yeux, peut-elle rester possible avec des lacunes aussi considérables que celles qui existent dans nos informations? Une observation que j'ai faite contribuera sans doute à réduire un peu la difficulté. Je remarque que, parmi les héroïnes, celles dont le Périégète ne dit rien de particulier, sont précisément, à l'exception d'Augé groupée avec Iphimédie, du nombre de celles qui ont été mentionnées par Homère : c'est *Iphimédie, Mégarè, Tyro, Mœra* et *Péro*. Il est à présumer que l'artiste s'était en effet contenté de faire connaître, à l'aide de leurs noms, quelques-unes d'entre elles, sans y ajouter aucun symbole caractéristique. Cette réserve contribuait à soulager, pour ainsi dire, la composition, à lui donner un aspect plus libre et plus simple, tout en assurant une part considérable à l'influence d'Homère. Nous sommes donc, jusqu'à un certain point, autorisé à négliger ces figures, ou à ne les étudier que sous un point de vue général, en concentrant toute notre attention sur celles dont Polygnote avait jugé à propos de mieux accuser la signification.

J'en reviens à la zone supérieure, où se passait la scène de l'évocation des morts. On aurait pu s'attendre à ce qu'Ulysse et Tirésias en occupassent le centre; mais la répartition des figures ne permet pas qu'on arrive à ce résultat. Anticlée, la mère d'Ulysse, placée derrière Tirésias, n'est que la douzième à partir de la gauche, et après Anticlée, on en compte quatorze jusqu'à Sisyphe, le dernier de cette rangée. D'ailleurs, je l'ai déjà remarqué, le peintre avait mis les ennemis d'Ulysse en contraste avec Ulysse lui-même, et cette observation suffit pour faire voir que le groupe du héros et du devin n'occupait pas le milieu du tableau.

Une des grandes singularités de cette partie de la peinture a déjà été signalée : les groupes qui séparent Ulysse de ses compagnons n'ont aucun rapport, même éloigné, avec la scène qu'ils divisent en deux parties. Dans Homère, Ulysse arrive à l'entrée de l'enfer et c'est là qu'il opère son évocation. A Delphes, le héros doit avoir laissé derrière lui un assez grand nombre de personnages, dont sa présence n'a pas suffi pour troubler les occupations. Ocnus a continué de tordre son câble ; l'ânesse qui le ronge à mesure qu'il se

forme n'a pas interrompu son repas, et Phèdre a prolongé les évolutions de sa balançoire. Mais pourquoi ces groupes eux-mêmes se montrent-ils rapprochés? Quel rapport d'idée existe-t-il entre Ocnus avec son ânesse, Tityus, les deux sœurs, Phèdre et Ariadne, et le couple de Tyro et d'Ériphyle?

Ocnus, dont le travail disparaît à mesure qu'il se produit, a une ressemblance certaine avec Tityus, à qui un vautour dévorait les entrailles toujours renaissantes. D'un autre côté, le symbole d'Ocnus est une *corde*, Phèdre est suspendue en l'air sur une *corde*, qu'elle retient des deux mains : τό τε ἄλλο αἰωρουμένην σῶμα ἐν σειρᾷ, καὶ ταῖς χερσὶν ἀμφοτέρωθεν τῆς σειρᾶς ἐχομένην. Ériphyle, enveloppée dans sa draperie, laisse voir au mouvement de ses doigts qu'elle retient son fatal *collier;* enfin, à propos de Phèdre, le Périégète, qui, cette fois, semble de complicité avec le peintre, fait une digression sur Thésée et Bacchus, et on ne commence à en comprendre l'intention que, lorsqu'en parlant de l'expédition du fils de Sémélé dans l'Inde, Pausanias est parvenu à mentionner le *câble*, formé de sarments et de branches de lierre, qui avait servi à jeter le premier pont sur l'Euphrate, et que, de son temps, on montrait encore à *Zeugma*, ainsi nommée à cause de cette mémorable circonstance de la campagne sacrée. Nous pouvons conclure de cette singulière digression, qu'Ariadne, dans la lesché, était couronnée de pampres et de lierre.

Si l'on pouvait, un seul instant, douter de l'importance attachée à ces symboles par le peintre et par son interprète, il suffirait, pour revenir de cette défiance, de lire la manière dont Pausanias explique la balançoire sur laquelle Phèdre se montrait suspendue : « C'est, dit-il, une manière plus con» venable d'exprimer le genre de mort qui avait mis fin aux jours de Phèdre : Παρεῖχε δὲ τὸ σχῆμα καὶ πρὸς τὸ εὐπρεπέστερον πεποιημένον συμβάλλεσθαι τὰ ἐς τῆς Φαίδρας τὴν τελευτήν. Ainsi donc, si le peintre n'eût pas voulu éviter d'offenser les regards du spectateur, même dans une représentation de l'enfer, on aurait vu au lieu d'une jeune fille gracieusement balancée en l'air, le cadavre suspendu d'une femme étranglée, et le nœud qui aurait serré le cou de Phèdre aurait fait le pendant avec le funeste collier d'Ériphyle. L'usage du symbole prouvé pour une figure, autorise à en rechercher le sens partout où il se produit, et sous quelque forme qu'il se montre encore.

Polygnote n'avait pas représenté le moment du supplice de Tityus, mais il

avait peint un corps presque réduit à rien par la continuité de ses tourments : c'était une ombre presque effacée et à peine visible : ἀμυδρὸν καὶ οὐδὲ ὁλόκληρον εἴδωλον. Ulysse à son tour n'est entouré que d'ombres, c'est-à-dire que tout ce qui intéresse ses sentiments, son attachement pour ses compagnons, son amour pour sa mère, sa vénération pour l'interprète de la religion, s'offre à lui sous l'aspect de fantômes, celui d'Elpénor, celui d'Anticlée et celui de Tirésias. Le costume de matelot que porte Elpénor rappelle l'agitation des flots, la balançoire de Phèdre les mouvements de l'air; les béliers noirs qu'amènent les compagnons d'Ulysse sont un emblème des ténèbres : à tous ces symboles de l'incertitude et de l'obscurité se joint celui du mystère de tout ce qui se rapporte à la mort, exprimé par les cordes, le collier et les draperies dans lesquelles Ériphyle s'enveloppe. Nous entrons avec Ulysse dans l'empire des fables et des illusions.

Personne jusqu'ici ne semble avoir cherché à expliquer le groupe de Phocus et d'Iaséus, lequel venait immédiatement après Anticlée, et occupait le milieu de la rangée supérieure. Je donne ici la description entière de ce couple, que je me suis contenté d'indiquer précédemment. « Au-dessus d'Achille et » des autres héros grecs est représenté Phocus, sous les traits d'un tout » jeune homme, avec Iaséus dont la barbe est bien fournie; celui-ci semble » détacher l'anneau que Phocus porte à la main gauche, et voici comment » on explique cette action. Phocus, fils d'Éaque, étant passé de l'île d'Égine » dans le pays qui porte maintenant le nom de Phocide, entreprit de ré- » duire sous son autorité cette partie du continent et de s'y fixer d'une ma- » nière durable. Personne, parmi les habitants du pays, ne se montra plus » favorable à ses desseins qu'Iaséus, lequel, entre autres présents, témoi- » gnages de son amitié, lui donna un cachet (σφραγὶς) de pierre précieuse » enchâssé dans l'or. Peu de temps après, Phocus étant retourné dans Égine, » succomba sous les embûches qui lui furent tendues par Pélée. C'est en sou- » venir de cette amitié que Polygnote a représenté Iaséus voulant regarder » la pierre, et Phocus la lui laissant prendre. »

Je remarque dans ce passage, d'abord la fin prématurée de Phocus : c'est pour ce héros une analogie de destinée avec Achille, placé immédiatement au-dessous. Dans l'esprit des allégories funèbres de l'antiquité, plus l'homme est mort jeune, plus son apothéose est éclatante.

On peut faire ressortir encore la manière dont la tradition rattache le nom même de la Phocide à l'un des principaux centres religieux de la Grèce, l'île d'Égine, royaume d'Éaque, le favori des dieux, qui plus tard devint un des juges de l'enfer. Polygnote fait rentrer aussi les Phocidiens, quoique à demi barbares, dans le cercle étroit de la civilisation hellénique, et cela convient à Delphes, où le sanctuaire d'Apollon a besoin du respect des populations qui l'entourent.

Je distingue ensuite l'amitié, ou plutôt l'amour d'Iaséus pour Phocus : malgré la réserve dont Pausanias a empreint son langage, l'insistance qu'il met à faire voir que Phocus est dans la première jeunesse, ἡλικίαν μειράκιον, et qu'Iaséus est bien fourni de barbe, γενείων εὖ ἔχει, suffit pour faire comprendre le rapport des deux héros. Nous retrouvons ici cet amour sacré, honoré par les Grecs, enseigné, suivant eux, par les instituteurs de l'humanité [1], et qui ouvre en quelque sorte l'accès des mystères d'Hadès, comme l'étrange fable de Prosymnus et de Bacchus, descendant aux enfers, en offre la preuve incontestable [2]. L'amour stérile des héros est agréable à la stérile Proserpine. Qu'on nous dispense de nous étendre plus longuement sur ce sujet : c'est assez d'entrevoir pourquoi la superstition chez les Grecs autorisait d'affreux désordres.

Enfin le sceau, σφραγὶς, doit exciter notre attention. C'est essentiellement l'emblème du secret. Pausanias ne nous dit pas quel était le sujet gravé sur le chaton de l'anneau, présent d'Iaséus à Phocus; nous ne savons pas davantage si la dimension de l'objet permettait de distinguer un détail nécessairement aussi petit. Iaséus a donné la bague à Phocus, comme un gage de son affection : en rencontrant dans les enfers l'objet de sa passion, il aime à retrouver au doigt de son ami le témoignage qu'il lui en avait laissé; voilà pour l'explication du geste des deux personnages. Mais, puisque faute de renseignements complets, nous ne pouvons pénétrer plus avant dans l'intelligence de cet épisode, contentons-nous de faire remarquer combien cette scène, qui semble inculquer l'idée du mystère, étrange par son insignifiance,

[1] Hygin., *Poet. astron.*, II, 7.

[2] Clem. Alex., *Protrept.*, p. 29 et 30, ed. Potter. — Arnob., *Adv. gentes*, V, 28. — Tzetz. *ad* Lycophr., *Cassandr.*, v. 212. — Nonn., *Synag. histor.*, I, 37. — Hygin., *Poet. astron.*, II, 5. — Phavorin., v° Ἐνόρχης. — Firm. Matern., *De error. profan. relig.*, pp. 428 et 429, ed. Gronov.

si l'on s'en tient aux données de la poésie ou de l'histoire, se place convenablement au sommet d'une composition essentiellement mystique, et qui, à chaque extrémité, commence et se termine par des sujets relatifs aux avantages de l'initiation.

Si, après avoir étudié le groupe du centre, nous examinons dans son ensemble la seconde moitié de la rangée supérieure, nous y remarquons une ordonnance inverse de ce que nous avons trouvé au côté opposé. Là, l'épisode d'Ulysse était coupé par le milieu, et des personnages sans rapport apparent avec le héros et avec son action le séparaient de ses compagnons; ici, la réunion des ennemis d'Ulysse est placée au centre d'autres groupes qui réveillent des idées tout à fait différentes. Nous devons nous représenter Palamède et Thersite accroupis, et jouant aux dés sur une table ou sur une pierre cubique [1]. A gauche, derrière Palamède, est Ajax, fils de Télamon; à droite, derrière Thersite, l'autre Ajax, fils d'Oïlée. A partir du premier Ajax, et en remontant vers le centre, nous trouvons successivement Actéon, sa mère Autonoé et Mæra, fille de Prœtus. En sens inverse et après le second Ajax, nous rencontrons Méléagre, Callisto, les pieds posés sur les genoux de la nymphe Nomia, et Péro, fille de Nélée.

A l'exception de Péro, sur laquelle les anciens ne nous ont rien dit de particulier, tous les personnages qui encadrent les ennemis d'Ulysse ont pour lien commun l'idée de la chasse. Callisto était une des compagnes de Diane; Méléagre vint à bout du sanglier de Calydon; Actéon, pour avoir aperçu Diane dans le bain, fut métamorphosé en cerf; et quoique Mæra ne soit donnée par Homère [2] que comme une jeune fille morte à la fleur de l'âge, on ne peut s'empêcher, en l'entendant nommer, de se souvenir de la chienne d'Érigone, appelée aussi *Mœra*, et qui, après la mort funeste de sa maîtresse, devint dans le ciel la constellation du Chien [3].

[1] Voy. le même sujet ou un sujet au moins analogue sur un très-grand nombre de vases peints. Raoul Rochette, *Monum. inédits d'ant. fig.*, pl. LVI. — Roulez, *Bullet. de l'Acad. royale de Bruxelles*, t. VII, 1re partie, p. 109. — La représentation la plus remarquable est celle qui porte la signature d'Exéchias, et où Ajax et Achille jouent aux dés. Voy. *Mon. inéd. de l'Inst. arch.*, t. II, pl. XXII. — *Mus. Etrusc. Gregor.*, II, pl. LIII. — Comparez J. de Witte, *Catal. Durand*, nos 320, 385, 398-403, et surtout Gerhard, *Etruskische und Kampanische Vasenbilder des K. Museums zu Berlin*, p. 29.

[2] *Odyss.*, Λ, v. 326. — Cf. Eustath. *ad h. l.*

[3] Apollodor., III, 14, 7. — Hygin., *Poet. astron.*, II, 4, 25. — Ovid., *Metam.*, VI, v. 126; X, v. 451.

Les attributs qui caractérisent ces diverses figures servent encore à faire reconnaître dans quelle intention l'artiste les avait rassemblées. Callisto est assise sur la peau d'une ourse, certainement, nous l'avons déjà dit, en souvenir de sa métamorphose. Méléagre pouvait avoir auprès de lui, quoique Pausanias n'en dise rien, la hure de sanglier qui le fait reconnaître ordinairement sur les monuments antiques. Actéon et sa mère sont assis sur des peaux de biche, et portent chacun un faon de biche sur la main : le héros chasseur a de plus un chien à ses pieds, en souvenir de son genre de vie et de la manière dont il mourut, *βίου τοῦ Ἀκταίωνος εἵνεκα, καὶ τοῦ ἐς τὴν τελευτὴν τρόπου*. Tous ces emblèmes ne sont donc pas seulement ceux de la chasse, ils rappellent aussi les métamorphoses des hommes en animaux divers, et de même que la balançoire sur laquelle Phèdre est suspendue exprime avec grâce et réserve le genre de mort de cette héroïne, de même ici la peau des animaux tient la place des animaux eux-mêmes. C'est comme si nous avions sous les yeux une ourse, un sanglier, un cerf, des faons et des chiens de différentes espèces.

Virgile si profondément instruit des choses de la religion, et dont la Nécyomancie n'est que le développement de celle d'Homère, place à la porte des enfers un grand nombre de bêtes monstrueuses :

> *Multaque præterea variarum monstra ferarum,*
> *Centauri in foribus stabulant, Scyllæque biformes* [1].....

Ces êtres, enfantés par le symbolisme de l'Orient, avant de passer dans le bagage de la poésie classique, ont, chez les Égyptiens en particulier, la propriété de se montrer ou sous la forme simple d'animaux complets, ou combinant leurs membres avec ceux du corps humain. Dans Virgile, c'est la forme complexe qui domine. Les animaux purs se retrouvent sur un grand nombre de monuments, et la méthode d'allusion adoptée par Polygnote participe plus du second système que du premier. Mais quelles que soient ces différences, l'idée d'une variété pleine d'incertitude et d'illusions est certainement celle qui domine dans le tableau mystique des enfers.

[1] *Æneid.*, VI, v. 285 et seq.

Les accidents de la chasse, où tantôt les bêtes se poursuivent les unes les autres, où l'homme triomphe des animaux comme à Calydon, et où les animaux à leur tour dévorent l'homme, comme dans la fable d'Actéon, ajoutent à cette inconstance d'aspect la pensée d'une agitation perpétuelle, que l'habit de matelot d'Elpénor et la balançoire de Phèdre nous ont déjà fait deviner de l'autre côté. Il semble que le peintre ait voulu réveiller aussi, sur la droite, le souvenir de la mer, par la manière dont il avait représenté le fils d'Oïlée « tout son corps, dit Pausanias, était couvert d'efflorescences salines, comme celui d'un homme qui aurait péri dans un naufrage. » Τούτῳ τῷ Αἴαντι τὸ χρῶμά ἐστιν, οἷον ἂν ἀνδρὶ ναυαγῷ γένοιτο, ἐπανθούσης τῷ χρωτὶ ἔτι τῆς ἅλμης.

Quant au groupe des joueurs de dés, si on le considère en lui-même, rien ne rappelle les motifs d'aversion que ces héros rassemblés avaient contre Ulysse. Les dés sont le symbole du hasard, et cette dernière pensée vient convenablement se joindre aux images du mystère, de l'incertitude, de l'illusion, de l'agitation sans fin et des ténèbres que nous avons successivement dégagées de l'étude des autres figures.

Mais Pausanias, en indiquant les héros qui jouent aux dés et les deux Ajax qui les regardent, comme formant la réunion des ennemis d'Ulysse, n'a point dit une chose indifférente et que nous devions négliger. L'idée du combat est inhérente à celle du chaos : dans la confusion universelle, les éléments sont représentés comme luttant sans cesse les uns contre les autres, et cette pensée de l'antagonisme des forces ennemies, qui domine dans les religions orientales, ne saurait manquer à une collection de symboles comme celle que l'étude de la composition de Polygnote, à l'aide des explications de Pausanias, nous a progressivement fournie.

Il ne nous reste plus sur cette bande, et après Callisto et ses compagnes, que la figure de Sisyphe, fils d'Éole, s'efforçant d'élever au sommet du précipice la roche qui retombe sans cesse sur sa tête, καὶ ὁ Αἰόλου Σίσυφος ἀνῶσαι πρὸς τὸν κρημνὸν βιαζόμενος τὴν πέτραν. Un fils d'*Éole*, plus menteur qu'Ulysse, ne doit pas nous étonner après une suite de figures qui toutes expriment les idées de changement, de variation, d'illusion, de mensonge et d'agitation dont est susceptible en grec l'adjectif αἰόλος et même le verbe αἰόλλω. Nous avons d'ailleurs rencontré dans Ocnus le type du labeur incessamment renouvelé et tou-

jours inutile. Mais ce n'est pas encore là toute l'instruction que doive nous fournir le personnage de Sisyphe.

Entre les héros dont Polygnote avait représenté le supplice infernal dans la lesché de Delphes, Tityus, Sisyphe et Tantale, auxquels il faut joindre Thésée et Pirithoüs, malgré le soin avec lequel l'artiste avait adouci l'image de leur peine, il existe un caractère commun. Tous ont voulu s'égaler aux dieux en pénétrant leurs secrets. Cette pensée s'exprime pour Tityus par une tentative de violence sur Latone ou sur Diane [1]. On dit de Thésée et de Pirithoüs qu'ils ont entrepris de s'introduire de force dans les enfers, afin d'enlever Proserpine à son époux [2]. Les causes qu'on assigne à la punition de Sisyphe et de Tantale sont très-diverses [3], mais toutes ces versions se réduisent pour l'un et pour l'autre à un abus coupable de la faveur et de la confiance des dieux, à un besoin malicieux de les tromper, ou même à une diffusion parmi les hommes, de biens qui sont le privilége des dieux, et dont ils se réservent la possession avec un soin jaloux.

Ces punitions infligées à la recherche indiscrète des secrets de la divinité a quelque chose de bien remarquable dans un tableau mystique comme celui qui nous occupe. Il ne faut pas, je pense, les considérer uniquement comme une menace extérieure contre les profanes. Tout nous porte à croire que le secret des dieux n'était pas moins scellé dans les mystères qu'à l'extérieur des

[1] Homer., *Odyss.*, Λ, v. 579 et seq. — Strab., IX, pp. 422 et 423. — Apollodor., I, 4, 1. — Suid., v° Τιτυός. — Nonn., *Dionysiac.*, II, v. 307 et seq. — Eustath. *ad* Homer., *Odyss.*, H, p. 1581, et Λ, p. 1699. — Hygin., *Fab.*, 55. — Lactant. *ad* Stat., *Theb.*, XI, v. 12. — Euphorion *ap.* Schol. *ad* Apoll. Rhod., *Argon.*, I, 181.

[2] Plutarch., *Thes.*, 31. — Apollodor., II, 5, 12.

[3] Sisyphe avait été puni pour avoir dévoilé les secrets des dieux (Serv. *ad* Virg., *Æn.*, VI, v. 616); ou pour avoir volé et tué des voyageurs (Schol. *ad* Stat., *Theb.*, II, v. 380); ou pour la haine qu'il portait à son frère Salmonée (Hygin., *Fab.*, 60); ou pour avoir fait connaître à Asopus l'enlèvement de sa fille Égine par Jupiter (Apollodor., I, 9, 3. — Paus., II, 5, 1. — Tzetz. *ad* Lycophr., *Cassandr.*, v. 176. — Schol. *ad* Homer., *Iliad.*, Λ, v. 180; *ad Iliad.*, Z, v. 153).

La punition infligée à Tantale était motivée sur ce qu'il s'était vanté d'avoir été admis à la table des dieux (Homer., *Odyss.*, Λ, v. 582 et Schol.); ou sur ce qu'il avait voulu tromper les dieux auxquels il avait fait servir à un festin son propre fils Pélops (Hygin., *Fab.*, 83. — Serv. *ad* Virg., *Æn.*, VI, v. 603 et *ad Georg.*, III, v. 7); ou sur le vol du nectar et de l'ambroisie dont il avait fait part à ses amis (Pindar., *Olymp.*, I, v. 98. — Tzetz., *Chiliad.*, V, 465); ou sur ce qu'il avait nié que le chien de Crète, volé par Pandarée, lui avait été confié (Schol. *ad* Pindar., *Olymp.*, I, 90 et 97. — Ant. Liberalis, XXXVI).

temples, et que dans la doctrine la plus profonde se résumait la pensée d'une incertitude absolue sur les choses placées au-dessus de l'homme, et notamment sur l'autre vie. Mais n'anticipons pas sur la conclusion finale de cette partie de notre Mémoire et laissons à sa place le téméraire Sisyphe; reconnaissons seulement qu'aucune figure ne pouvait mieux résumer la manière étrange dont le peintre avait représenté l'entreprise du héros, souvent donné pour le fils de Sisyphe [1], afin de pénétrer les secrets des enfers.

Au bout du compte, Ulysse lui-même, qui semble accumuler à plaisir les fables dans le récit qu'il fait aux Phéaciens, ne se vante pas d'avoir pénétré dans les enfers. Il s'est livré à une opération magique, et il a obtenu que les ombres lui apparussent et vinssent s'entretenir avec lui. D'une manière plus significative encore, Virgile [2] nous montre deux portes au sortir des enfers : l'une de corne, c'est-à-dire la moins brillante, par laquelle s'échappe la vérité; l'autre, éclatante de toute la blancheur de l'ivoire, et qui ne laisse passer que le mensonge et l'illusion; c'est par cette dernière porte que le plus religieux des mortels, après avoir marché sous la conduite d'un guide irréprochable, la Sibylle de Cumes, revient à la lumière, et le poëte déclare ainsi lui-même qu'il n'a fait passer devant les yeux de ceux qui l'écoutent que de vaines et trompeuses images. Toute la partie supérieure de la composition de Polygnote est, sous ce rapport essentiel, d'accord avec Homère, et devance la donnée de Virgile. C'est un fait acquis à nos recherches, et que rien, ce nous semble, ne saurait désormais en effacer.

Si nous ne nous trompons, Homère, dès le début de la Nécyomancie, exprimait d'une manière grandiose l'impénétrable obscurité des choses de la religion et de la mort, en conduisant Ulysse au sein des ténèbres cimmériennes. « Le navire parvint alors aux bornes du profond Océan. C'est là » qu'est le peuple et la ville des Cimmériens, cachés dans les ténèbres et les » nuages : jamais le soleil ne les éclaire de ses rayons, ni quand il s'élève » sur la voûte étoilée, ni quand du haut des cieux il redescend sur la terre; » mais une triste nuit ne cesse de s'étendre sur ces mortels infortunés [3]. »

[1] Ovid., *Metam.*, XIII, v. 32; *Art. amat.*, III, v. 313. — Plutarch., *Quæst. græc.*, 43.
[2] *Æneid.*, VI, v. 894-899.
[3] *Odyss.*, Λ, v. 12-19.

Indépendamment de ce que j'ai dit plus haut sur l'origine des traditions religieuses de la Grèce, septentrionale en apparence, méridionale, quant au point de départ, mais s'étant empreintes dans le détour qu'elles avaient fait, d'un surcroît de tristesse propre aux climats du Nord et aux peuples qui l'habitent, la notion confuse qu'avaient les anciens des jours sans soleil, tels qu'ils existent dans les contrées voisines du pôle, devait les porter à placer l'entrée des enfers, ou même le séjour des âmes, au sein des ténèbres prolongées de ces régions. Chez les Égyptiens, nous voyons très-clairement la marche annuelle du soleil, lorsqu'il s'éloigne de l'hémisphère arctique et y multiplie les ténèbres par son absence, assimilée à sa disparition de chaque jour et à son passage à travers les profondeurs de l'hémisphère inférieur, et rien n'empêche de croire qu'une trace de cette identification artificielle ait pu pénétrer, avec tant d'autres influences orientales, dans les plus anciennes institutions religieuses de la Grèce. A plus forte raison devait-on la rencontrer dans la science des mystères, telle que les Athéniens s'étaient efforcés de la compléter et de la perfectionner à mesure qu'ils avançaient dans la carrière de la civilisation, et c'est un motif de plus pour reconnaître l'accord de Polygnote avec Homère sur un point où le peintre puisait dans le poëte, en l'interprétant à l'aide d'une doctrine plus riche et plus développée, quoique semblable quant au fond.

C'est sous le bénéfice de ces observations que nous entreprenons l'examen des figures de la zone inférieure. Il a été déjà question du premier épisode, et j'ai déterminé avec certitude, je l'espère, le caractère des figures de Cléobœa et même de Tellis. On peut hésiter, à la première vue, je l'ai déjà dit dans la quatrième partie de ce Mémoire, sur la question de savoir s'il y avait plus de deux figures embarquées dans la nef de Charon. La manière dont Pausanias s'exprime à ce sujet (*οἱ δὲ ἐπιβεβηκότες τῆς νεὼς οὐκ ἐπιφανεῖς εἰς ἅπαν εἰσὶν, ἃς προσήκουσι*) laisse quelque chose à désirer sous le rapport de la clarté. Mais à mesure qu'on avance dans l'intelligence du sujet, on comprend mieux que le peintre n'ait dû admettre que des initiés dans la barque du nocher des enfers. Les noms de Tellis et de Cléobœa ne pouvaient rappeler rien de populaire et de généralement connu du commun des spectateurs, et le Périégète ne donne que comme un *on dit* ce qu'il raconte de Cléobœa. L'incertitude

ne portait donc que sur la qualité des personnages représentés, et non sur le nombre. Par conséquent, Charon ne transportait pas de personnages dont le nom eût été omis par l'artiste.

Cette circonstance, bien constatée désormais, que la barque de Charon ne renfermait que des initiés, donne à la scène un caractère tout particulier. Traverser l'Achéron n'est plus seulement, comme dans la tradition populaire, le droit des ombres au corps desquelles les honneurs funèbres avaient été rendus : c'est le privilége des initiés, et sous ce point de vue, la représentation prend une physionomie tout à fait égyptienne. Il faut comparer, à cette occasion, les renseignements qui nous sont fournis par le *Rituel funéraire* des Égyptiens avec la peinture de Polygnote. On apprend, par l'étude du rituel [1], que le mort ne pouvait être admis dans la barque qui conduisait aux Champs-Élysées qu'après avoir subi, sur une partie importante et très-obscure de la doctrine sacrée, un examen en forme qui offre de la ressemblance, avec ce qu'était, dans Éleusis, l'initiation aux petits mystères [2]. Ce qui correspond aux grands mystères du système grec, c'est l'autre interrogatoire, auquel doivent répondre, devant le tribunal d'Osiris [3], les âmes qui, après avoir été admises dans les Champs-Élysées, y ont complété leur instruction sur les choses divines par une culture emblématique de la terre [4].

A ce sujet, je ne puis m'empêcher d'émettre une conjecture qui, sans l'appui que me prête l'observation qui vient d'être faite sur la physionomie égyptienne de l'épisode de Charon, serait à bon droit taxée d'une témérité inutile. L'allusion que, chez Homère [5], Achille fait au sort du laboureur qu'il envie :

Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλῳ,
Ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ κ. τ. λ.

ne pourrait-elle pas être envisagée comme un moyen de rappeler l'occupa-

[1] Lepsius, *Todtenbuch der Ægyptier*, cap. XCVIII.

[2] Cf. Fr. Lenormant, *Correspondant*, t. XL, p. 265. — Sur la parenté du *Rituel funéraire* égyptien et des doctrines mystiques d'Éleusis, voy. Ch. Lenormant, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXIV, 1re partie, pp. 425 et suiv. — *Élite des mon. céramogr.*, t. III, pp. 102 et suiv.

[3] *Todtenbuch*, cap. CXXV.

[4] *Idem*, cap. CX.

[5] *Odyss.*, Λ, v. 488-489.

tion des âmes dans l'autre vie, dont nous retrouvons l'image dans les textes funéraires des Égyptiens? Je ne puis du reste hasarder cette opinion sans rappeler que Pausanias pensait aussi à l'Égypte en décrivant la composition de Polygnote. Il ne fait pas part de ses réflexions sur ce point à l'endroit qui semblerait le plus naturel, c'est-à-dire quand il est question de la barque de Charon : notre scrupuleux exégète ne se livre jamais aussi complétement; mais à propos d'un autre épisode, après que la mention d'Ariadne l'a conduit à parler et de l'expédition de Bacchus aux Indes, et du pont que le dieu conquérant avait le premier jeté sur l'Euphrate, et du câble qui avait servi à traverser le fleuve, et de l'origine du nom de la ville de Zeugma, ainsi nommée parce que l'Euphrate avait reçu le joug, ζεῦγος, en cet endroit; il ajoute : « Les Grecs s'accordent avec les Égyptiens dans presque tout ce » qu'ils disent de Bacchus » *τὰ μὲν δὴ ἐς Διόνυσον πολλὰ ὑπό τε Ἑλλήνων λεγόμενα καὶ ὑπὸ Αἰγυπτίων ἐστίν*; et l'on sait que le dieu égyptien, assimilé à Bacchus par les Grecs, n'est autre qu'Osiris, le juge de l'enfer et le maître des mystères de la mort.

Quoi qu'il en soit, par l'épisode de la barque de Charon, le peintre semble nous avoir indiqué la marche que nous devons suivre. A l'exemple des initiés que cette barque transporte, nous pénétrons dans l'empire d'Hadès, et nous ne restons pas à l'extérieur et à la superficie comme l'Ulysse de la rangée supérieure. Les premiers groupes que nous rencontrons sur le rivage sont ceux que nous avons désignés précédemment sous le nom de *suppliciés :* c'est le parricide étranglé par son père, c'est l'impie auquel une furie présente une coupe de poison. Virgile [1], qui se montre si fidèle à la donnée grecque dans sa peinture de l'enfer, nous présente de même les exemples de la punition des criminels immédiatement après que son héros a franchi les portes du séjour des âmes; ou, pour mieux dire, le lieu qui renferme cette sanction des lois de la conscience n'est qu'un vestibule qui précède la muraille du véritable domaine de Pluton. On s'aperçoit que la doctrine qui admet la récompense ou le châtiment de l'homme selon ses œuvres n'est qu'extérieure, elle est faite pour l'effroi de la multitude et le maintien de la société : si l'on

[1] *Æneid.*, VI, v. 548-627.

pénètre plus avant, le fondement y manque pour une croyance solide, et le progrès, non-seulement pour le philosophe, mais pour l'initié, consiste à mettre sous ses pieds toutes les terreurs de l'Achéron, y compris la crainte des châtiments mérités par nos fautes. Polygnote, de même que Virgile le fit plus tard, semble placer le respect des choses sacrées sur la même ligne que la piété filiale, et Pausanias, son interprète, a soin d'insister sur la preuve donnée par le peintre de cette double vertu des anciens temps. Mais si l'initiation aux mystères d'Éleusis portait en apparence jusqu'à l'exaltation le sentiment religieux, et par conséquent la vénération pour les objets du culte public, on y apprenait surtout de quelle conséquence étaient ces sentiments pour la consolidation de l'ordre social, et si l'on s'approchait des dieux, c'était pour voir se décomposer le système consacré par la vénération des peuples.

Eurynomus, le génie de la destruction des corps, placé après les seuls épisodes de l'ordre moral que renfermait la composition de Polygnote, nous donne sur le point capital que je viens de toucher une instruction précieuse. Quand ce génie a exercé son action corrosive, il ne reste rien d'assemblé et de cohérent dans tout ce qui a eu vie, et la morale propice à l'existence des hommes en société disparaît avec les corps eux-mêmes et avant qu'on ne pénètre jusqu'aux dieux. Aussi la figure d'Eurynomus, la plus effrayante de toutes, au lieu d'offrir, comme à la première vue, un contraste choquant avec la représentation nécessairement gracieuse des héroïnes qui viennent immédiatement ensuite, fournit-elle une transition obligatoire, dans l'ordre des idées que le peintre nous semble avoir adoptées.

Les figures qui, après Eurynomus et avant les non-initiés, correspondent au développement de l'hémicycle, et doublent celles de la rangée supérieure, sont les héroïnes, les héros et les poëtes ou chanteurs. Le commentaire de cette association se trouve tout entier pour moi dans un bizarre passage du *Cratyle* de Platon [1], bizarre surtout parce que jusqu'ici on ne s'est pas mis dans le véritable point de vue de ce dialogue, et qu'on n'en a ni démêlé le sens ni expliqué le ton. Le naïf Hermogène demande quelle est l'étymologie

[1] § 33 et 34.

du nom de *héros* : « Oh ! répond Socrate, cela n'est pas difficile à deviner. » Il est clair que ἥρως, le *héros*, vient d'ἔρως, l'*amour*. Seulement on a un peu » allongé la première syllabe — *Herm.* Que veux-tu dire? — *Socr.* Ne » sais-tu pas que les héros sont des demi-dieux? — *Herm.* Eh bien! — » *Socr.* C'est parce qu'ils sont tous issus de l'*amour* d'un dieu pour une » mortelle ou d'un mortel pour une déesse. Tu comprendras mieux cette » explication, si tu remontes à la vieille orthographe athénienne. Car » d'abord le nom des héros, fruit de l'amour, et celui de l'amour lui-même, » s'écrivaient de la même manière, et le changement qu'on y a introduit » n'a eu pour objet que de distinguer les deux expressions. Peut-être aussi » les héros ont-ils été ainsi appelés parce que c'étaient des gens habiles, de » subtils orateurs, des dialecticiens consommés et sachant poser les ques- » tions, ἐρωτᾶν; car εἶρειν, de même que λέγειν, sert à exprimer l'idée de *parole;* » la vieille orthographe athénienne nous rend ici le même service que pour » l'autre étymologie. On y trouve la preuve que les héros étaient des ora- » teurs et des questionneurs de première force, d'où il suit que la race des » rhéteurs et des sophistes est une race héroïque; tout cela n'est pas difficile » à comprendre. »

Dans le travail encore inédit que nous avons fait sur le *Cratyle* [1], nous avons déduit du discours ironique dont je viens de reproduire le sens, la notion du rapport étroit et originaire des idées de *parole* et d'*amour,* et de l'application de ce rapport à l'origine des *héros,* aux héros eux-mêmes et à ceux qui ont montré dans l'art du langage la même supériorité que les héros dans le maniement des armes. Fécondité, activité, inspiration, sont trois formes saisissantes, trois manifestations énergiques de la puissance divine, et ces attributs, en se communiquant aux hommes, les associent à la divinité elle-même. Ce qui est vrai des héros, selon la religion extérieure, l'est de tous les hommes, dans la doctrine de l'apothéose, telle que l'enseignaient les mystères, où cette apothéose n'est autre chose que l'absorption de l'homme, après sa vie, dans le sein ténébreux de la divinité.

Ne nous étonnons donc pas si Homère, dans la peinture de l'empire

[1] Aujourd'hui publié : *Commentaire sur le Cratyle de Platon,* pp. 49-51. Athènes, 1861, in-8°.

d'Hadès, nous a montré les héroïnes à côté des héros, et si Polygnote à son tour a complété l'expression de la doctrine sacrée, en mettant les poëtes à côté des héros et des héroïnes. Si Socrate s'amusait à nommer les rhéteurs et les sophistes, c'est qu'il avait besoin de l'ironie pour dissimuler la portée de son audacieuse révélation, tandis que Polygnote choisissait, afin de se faire comprendre des initiés, la forme attrayante et relevée des chantres adoptés par la mythologie.

Ces héroïnes, nous venons de le dire, signifient l'amour et la fécondité; mais il ne faut pas s'attendre, dans un sujet tiré de la religion des anciens, à trouver sans restriction l'expression d'une idée favorable au bonheur des hommes. Le sort, qui domine tout dans les systèmes du paganisme, ne permet pas au bien de se montrer sans mélange et sans contraste : c'est ce que nous croyons entrevoir dans le premier groupe, composé d'Augé et d'Iphimédie, et dans les figures qui le suivent. Augé, aimée d'Hercule, devient mère de Télèphe [1], héros dont le bonheur ne fut interrompu que par des traverses passagères, et qui laissa une nombreuse et féconde postérité. Iphimédie au contraire, aimée de Neptune, enfanta deux héros ou plutôt deux géants d'une force extraordinaire, mais qui terminèrent rapidement leur existence dans une entreprise impie contre les dieux [2]. Telle est la distribution inégale des faveurs de la fortune, et le premier groupe réunit déjà les contrastes ordinaires de la vie.

L'opposition que nous venons de rencontrer dans le sort des héros issus d'Augé et d'Iphimédie, se montre actuellement dans les héroïnes elles-mêmes. Après *Chloris,* assise sur les genoux de Thyia, dans l'intention d'exprimer une étroite amitié, nous voyons les deux épouses de Céphale, Procris et Clymène, se tournant le dos, à cause de l'aversion qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre. La position réciproque de Procris et de Clymène, décrite expressément par Pausanias, nous induit à conclure, en vertu de la loi du contraste, que non-seulement Chloris reposait sur les genoux de Thyia comme une fille dans les bras de sa mère, mais que les deux femmes étaient tournées l'une

[1] Pausan., VIII, 4, 6; 48, 5. — Diod. Sic., IV, 33. — Tzetz. *ad* Lycophr., *Cassandr.*, v. 206. — Apollodor., II, 7, 4; III, 9, 1. — Hygin., *Fab.*, 99.

[2] Homer., *Odyss.*, Λ, v. 304 et seq.— Apollodor., I, 7, 4.— Diod. Sic., V, 51.—Hygin., *Fab.*, 28.

vers l'autre avec une expression affectueuse dans le regard. Chloris n'est pas la fille de Thyia, mais Pausanias a soin de nous dire que si l'une avait été aimée de Neptune, l'autre avait eu le fils du même dieu pour époux, et cette relation équivaut à la maternité. Nous trouvons donc à la fois dans ces deux femmes cette parité et cette filiation qui nous frappent en même temps dans les Grandes Déesses d'Éleusis; et les deux épouses de Céphale, héros de l'Attique, reproduisent à leur tour un type d'antagonisme entre deux déesses semblables, qui se trouve, dans la même contrée, à côté du symbole de la correspondance et de l'union, personnifié dans Cérès et dans sa fille. Quant à la postérité des héroïnes dont il vient d'être question, l'interprète se tait cette fois sur celle de Thyia, ou plutôt il nous détourne à dessein, par la mention de l'amour de Neptune, de l'indication qu'il avait d'abord fournie, en désignant Thyia comme mère de Delphus, le fils d'Apollon. Pour Chloris, l'épouse de Nélée, et la mère de Nestor, il est difficile d'imaginer une plus heureuse fécondité que la sienne.

Le groupe de Procris et de Clymène réunit à son tour l'épouse malheureuse et stérile à la mère fortunée. Pausanias [1] rapporte qu'Iphiclus naquit de l'union de Céphale et de Clymène, et il ajoute, quant à Procris, que tout le monde connaissait sa lamentable histoire. Si les déesses avaient pu figurer dans le tableau, le peintre, au lieu de l'antagonisme de Procris et de Clymène, aurait certainement offert celui de l'Aurore avec Procris, auquel il fait une fugitive allusion. Mais l'héroïne, substituée à l'être divin, tout en rentrant dans la donnée générale du tableau, remplit un rôle équivalent à celui qui aurait été dévolu à la déesse.

La série des héroïnes épouses et mères a commencé par Augé, la plus heureuse des femmes d'Hercule, le premier lui-même parmi les héros et le plus rapproché des dieux; elle se termine par une autre épouse d'Hercule, Mégare, le type de l'infortune conjugale et maternelle. Le héros, dans un accès de fureur, la fit périr, après qu'elle eut vu massacrer ses enfants par leur père [2]. C'est ainsi que depuis le commencement jusqu'à la fin de la

[1] X, 29, 3. — Cf. Homer., *Odyss.*, Λ, v. 325. — Eustath., *ad l. l.* — Schol. *ad* Apollon. Rhod., *Argonaut.*, I, v. 45.

[2] Euripid., *Hercul. fur.* — Apollodor., II, 7, 8. — Eustath. *ad* Homer., *Odyss.*, Λ, p. 1683. — Tzetz. *ad* Lycophr., *Cassandr.*, v. 38. — Hygin., *Fab.*, 32.

composition, nous voyons s'enchaîner les alternatives, qui, manifestées par des exemples tirés de la vie humaine, représentent celles qui existent également dans la nature des choses divines.

Mégare n'est pas la dernière femme que nous devions rencontrer sur notre route ; nous trouverons bientôt les filles de Pandarée, et l'on a même lieu de s'étonner qu'elles soient séparées des autres héroïnes par le groupe de Thésée et de Pirithoüs. Ceux-ci ne peuvent donc être intercalés à cette place que par une intention de contraste, et c'est pourquoi, malgré la liaison incontestable qui existe entre Antiloque et Agamemnon, placés après Camiro et Clytie, avec les héros qui viennent ensuite, je ne puis m'empêcher d'isoler le groupe du roi des rois et du fils de Nestor pour le rapprocher par la pensée de celui qui, auparavant, s'est offert à nos regards. J'envisage donc les deux filles de Pandarée comme placées au centre d'une division particulière qui montre, à leur droite, Thésée et Pirithoüs, immobiles sur leur trône, et considérant avec regret leurs inutiles épées, et à leur gauche Antiloque et Agamemnon. L'attitude d'Antiloque, un pied posé sur un bloc de pierre, et la tête dans les deux mains, est, de même que celle de Thésée et de Pirithoüs, celle du repos et de la douleur. Quant à Agamemnon, son extérieur exprime, ainsi que nous l'avons déjà prouvé, l'anéantissement des forces et la tristesse. La différence principale qui existe entre les deux groupes c'est que Thésée et Pirithoüs sont deux amis de même âge, unis de ce sentiment passionné qui, chez les anciens, se confondait avec l'amour, tandis que le jeune fils de Nestor, objet de l'affection de tous les Grecs, à côté de leur chef suprême, abattu par la mort au moment où il touchait à la vieillesse, éveille l'idée d'un fils à côté de son père : d'où il résulte que les remarques sur la parité et la filiation, faites à propos du groupe de Thyia et de Chloris, trouvent ici une nouvelle application : c'est la succession placée en regard de la simultanéité.

Entre Thésée et Pirithoüs d'un côté, Agamemnon et Antiloque de l'autre, les filles de Pandarée, couronnées de fleurs et penchées vers la terre, pour jouer aux osselets, expriment nécessairement l'idée contraire à celles que rendent les groupes qui les encadrent : jouets elles-mêmes de la fortune, et portant dans une existence innocente la peine des fautes de leur père, c'est en vain que les déesses ont voulu les parer de leurs dons les plus précieux.

Tandis que Vénus allait pour elles demander dans l'Olympe un mariage fortuné, les Harpyies les ont enlevées et les ont livrées aux Érinnyes. Ce gracieux et mélancolique épisode de l'Odyssée [1] est rappelé par Pausanias à propos du tableau de Polygnote, et nous devons croire qu'il considérait la manière dont le peintre avait représenté ces jeunes filles comme un équivalent du symbolisme expressément signalé dans la figure de Phèdre portée sur la balançoire. Si les dés sont un emblème du hasard, les osselets offrent aussi l'image de l'agitation qu'entretiennent les caprices de la fortune. Héraclite, dans sa doctrine directement empruntée aux sanctuaires religieux, représentait la puissance suprême sous les traits d'un enfant qui joue avec des dés [2]. Ces jeunes filles, couronnées de fleurs, qui remuent des osselets et provoquent des chances diverses par le mouvement qu'elles leur impriment, montrent l'homme et même la nature entière en proie à l'action incessante d'une puissance aveugle, et dont rien ne saurait ni faire prévoir ni conjurer les coups.

Nonobstant le rapprochement que je viens d'établir entre le groupe d'Antiloque et d'Agamemnon et celui des filles de Pandarée, la scène du centre, à laquelle nous arrivons maintenant, et que le miroir étrusque à deux registres nous a déjà permis de dessiner, ne nous permet pas de séparer les deux héros dont il vient d'être question de ceux qui arrivent à la suite. Nous voyons Achille assis entre Patrocle debout et Protésilas qui le regarde, comme Hélène entre ses deux époux. Agamemnon s'avance par la gauche, et seul il porte la barbe, tandis que les trois autres, de même qu'Antiloque que nous avons déjà vu derrière Agamemnon, ont le menton nu comme celui des éphèbes. Tous les quatre, ils représentent l'homme dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, et cette communauté de caractère se reproduit dans leur mort prématurée. Ni la passion de Laodamie pour son époux, ni l'affection réciproque d'Achille et de son ami, ni la tendresse de Nestor pour Antiloque, n'ont pu les préserver de la mort. Tous les regrets que peut exciter la vie, interrompue dans son plus splendide développement, semblent se réunir sur la tête de ces quatre héros, et l'un d'eux, le plus brillant et le

[1] τ, v. 67 et seq.

[2] Origen., *Philosophumena*, IX, 9, p. 281, ed. Miller. — Cf. Procl., *in Tim.*, p. 101. — Clem. Alex., *Pædag.*, I, 5, p. 111, ed. Potter.

plus pleuré, est aussi le roi du séjour qu'ils habitent après leur mort. Cette éternelle jeunesse, dont le peintre a laissé l'empreinte sur leurs traits, n'est point le gage d'une récompense assurée à leurs vertus, comme on pourrait l'inférer de la doctrine exotérique : c'est d'abord un voile de grâce et d'euphémisme jeté sur les tristesses de la mort; c'est ensuite le choix du moment où la mort est le plus près de la vie, et aussi où la vie doit succéder le plus rapidement à la mort. C'est l'immortalité qui résulte de la succession des êtres présidant, dans le royaume de la mort, avec un charme austère propre au génie de la Grèce, et capable, si nous n'y regardions de très-près, de faire illusion sur la désespérante négation qui se trouve au fond de toutes les doctrines du paganisme.

Nous sommes, avec le groupe d'Achille et de ses compagnons, au cœur même de la doctrine que nous réputons éleusinienne, et immédiatement après, nous trouvons le personnage d'Orphée, sous le nom duquel circulaient des principes plus hasardés et qui, nulle part, n'avaient reçu la consécration officielle. Hâtons-nous de dire que le sort d'Orphée n'était pas sans analogie avec celui des héros dans le voisinage desquels il était placé, et que son intervention se justifiait par la fable même qui s'était attachée à son nom. Cette fable ne se rencontre que dans des auteurs postérieurs à Polygnote, mais la peinture même de la lesché prouve qu'elle devait être plus ancienne que ce peintre; car autrement, comment expliquerait-on l'attitude du poëte? « Il était assis, dit Pausanias; de la main gauche il touchait la » cithare, et de l'autre il froissait les feuilles d'un saule contre lequel son » corps s'appuyait; » et ce saule rappelle à propos au Périégète le bois sacré de Proserpine, planté, suivant le témoignage d'Homère, de grands peupliers et de saules stériles :

Μακραί τ' αἴγειροι, καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι [1].

La stérilité du saule (qui, pour les anciens, résultait de la division mal observée des sexes dans une même plante), jointe à la tristesse qu'exprimait certainement l'action du poëte, avait sans doute pour objet de rappeler les

[1] *Odyss.*, κ, v. 510.

prodigieux, mais inutiles efforts qu'il avait faits pour rappeler à la vie Eurydice, sa bien-aimée, tuée dans la fleur de son âge par la morsure d'un serpent.

S'il en est ainsi, la condition imposée à Orphée, pour ramener Eurydice à la vie, et qu'il n'eut pas la force d'accomplir, mérite toute notre attention : il devait avoir foi dans la résurrection d'Eurydice, sans avoir besoin de s'assurer par son propre regard que c'était bien elle qui revenait à la lumière; et parce qu'il s'était retourné, il la perdit pour jamais [1]. Je retrouve, ici encore, une punition de cette curiosité à pénétrer le secret des dieux, dont les exemples ont été multipliés par le peintre dans la composition de la lesché. Eurydice, dans le sens mystique, devait renaître, mais probablement sous une autre forme que celle dont elle avait été revêtue dans sa première vie, et Orphée, après l'avoir vue frappée par la mort, aurait dû se contenter de la consolation vague et générale qu'offre la pensée du renouvellement des êtres. Je n'insiste pas sur cette conjecture, qui peut-être est trop nouvelle pour qu'on ait le droit de la faire admettre sans discussion; et pourtant, je ne puis m'empêcher de faire remarquer, à l'appui de ce qui vient d'être dit, qu'on s'expliquerait ainsi pourquoi Virgile [2] a entremêlé l'épisode d'Orphée à celui d'Aristée, qui veut forcer Protée à lui révéler le secret nécessaire pour ressusciter ses abeilles. Cet insecte précieux, sortant de la corruption de corps étrangers à sa nature, est un emblème frappant des alternatives de mort et de vie qu'offre le spectacle de la succession des êtres, considérée dans son ensemble, sans distinction des espèces et à plus forte raison des individus.

Quoi qu'il en soit, Orphée n'apparaît pas dans la lesché seulement à titre d'époux malheureux et puni d'une indiscrétion causée par sa passion, il se montre comme le premier des chantres sacrés, et comme l'auteur d'une doctrine religieuse; et c'est ce qu'indique positivement le personnage que Polygnote avait placé près de lui. Notre auteur remarque que le costume d'Orphée était entièrement grec, et qu'il n'avait ni vêtement, ni coiffure à la

[1] Diod. Sic., IV, 25. — Apollodor., I, 3, 2. — Conon., *Narrat.*, 45. — Virg., *Georg.*, IV, v. 454 et seq. — Ovid., *Metam.*, X, *init.* — Hygin., *Fab.*, 164.

[2] *Georg.*, IV, v. 454 et seq.

manière des Thraces. On pouvait donc, et c'était là sans doute l'intention du peintre, l'avouer au centre de la civilisation hellénique comme un instituteur religieux. De l'autre côté du saule contre lequel il s'appuyait, était un autre personnage appelé Promédon, auquel le tronc de l'arbre servait également de support. « Il y en a qui pensent, ajoute le Périégète, que ce nom » de Promédon est de l'invention de Polygnote et que, dans cette occasion, » le peintre a usé du droit que possèdent les poëtes : Εἰσὶ μὲν δὴ οἳ νομίζουσι » καθάπερ ἐς ποίησιν ἐπεισῆχθαι τὸ Προμέδοντος ὄνομα ὑπὸ τοῦ Πολυγνώτου. D'autres cepen- » dant prétendent que Promédon était un Grec, passionné pour toute espèce » de musique, et surtout pour les chants d'Orphée. »

Dans l'incertitude où nous laisse l'hésitation même de notre guide, nous ne pouvons, nous dont l'imagination est excitée par les énigmes accumulées dans un tel sujet, négliger une opinion très-ingénieuse que M. Welcker a longuement développée dans son mémoire. Ce savant fait remarquer que, dans la fable d'Orphée, se montre le défaut de prévoyance, et que ce nom même de Promédon semble exprimer la qualité contraire à ce défaut. Orphée serait donc en conséquence comme une espèce d'*Épimédon*, de même que dans une fable que M. Welcker juge à propos de rapprocher de l'épisode d'Orphée, *Prométhée* forme un contraste avec l'imprudent *Épiméthée;* et, hâtons-nous de le dire, la manière dont Promédon était opposé à Orphée, de l'autre côté du saule contre lequel ils s'appuyaient tous deux, avec le regard très-probablement tourné dans une direction contraire, est de nature à fortifier l'opinion émise par M. Welcker. Ce serait là le motif qui aurait donné lieu au peintre d'inventer le personnage de Promédon.

Rien ne m'empêche d'admettre un avantage de Promédon sur Orphée. Promédon est le type du Grec formé à l'école d'Orphée, et il a dû aller plus loin que son maître, quoique celui-ci se montre, par son extérieur, en quelque sorte naturalisé citoyen de la Grèce. D'ailleurs la fable d'Orphée nous montre en quoi il a pêché, et l'excès de curiosité, fondé sur les sentiments du cœur de l'homme, qu'on lui reproche, était réprimé dans les mystères d'Éleusis. La présence d'Orphée, dans la composition de Delphes, aussi près du roi des enfers, était un hommage rendu par les initiés d'Éleusis à sa doctrine, si influente sur les esprits dans les beaux siècles de la Grèce; mais cet hom-

mage n'était pas sans restriction, et le peintre, en élevant un monument à la gloire d'Orphée, y avait habilement introduit le souvenir du châtiment infligé à sa témérité.

Après Orphée, la suite des poëtes se trouvait interrompue par les personnages de Schédius et de Pélias. Schédius, le chef des Phocidiens au siége de Troie [1], était représenté avec une épée courte, ἐγχειρίδιον, à la main, et une couronne de gazon, ἀγρωστὶς, sur la tête. Pélias, assis sur un trône, avait la barbe et les cheveux blancs : Pélias, roi dans la Thessalie, rappelait un peuple placé aux frontières de la civilisation grecque, de même que Schédius représentait la Phocide. Les attributs qui distinguaient ce dernier héros avaient, je crois, pour objet de désigner la vie simple et à peu près sauvage dans laquelle persista la population qui menaçait presque autant le sanctuaire de Delphes qu'elle semblait destinée à le défendre. Quant à Pélias, les marques de la vieillesse que le peintre lui avait imprimées font souvenir de la vaine entreprise de ses filles pour le rajeunir [2]. Il était descendu aux enfers tout chargé d'ans, à la suite de cette funeste épreuve, et les téméraires qui l'avaient tentée s'étaient laissées aller aux conseils d'une magicienne étrangère, dont la science barbare devait être répudiée par la pure doctrine des Grecs. Déjà Orphée nous ramenait d'un pas en arrière de la civilisation religieuse des Hellènes. Ces héros de la Thessalie et de la Phocide nous en éloignent encore, et les observations qu'ils viennent de suggérer nous avertissent qu'à mesure que nous avancerons vers la droite, nous descendrons ainsi une suite d'échelons, à partir du sommet, où nous avions trouvé le personnage d'Achille.

C'est ainsi qu'après Schédius, nous voyons le Thrace Thamyris, représenté aveugle, la barbe et les cheveux en désordre, avec tous les signes de l'abattement ; sa lyre est jetée à ses pieds, les chevilles et les cordes en sont brisées. C'est un souvenir de l'audacieux défi qu'il avait adressé aux Muses, et de la punition qui en avait été la suite [3]. Ces désirs de s'égaler aux dieux

[1] Homer., *Iliad.*, B, v. 517 ; P, v. 306. — Apollodor., III, 10, 8. — Pausan., X, 4, 1.

[2] Apollodor., I, 9, 27. — Tzetz. *ad* Lycophr., *Cassandr.*, v. 175. — Ovid., *Metam.*, VII, v. 297 et seq.

[3] Homer., *Iliad.*, B, v. 595 et seq. — Pausan., IV, 33, 4 et 7 ; IX, 30, 2 ; X, 7, 2. — Apollodor., I, 3, 3.

indiquent toujours, dans l'ordre des choses mystiques, une pensée trop audacieuse et qui voudrait pénétrer les secrets de la divinité. Il faut d'ailleurs tenir compte de la patrie de Thamyris, et du singulier rapport dans lequel les Grecs se trouvaient à l'égard de cette contrée, se reconnaissant redevables d'une partie de leurs institutions religieuses aux chantres qu'elle avait produits, et se distinguant pourtant avec soin de la barbarie qui n'avait cessé d'y régner.

De la Thrace nous passons en Phrygie, et d'après la marche que nous avons indiquée, la progression est naturelle. Le groupe de Marsyas et d'Olympus, si connu, indépendamment de la lesché, par les monuments de la peinture et de la statuaire, nous oblige de renoncer à la lyre, noble instrument qui exprime l'aspect le plus élevé des idées religieuses, et nous fait descendre à la flûte, organe des superstitions grossières que la Grèce, en se civilisant, avait reléguées au second plan, sans jamais les abjurer tout entières, et même en leur conservant une influence suprême sur le sort des empires. C'était à Célænes, en Phrygie, qu'avait eu lieu la dispute musicale entre Apollon et Marsyas. Les Phrygiens confondaient le satyre avec le fleuve qui traversait cette ville, c'est-à-dire avec le dieu même protecteur de la cité [1]. Marsyas passait parmi eux pour avoir inventé le chant de la flûte, qu'on exécutait en l'honneur de la Mère des Dieux, τὸ μητρῶον αὔλημα; enfin, les mêmes Phrygiens attribuaient leur salut, lors de l'invasion des Gaulois, à ce que Marsyas aurait repoussé les barbares par un débordement de sa source et par le son terrible de ses flûtes. Tous ces exemples, allégués par Pausanias, justifient la vénération pour l'impur Marsyas, même aux yeux des Grecs, et excusent la passion qu'il témoigne envers le jeune Olympus, auquel il n'enseigne la flûte que dans un sentiment grossièrement intéressé [2].

Le groupe des héros troyens, qui vient après Thamyris, ou plutôt après Marsyas, doit être comparé à celui des principaux héros grecs. Au lieu d'Achille et de ses deux compagnons, représentés dans la fleur de la jeu-

[1] Herodot., VII, 26. — Xenoph., *Anabas.*, I, 2, 8. — Plutarch., *De fluv.*, t. X, p. 747, ed. Reiske. — Tit. Liv., XXXVIII, 13. — Solin., XL, 7.

[2] Sur le personnage de Marsyas, voy. Ch. Lenormant et De Witte, *Élite des mon. céramogr.*, t. II, p. 179 et suiv.

nesse, et probablement avec une expression calme et sereine, nous voyons Hector assis, et tenant son genou gauche dans ses deux mains, sous l'empire d'un profond chagrin, ἀνιωμένου σχῆμα ἐμφαίνων, Sarpédon courbé, son visage dans les deux mains, attitude au moins aussi mélancolique que la précédente, et Memnon, assis à côté de lui, la main posée sur l'épaule de Sarpédon, comme s'il s'associait à ses sentiments, tous trois barbus, ce qui indique ici moins des hommes dans la force de l'âge que des Asiatiques habitués à laisser croître leur barbe dès leur première jeunesse. Pausanias insiste sur le personnage de Memnon. Il décrit sa chlamyde orientale sur laquelle étaient brodés les oiseaux appelés memnonides. Ces oiseaux, suivant une tradition conservée sur les bords de l'Hellespont, s'abattaient chaque année sur le tombeau de Memnon, qu'ils nettoyaient avec soin, et purifiaient en recueillant sur leurs ailes l'eau du fleuve Æsépus [1]. Puis, à propos de l'esclave éthiopien qui, dans la lesché, était peint debout auprès du fils de l'Aurore, le Périégète fait remarquer que Memnon n'était pas venu de l'Éthiopie africaine, mais de Suse, ville des Perses sur les bords du fleuve Choaspès, si célèbre par la pureté de ses eaux. Chemin faisant, il avait soumis tous les peuples qu'il avait trouvés sur son passage, et l'on montrait encore, au dire des Phrygiens, la route qu'il avait suivie, avec l'indication des stations qu'il y avait faites [2]. Ces différentes remarques, qui tendent à représenter Memnon comme appartenant à un ordre d'idées plus pur que les précédents personnages, est d'accord avec ce que nous savons de la religion des Perses et des autres peuples soumis à la loi de Zoroastre, quand on les compare avec les nations de l'Asie antérieure. Nous ne devons pas nous étonner de rencontrer les héros troyens, auprès du représentant de la religion phrygienne, à une grande distance des héros grecs, et toutefois leur étroite union avec Memnon les relève, de même que les observations favorables à ce héros font voir que ce qui le sépare du centre de la composition est moins une distance morale que l'intervalle des lieux.

Avant d'arriver aux figures qui dépassaient l'extrémité de l'hémicycle, il

[1] Pausan., X, 31, 2. — Ovid., *Metam.*, XIII, v. 576-619. — Serv. *ad* Virg., *Æneid.*, I, v. 751.

[2] Cf. Strab., XV, p. 728. — Herodot., V, 53; VII, 151. — Diod. Sic., II, 22; IV, 75. — Pausan., IV, 31, 5.

ne me reste plus à étudier que le groupe de Pâris et de Penthésilée. Les Grecs, et les Athéniens en particulier, rendaient plus d'honneurs aux Scythes qu'aux autres peuples barbares; plus de cent ans avant Polygnote, Anacharsis était venu frapper à la porte de Solon, et sa distinction personnelle l'avait fait admettre au nombre des sages de la Grèce. On ne s'étonnera donc pas que la reine, armée de l'arc scythique, qui, dans la composition de Polygnote, représentait un peuple du Nord, de même que Memnon était destiné à représenter les Perses [1], cette Penthésilée, dont Achille, son meurtrier, avait admiré la beauté dans la mort, ait été représentée dans la lesché avec un caractère bien marqué de supériorité morale. Son visage exprimait le mépris que lui inspirait la grossière provocation de Pâris, et celui-ci, avec l'appel de ses doigts (κροτεῖ δὲ ταῖς χερσὶν, οἷος ἂν γένοιτο ἀνδρὸς ἀγροίκου κρότος), rappelait le geste de Sardanapale, si célèbre dans le système religieux le moins pur de l'Asie. Sardanapale témoignait de son mépris pour le néant de l'existence et ne recommandait que la jouissance effrénée des plaisirs. Les Scythes étaient de ces peuples qui, au sein de leur barbarie, portaient dans le cœur un sentiment profond de l'immortalité, de ceux que, de même que les Gètes, on aurait pu surnommer ἀθανατίζοντες. Aussi le peintre, en assignant à l'héroïne qui les représentait une place en dehors de toute civilisation régulière, avait rendu un remarquable hommage à sa supériorité morale, et quand on trouvait ensuite les deux femmes dont tout le crime était d'avoir négligé de se faire initier, Penthésilée auprès d'elles, apparaissait comme ce qu'il y avait de plus respectable et de plus pur en dehors de l'initiation.

Arrivé à ce point de la composition, j'ai à peine besoin d'insister sur les dernières scènes, dont les détails sont déjà connus, et dont la liaison avec ce qui précède doit désormais ressortir très-clairement. Nous ne pouvons toutefois nous empêcher d'insister sur l'emploi remarquable que le peintre avait fait de la fable des Danaïdes. Celles-ci avaient été condamnées à remplir éternellement dans les enfers un vase sans fond, dont l'eau s'échappait à mesure qu'on l'y versait, et leur crime était d'avoir assassiné, dans la nuit de leurs

[1] Pausanias, en parlant des sacriléges, a eu soin de mentionner la piété extraordinaire dont avait fait preuve Datis, un des envahisseurs de la Grèce.

noces, leurs époux récemment arrivés de l'Égypte [1]. A ne consulter que la fable, on a peine à comprendre le rapport du crime avec son châtiment, et la vérité ne commence à se faire jour que si l'on se représente le mariage des Danaïdes avec les fils d'Égyptus comme une initiation aux mystères enseignés sur les bords du Nil. Par là, ces épouses coupables se rapprochaient de ceux qui avaient montré du mépris pour ce qui se pratiquait dans Éleusis, τῶν τὰ δρώμενα Ἐλευσῖνι ἐν οὐδενὸς θεμένων λόγῳ, et l'on comprend que le genre de peine qui leur a été attribué par la tradition ait été transporté par le peintre de la lesché aux personnes de tout âge et de tout sexe qui n'avaient pas témoigné envers les mystères d'Éleusis la vénération qui leur était due.

Des quatre figures que Polygnote avait peintes dans l'occupation que la fable prêtait aux Danaïdes, la vieille seule paraît avoir tenu un vase à demi brisé, de même que les deux femmes qui n'avaient pas été initiées; et en cela l'artiste semble avoir voulu montrer que le sort était le même pour ceux qui avaient tenu en mépris les mystères, après y avoir été admis, que pour les non-initiés. Toutefois, ce qui restait d'eau dans le fragment de vase que portait la vieille tombait dans le *pithos;* mais son labeur n'en demeurait pas moins inutile, et avec un *pithos* qui n'eût pas été sans fond, comme celui des Danaïdes, on aurait vu l'eau qu'il contenait refluer par-dessus, et si l'on n'apercevait pas cette eau s'échappant en dessous, la continuation du travail des personnages occupés à remplir le *pithos* suffisait pour témoigner de la mauvaise qualité du récipient.

Ici la doctrine mystique cultivée sur les bords du Nil fournit encore une explication qui ne saurait être négligée. Chez les Égyptiens, Horapollon [2] l'atteste, la *plénitude de nourriture,* πλήρης τροφή, exprimait la science, et c'est là sans doute l'origine de cette notion du *plérome* qui, avant de reparaître dans les opinions des gnostiques, est indiquée avec évidence par une allusion de saint Paul [3]. La *Plénitude* ou le *plérome,* envisagé sous ce point de vue, ne peut être le partage que des initiés, et c'est en vain que ceux qui se tiennent en dehors des mystères s'efforcent d'y atteindre. Leur âme, avide de connais-

[1] Pindar., *Nem.*, X, v. 7, et Schol. — Apollodor., II, 1, 5. — Hygin., *Fab.*, 168. — Serv. *ad* Virg., *Æneid.*, X, v. 497.

[2] *Hieroglyph.*, I, 38.

[3] *Epist. ad Coloss.*, I, 19.

sances et de biens imaginaires, est comme le tonneau des Danaïdes qui ne se remplit jamais.

Déjà, du temps de Polygnote, la philosophie vraiment religieuse et spiritualiste cherchait à déployer ses ailes, et le devancier de Socrate, Anaxagore, par la hardiesse de ses opinions, encourait la réprobation du parti religieux d'Athènes, qui ne pouvait être que celui des hommes déterminés à ne rien permettre en dehors de la doctrine éleusinienne [1]. Le supplice du vieillard, rangé parmi ceux qui avaient méprisé les mystères, avait peut-être pour objet de rappeler la témérité d'Anaxagore; et, à le voir si près de Tantale, éternellement condamné à convoiter une nourriture qui lui échappe sans cesse, il n'est pas interdit de croire que Polygnote avait ainsi voulu donner une sanction à la doctrine religieuse professée dans sa nouvelle patrie.

Mais le supplice de Tantale ne se bornait pas à ce que l'Odyssée [2] en rapporte. Le peintre y avait ajouté la terreur incessante que causait au roi de Lydie un rocher suspendu au-dessus de sa tête. Ici se présente un dernier rapprochement, dont le lecteur qui aura consenti à nous suivre ne manquera pas de faire son profit. On se souvient que, dans la barque de Charon, se montrait, à côté de Cléobœa, Tellis, le bisaïeul du poëte Archiloque, et c'est par la mention d'Archiloque lui-même que Pausanias met fin à la description de la lesché. Après avoir parlé du rocher qui menaçait Tantale : « Il est » clair, ajoute-t-il, qu'en cela il avait suivi l'autorité d'Archiloque; quant » à ce poëte lui-même, j'ignore si c'était de son chef et par pure licence » poétique, ou pour en avoir été instruit par d'autres, qu'il avait ainsi ajouté » dans ses vers au supplice du roi de Lydie. » *Πολύγνωτος μὲν δηλός ἐστιν ἐπαινοῦσας τῷ Ἀρχιλόχου λόγῳ· Ἀρχίλοχος δ', οὐκ οἶδα, εἴτε ἐδιδάχθη παρὰ ἄλλων τὰ ἐς τὸν λίθον, εἴτε καὶ αὐτὸς ἐς τὴν ποίησιν εἰσηνέγκατο.* Rappelons-nous que Tellis, suivant notre explication, devait avoir introduit dans l'île de Paros les mystères de Cérès. Archiloque, son arrière-petit-fils, avait sans doute montré une grande fidélité pour les doctrines importées par son aïeul. Archiloque d'ailleurs passait pour avoir été l'objet de la faveur des dieux [3], et ces louanges n'étaient jamais don-

[1] Diogen. Laërt., II, 12. — Plutarch., *Pericl.*, 32; *Nic.*, 23.

[2] Λ, v. 581-591.

[3] Dio. Chrysost., *Orat.*, XXXIII.

nées qu'aux poëtes qui avaient servi la cause de la religion dominante. Or, voyons ce qu'un tel poëte, servant la cause des initiés, avait pu vouloir exprimer par le surcroît du supplice de Tantale. Ce héros n'était pas seulement consumé par le désir de biens qui lui échappaient sans cesse, il était en proie à une terreur perpétuelle; et, comme emblème de ceux qui méprisaient les mystères, que devait-il exprimer par cette crainte, sinon celle que faisait naître la pensée des supplices éternels dans l'âme des hommes qui n'avaient pas appris à mettre l'effroi de l'Achéron sous leurs pieds? En tout cas, cette mention d'Archiloque, correspondant comme un écho à celle de Tellis, serait étrange, si elle n'avait pas le sens que nous y avons attribué.

« Telle est, dit Pausanias en finissant, la quantité des figures rassemblées » par le peintre de Thasos, telle est aussi la merveilleuse convenance de sa » composition. » Τοσαύτη μὲν πλῆθος, καὶ εὐπρεπείας ἐς τοσοῦτόν ἐστιν ἥκουσα ἡ τοῦ Θασίου γραφή. Voilà une phrase qui est restée, on doit en convenir, bien peu explicable jusqu'à ce jour, et si l'on n'était parvenu à montrer la liaison de tant d'épisodes incompatibles en apparence, on serait tenté d'y voir plutôt une ironie. Mais le Périégète a parlé sérieusement, et en s'exprimant comme il l'a fait, il s'est justifié lui-même de l'incohérence de ses explications. En effet, nous en sommes venu nous-même insensiblement à un double travail. Nous ne pouvions rétablir le fil des idées exprimées par le peintre qu'en retrouvant celui des explications de son interprète. Polygnote n'avait voulu laisser comprendre qu'aux initiés seuls l'arrangement de sa composition. Et Pausanias, à son tour, en agissant en conscience ou par une affectation de rhéteur, a parlé, sous l'empire de la même retenue, de manière à ne faire entrevoir sa véritable pensée qu'à ceux pour qui la doctrine des mystères n'aurait pas été une énigme indéchiffrable. La science moderne peut-elle se flatter d'arriver jamais, à force d'observations, à reconstituer cette doctrine? Si je n'étais pas convaincu de la possibilité d'atteindre à un tel résultat, je n'aurais pas écrit cette partie de mon Mémoire. Qu'on la retranche, si l'on rejette sans examen et comme trop téméraires les recherches de ce genre; mais il suffit qu'une telle élimination ne soit pas admise en principe, pour que l'effort auquel je viens de me livrer ne soit pas indigne d'attention.

Sans doute un système d'idées puisées en dehors du monument que je

voulais expliquer m'a servi de guide; et l'on pourrait me demander toutes mes preuves. Ce que, pour le moment, je puis répondre à des objections de ce genre, c'est qu'un Mémoire comme celui-ci, ayant pour objet de résoudre une question très-obscure et très-controversée de l'histoire de l'art, ne comportait guère les développements dont j'aurais besoin pour justifier le sens que j'attache aux doctrines mystiques d'Éleusis et le jugement que j'en porte. Dans l'étude persévérante que j'en ai faite, j'ai fini par me rencontrer avec un savant du premier ordre, Villoison, dont tout le tort, selon moi, fut d'avoir écrit trop tôt, sur les mystères de l'antiquité, des choses dont ses contemporains furent étonnés, et qui, j'en ai la conviction, finiront par devenir irréfutables; entre la confiance vague et l'optimisme de Sainte-Croix d'un côté, la négation absolue et impossible de M. Lobeck de l'autre, Villoison a tracé [1] trop rapidement sans doute, mais avec un coup d'œil pénétrant et sûr, la seule voie que l'on puisse suivre sans s'égarer, et c'est pour moi un bonheur, après avoir cru longtemps marcher seul dans un chemin nouveau, de me retrouver à la fin le disciple d'un homme dont, à partir de ma première enfance, j'ai entendu prononcer le nom avec affection et respect.

Mais quand bien même je me serais égaré ou seul ou sur les pas de l'auteur du commentaire *De triplici theologia mysteriisque*, serais-je si coupable d'avoir cherché à coordonner une composition que mes devanciers, malgré leurs talents et leurs efforts, ont laissée dans une incroyable incohérence? Supposer qu'un artiste tel que Polygnote avait mis, à la suite les unes des autres, sans plan et sans intention, tant de figures disparates, ce serait se tirer d'affaire aux dépens de la raison et même du goût, dont les Grecs ont donné assez de preuves. Ceux de mes lecteurs qui se refuseraient encore à admettre les idées sur lesquelles je m'appuie, seraient réduits à rester dans le chaos, et c'est pourquoi je crois pouvoir les supplier de tenir quelque compte d'une façon de penser qui a du moins le mérite de porter, dans une confusion dont personne n'a pu jusqu'à présent sortir, le premier rayon, ou, si l'on veut, la première apparence de lumière. Considérée sous ce point de vue, la grande

[1] *De triplici theologia mysteriisque veterum commentatio;* dans Sainte-Croix, *Recherches sur les mystères*, 1re édition, p. 221-338.

et obscure composition de la lesché, au lieu de former dans l'histoire de l'art une anomalie inexplicable, devient le point de départ et la clef principale d'une immense série de compositions moins importantes, mais inspirées par les mêmes idées. Il y va, j'ose le dire, de l'honneur des Grecs, qu'à côté des tableaux que tout le monde comprend et qui nous frappent par un sentiment exquis de la composition, il ne reste pas une foule d'ouvrages qu'on croirait le produit de l'inexpérience et d'un absurde caprice, si l'on ne consentait à adopter la seule interprétation qui puisse en faire pénétrer le sens.

FIN.

ERRATA.

Page	9,	ligne	20,	*au lieu de*	c'est, *lisez :* est.
—	14,	—	23,	—	Agiades, *lisez :* Agides.
—	25,	—	23,	—	μαγάλα, *lisez :* μεγάλα.
—	30,	—	26,	supprimez la virgile.	
—	34,	—	21,	*au lieu de*	Colophon, *lisez :* Clazomène.
—	37,	—	19,	—	μίσθους, *lisez :* μισθοὺς.
—	44,	—	23,	—	ἀπόβλέψαντι, *lisez :* ἀποβλέψαντι.
—	46,	—	11,	—	δεξίᾳ, *lisez :* δεξιᾷ.
—	68,	—	30,	—	πέῖρας, *lisez :* πεῖρα.
—	81,	—	25,	—	Ἄϊδος, *lisez :* Ἄϊδος.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

I. Des leschés en général et de la lesché de Delphes en particulier. 3

II. De la disposition des peintures de Polygnote, à Delphes; de la manière de peindre et du style de cet artiste 21

Note sur l'expression *vultus respicientes* de Pline 33

III. Restitution de la composition de droite. 43

IV. Restitution de la composition de gauche 62

V. Du sens et de l'intention des compositions de Polygnote 76

Errata. 134

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

LES GRECS ET LES SCYTHES

DU BOSPHORE CIMMÉRIEN,

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE,

PAR M. CH. LENORMANT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le 15 août 1839.

Les travaux dont on s'occupe à l'Académie des inscriptions, ceux même qui pourraient le plus intéresser le public, ont un grand désavantage à se produire dans les séances solennelles de l'Institut. L'archéologie, entre autres branches des sciences historiques, quoique bien accueillie à notre époque, souffre encore plus de ce genre de communication. Elle vit d'images, en quelque sorte, et, quand elle est réduite à décrire l'objet de ses recherches, elle ne saurait se flatter, ni de se faire rapidement comprendre, ni de convaincre l'auditoire le plus éclairé et le plus bienveillant de l'intérêt qui s'attache aux monuments qu'elle étudie. Tout ce

que nous pouvons donc espérer, c'est de faire admettre comme une exception l'analyse que nous allons présenter d'un Mémoire auquel la docte compagnie a bien voulu attacher quelque importance, soit à cause des souvenirs personnels qu'il évoque, soit en raison des résultats auxquels il conduit.

A cette occasion, même après l'Italie, il sera encore une fois question de la Crimée, mais non sans un sentiment de regret. Dans le feu de la guerre que la prise de Sébastopol couronna glorieusement pour nos armes, nous recevions à Paris un ouvrage magnifique, où sont figurées et décrites les richesses archéologiques du Musée impérial de l'Ermitage. Ces richesses, entre lesquelles brille la plus belle collection de bijoux grecs que l'on ait encore formée, proviennent des fouilles de la Crimée. Pour en faciliter l'intelligence, l'auteur du texte, M. de Gilles, conseiller d'État, directeur de la bibliothèque et du cabinet d'antiquités de l'Ermitage, a fait graver deux cartes qui fournissent de précieux détails sur l'entrée de la mer d'Azof et sur les environs du Bosphore Cimmérien. Tous les renseignements scientifiques s'y trouvent, tout, jusqu'aux sondages.

Après avoir admiré, sur le premier et le seul exemplaire qui fût parvenu en France, l'élégance et le soin avec lesquels a été exécuté l'ouvrage des *Antiquités du Bosphore Cimmérien,* tandis que nous comparions dans notre pensée ce certificat de haute civilisation envoyé de Saint-Pétersbourg avec la grossièreté de certaines attaques, inévitables, à ce qu'il paraît, quand la guerre s'est allumée entre deux peuples faits pour s'estimer et se comprendre, cet unique exemplaire vint fixer ailleurs l'attention par un point dif-

férent de celui qui nous avait intéressé. L'administration française, qui manquait peut-être des documents nécessaires pour poursuivre les opérations maritimes et militaires à l'orient de Sébastopol, trouvant son avantage dans les cartes jointes comme éclaircissement à un ouvrage d'une nature aussi pacifique, acheta les beaux volumes qui n'avaient fait que passer sous nos yeux. Comme disent les poëtes : notre innocente charrue s'était transformée en une arme meurtrière.

Je n'oserais affirmer que la fatalité ait été assez loin pour que les cartes des *Antiquités du Bosphore Cimmérien* aient compté parmi les causes efficaces de la prise de Kertch. Si j'ose en parler, c'est qu'un souvenir douloureux est resté attaché à ce beau fait d'armes. Dans le premier trouble du débarquement, avant que la civilisation eût fait entendre sa voix, le musée de Kertch fut pillé, ce musée, fruit des travaux de plusieurs hommes éclairés, en tête desquels figure un Français : tels sont les malheurs et les injustices de la guerre, à côté des grandes choses qu'elle accomplit.

Mais, si le désastre fut irréparable, il eut heureusement des bornes. Déjà les plus précieux objets qu'avait produits la nécropole de Panticapée, — c'est le nom ancien de Kertch, — les bijoux d'or et les pierres précieuses, les vases d'or, d'argent et de bronze, les fragiles débris des meubles en bois et les vases peints avaient été transportés à Saint-Pétersbourg. On nous rassure aujourd'hui sur l'importance du musée de Kertch, et nous ne demandons pas mieux que de nous consoler. Mais, puisque deux grandes nations se sont rapprochées par une noble paix, puisqu'une bonne intelligence, fondée sur une inclination réciproque, a cimenté ce

rapprochement, n'avons-nous pas un intérêt particulier, et, pour notre part, comme un devoir de conscience, à faire valoir les soins éclairés que le gouvernenent russe a pris pour explorer les antiquités bosporitaines, et à tirer du splendide ouvrage publié à cette occasion sous ses auspices toutes les conclusions historiques qui peuvent en faire comprendre l'utilité?

Nous devons aussi un souvenir, — et aucune occasion n'est plus favorable pour le produire qu'une séance publique de l'Iustitut, — nous devons, dis-je, un souvenir au compatriote qui fut le principal promoteur, et, en quelque sorte, l'âme des découvertes archéologiques de la Crimée. Mais, au moment de remplir ce devoir, il nous faut, avant tout, remercier l'auteur des *Antiquités du Bosphore* d'avoir, le premier, rendu une pleine justice à l'obscur émigré, Paul Dubrux, dont les soins intelligents et la persévérante sagacité ont amené d'aussi précieux résultats. Les démarches que nous avons faites depuis quelque temps pour compléter l'histoire de sa vie n'ont pas encore été couronnées de succès. Nous savons seulement qu'il était issu d'une famille noble de Franche-Comté, qu'après avoir gagné la croix de Saint-Louis, il avait quitté la France au milieu des troubles de la révolution, et qu'en 1797 il entra au service de la Russie. Trois ans après il abandonnait la carrière des armes pour l'administration civile, et, en 1812, pendant que les ravages de la peste désolaient la Russie méridionale, à l'époque même où la grande et terrible épopée française s'accomplissait dans le Nord, nous le trouvons, avec le titre de commissaire de la santé, remplissant à Jenikalé une mission d'humanité et de civilisation. Plus tard, il fut attaché à la douane

de Kertch, ville dont la forteresse de Jenikalé n'est éloignée que de quelques lieues; puis il devint chef des salines. Tout en exerçant ces obscurs emplois, il s'était lié avec le gouverneur et l'on peut dire le fondateur de la ville, M. de Stempkowski, homme illustre, qui a laissé en Russie les plus nobles souvenirs, et dont le monument, heureusement respecté par la guerre, s'élève au-dessus de la ville qui lui doit ses développements et sa prospérité. Les rapports affectueux de Paul Dubrux avec M. de Stempkowski ont été la cause principale des belles découvertes dont la science recueille à présent le fruit. S'il manquait à notre compatriote les ressources de l'érudition, il avait la vivacité des goûts, la persévérance et toute la justesse d'un esprit observateur. Aussi mérite-t-il d'être nommé après les Français qui, dans tant de directions différentes, ont efficacement contribué aux progrès de la Russie. M. de Gilles, qui nous fait connaître ses services, convient qu'il est mort « sans avoir été récompensé, et avec le sentiment de se voir méconnu ». Mais déjà l'ouvrage des *Antiquités du Bosphore* est comme un monument élevé à sa mémoire, et l'oubli ne peut plus engloutir son nom, après qu'il aura été proclamé dans cette enceinte.

En 1831, Paul Dubrux et son noble ami, M. de Stempkowski, étaient déjà vieux : celui-ci devait mourir à très-peu de temps de là; l'autre n'avait plus que quatre ans à passer en ce monde. Ses manuscrits renfermaient la description d'une quantité de monuments antiques, détruits, pour ainsi dire, à mesure qu'on les découvrait. Du recueil de ses observations, il espérait faire un ouvrage complet sur le coin de terre qu'il avait exploré; et ce coin de terre, en lui-même, offrait à la science un intérêt du premier ordre. C'était là

qu'une colonie fondée par les Milésiens dans le VI^e^ siècle avant notre ère avait vu s'établir d'étroits rapports d'intérêt et d'alliance entre la civilisation la plus raffinée et la barbarie la plus rude, entre les Athéniens et les Scythes. Ce contact, qui dura pendant plusieurs siècles, avait produit les phénomènes les plus singuliers, les plus curieux contrastes. Mais ce n'est pas tout que de chercher, et même de trouver. Après des résultats vagues et longtemps incomplets, il arrive presque toujours un moment où la lumière éclate. Sur leurs vieux jours, Dubrux et Stempkowski ont eu le bonheur d'accomplir une découverte qui, par son importance et sa fécondité, laisse dans l'ombre toutes les découvertes antérieures : ce fut le prix bien mérité de leurs travaux.

Il a fallu du temps encore pour tirer de cet événement archéologique toutes les conséquences qui en découlent. Paul Dubrux, sous les auspices du gouverneur de Kertch, a exploré d'abord le monument royal dont nous voulons entretenir cet auditoire : c'est en quelque sorte le premier acte. M. de Gilles a publié avec exactitude et magnificence les produits de cette recherche ; voilà pour le second. En troisième lieu, nous nous sommes attachés à assigner une date au monument, à reconnaître et à signaler les princes qui y furent ensevelis, à dégager des circonstances de la découverte leur origine et leurs mœurs, à retrouver dans les grandes familles humaines la parenté des peuples qu'ils gouvernaient, à montrer enfin en quoi les conclusions auxquelles j'arrive intéressent les nations aujourd'hui les plus civilisées, y compris la nôtre. C'est une fouille à faire dans l'histoire après celle que Dubrux avait faite dans le tumulus royal de la Crimée : je souhaite vivement qu'elle ait été bien

dirigée, beaucoup moins dans l'intérêt de ma satisfaction littéraire que dans celui de la mémoire d'un homme de mérite, mort obscurément et sans récompense loin de son pays.

Le monument exploité par Dubrux était un de ces grands *tumulus* répandus dans la campagne, autour de l'antique Panticapée, en deçà et même au delà du Bosphore Cimmérien. De ces *tumulus*, sans parler de celui que Strabon signalait déjà dans la description de la contrée, un premier a reçu, dans les temps modernes, le nom de *Tombeau royal ;* un autre s'appelle le *Mont d'Or :* indice certain, et de la destination de ces tertres, et des richesses qu'on y avait renfermées. Le seul peut-être, parmi les plus considérables, qui fût resté intact jusqu'à notre époque, s'appelle dans la langue des Tartares, anciens maîtres de la péninsule, le *Koul-Oba*, ce qu'on traduit par *Colline des cendres*. Dans un pays tel que cette partie de la Crimée, où les matériaux de construction sont rares, c'est le sort presque assuré des monuments antiques, que de servir de carrière pour les nouveaux bâtiments. De nombreux ouvriers étaient occupés à enlever les pierres brutes dont l'accumulation forme le tumulus du *Koul-Oba*, lorsque Dubrux, qui surveillait les indices que ce monument pouvait offrir, signala la direction dans laquelle on devait en chercher l'entrée. Le gouverneur Stempkowski, attentif à ces renseignements, fit suivre aux travaux la marche conseillée par Dubrux, et bientôt un corridor, ouvert dans la direction du nord, donna l'accès à une chambre carrée, surmontée d'une voûte en forme de pyramide creuse, et où le squelette d'un homme de grande taille se montrait accompagné de celui d'une femme, d'un jeune homme, d'un cheval, et de tous

les insignes, armes, vêtements, vaisselle et provisions qui avaient dû être à son usage pendant sa vie. La plupart de ces objets étaient d'or, quelques-uns d'argent, et ceux que ne recommandait pas la valeur de la matière tiraient un prix inestimable du talent des artistes grecs qui les avaient décorés.

Je ne parlerais pas des péripéties presque émouvantes de cette découverte, si le désordre qui s'y mit, avant qu'elle fût achevée, n'avait amené un événement inattendu. Le pic et la pioche avaient ébranlé le monument; les pierres qui se détachaient des parois et de la voûte menaçaient à chaque instant d'ensevelir Dubrux avec les ouvriers qui travaillaient sous sa direction. Avant d'aller plus loin, il devenait nécessaire d'étayer. Dubrux, en retournant à la ville, après trois jours de travaux, crut avoir assez fait pour la garde du monument, en obtenant qu'on y laissât un poste pendant la nuit. Mais la nuit était froide; les soldats, laissés eux-mêmes sans surveillance, cherchèrent un gîte moins rude, et, après qu'ils se furent retirés, une nuée de fouilleurs de contrebande se jeta sur la tombe royale, dont un quart au moins restait encore à explorer. Le lendemain, quand les travailleurs officiels furent de retour, tout était vide et bouleversé: l'avidité de ces pirates avait été jusqu'à soulever les dalles du pavement de la chambre funèbre; mais cette avidité même avait porté ses fruits : elle avait fait trouver une seconde sépulture cachée sous la première et dont, sans cela, on n'aurait pas soupçonné l'existence. Le secret du monument était déposé dans ce second sépulcre.

Trois lettres tracées sur un objet d'or, destiné sans doute à servir de couvercle à un carquois, et qu'on trouva à côté

du squelette enseveli sous le pavé de la chambre, nous ont servi de fil conducteur dans le dédale de notre recherche. C'était le commencement du nom de *Périsade*, l'un des princes les plus illustres de ceux qui régnèrent au Bosphore. Ce prince était contemporain d'Alexandre : l'art grec, à son époque, était parvenu au dernier degré de l'élégance et du goût, et les objets tirés du *Koul-Oba* portent l'empreinte de ce siècle privilégié.

Dans le naufrage de l'antiquité, il nous est resté peu de détails sur les événements du règne de Périsade ; mais un historien qui tient lieu de beaucoup d'autres, à cause des sources précieuses où il a puisé, Diodore de Sicile, nous a conservé le récit des troubles qui suivirent la mort de ce prince, et plusieurs des circonstances de ce récit s'adaptent admirablement aux particularités qu'offre la sépulture du Koul-Oba.

Périsade avait laissé trois fils : l'aîné, Satyrus, lui succède ; son frère Eumèle, pour lui disputer le trône, s'allie avec les barbares du voisinage. Satyrus lève une armée pour comprimer la révolte, et il périt dans la campagne : son autre frère, Prytanis, ramène son corps à Panticapée, et lui fait, ce sont les propres expressions de l'historien, « une sépulture magnifique dans les tombes royales ». Neuf mois seulement alors s'étaient écoulés depuis la mort de Périsade ; cinq mois encore après, Prytanis était vaincu et massacré, et Eumèle restait maître de la couronne. Que l'on suppose Satyrus, porté avec éclat, mais non sans quelque précipitation, dans la tombe déjà préparée pour son père : le corps de celui-ci est descendu dans la fosse creusée à la hâte sous le pavé de la salle, et c'est sur un des objets qui accompagnent son squelette

que se sont trouvées les trois premières lettres de son nom. A sa place, on installe le corps de son fils ; une partie de l'appareil destiné d'abord à Périsade reste autour de Satyrus. La sépulture de ce dernier n'en est que plus magnifique, ainsi que Diodore le rapporte; et c'est ainsi que le témoignage de l'historien vient éclairer ceux que le monument avait fournis. Tout est d'accord : l'inscription, que l'on complète désormais avec certitude, le détail et le caractère des événements, le style des objets d'art renfermés dans le tombeau. L'an 310 avant Jésus-Christ a vu se fermer le sépulcre rendu deux mille cent-quarante et un ans après à la lumière.

Nous ne savons pas encore quelle était l'origine de Périsade et de ses fils : ceux-ci portaient des noms grecs ; le sien était certainement dérivé d'une autre langue. L'autorité même de ces princes avait quelque chose d'équivoque : on les nommait *archontes* dans l'enceinte de la ville grecque; en dehors de ses murs, ils prenaient le titre de *roi*. Mais rois de quels peuples? On est dans le pays des Scythes, on confine au territoire de ceux des Scythes qu'on appelait *Royaux*, parce que la tribu dont ils faisaient partie avait des droits de souveraineté sur les autres. Hérodote, qui composait son livre plus d'un siècle avant le règne de Périsade, a décrit dans les plus grands détails les mœurs des *Scythes Royaux ;* il a donné des renseignements circonstanciés sur la sépulture de ces princes, et très-récemment on a ouvert, dans la Russie méridionale, à l'endroit même qu'Hérodote avait indiqué, des *tumulus* dont l'exploration a démontré encore une fois l'exactitude du père de l'histoire.

On compare entre elles les tombes royales décrites par

Hérodote et la sépulture du Koul-Oba, et cet examen fournit des rapprochements de la nature la plus frappante. Seulement, chez Hérodote, la barbarie scythique est encore sans mélange et sans adoucissement. Le chef de la nation ne meurt pas sans entraîner avec lui un nombreux cortége de victimes : on ne se contente pas d'immoler une de ses femmes, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son valet et ses chevaux : au bout d'une année révolue, on choisit parmi les autres serviteurs, et toujours dans la race nationale, cinquante hommes qu'on met à mort, pour en faire autant de mannequins empalés et fixés sur des chevaux tués en même nombre, afin de les placer comme une garde d'honneur autour du tumulus. Quant aux offrandes accumulées dans la chambre funèbre, on ne les déposait que dans des vases d'or.

Ces circonstances caractéristiques se retrouvent dans le Koul-Oba, mais diminuées et adoucies. La *suttie*, —pour nous servir de l'expression malheureusement encore usitée dans l'Inde, comme l'affreuse coutume qu'elle désigne, — la *suttie* n'est point encore abolie; mais on a réduit le nombre de ses victimes. Le roi défunt n'a plus autour de lui que sa femme, son écuyer et son cheval. Le reste est remplacé par des équivalents semblables à ceux qui, avec le progrès de la civilisation, se substituèrent, en Grèce et en Italie, aux victimes humaines : c'est du moins la destination qu'on semble pouvoir assigner à de petites figures d'or représentant des guerriers scythes, qu'on trouva rangées comme autant de gardes autour du roi. L'or domine encore dans les insignes, les armes et les ustensiles dont la sépulture était remplie; mais la valeur de la main-d'œuvre entre en concurrence

avec celle de la matière. Sous cette influence, l'argent et même le bronze se montrent associés au métal le plus précieux.

Que si, après cela, on distingue les éléments qui ont contribué à la décoration des objets de toute nature dont la chambre royale était remplie, on y remarque en proportion presque égale des emprunts faits à la religion grecque, à celle des Perses et aux mœurs des Scythes.

La Grèce domine par ses artistes : ornements de coiffures, bracelets et colliers, parures d'homme et de femme, vêtements richement ornés de bractéates d'or estampées, armes et vases de formes et de matières variées, ils ont tout fait, et de plus ils ont prêté à la femme les motifs de ses magnifiques bijoux ; ils ont introduit des sujets empruntés à leur propre religion jusque sur les attributs nationaux du roi barbare ; mais cet empiétement n'a eu lieu qu'avec discrétion, et l'on peut croire que le prince lui-même a voulu écarter, des objets à son usage, tout ce qui aurait blessé la pudeur ou amolli les âmes. La religion des Grandes Déesses d'Éleusis, avec sa gravité extérieure, semble avoir obtenu de lui une préférence marquée.

Ce qui nous frappe, à côté de ces emprunts limités, c'est la préférence généralement donnée par le prince aux sujets qui expriment la doctrine religieuse des deux principes, dominante chez les peuples guerriers de la Médie, de la Perse et de la Bactriane. A l'indication que cette prédilection fournit, correspond la forme de la tiare royale, assez voisine de la *cidaris* du Grand Roi. On se souvient alors que les Scythes, avant de s'établir au nord du Pont-Euxin et du Palus-Méotides, avaient occupé assez longtemps en maîtres la Mé-

die ; on se rappelle aussi que Darius, fils d'Hystaspe, les poursuivit dans leur nouvelle patrie, et ne put parvenir à les soumettre. De là naît la pensée, non-seulement d'une rivalité entre les Perses et les Scythes, mais encore d'une prétention persistante chez ces derniers à se considérer comme les héritiers du grand empire de l'Asie. En dehors des Scythes, aucun peuple de l'Europe n'a pu entretenir une tradition aussi hautaine ; et comment cette tradition se retrouverait-elle chez les rois de Panticapée, si ces rois eussent été étrangers à la race scythique ?

Pourquoi d'ailleurs tous ces Scythes, dont la figure se multiplie dans le tombeau du Koul-Oba ? Ce ne peut être seulement la garde ordinaire des rois qui y furent ensevelis : les usages propres à la Scythie ont laissé une empreinte trop marquée sur leur mode de sépulture, pour qu'ils aient été eux-mêmes d'une autre race. D'ailleurs, parmi les monuments aussi variés qu'instructifs qui les représentent, il en est un, plus important que tous les autres, qui tranche la question.

La femme, associée avec une violence évidente à la couche funèbre du roi, était certainement une Grecque. Sa parure athénienne, les débris de sa lyre et de son fuseau, son sceptre surmonté d'une colombe, témoignent assez de son origine : c'est pourquoi l'on s'étonne au premier abord de rencontrer auprès d'elle le monument sur lequel les guerriers scythes sont représentés avec le plus de détail et de fidélité. Mais comment, avec une simple description, donner une idée suffisante de ce monument ? C'est ici, plus que jamais, que le secours des figures nous serait indispensable. Il ne suffit pas même de fournir une notion exacte et claire de l'objet : j'ai

besoin qu'on me croie sur parole, si j'insiste sur le mérite extraordinaire de l'exécution.

Qu'on se représente un vase en or pâle comme celui des mines de l'Oural ou de la Transylvanie, d'une dimension égale à celle d'un crâne humain, et dont la panse est ornée d'une série de figures en bas-relief, rendues avec toute la vérité, la finesse et le style dont a pu se montrer capable un artiste habile, parmi les Athéniens contemporains d'Alexandre. Cette production d'un siècle et d'un pays sans rivaux n'a pas cette fois la religion ou la mythologie grecque pour objet. L'artiste s'est attaché à représenter au vrai un roi scythe à la tête de son armée : il est assis sur le gazon, dans son costume national, justaucorps de fourrure croisé sur la poitrine, larges anaxyrides et chaussures de cuir par-dessus ; mais il a le bandeau grec autour du front. Ses soldats, vêtus comme lui, reçoivent ses ordres, préparent leurs armes ou se font traiter à l'ambulance : ici, c'est une jambe que l'on panse, là, une dent que l'on arrache ; en un mot, un tableau familier, mais énergique, où la conformation, la tournure et les usages de ces guerriers ont été rendus avec la précision et la recherche d'exactitude que réclamerait aujourd'hui l'étude scientifique des races humaines.

Tel était le présent que la jeune Grecque, cette autre Monime enchaînée aussi à un barbare, avait reçu du prince son époux : c'était le don nuptial, le *Morgengabe*, s'il m'est déjà permis de caractériser un usage des Scythes par une expression propre aux Germains, sans avoir encore donné la preuve des affinités qui rapprochent ces deux peuples. Le roi avait voulu se montrer à sa fiancée tel qu'on le voyait à la tête de son armée, et ce présent de noces les avait suivis tous deux dans

le tombeau. C'est là un témoignage décisif et qui ne permet plus de ranger parmi les Grecs les princes bosporitains que nous avons précédemment reconnus, Périsade et son fils Satyrus, ensevelis dans le Koul-Oba. Ils étaient Scythes comme les soldats de leur armée; mais quels rapports avaient-ils précisément avec les *Scythes Royaux* dont parle Hérodote?

De tous les témoignages du siècle des grands orateurs d'Athènes qui sont venus jusqu'à nous, il n'en est pas un seul qui nous parle de l'empire de ces Scythes, et la tradition de cet empire, claire quoique modifiée, se retrouve dans le tombeau du Koul-Oba; il faut donc, et c'est ce qu'on s'est efforcé de démontrer dans le Mémoire dont cette lecture offre l'analyse, il faut que la monarchie des Scythes se soit laissé graduellement pénétrer par les influences grecques, jusqu'à se transformer en une magistrature républicaine dans le sein de la colonie milésienne. Mais l'archonte du Bosphore, roi des Thates, des Dosques, des Dandariens et de tant d'autres peuplades barbares énumérées dans les inscriptions de Panticapée, était-il également roi des Scythes? On peut répondre négativement à cette question, puisque les inscriptions ne confèrent ce titre à aucun des princes qui nous occupent. Comment donc restaient-ils unis aux Scythes, et à quelles conditions les Scythes figuraient-ils dans leur armée? Diodore nous l'explique, en désignant comme *alliés* les trente mille Scythes de l'armée de Satyrus.

La grande confédération à la tête de laquelle se trouvaient les Scythes Royaux au temps d'Hérodote était donc dissoute. Les Scythes Royaux ne fournissaient plus de souverains à la nation, et la nation ne reconnaissait plus de maîtres; les hé-

ritiers de ces maîtres étaient devenus presque des Grecs. Autrefois les Scythes assassinaient leurs princes lorsqu'ils avaient subi l'influence hellénique ; mais leurs propres répugnances s'étaient affaiblies avec le temps, et quelque chose du prestige de leurs anciens rois durait encore : les Scythes persistaient dans leur indépendance errante, mais ils se mettaient sans scrupule à la solde des descendants de leurs souverains.

Ainsi se dissipent, d'une manière satisfaisante, les grandes obscurités d'une histoire réduite à un bien petit nombre de témoignages. C'est la propension aux mœurs des Grecs qui transforme peu à peu les chefs de la grande confédération scythique. Devenus archontes du Bosphore, ces princes, tout en attirant à leur service une partie de leurs anciens sujets, laissent se dissoudre les liens qui unissaient les diverses tribus entre elles ; plus tard, cette anarchie croissante, en affaiblissant les Scythes, permettra aux Sarmates de franchir le cours du Tanaïs. Alors se produira dans les flots des races humaines un mouvement qui se fera sentir dans tout l'ancien monde. La plupart des Scythes s'avancent vers le nord et le couchant, en poussant devant eux les nations celtiques, qui, par une espèce de remous, reviennent sur elles-mêmes, envahissent l'Italie et la Grèce, et passent jusqu'en Asie pour y fonder un établissement durable. Quand le grand Mithridate arrive dans l'ancienne patrie des Scythes Royaux, il y trouve les faibles descendants de leurs princes, enfermés dans les murs de la ville grecque, payant tribut à d'autres Scythes qui ravagent les campagnes environnantes. Le dernier des Périsades remet sa couronne entre les mains du puissant roi du Pont.

Ici se place le plus intéressant peut-être des résultats

historiques que nous a fournis l'étude du Koul-Oba. A quelle race appartenaient ces Scythes, dont l'alliance était pour Athènes la source d'avantages considérables, qui, dans les moments de détresse, nourrissaient la république avec leurs blés, qui fournissaient des gardes de police à l'Agora, dans la cité de Minerve, et dont les rois, au centre de la civilisation grecque, loués, adulés par les premiers orateurs du monde, sans qu'il fût jamais question de la barbarie de leurs usages, avaient des statues et des couronnes d'or? Il y a longtemps déjà, au début de nos propres travaux, nous avions trouvé, sur cette question, une opinion presque établie à cause de l'autorité dont jouissait le savant qui l'avait produite. Niebuhr, en prenant dans Hippocrate des études de tempérament pour des observations ethnologiques, s'était prononcé en faveur de la race mongole. Dans les Scythes établis au nord du Pont-Euxin, il reconnaissait les ancêtres des soldats de Gengis-Khan et de Timour. C'était d'un seul trait bouleverser toute l'histoire des races humaines. Nous l'avions bien senti : mais il était alors trop tôt pour en appeler des jugements de Niebuhr, et d'ailleurs les éléments d'une réfutation positive nous manquaient encore.

Les témoins que nous demandions sont sortis de la tombe du Koul-Oba : grâce à l'incomparable talent des artistes grecs, nous avons vu se dresser devant nous les Scythes de l'armée de Satyrus, et nous nous sommes trouvé, qu'on nous passe l'expression, en pays de connaissance. Ni faces plates, ni pommettes saillantes, ni obliquité des yeux, ni oreilles détachées, rien, absolument rien qui rappelle le type si caractérisé de la race mongole ; au contraire, des visages parfaitement européens, et dont la parenté avec la grande famille

humaine, aujourd'hui maîtresse du monde, est d'autant plus évidente que les artistes qui les ont dessinés ont marqué avec plus de soin les points de différence avec les Grecs, autres membres de la même famille. La rudesse des mœurs, l'influence d'un climat rigoureux, leur donnent un aspect qui contraste avec l'élégante pureté de la beauté grecque; mais, si hérissés qu'ils se montrent, quelque caves que soient leurs yeux, quelques inégalités de surface qu'ait produites l'impression de l'air sur leur peau, on reconnaît en eux des fils de Japhet. Ce n'est pas tout : les monuments d'un autre art permettent de suivre leur marche à travers l'Europe.

Le génie de la sculpture s'était réveillé pour célébrer les victoires de Trajan : les Marcomans vaincus par cet empereur sont représentés mille fois dans les longues spirales qui décorent la fameuse colonne élevée à sa gloire. Là les Romains sont en face des tribus germaines. La différence de physionomie des deux peuples est admirablement marquée : la communauté de race est évidente. J'ai eu recours aux bas-reliefs de la colonne Trajane; j'ai pris, pour ainsi dire, au hasard des têtes parmi celles qui représentent les adversaires des Romains, et ces têtes se sont trouvées identiquement semblables à celles des Scythes de Panticapée : mêmes cheveux, mêmes barbes, mêmes sourcils, mêmes yeux, mêmes profils, même rudesse. Est-ce à dire qu'il faille reconnaître dans les Marcomans vaincus par Trajan les descendants directs des Scythes de l'armée de Satyrus? Ce serait fausser la preuve en forçant la conclusion. Il suffit que l'on convienne que les deux peuples avaient une commune origine.

La même épreuve sera facile à faire sur la nature vivante.

Quand les peintres les plus habiles de la moderne Allemagne, M. Lessing, par exemple, ont voulu reproduire sur la toile les grands souvenirs nationaux, ils ont demandé aux cantons de leur patrie où la pureté du type germanique s'est le mieux maintenue des modèles caractéristiques qui ressemblent, à s'y méprendre, aux Marcomans de la colonne Trajane : on dirait aussi que le beau vase d'or du Koul-Oba s'est inspiré directement de ces bonnes et rudes figures allemandes.

On se souvient qu'à l'époque où subsistait la puissante confédération devant laquelle recula l'armée de Darius, un lien commun unissait entre elles les principales nations scythiques. Si nous n'avons pu déterminer avec précision l'époque où ce lien se rompit, nous avons fait voir au moins qu'il n'existait plus au temps d'Alexandre. Sous Mithridate, ces peuples avaient quitté les steppes de la Russie méridionale, et Strabon, à l'époque d'Auguste, ne signalait plus, entre les tribus, la plupart sarmates, qui occupaient le même espace, que d'insignifiants débris de la race autrefois dominante. On ne saurait donc plus douter que les tribus germaines et scandinaves qui, dans le commencement du III^e^ siècle avant notre ère, étaient déjà établies dans le nord de l'Europe, en Scanie, sur le Rhin et sur le Danube, avec un bagage commun de traditions et de coutumes empruntées à l'Asie, n'aient eu des rapports d'origine avec les Scythes décrits par Hérodote et fréquentés par les Athéniens pendant deux siècles. Les monuments de l'art grec et romain nous ont fourni la preuve de cette parenté ; mais l'arbre généalogique nous manque, et c'est à la science, assurée désormais d'un point de départ indubitable, qu'il appartient de l'établir.

On sera aidé dans le progrès de ces recherches par la filiation des usages. La coutume barbare d'immoler avec les grands les personnes de leur entourage immédiat, — par un pressentiment grossier, mais certain, de l'autre vie, comme si l'on pouvait envoyer ceux qu'on immole pour continuer avec le mort les mêmes relations et les mêmes services qu'en ce monde; — cette coutume ne semblait pas s'être complétement effacée, lorsque les descendants des Scythes, déjà incorporés à la société romaine, allaient subir la grande et dernière transformation du christianisme. C'est du moins ce qu'il est permis de soupçonner d'après les particularités de la sépulture du père de Clovis. On me pardonnera, j'espère, ce souvenir, qui me revient en finissant, du tombeau de Childéric, découvert en 1654 à la porte de Tournay, et dont, après Chifflet, savant alors célèbre, un actif et ingénieux antiquaire de la Normandie, M. l'abbé Cochet, vient d'entreprendre une seconde résurrection, *Anastasis Childerici regis.*

M. Cochet, qui dans ce travail a bien mérité de la science, hésite un peu trop, selon nous, à reconnaître qu'on ait trouvé à côté du squelette de Childéric et de son cheval les débris du corps de son écuyer: les témoignages du temps sont formels à cet égard, et Mabillon l'avait reconnu. A Tournay, sur la voie romaine, entre les populations gauloises depuis longtemps chrétiennes, quinze ans avant la conversion de son père Clovis, le roi franc, Maître de la Milice impériale, entraînait encore dans son tombeau, non-seulement son cheval, mais son écuyer. Il est vrai que sa femme avait manqué au rendez-vous; mais rien ne nous dit qu'elle fût vivante à l'époque de la mort de son mari; et d'ail-

leurs c'était Basine, personne résolue, — Grégoire de Tours nous l'atteste, — et qui probablement ne se serait pas laissé faire.

Le christianisme lui-même a-t-il tout effacé de la tradition scythique? M. l'abbé Cochet nous rappelle à propos qu'à la fin du XVIII^e^ siècle, en 1781, aux funérailles d'un commandeur de l'ordre teutonique, on a encore tué et précipité dans la fosse son cheval de bataille; et quant à l'écuyer, voici ce que j'ai moi-même recueilli dans la Hesse, chez les descendants de ces *Cattes*, qui peut-être, parmi les Germains modernes, répondent le mieux aux *Scythes* du Pont-Euxin.

Je visitais, il y a vingt-cinq ans, les délicieux jardins de Wilhemshöhe, près de Cassel. On me fit voir une assez belle collection d'armes anciennes. Le vieux serviteur qui me montrait ces curiosités appela mon attention sur une armure surmontée de plumes noires: « C'est, dit-il, celle qu'on vient chercher ici, quand nous perdons un de nos souverains; un jeune écuyer la porte à ses funérailles, derrière le corps. C'est une corvée redoutable : on a remarqué qu'il mourait infailliblement dans l'année. »

La tradition est comme ces plantes que la culture ne parvient jamais à extirper complétement du sol où elles ont pris racine.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^ie^,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL, RUE JACOB, 56.

Beschreibung

der

EBENE VON TROIA

von

Dr. P. W. Forchhammer,
ordentlichem Professor an der Universität zu Kiel.

Mit einer Karte

von

T. A. B. Spratt,
Lieutenant in der Königlich Grossbritannischen Marine.

FRANKFURT A. M.
Druck von Heinrich Ludwig Brönner.
1850.

Im Sommer des Jahres 1839 traf ich, nach Abrede, mit dem Capitain Graves, Befehlshaber des Beacon, Vermessungsschiffs der Grossbritannischen Marine, im Piräus zusammen. Wir fuhren geraden Weges nach der Beschika-Bay an der Küste von Troia, wo damals die vereinigte Englische und Französische Flotte unter dem Befehl der Admiräle Stopford und Lalande lag. Capitain Graves hatte mit Bewilligung der Admiralität sich die Aufgabe gestellt, ausser dem Meer und der Küstenlinie auch die Ebene selbst, an die sich die Theilnahme der ganzen gebildeten Welt knüpft, sorgfältig vermessen und von derselben eine genaue Karte entwerfen zu lassen, und meinem Plan, die Ebene mit besonderer Rücksicht auf den Homer zu durchforschen, offenen Willkommen, mir selbst freundliche Genossenschaft für gemeinsames Werk geboten. Während der Fahrt über das Aegäische Meer lernte ich bald die eben so gebildeten als liebenswürdigen Officiere des Beacon kennen und hochschätzen. Ich werde mich stets mit Freude und Dankbarkeit der angenehmen und lehrreichen Zeit erinnern, die ich in ihrer Gesellschaft auf dem Beacon zubrachte. Capitain Graves half durch seine umfassenden Kenntnisse und durch die treffliche Bibliothek, womit er seine Cajüte ausgeschmückt hatte, die Vorbereitung für den Besuch der Ebene vervollständigen. Zur Vermessung der Ebene war von ihm der Lieutenant, damals Mate, Spratt ausersehen. Ich dagegen hatte eine Schrift zur Erläuterung und Ergänzung der Karte zu verfassen. Karte und Schrift sollten dann gegenseitig ausgetauscht und einem jeden zur freien Verfügung und Veröffentlichung in seinem Vaterlande mitgetheilt werden. Kaum waren wir in der Beschika-Bay angekommen, so wurde ein Ausflug nach dem sogenannten Hügel des Aesyetes gemacht, um Plan und Ordnung der Arbeiten noch einmal festzustellen, zugleich um das Verlangen zu befriedigen, die Ebene von Troia zu sehen. Der alte Herr Loudon vom Admiralschiff, einst der Begleiter des Dr. Clarke, führte uns. Nach einer Stunde standen wir oben auf dem Hügel. Welch' ein herrlicher und ergreifender Anblick. Wem er zu Theil geworden, wird ihn nicht vergessen.

Nach wenigen Tagen nahmen wir auf einige Zeit vom Beacon Abschied und begaben uns in die Ebene, in der wir fast einen Monat zubrachten. Morgens mit der Sonne wurde aufgebrochen; ausgerüstet der eine mit den Messinstrumenten, der andere mit dem Homer, Strabo und andern Büchern. Zelt und Gepäck wurde nach einem Ort mit trinkbarem Wasser, einer Quelle, einem Fluss oder in die Nähe eines Dorfs gesandt, wo wir am Abend einzutreffen gedachten. Zwischen meinem trefflichen Freunde Spratt und mir herrschte eine glückliche Uebereinstimmung. Jede Einzelheit, die mir in Beziehung auf das Alterthum von irgend einer Bedeutung schien, wurde mit grosser Gefälligkeit von Herrn Spratt

in die Vermessung mit aufgenommen, und ist in der Karte mit grosser Treue wiedergegeben. Der lebendigen Theilnahme des Herrn Spratt an den classischen Studien, denen er gerne selbst seine Musse widmete, ist es zu verdanken, dass wir nun durch ihn eine so ins Einzelne gehende, mit solcher Genauigkeit ausgeführte Karte der Ebene von Troia besitzen, wie von keinem Lande des classischen Alterthums. Die ausgezeichnete französische Karte von Griechenland ist in einem viel kleineren Massstabe. Nach glücklicher Vollendung unserer Arbeiten in der Ebene, in der jeder Pfad, jedes Flussbett, die Ufer jedes Flusses vom Anfang bis zur Mündung, jeder sonst merkwürdige Punkt von uns betreten und untersucht war, kehrten wir zum Beacon und zur Flotte zurück. Wenn ich erwähne, dass ich in Folge der Anstrengungen in der Ebene unter einer brennenden Sonne bald nachher an einem schweren Fieber erkrankte, so geschieht es, um abermals dem Capitain und sämmtlichen Officieren für ihre freundschaftliche Theilnahme, und vor allem dem Dr. Henning vom Beacon für die aufopfernde Sorgsamkeit und Pflege, womit er die Heilung leitete, meinen Dank auszusprechen.

In England wurde bereits im Jahre 1842 die Karte nebst meinen Beobachtungen in den Schriften der Geographischen Gesellschaft veröffentlicht, die Karte jedoch in einem so kleinen Massstabe, dass sie dem Zweck durchaus nicht entspricht. Meine ersten Bemühungen, sie in einem grösseren Massstabe und in einer würdigen Weise in Deutschland herauszugeben, scheiterten an den Bedenken des Buchhandels und den grösseren Kosten des Kupferstichs. Steindruck schien mir nicht zu genügen. Ich beschloss daher, damit die Karte dem Studium des Homer nicht verloren gehe, selber für den Stich Sorge zu tragen. Ich wurde darin durch zwei befreundete Männer, welche an dem Werk des Herrn Spratt ihre Freude hatten und um des Gegenstandes willen um so mehr demselben ihre Theilnahme zuwandten, ausserordentlich unterstützt. Der eine war der, allen, die ihn kannten, zu früh entzogene, geographische Kupferstecher Theodor Trendelenburg, der zuerst die Leitung der Arbeit übernahm, der andere der geographische Kupferstecher Herr Krille, dem die Freunde des Homer es zu danken haben, dass die treffliche Original-Zeichnung nun auch in künstlerisch so vollendeter Weise wiedergegeben ist.

Wenn noch eine wesentliche Berichtigung der Ansichten über Ursprung und Gehalt des Homerischen Epos möglich ist, so hoffen wir durch die Karte und die Beschreibung der Ebene dazu beizutragen. Wir haben Thatsächliches berichtet. Vielleicht dass es denen, welche aus dieser vorhomerischen Quelle schöpfen, gelingt, einen tieferen Blick in die Werkstatt des Geistes zu thun, welcher das Epos schuf. Immer aber möge die Deutsche Jugend an jenem Einen, an der Einigung aller Hellenen gegen den Feind, als an einem Vorbild festhalten. Páris ausserhalb der Grenzen und innen. Ohne die, welche den Homer gelesen, wird Deutschland nimmer einig. Durch sie, wenn sie hören, was Homer, was Thukydides, was Demosthenes, was ganz Griechenland ihnen zuruft, muss es einig werden.

Geschrieben in Frankfurt a. M. den 23. Octbr. 1850.

Die Troische Ebene gleicht in ihren allgemeinen Verhältnissen den meisten See-Ebenen Griechenlands und Kleinasiens. An drei Seiten von Bergen eingeschlossen, an der vierten offen gegen das Meer, sind diese Ebenen in der Regel von einem grösseren Fluss durchschnitten, dessen Richtung den Seitenwänden des Thals entspricht. Kleinere Bäche ergiessen sich entweder in den Hauptfluss, oder behalten nach den Abdachungsverhältnissen zumal in Ebenen mit breiterem Strand einen gesonderten Lauf bis ans Meer. Da eine solche Thalebene sich allmälig gegen die See hinabsenkt, so ist die Grenze zwischen Land und Meer, wenn auch meistens durch einen niedrigen Sand- und Kiesdamm kenntlich, doch zu unbestimmt, als dass nicht ein geringes Steigen des Meeres durch Strömung und Wind, oder ein vermehrter Zufluss des Wassers von der Landseite den unteren Theil des Thals unter Wasser setzen sollte. Innerhalb der erwähnten Sand- und Kiesbank finden sich daher in der Regel Niederungen (ἕλη), welche diesem Wechsel von Nässe und Trockenheit stets unterworfen sind. Thalebenen mit diesen einfacheren Verhältnissen sind die von Athen, von Megara, von Argos und in grösserem Maass die Ebene des Spercheios.

Weil der Fluss mit seinen Quellen das Lebendige und Belebende dieser Thäler ist, welche ohne ihn keine Früchte tragen, keine Menschen ernähren würden, so betrachteten schon die Alten jedes solches Thal, welches den Haupttheil des Stadt- und Staats-Gebiets bildete, gewissermassen als das Gebiet und Reich des Flusses. Wir erfahren daher gewöhnlich mehr über den Fluss jener Thalebenen, als über irgend einen anderen physischen Theil derselben. Ja meistens fängt die älteste mythische Geschichte der Bewohner der einzelnen Thäler mit einer Sage von dem Fluss und dem Flussgott desselben Thals an. Indem wir darin eine von selbst sich aufdrängende Anerkennung der Wichtigkeit und heilbringenden Natur vorzugsweise dieses Theils eines solchen Gebietes sehen, folgen wir dem gegebenen Beispiel und machen den Fluss zum Mittelpunkt unserer Betrachtung der Griechischen Ebenen und namentlich der Ebene von Troia.

Eine wesentliche Erweiterung der oben beschriebenen einfachsten Form einer Griechischen See-Ebene besteht darin, dass der Hauptfluss nicht in den Bergen, welche die Ebene unmittelbar umgeben, sondern weiter landeinwärts entspringt. Sehr häufig hat nämlich der Fluss schon eine vielleicht sehr ausgedehnte Binnen-Ebene durchflossen, ehe er aus dem Gebirge in die Meer-Ebene tritt. Ein solches Verhältniss setzt natürlich voraus, dass zwischen Binnen-Ebene und See-Ebene ein Bergarm liegt, und dass dieser einen Durchbruch hat, welcher dem Fluss der Binnen-Ebene den Weg in die untere Ebene öffnet. Ohne ersteres würden beide Ebenen nur Eine bilden, ohne letzteres, wäre die Binnen-Ebene ein Land-See. In dem bezeichneten Fall hat also der Fluss drei natürliche Abtheilungen. Diese sind der Fluss der obern Ebene, der Fluss im Durchbruch, der Fluss der unteren Ebene. In den Ebenen, besonders in der oberen, deren Boden sich einst durch Niederschlag bildete, wird der Fluss sich in ruhigerem Lauf ein Bett in Schlangenwindungen aushöhlen, im Durchbruch dagegen wird er mehr den Charakter eines Sturzbaches annehmen, indem auf dieser Strecke zwischen steilen Felsen der ganze Unterschied in der Höhe zwischen der oberen und unteren Ebene durchflossen wird. In der unteren Ebene wird der Fluss wieder in ruhigerem Lauf sich ergiessen, nur dass bei heftigem Regen alle Gewässer der oberen Gegenden nach dem Flussbett im Durchbruch hindrängen, und aus diesem mit Macht in die untere Ebene hervorstürzen. Je grössere Wassermassen aus dem Gebirge und der Binnen-Ebene herabkommen, desto leichter werden sie die untere Ebene überschwemmen. Diese Ueberschwemmung wird, abgesehen von dem Ueberfliessen des Flusses über seine Ufer im oberen Thal, wo diese ihn nicht mehr bändigen können, in dem niedrigsten, also unteren Theil der Ebene anfangen, und je mehr sie wächst, desto mehr von der Mündung des Flusses wieder landeinwärts, also rückwärts gehen, und in dieser rückläufigen Bewegung ununterbrochen mit dem Fluss des Flussbettes im Kampf sein. Es ist einleuchtend, dass in einem Flussgebiet, dessen Fluss zwei oder mehrere Ebenen durchfliesst, alle Verhältnisse grösser, die Bewegungen gewaltsamer sind, als da wo die obere Ebene fehlt. In Griechenland sind diese Art Flüsse auffallend häufig, und auf das politische Verhältniss der Staaten zu einander von grossem Einfluss, sei es dass der Durchbruch mit dem Bett des Flusses die Verbindung zwischen der oberen und unteren Ebenen erleichtere oder dass seine Felsen sie erschweren. Bei Korinth und Sikyon haben die vier Flüsse von Tenea, Kleonä, Nemea und Phlius jeder seine Binnen-Ebene mit den genannten Orten. Aus der Binnen-Ebene stürzen sie durch weite, für Menschen zum Theil unzugängliche Felsrisse und ergiessen sich dann durch die untere Ebene, deren berühmte Fruchtbarkeit in alter und neuer Zeit die Wirkung der Bewässerung durch jene Flüsse ist, welche auch in der heissen Jahrszeit, wenn die Flussbette trocken sind, unter der Oberfläche fortdauert, aber gleich aufhören würde,

wenn nicht die Binnen-Ebenen diesen Flüssen ununterbrochen als Behälter zum Sammeln der Gewässer dienten. Während im Sommer die befruchtenden Gewässer verborgen und grössten Theils ungesehen das Heil bringen, stürzen sie in dem giessenden Winter Unheil drohend und zerstörend wild durch die langgestreckte enge Felsschlucht, schäumend und aufgischend an Felsen und Vorsprüngen und die untere Ebene oft in wenigen Stunden ganz überfluthend. — Auch bei den grösseren Flüssen des Peloponnes dasselbe Verhältniss. Die Ebene von Sparta ist die Binnen-Ebene des Eurotas, die schöne Ebene von Stenyklaros die Binnen-Ebene des Pamisos, die Ebene von Megalopolis die grösste Binnen-Ebene des Alpheios. Dass sich Eleutherä an Attika anschloss, war um so natürlicher, da die Ebene dieser Stadt die Binnen-Ebene des Eleusinischen Kephissos ist. Der sanft sich schlängelnde Bach der Binnen-Ebene von Aphidna wird zum wilden Sturzbach bei Oenoë und ergiesst sich dann, oft überschwemmend, durch die See-Ebene von Marathon. Der Asopos von Tanagra hat seine See-Ebene bei Oropos. Tempe (τέμνω) ist und heisst der Durchbruch des Peneios zwischen der grossen Binnen-Ebene von Larissa und der kleineren See-Ebene, welche das Delta des Peneios bildet. Es liessen sich noch eine Menge solcher dreitheiliger Flüsse aufzählen, deren Form sich auch im übrigen Europa, z. B. in Deutschland, wenn auch in viel grösseren Verhältnissen wiederholt.

Die Griechen liebten es sich Ströme und Bäche unter der Gestalt eines lebendigen Wesens vorzustellen. Auch für diese zusammengesetztere Form der Flüsse hatten sie ein Symbol erfunden. Da in diesen symbolischen Bezeichnungen immer eine besondere Eigenthümlichkeit des Flusses hervorgehoben ist, so können sie uns auch noch heute zur Bestimmung und richtigen Auffassung der Verschiedenheiten und Eigenthümlichkeiten der Flüsse Griechenlands dienen. Bekanntlich betrachteten sie als Stier den Acheloos und mehrere andere Flüsse. Der Fluss brüllte wie ein Stier, riss die Erde auf wie ein Stier, rannte wild über die Wiesen wie ein Stier. Derselbe Acheloos freite aber auch um die Deïaneira in Gestalt einer Schlange oder eines Drachen, weil er an verschiedenen Stellen seines langen Laufs in Schlangenwindungen dahinfloss. Von der schlängelnden Bewegung hiess ein Fluss bei Mantinea Ophis, und ein anderer, welcher sich in den Meerbusen von Astakos ergoss, Drakon. Zu der Zeit, da Nebel über dem Fluss schwebten und Wasserdämpfe in die höhere Luft aufstiegen, schien er den Griechen Rauch und Feuer zu schnauben, oder Flügel und Haupt in die Luft zu erheben. So jene Fluss-Schlange, welche sich vom Parnass herab über die Ebene wälzte und die der entwässernde Gott des Frühlings besiegte. Ein Sturzbach, der von Fels zu Fels hüpfte, schien in seiner Bewegung am meisten der Ziege zu gleichen. Ja, der Sturzbach und die Ziege wurden beide mit demselben Namen genannt; und wenn nun ein Sturzbach gewaltig tobte, die Gewässer wie vom Feuer zischten, im Sturz über die

Felsen gleich Dampf aufsprützten und die Dünste über dem Wasser zwischen den hohen Felsen wie Rauch über Feuer schwebten, was Wunder, dass ein solcher Sturzbach zur feuerschnaubenden Ziege wurde. Ein anderer Fluss, der vom Schneelager im Gebirge herab durch den Bergwald wild hinsauste, wurde einem aufgeschreckten Eber oder einer wilden Sau verglichen, und erhielt hier den Namen Kapros, dort den Namen Sys. In Böotien floss dagegen ein Bach in gradem stillem Lauf durch ebenes Feld; man nannte ihn das Schäflein, Probatia. Einem Löwen wurde die Ueberschwemmung verglichen, welche plötzlich aus der Bergschlucht hervorbrach und über die Ebene hinschritt, Alles verschlingend, zerstörend, verscheuchend. — Kehren wir jetzt zu unserm dreitheiligen Flusse zurück: in der Binnen-Ebene bewegte er sich in Schlangenwindungen, stürzte dann, über Fels und Abhang hinwegspringend, durch die Bergschlucht, und ergoss sich überströmend über die untere See-Ebene. Das Symbol dieses Flusses war den Griechen die Chimaira, „vorne ein Löw', und hinten ein Drach' und Geis in der Mitte." — Weil der Fluss, welcher aus der Binnen-Ebene von Phlius herabkommend bei Sikyon vorbeifliesst, die bezeichneten Eigenschaften in ganz besonderem Grade hat, machte die Stadt Sikyon die Chimaira zu ihrem Staatssymbol. Daher die Chimaira auf ihren Münzen; wie auf den Münzen anderer Städte, hier der Stier, dort die Schlange den Fluss der Ebene bezeichnet. — Neben diesen Sinnbildern aus dem Thierreich bestand aber noch eine entwickeltere Anschauungsweise unter den Griechen, welche aus dem Gebiet phantasiereicher Willkür in das der Religion hinüberführte. Indem sie nämlich — wie jeder Mensch — das Bedürfniss fühlten, sich jede Bewegung in der materiellen Natur als Handlung eines vernünftigen, mit Freiheit begabten geistigen Wesens vorzustellen, setzten sie in jedem scheinbar selbständigen Theil der materiellen Natur, namentlich der beweglichen, einen inwohnenden Geist, der die freie Ursache der Bewegung war, voraus. Daher lebte ihnen und wirkte in jeder Quelle und in jedem Fluss ein lebendiger Geist. Der Fluss und die Quelle waren nur der Körper dieses inwohnenden Geistes, und jede Bewegung des Flusses und der Quelle erschien ihnen nun nicht mehr als die natürliche Wirkung einer natürlichen Ursache, sondern als die mit Freiheit gewollte und gethane Handlung des mit freiem Geist begabten Flussgottes oder der mit freiem Geist begabten Quellnymphe. So füllte sich ihnen nicht etwa nur nach phantastischem Ausdruck, sondern in wahrem religiösem Glauben die ganze Natur mit lebendigen, handelnden Geistern, und weil Wasser und Luft vorzugsweise die beweglichen und bewegten Elemente der Natur sind, so waren es auch vorzugsweise diese Elemente, welche sie als Körper der handelnden Geister dachten, und in deren sichtbarer Bewegung sie die Handlungen der unsichtbaren Geister erkannten. Daher konnte in der Ilias der Skamander selbst mitkämpfen, seinen Bruder, den Simoeis, zum Beistand

auffordern und überhaupt reden wie die andern Heroen. Der Dichter, der die Bewegung des Flusses durch die Kunst des Wortes als eine Handlung desselben darstellte, liess ihn nun auch die physischen Ursachen der Bewegung oder des Ruhens als die geistigen Gründe des Handels aussprechen. So viel möge hier genügen, um an den Standpunkt zu erinnern, welchen wir einzunehmen haben, wenn wir die natürliche Beschaffenheit des Griechischen Landes mit Rücksicht auf die Auffassung des Alterthums betrachten und verstehen wollen. Wir fahren nun in der Beschreibung der Griechischen Ebenen fort.

In grösseren Thalebenen an den Seiten der Mündung grösserer, wasserreicherer Flüsse finden sich zum Theil sehr ausgedehnte Lagunen (*λιμνοθάλασσαι — ἔνθα ποταμὸς μέγας ἐργάζεται λίμνην συνάπτουσαν θαλάττῃ.* Galen vol. 6. p. 711, 11) von so beträchtlicher Tiefe, dass sie stets Wasser enthalten, welches meistens in Folge verborgener oder offener Verbindung mit dem Meer salzhaltig ist. Sie sind oft reich an Fischen. Die bedeutendsten Lagunen Griechenlands sind diejenigen, welche sich an beiden Seiten der Mündung des Alpheios längs der Küste hinerstrecken. Die Lagunen in dem Gebiet von Helos, links von der Mündung des Eurotas haben geringere Tiefe, so dass sie zuweilen ganz auszutrocknen scheinen. Hin und wieder finden sich solche Binnen-Wasser oder Meer-Seeen auch an der Mündung kleinerer Flüsse. So nördlich vom Hafen des heutigen Navarin unterhalb der Burg von Pylos, welche für den Sitz des alten Nestor gehalten wird, wiewohl nach einer andern Ansicht des Alterthums das Nestorische Pylos in der Nähe der Lagunen des Alpheios in Triphylien lag. —

Ausser den Flüssen, welche im Gebirge ihren Ursprung haben, giebt es in den Ländern am östlichen Mittelmeer noch zwei Arten Flüsse, die man wohl als minder gewöhnliche bezeichnen kann, solche nämlich, welche aus einer Quelle in der Ebene selbst entspringen, und solche, welche nur die Ableitungs-Bäche der winterlichen Ueberschwemmung oder des Ueberflusses der Seeen und stehenden Gewässer sind, die sogenannten Osmaks. Auch letztere stehen mit den Quellen der Ebene selbst in Zusammenhang.

Eine aus dem Felsen oder aus dem Boden der Ebene hervorsprudelnde Quelle ist immer die Mündung des unterirdischen Canals eines höher gelegenen Wasserbehälters. Liegt diese Mündung in den die Ebene umgebenden Felsen höher als der Boden der Ebene, so entstehen Quellen, wie die des Erasinos bei Argos oder des unteren Kephissos bei Larymnä, welche ihr Wasser nach dem Gesetz des Falles aber zunächst in horizontaler Richtung über die Ebene ergiessen, wo dasselbe sich alsbald ein Bett aushölt und einen Bach oder Fluss bildet. Freilich sind Quellen selten so reich als jene beiden. Oft nur spärlich tröpfelnd genügen sie kaum den Fels zu benetzen, von dem sie in die Ebene hinabgleiten. Eine stark tröpfelnde Quelle ist die Stazusa am Korinthischen Thor von Sikyon. Liegt dagegen die Mündung jener Canäle unterhalb des Bodens der Ebene, so

wird das Wasser von unten nach oben dringen, bis es an der Oberfläche des Bodens hervorbrechend, eine freie Bewegung gewinnt. Je ebener der Boden ist, desto langsamer wird die Bewegung sein, und das Wasser wird sich anfangs nach allen Seiten ausbreiten, bis es an der niedrigsten Stelle einen Abfluss findet. Dieser Art sind die Quellen des Eurotas und Alpheios, welche beide in der flachen Ebene von Asea in geringer Entfernung von einander entspringen, und wahrscheinlich in dem Sumpf westlich von Asea bedeutenden Zuwachs erhalten. Nicht selten endlich tritt auch der Fall ein, dass die Mündung der unterirdischen Canäle unter dem Meere liegt. So entstehen Süsswasser-Quellen mitten in der Salzfluth, wie im Meerbusen von Argos und bei der Insel Zakynthos, wo Schiffe für weite Reisen mitten im Meer ihren Wasserbedarf schöpfen. Auch unterhalb Larymnä und an der Bucht von Aegosthena dringen überall Süsswasser-Quellen aus dem Meer empor.

Sei es nun, dass solche Quellen in der Ebene die Ursache sind, dass der Boden in ihrer nächsten Umgebung durch allmäliges Wegspülen von Erdtheilchen niedriger, die entferntere Gegend durch den Niederschlag der Ueberschwemmung dagegen höher geworden, sei es dass die Ungleichheit des Bodens aus andern Ursachen entstanden, immer wird sich an den niedrigeren Theilen der Ebene, zumal wenn sie geschlossene Becken bilden, das Wasser länger halten, als an anderen. Hat aber ein solches Becken unterirdischen Zufluss, dann wird es selbst in jenen warmen Ländern ein dauernder Landsee (λίμνη). Es versteht sich von selbst, dass die vom Himmel herabkommenden Gewässer auch auf die Wasserfülle dieser Becken einen grossen Einfluss haben; doch wird es hauptsächlich von dem unterirdischen Zufluss abhängen, ob der Bach welcher das überfliessende Wasser derselben ableitet, ein dauernder Strom sein oder nur ein abwechselnd gefülltes und leeres Bett haben wird, wie dies letztere eben die Natur des Osmaks ist. Im Sommer ist der Osmak ohne eigentliche Strömung, hier trocken, dort stehendes Wasser enthaltend. Ein solcher Osmak schneidet sein Bett oft sehr tief durch die flache Ebene, ohne dass man den jähen Abgrund erkennt ehe man unmittelbar davor steht (χαράδρα). Der Verbindungscanal zwischen den Thessalischen Seeen Boibeïs und Nessonis ist ein Osmak.

So verschieden die Flüsse und Quellen, so verschieden sind auch die stehenden Gewässer. Wir haben schon der Lagunen und der im Winter überschwemmten, im Sommer trockenen Niederungen (ἕλη) am Rande der Ebenen gegen das Meer gedacht. Zu diesen kommen nun die eigentlichen Landseeen (λίμναι) mit dauernder Wasserfülle während des ganzen Jahrs, wie die Seeen Trichonis und Hyria in Aetolien, die Hylike in Böotien und andere; ferner solche Landseeen, deren Wasserstand nicht nur im Wechsel des Jahres, sondern auch in grösseren Perioden ausserordentlich verschieden ist, ohne dass jedoch das Wasser jemals gänzlich verschwindet, wie der See von Pheneos und die Kopaïs;

endlich solche stehende Gewässer im Binnenlande, welche, ähnlich denen am Meeresrand, durch Ueberschwemmung entstanden im Wechsel des Jahres durch Verdampfung, durch Abfliessen und Versiegen gänzlich wieder verschwinden, oder doch nur einige Reste faulen Wassers zwischen Sumpfgewächsen bis zur nächsten Regenzeit bewahren (ἕλος, τέλμα). Letztere finden sich in einigen Arkadischen Ebenen, z. B. bei Tegea und Mantinea, und anderswo.

Eine besondere Eigenthümlichkeit in den hydrographischen Verhältnissen Griechenlands sind die Meeresströmungen. Im Korinthischen Meerbusen bewegt sich eine regelmässige Strömung an der Küste des Peloponnes von Westen nach Osten, an der entgegengesetzten von Osten nach Westen. An der Mündung des Spercheios und zwischen der Insel Euböa und dem Festland geht eine Strömung bald abwärts bald aufwärts, doch überwiegend in ersterer Richtung. Diese Strömung ist im Grunde eine Fortsetzung derjenigen, welche die Gewässer des schwarzen Meers durch den Bosporos und den Hellespont führt, und welche sich beim Hellespont in drei Arme theilt, von denen zwei an den Küsten Europas und Asiens entlang gehen. Solche Strömungen sind nicht ohne Einfluss auf die Gewässer der gegen dieselben ausmündenden Flüsse, zumal wenn der Wind gegen das Land an weht, die schon durch die Strömung wachsenden Fluthen noch höher hebt, und so den Lauf der Flusswasser hemmt.

Ueber das Erdreich der Griechischen Flussgebiete werden wenige Bemerkungen genügen. Es giebt in denselben selten reine Sandflächen. Aber auch der reine Lehmboden wie in unseren Marschen findet sich nicht häufig. Am meisten zeichnet sich durch letzteren Böotien aus, welches durch seine kesselförmige Bildung den Niederschlag aller Thontheile begünstigte, während aus den mehr abgedachten Ebenen durch die unruhigere Fluth eine Menge dieser Theilchen ins Meer geführt wurde. Daher ist meistens eine Mischung von Sand und Lehm, wie sie dem Wachsthum des Getreides günstig ist, der allgemeinere Charakter dieser Ebenen. Waizen und Gerste wächst fast überall. Melonen, Mais und Reis fordern eine grössere Feuchtigkeit, also in der Regel einen niedrigeren Boden. Wo man ein Maisfeld neben einem Kornfeld sieht, kann man schon daraus auf das Höhenverhältniss beider Felder zu einander einen sicheren Schluss ziehen. An den Ufern grösserer Flüsse findet man zuweilen angeschwemmte Sandhügel, und an den Mündungen derselben gewöhnlich sandige Ufer und langgestreckte Sandzungen. Der Boden des Bettes besteht meistens aus Sand und grobem Kies, sei es dass dieser die Grundlage der ganzen Ebene bilde, oder dass er durch die Sturzbäche des Winters aus dem Gebirge herabgeführt wurde. In der That ist die Masse der so herabgeschwemmten Kiesel hin und wieder so gross, dass ganze Fruchtfelder damit bedeckt und plötzlich in unfruchtbare Kiesfelder verwandelt werden, wie dies vor einem Jahrzehnt durch einen

Sturzbach im Thal des Spercheios geschah. Oft aber sind selbst jene Kiesbette während des Sommers, wenn nur ein schmaler Wasserstrom in dem Bette fliesst, oder das Wasser sich ganz unter den Kies zurückgezogen hat, mit Oleander, Weiden und andern Gesträuchen bewachsen, wie der Eurotas, die Bäche um den Parnass und andere.

Nächst den Wasser- und Erd-Verhältnissen sind vor allem die Einwirkungen der Luft und der Luftveränderungen von grosser Bedeutung. Bei einer Uebereinstimmung derselben in Rücksicht des allgemeinen Charakters in dem Gegensatz zwischen dem giessenden Winter und dem ausdorrenden Sommer in allen Ländern am Aegäischen Meer ist doch wieder im Einzelnen eine grosse Verschiedenheit. Attika erfreut sich eines meistens heiteren Himmels. Hängen sich aber Wolken an die Spitzen seiner Berge oder um die Kuppe des Kegels von Aegina, dann giebt es gewiss Regen. Argos dagegen sammelt fortwährend über die Gipfel der die Ebene umgebenden Gebirgsketten schwebende Wolken, welche sich aus der Ausdünstung des grossen, tief landeinwärts sich erstreckenden, von hohen Bergen eingeschlossenen Meerbusens um so leichter bilden, je ungehemmter die Mittagssonne in dieses weite Becken hineinscheint. Aber nicht wie in Attika bringen die Wolken hier auch nothwendig Regen. Im Winter freilich wird keine Niederung so schnell unter Wasser gesetzt, als die von Argos. Im Sommer aber bleibt der „durstige" Boden der Argolis unbenetzt, obgleich es auch in dieser Jahreszeit in Griechenland keine Gegend giebt, deren Himmel sich so sehr durch Wolken auszeichnet, als eben der Himmel über den Gebirgen um Mykenä zwischen dem Argolischen, Saronischen und Korinthischen Meerbusen. Doch schweben im Sommer diese leichten, hellen Wolken über den Bergen, ohne sie zu berühren. Im Winter drückt die kältere Luft sie herab und verdichtet die leichteren Dünste zu schweren Wassertropfen. Dann sitzt der wolkensammelnde Gott auf den Berghöhen. Anderswo raubt der kalte Boreas die am Fluss spielende Nymphe auf den Berg hinauf, und erzeugt die Schneejungfrau Chione. Doch ist im Ganzen nicht Kälte, wie bei uns im Norden, sondern Nässe die auffallendste Eigenthümlichkeit des griechischen Winters, der daher auch Cheimon heisst, d. i. der Giessende, oder bei den Römern Hyems, d. i. der Regnende. Und so mächtig giesst er vom Himmel auf die Erde und von den Bergen in die Thäler hinab, dass die meisten Ebenen oft in wenigen Stunden überschwemmt werden. Viele aber leiten schnell die überfluthenden Gewässer zum Meer hinab, während die wärmere Luft in kurzem Wechsel einen Theil derselben wieder in Dünste auflösst. Jetzt dampft die nasse Ebene und raucht, als brenne sie von „ungesehenem" Feuer. Bald wird das Feuer sichtbar werden, wenn Blitze die Wolke spalten, dass abermals die Fluth über das Land gehe. So im Winter in wiederholtem Wechsel. Dann allmäliger Uebergang zu dem Entgegengesetzten, bis im hohen Sommer die Sümpfe austrocknen, die Flüsse versiegen, Gras und Pflanzen verdorren und der Boden ganz verbrannt ist.

Die merkwürdige Eigenthümlichkeit der Troischen Ebene besteht nun darin, dass sie die Eigenthümlichkeiten sämmtlicher Ebenen Griechenlands vereinigt. Wie einst die Fürsten und Völker aller Griechischen Staaten vor Troia vereinigt waren, so hat die Natur selbst seit undenklichen Zeiten und bis auf den heutigen Tag die Troische Ebene zum Sammel- und Kampf-Platz aller derjenigen Gestaltungen von Naturkräften gemacht, die wir über das ganze Hellas vertheilt sehen. Zu diesen aber gesellen sich noch andere Erscheinungen, welche dieser Ebene vorzugsweise eigen sind.

Die Ebene von Troia ist eine See-Ebene, deren drei Seiten von Bergen umgeben sind, die sich von 100 bis 400 Fuss erheben und durchgängig auf ihrer zum Theil ebenen Oberfläche baubaren Boden haben. Die vierte gegen das Meer offene Seite, welche man das Thor der Ebene nennen kann, unterscheidet sich dadurch von den meisten andern Ebenen, dass hier jene Oeffnung ein Doppelthor ist. Rechts und links von dem Sigeïschen Vorgebirge öffnet sich die Ebene dort gegen den Hellespont, hier gegen das Aegäische Meer. Das Sigeion ist ein ganz isolirter von Süden nach Norden gestreckter Berg, reichlich eine deutsche Meile lang, der den Hauptfluss nöthigt unterhalb des Dorfs Kalifatli eine nördliche Richtung nach dem Hellespont zu nehmen, während der Bach von Bunarbaschi durch einen künstlichen Canal in südwestlicher Richtung abgeleitet, sich durch die Oeffnung zur Linken in das Aegäische Meer ergiesst.

Der Mendere, der Hauptfluss der Ebene, gleicht den oben beschriebenen dreitheiligen Flüssen, dem Asopos, Alpheios, Eurotas, Pamisos u. s. w. Von den Höhen des Ida-Gebirges herabkommend durchfliesst er zuerst die grosse Binnen-Ebene von Bairamitsch, dann die lange und enge Bergschlucht zwischen Enee und Bunarbaschi und zuletzt die untere Ebene. Der Zufluss aus der oberen Ebene erhält demselben während des ganzen Sommers einen dauernden Wasserstrom. Die Breite des Flussbettes beträgt durchschnittlich 200 bis 300 Fuss. Der Boden des Bettes besteht aus Sand und Kies, während die Ebene selbst einen fetten Lehmboden hat. Die Ufer des Flussbettes haben eine Höhe von 8 bis 12 Fuss, und sind fast überall mit Weiden und andern Bäumen bewachsen. Durch die hohen Ufer ist das Bett des windungenreichen Flusses so bestimmt begrenzt, dass schon ein flüchtiger Blick genügen würde, um die Ueberzeugung zu geben, dass von einer Veränderung des Laufes dieses Flusses nicht die Rede sein kann. So lange die Geschichte von Troja weiss, hat der Fluss sein Bett sicherlich nicht verändert. Im hohen Sommer, wenn der Wasserstrom durch den Sand des Flussbettes ein schmäleres Bett sägt, beträgt die Breite des letzteren nur 30 bis 40 Fuss. Zu dieser Zeit kann man fast überall durch den Fluss waten, indem das Wasser die Höhe von ¾ Fuss kaum übersteigt. Die Karte zeigt den schmälern Fluss im weiteren Flussbett.

Der Bunarbaschi-Su entspringt aus den Kalkfelsen der äussersten Ausläufe des Ida und aus dem Boden der Ebene unterhalb des Dorfes, von dem er seinen Namen entlehnt. Der Wärmegrad dieser Quellen ist stets derselbe, zwischen 63 — 64 Grad Fahrenheit. Daraus folgt, dass sie im Sommer kalt erscheinen und im Winter warm. Letzteres ist insonderheit der Fall bei einer dieser Quellen, welche aus der Tiefe des Bodens aufquillt und in einem viereckigen aus grossen Granit- und Marmor-Blöcken gebildeten Becken aufgefangen wird, so dass das Wasser mit seiner ursprünglichen Wärme augenblicklich, wie es aus der Erde hervorquillt, der Luft eine breite Fläche bietet, aus der im Winter, bei einer viel grösseren Kälte der Luft, Dampf aufsteigt, während diese Erscheinung bei den andern Quellen, die tropfenweise oder in schwächerem Wasserstrahl aus dem Felsen an die Luft kommen, sich nicht zeigen kann. Das Wasser dieser zahlreichen Quellen bildet einen nicht sehr breiten Bach, der aber wasserreich genug ist, um die nächste Umgegend der Ebene in einen Sumpf zu verwandeln, der bald den Charakter eines tiefen Sees annimmt, durch den der Bach wirbelnd und strömend, wie in einem begrenzten Bett, hindurchfliesst, meistens sich an dem Bergrande haltend, der links ein hohes Ufer bildet, während rechts die Wasserfläche und die Ebene fast in gleicher Höhe liegen. Zur Zeit der Winterregen fliesst das austretende Wasser des Mendere, in den anfangs parallel laufenden oberen Bunarbaschi-Su über. Bei Erkessi-koi ist der letztere durch einen künstlichen Canal links abgelenkt nach dem Aegäischen Meer. Der Canal beginnt an der nordöstlichen Ecke des Bergrückens, auf dem der Udscheck-Tepé liegt, und endet in der Niederung bei dem Beschik-Tepé. Meistens ist er durch den harten Fels hindurchgegraben, ungefähr 8 Fuss breit und mindestens 3 Fuss tief, an vielen Stellen aber bedeutend tiefer. In der erwähnten Niederung breitet sich das Wasser des Baches aus und bildet einen Sumpf, aus dem wieder ein verengertes Bett dasselbe in die Beschika-Bay und das Aegäische Meer führt. Die Beschika-Bay ist in neuerer Zeit öfter zum Ankerplatz für Flotten gewählt, theils weil das Sigeion Schutz gegen die Nordost-Winde bietet, theils und besonders weil der Bach von Bunarbaschi treffliches und zu jeder Zeit reichlich fliessendes Trinkwasser gewährt.

Oestlich vom Mendere und nordwestlich von dem Tschiflik von Atsche-koi, unmittelbar am Fuss eines Hügels, in den ein Zweig des Bergrückens von Tschiblack ausläuft, ist ein sumpfartiger See, Djudan genannt, d. i. „Wasser, welches nicht verschwindet.“ Genährt wird dieser See durch die unterirdischen Quellen des Tschiblak-Rückens. Vermehrt aber werden seine Gewässer zur Zeit des Regens durch einen Strom oder Osmak aus der Gegend, wo der austretende Mendere und der Kimar- oder Kamara-Su sich begegnen. Die Ueberfluthung des Sees verläuft sich dann durch zwei parallel fliessende Osmaks in der Richtuug gegen den Hellespont. Der mehr östliche und

kleinere dieser Osmaks hält sich nahe am Fuss der Hügelreihe, auf welcher der Pascha-Tepe liegt. Wir nennen ihn daher den Pascha-Tepe-Osmak. Er verbindet sich in der Nähe des Pascha-Tepe mit dem grösseren Osmak, welchen die Bewohner der Ebene nach dem benachbarten Dorf den Kalifatli-Osmak nennen. Der Kalifatli-Osmak hat ein tiefes, sehr scharf begrenztes Bett vom Djudan bis an seine Mündung. Im August füllt das Wasser des Djudan den Osmak nur etwa bis eine viertel Meile vom See. Weiter abwärts war das Bett desselben an vielen Stellen trocken und am Boden mit Binsen und Gesträuch bewachsen, an andern fand sich stehendes Wasser. Der obere Theil des Osmak ist kenntlich an Bäumen und Gebüsch, welche am Ufer entlang das Bett begrenzen. In der unteren Ebene entdeckt man ihn oft erst, wenn man unmittelbar an dem Rand des steil abgeschnittenen Ufers steht. Früher hat man ihn ganz irrthümlich dargestellt, als komme er von den Bergen herab und als ergiesse er seine Gewässer in den Mendere. Er nimmt vielmehr seinen Anfang in der Ebene im Djudan, und ergiesst sich in die Lagunen am Hellespont. Nur zur Zeit der winterlichen Ueberschwemmungen mischt er sein Wasser mit dem des Mendere, aber dann in Folge des Austretens und Ueberfliessens der Gewässer des Mendere in den Osmak, nicht des Osmaks in den Mendere. Zuweilen mögen sie sich auf halbem Wege begegnen. Obgleich die Abdachung, in welcher sich der Rhöteische Bergrücken in der Ebene fortsetzt, den Osmak nöthigt, unterhalb Kum-koi eine starke Biegung in der Richtung auf den Mendere zu machen und sich diesem sehr zu nähern, so fällt doch keiner der Arme, in welche sich der Osmak theilt, in den Letzteren, sondern alle ergiessen sich in die erwähnten Lagunen.

Wo die Biegung des Osmak gegen Westen anfängt, nördlich von Hissarlik oder Neu-Ilion, östlich von Kum-koi, fällt in denselben der Dumbrek-Tschai oder Dumbrek-Su. Dieser Bach hat seinen Namen von dem Dorf Dumbrek-koi, welches an seinem rechten Ufer in dem oberen Theil des schönen Thals liegt, das durch die beiden parallelen Bergrücken von Tschiblak und In-Tepé begrenzt wird. Oberhalb des Dorfs Halileli, bei den Neugriechen Chalulena, verschwindet im hohen Sommer das Wasser unter Kies und Sand. Unterhalb jenes Dorfes kommt es wieder aus dem Boden des Flussbettes zu Tage und bildet einen stets fliessenden Bach. Daher die Einwohner denselben nicht Osmak, sondern Tschai oder Su nennen. Unterhalb Hissarlik theilt sich dieser Bach in mehrere Arme, fliesst durch ein kleines Gehölz und erweitert sich wieder zu einem flachen Sumpf. Im August hatte dieser Sumpf nur in seinem oberen Theil Wasser. Im unteren war er durch die Hitze ganz ausgetrocknet und voll von breiten, tiefen Rissen. Weiter abwärts zeigen sich hin und wieder einige kleine Canäle, welche sich allmälig zu einem tiefen Bett vereinigen, gleich dem des Kalifatli-Osmak, in welchen dasselbe östlich von Kum-koi ausmündet.

Unterhalb des Dorfes Halileli sondert sich rechts ein kleinerer Arm vom Dumbrek-Tschai ab, fliesst unmittelbar an dem In-Tepe-Rücken entlang, erweitert sich in flache Sümpfe gleich dem Dumbrek-Tschai, sammelt dann seine Gewässer wieder in ein begrenztes Bett und wendet sich an dem Ende des erwähnten Bergrückens plötzlich nach Norden. An der Biegung verbindet sich mit demselben ein breiter, künstlicher Canal vom Kalifatli-Osmak. Die Regenbäche von Eryn-koi und besonders der grosse Zuwachs an Wasser durch diesen Canal während der Regenzeit sind die Hauptursache, dass das Bett des erwähnten Arms des Dumbrek-Tschai, den wir den In-Tepe-Osmak nennen, plötzlich sehr breit wird und in eine weite Oeffnung gegen den Hellespont endet. Die Mündung des In-Tepe-Osmak hat hohe, steile Ufer an beiden Seiten, ist tief, stets gefüllt durch die See und gleicht mehr einem Hafen, als einem Fluss. Daher nennen sie die Einwohner den Karanlik-Hafen, Karanlik-Limani. — Der In-Tepe-Osmak hätte ohne Zweifel dieselbe grosse Biegung gegen Westen machen müssen, wie der Kalifatli-Osmak, hätte er nicht durch die Behauptung eines höheren Laufs im Dumbrekthal eine nähere Senkung unmittelbar längs dem Fuss des Berges gefunden, durch welche er seinen Weg in grader, nördlicher Richtung zum Meer nimmt.

Ausser den Regenbächen von Eryn-koi und dem Dumbrek-Tschai ergiessen sich noch einige andere Bäche von Osten her in die Troische Ebene. Es sind diese zunächst der kleine Bach von Tschiblak, welcher in den Kalifatli-Osmak fällt. Im August trat das Wasser dieses Bachs nur auf eine geringe Ausdehnung bei Tschiblak aus dem Boden seines Bettes zu Tage. Die Lage des Dorfs Tschiblak ist eben bedingt durch diesen Bach, der an jenem Punkt zu aller Zeit trinkbares Wasser bietet. Weiter südlich münden einige kleinere Regenbäche theils in den Pascha-Tepe-Osmak, theils in den Djudan.

Der letzte und neben dem Dumbrek-Tschai der bedeutendste Bach, der aus den Bergen an der Ostseite der Ebene herabkommt, ist der Kimar-Su oder Kamara-Su. Dieser Bach hat seinen Namen von einem schönen gewölbten Bogen einer alten Wasserleitung, die das Wasser nach Neu-Ilion führte. Die Griechen nennen jeden Gewölb-Bogen, sei es einer Wasserleitung oder einer Brücke, Kamara, welches die Türken Kimar sprechen, und jeder Fluss oder Bach, über den ein solcher Bogen erbaut ist, heisst nun Kamara-Su oder Kimar-Su. Daher wiederholt sich dieser Namen so oft in allen Ländern am östlichen Mittelmeer. Die Umwohner der Ebene bezeichnen mit jenem Namen denjenigen Fluss, über welchen die erwähnte Wasserleitung errichtet ist. Der Bogen hat eine Weite von 55 Fuss, und eine Höhe über dem Bett des Flusses von 92 Fuss. Unterhalb der Wasserleitung ergiesst sich der Fluss in einem sehr engen Thal zwischen hohen Felsen, die mit einer wilden, üppigen Vegetation bedeckt sind. Etwa eine halbe

deutsche Meile westlich vom Bogen treibt das Wasser eine Mühle, genannt Halil-Bey's Mühle. Von der Mühle an zieht sich das Flussbett zwischen hohen, vulcanischen Bergen von röthlicher Farbe, die hin und wieder ins Schwarze übergeht, hinab. Eine achtel Meile von der Mühle abwärts verengert sich die Schlucht zwischen den Felsen so sehr, dass der Weg links abgeleitet ist über einen Hügel, auf welchem sich einige namenlose Häuser-Reste befinden, gebaut aus rohen Steinen ohne Mörtel, ohne irgend ein Anzeichen über ihr Alter und ihren Ursprung. Wo der Weg wieder zum Flussbett hinabführt, zeigte sich dieses — im August — ganz trocken. Wir gingen von diesem Punkt wieder stromaufwärts bis da, wo die Strasse links abgelenkt war, und fanden einen ununterbrochenen Wasserstrom, fliessend zwischen mächtigen Felsblöcken, eingeengt zwischen hohen, steilen Felswänden, die sich so nahe kommen, dass einige Platanen, welche auf denselben Wurzel gefasst haben, mit ihren Zweigen sich berühren und der engen Schlucht den Anschein einer Höhle geben. Stromabwärts, wo die Berge weiter auseinander treten, gewinnt der Fluss an Breite und theilt sich in mehrere Arme, die sich bald wieder vereinigen, so dass sie unterhalb Atsche-koi wieder nur ein Bett bilden. Hier begann — im August — das Wasser wieder hie und da aus dem Sand und Kies hervorzutreten. Der Fluss zieht sich dann durch ein kleines Gehölz, Baluk genannt, d. h. ein Ort für Honig, und vereinigt sich zulezt mit dem Mendere. An dem unteren Ende des Baluk und durch einen natürlichen Canal mit dem Kimar, durch einen anderen mit dem Mendere verbunden, ist das Bett eines Sumpfs, das aber im August ganz trocken war. Dieser Sumpf ist der Anfang des Atsche-koi-Osmaks, der wie oben erwähnt, einen Theil der Winterfluth des Mendere und des Kimar in den Djudan, und durch den Kalifatli-Osmak in die Lagunen am Hellespont führt. — Die vielen Irrthümer der Reisenden in Rücksicht des Kimar oder Kamara haben grosse Verwirrung in die Topographie gebracht. Turner (Journal of a Tour in the Levant vol. III. p. 224.) giebt jenen Namen dem Pascha-Tepe-Osmak. Dr. Hunt (in Walpoles Memoirs relating to Turkey) nennt den Kalifatli-Osmak Kamara. Er ist der bemerkenswertheste Fluss auf der Wanderung des Dr. Carlyle, der jedoch den Namen in Slaimar verändert (Rennels Observations on the Topographie of the Plain of Troy. Map. Nro. 5. cf. p. 33). Lady M. W. Montague und Hr. Sandys nennen den Kimar Simores. Der Fluss, den Choiseul Gouffier Kimar nennt, ist gar nicht vorhanden, der nächste Fluss aber, den er Thymbrius nennt, ist der Kimar. Einige dieser Irrthümer haben ihren Ursprung in dem Bestreben, vorhandene Namen mit den Namen der Ilias in Uebereinstimmung zu bringen, andere in missverstandenen Antworten der befragten Einwohner.

Um kein natürliches Bett fliessenden Wassers in der Ebene unerwähnt zu lassen, gedenken wir noch der kleinen Vertiefungen, Ravins, welche von den Höhen rings um

den Udschek-Tepe den Regen zum Bunarbaschi-Su hinableiten, und besonders der vielen meistens sehr flachen, daher trockenen, jedoch sowohl an der Vertiefung als an dem verschiedenen Graswuchs kenntlichen Betten, welche die ausgetretenen Gewässer in der Ebene so lange mit gesonderten Wasserströmen füllen, als nicht die Ueberschwemmung über die ganze Ebene geht oder die Gewässer in die gewöhnlichen Flussbette zurückgekehrt sind. Es ist besonders der Mendere, dessen Ueberfluthung solche flache, durch die jährliche Wiederkehr stets erhaltene Winterbette gebildet hat: an der rechten Seite zuerst oben am Baluk, dann in der Nähe des Djudan oberhalb und unterhalb der Stelle, wo der Fluss in drei oder vier mächtigen Windungen einige mit Wald schön bewachsene Inseln umfliesst, und ungefähr in derselben Höhe wieder an der linken Seite an zwei Stellen, wo das überfliessende Wasser des Mendere in den Bunarbaschi-Su und dessen Sümpfe sich ergiesst. Weiter stromabwärts zur Rechten oberhalb Kalifatli gehen wieder zwei solche flache, unbestimmt begrenzte Winterbette von dem Mendere aus, welche die überfluthenden Gewässer theils rechts von Kalifatli durch einen doppelten Canal in den Kalifatli-Osmak, theils links von Kalifatli, grade über die Ebene der Länge nach in paralleler Richtung mit dem Hauptfluss bis in die Gegend von Jenischer in denselben Kalifatli-Osmak hinableiten.

Der gegrabene Canal des Bunarbaschi-Su bändigt schon im Sommer, besonders in der Gegend von Erkessi-koi, schwer die Gewässer, welche aus den reichen Quellen von Bunarbaschi in so ununterbrochener Fülle ihm zufliessen, dass er selbst in der trockensten Jahreszeit überall mit Kähnen befahrbar ist. Tritt nun eine geringe Vermehrung seiner Gewässer, sei es durch einen örtlichen Regen, sei es durch Ueberfliessen des Mendere, hinzu, dann ergiessen sich dieselben gleich über die Ebene in der Richtung, welche in der frühesten Zeit der Fluss genommen hatte, ehe er zur Trockenlegung des sonst aller Bearbeitung entzogenen Bodens durch den künstlichen Canal nach dem Aegäischen Meer abgelenkt wurde. Dieses ursprüngliche Bett des Flusses, jetzt nur ein Winterbett, ist theils tief in den lehmigen Boden eingeschnitten, theils in unbestimmter Begrenzung flach über denselben hinlaufend. Aber auch an diesen flacheren Stellen ist die Begrenzung nicht etwa von Jahr zu Jahr wechselnd. Während im Winter der Wasserstrom das einmal vorhandene Bett jedem andern Lauf über höhergelegenen Boden vorziehen muss, erhält der Sommer die einmal dem Lehmboden eingeprägte Form desselben um so gewisser, als der Lehm durch die Hitze fast so hart wird wie Stein. Es zeigten sich in dem harten Lehmboden der flachen Stellen dieses Winterbettes kleine künstliche Rinnen, deren Alter vielleicht sehr hoch hinaufreicht. Da das Wasser den Lehm leicht auflöst, so nimmt der Strom in jenem Winterbett stets die gelbe Farbe desselben an. Dieser Ueberschwemmungsstrom des Bunarbaschi-Su mündet an zwei Stellen in den Mendere oberhalb Jenischer, und ergiesst sich mit diesem in den Hellespont.

Von den Quellen der Ebene sind schon oben die bedeutendsten genannt und beschrieben, diejenigen, aus denen der Bunarbaschi-Su entspringt. Der Name des Dorfs Bunarbaschi ist von denselben entlehnt, und bedeutet Quellhaupt. Die Quellen selbst dringen aus dem Boden und auf eine lange Strecke aus und unter dem Felsen hervor, daher ihr Türkischer Name Kirk-Jösz, d. i. die vierzig Augen. Es wurde schon erwähnt, dass diese Quellen und der ganze Bach von Bunarbaschi bis an das Meer und die Beschika-Bay treffliches Trinkwasser liefern. — Weniger bedeutende Quellen finden sich an folgenden Stellen: zuerst an der linken Seite der Mündung dieses Bachs; dann in der Nähe von Jeni-koi an der Meeresseite der Höhe, von wo die 1825 angefangene, unvollendete Wasserleitung das Wasser nach Kum-kale führen sollte; ferner in dem Durchschnitt unterhalb des Hagios-Demetrios-Tepe, sowie am Ende des Berges unterhalb Jenischer. In diesem Städtchen selbst und in der Nähe sind eine Menge Brunnen. Doch soll das Wasser der Brunnen in der Stadt nicht gut sein, oder desshalb von den Einwohnern nicht getrunken werden, weil die Türken früher ihre Feinde in dieselben hinabgeworfen. Die Einwohner von Jenischer holen meistens ihr Trinkwasser aus dem Mendere, in dessen Sandbette sie im Sommer kleine Vertiefungen machen, aus denen sie das kühlere, unterirdisch fliessende Wasser schöpfen. — Wie in der Nähe der beiden Grabhügel unterhalb Jenischer, so finden sich auch in der Nähe des In-Tepe Quellen, die aber mindestens im Sommer nur spärlich fliessen. Auch die drei Quellen unterhalb der Höhe von Hissarlik sind nicht sehr wasserreich, daher in alter Zeit die Wasserleitung über den Kimar-Su hieher geführt war, um Neu-Ilion zu versorgen. Auch nördlich unter den Höhen von Bunarbaschi findet sich noch eine dürftige Quelle, und hier sowohl als anderswo sind in und an der Ebene eine Anzahl Brunnen, die meistens nicht mehr benutzt werden. Die Quellen sind fast alle an den Abhängen der Bergrücken gegen die Ebene.

Nächst den Flüssen und Quellen enthält die Ebene eine ungewöhnlich grosse Menge Sümpfe und stehende Wasser, die hier noch im Zusammenhang aufzuzählen sind. Besonders ist es der Bach von Bunarbaschi, der trotz der Ableitung durch den künstlichen Canal während seines kurzen Laufs vier grosse Becken mit dauernder Wasserfülle auch während des Sommers versieht. Abgesehen von der Durchdringung des stets feuchten Bodens an den Quellen selbst, begegnen wir östlich vom Udschek-Tepe einem grossen, mit Rohr und Binsen bewachsenen, in der Mitte tiefen Teich, der selbst im höchsten Sommer von Fischerkähnen befahren wird. Weiter abwärts, bei Erkessi-koi, ist ein schmälerer, wasserreicher Sumpf. Ein ähnlicher befindet sich mitten in der Ebene, durch welche der Canal geführt ist, und der Canal selbst endet gleichfalls in einen solchen sumpfartigen Teich, aus dem dann wieder das Wasser sich durch ein natürliches Bett in das Aegäische Meer ergiesst, vorher zur Rechten und Linken zwei lagunenartige Arme aus-

streckend. Ausserdem füllt aber zur Regenzeit derselbe Bach durch den oben beschriebenen Winterstrom des ursprünglichen Bettes den sogenannten Lisgar, einen ausgedehnten Sumpf in einem Einschnitt des Vorgebirges von Jenischer unterhalb des Hagios-Demetrios-Tepe. Dieser Sumpf wird aber im Sommer ganz trocken, und war im August mit hohem, dürrem Rohr bewachsen. — Der Mendere selbst mit seinem grossen und tiefen Bette hat keine solche Sümpfe in seiner unmittelbaren Nähe. Von dem Verlaufen seiner überfluthenden Gewässer ist schon berichtet. — An der rechten Seite des Mendere haben wir früher schon den Sumpf im und am Baluk an dem unteren Ende des Kimar-Su und das „nie verschwindende Wasser" des Djudan kennen gelernt, der seinen unterirdischen Zufluss durch die Quellen des Tschiblak-Rückens erhält. Auch des Sumpfes ist gedacht, den der Dumbrek-Tschai an der Oeffnung seines Thals gegen die grosse Ebene nördlich von Hissarlik bildet. In der That scheinen alle Bäche der Ebene, mit Ausnahme des Hauptflusses, an ihrem unteren Ende sich zu Sümpfen zu erweitern.

Aehnlich verhält es sich mit den Osmaks, als deren unteres Ende man die Lagunen ansehen kann. Wie in der Regel die Lagunen zwar ein Erzeugniss des Hauptflusses der Ebene sind, aber mit dem Flussbett in keiner unmittelbaren Verbindung zu stehen pflegen, sondern durch die Ueberschwemmung ihren Zufluss erhalten, so ist es auch in der Troischen Ebene der Fall. Auch hier hat der Niederschlag den Boden in der unmittelbaren Nähe des Mendere erhöht; die Ueberfluthung hat nicht das Bett des Hauptflusses selbst erweitert, sondern in einiger Entfernung ihr eigenes Bett gebildet, und ergiesst sich nun sowohl durch das ganze flache Winterbett, als durch die Osmaks, nachdem diese sich alle, mit Ausnahme des In-Tepe-Osmak, östlich von Jenischer vereinigt und dann wieder in drei breite Arme getheilt haben, in die Lagunen. Zwei dieser Lagunen, die kleineren, zunächst der Mündung des Mendere sind in der trockenen Jahreszeit in keiner sichtbaren Verbindung mit dem Hellespont. Aber wie die Strömung des Hellespont dem Ausfluss des Mendere durch Aufwerfen einer langen Sandzunge ihre eigene Richtung mitgetheilt hat, so hat sie auch auf diese beiden Lagunen, wie man leicht erkennt, denselben Einfluss geübt. Sie sind tief und haben salziges Wasser. Die dritte Lagune, bei weitem die grösste, von beträchtlicher Tiefe, ist in Folge der Gegenströmung innerhalb des durch die grosse Bucht sehr erweiterten Hellesponts, die aber zuweilen nach Verhältniss des Zuflusses fast alle Bewegung verlieren muss, diesem Einfluss entzogen. Sie ist durch einen tiefen Canal, der die lange schmale Sandbank durchschneidet, mit dem Hellespont wahrscheinlich in immerwährender Verbindung. Im Monat August war dieser Canal nicht breiter, als dass man hinüberspringen konnte. Damals strömte das Wasser mit grosser Geschwindigkeit aus dem Hellespont in die Lagune hinein. Das Salzwasser

erstreckte sich aus der Lagune mehr als eine achtel deutsche Meile in den Osmak hinauf, der noch in dieser unteren Gegend der Ebene ein sehr tief unter dem Boden derselben gelegenes Bett und sehr hohe und steile Ufer hat — ein Verhältniss, welches mit der Annahme einer allmäligen Anschwemmung der unteren Ebene durch den Fluss nicht vereinbar ist. Ein überschwemmender Fluss kann nicht aus lockerer Erde verticale Ufer wie Mauern von 6 bis 10 Fuss Höhe aufbauen. — Der Karanlik-Limani würde wahrscheinlich auch eine Lagune des In-Tepe-Osmak sein, wenn hier nicht der Fluss sein Bett durch ein viel höheres Erdreich hindurch gebrochen hätte. Es ist schon früher erwähnt, dass sich die allmälige Abdachung des Bergrückens von Eryn-koi noch in der Ebene selbst fortsetzt, und dass daher der Kalifatli-Osmak so weit nach Westen hinübergetrieben ist. Diesem Verhältniss entsprechend sind nun auch die Ufer der Mündung des In-Tepe-Osmaks, sowie das Ufer am Hellespont zur Linken der Mündung hoch und steil — nicht, wie bei angeschwemmtem Land, flach und sich allmälig verlaufend.

Unter allen Gewässern der Troischen Ebene giebt es nur zwei ununterbrochen fliessende Ströme, die auch in der heissesten Jahreszeit sich behaupten. Diese sind der Mendere und der Bach von Bunarbaschi. Wenn Dr. Sibthorpe im September 1794 den Mendere ganz ausgetrocknet sah, so scheint dies ein übertriebener Ausdruck zu sein, oder auf Irrthum zu beruhen. Die Einwohner versichern, der Mendere behalte selbst im heissesten Sommer einen schmalen Wasserstrom. Breite und Tiefe desselben innerhalb des viel breiteren Bettes, wie wir sie im August 1839 fanden, haben wir oben angegeben. Der Bach von Bunarbaschi behält in der heissesten Jahreszeit einen das ganze Bett füllenden Strom, dessen geringste Tiefe 3 Fuss beträgt.

Als einen zur Ebene gehörigen Strom muss man gewissermassen auch den Hellespont betrachten. Im ganzen Mittelmeer ist keine Strömung, welche an Stärke und Schnelligkeit mit der Strömung des Hellespont verglichen werden kann. Alle Gewässer, welche sich in das schwarze und das Marmor-Meer ergiessen, haben keinen andern Abfluss, als durch den engen Canal vor der Mündung des Mendere. Die Strömung geht immer von Osten nach Westen. Da aber der Hellespont innerhalb jener Mündung bedeutend weiter ist, als vor derselben, so streicht zu Zeiten, wie oben bemerkt, eine starke Gegenströmung an einem Theil des Ufers der Troischen Ebene entlang.

Aus dem bisher Mitgetheilten wird man schon entnehmen, dass die Troische Ebene in Folge so eigenthümlicher Verhältnisse auch eigenthümlichen Veränderungen im Wechsel des Jahrs ausgesetzt ist. In der That giebt es weder in Griechenland noch in Klein-Asien eine Ebene, welche so sehr den Einfluss des Wassers erfährt, wie die Ebene von Troia. Hat doch ungefähr der dritte Theil aller Gewässer, welche sich aus den Wolken über dem Ida-Gebirge entladen, seinen einzigen Abfluss durch die Schlucht des Mendere

oberhalb Bunarbaschi und durch die Ebene, während von der andern Seite, grade um die Zeit der stärksten Regen, der Süd-West das Meer gegen den Hellespont hinantreibt, zuerst die Strömung in der Meerenge und durch diese die Strömung des Flusses staut, und nicht nur die vom Ida herabkommenden Gewässer in der Ebene zurückhält, sondern noch überdies die Fluthen des Hellespont über dieselbe hinaufdrängt. Sobald als sich die Wolken um die Spitzen des Ida-Gebirges sammeln, beginnt der Mendere allmälig zu wachsen. Nach und nach, je weiter die Zeit des giessenden Winters vorrückt, lösen sich die Wolken, die anfangs nur durch unmittelbare Berührung der Felsen und Bäume von ihrer Feuchtigkeit an Quellen und Bäche abgaben, in Regen auf; und obwohl die untere Ebene vielleicht noch unbewölkt und unbenetzt geblieben, zeigt sich doch alsbald an dem eiligeren Strom des gefüllteren Mendere, was oben in der Binnen-Ebene und höher hinauf im Gebirge vorgeht. Bei seinem Eintritt in die untere Ebene empfängt der Mendere alsbald einen bedeutenden Zuwachs von dem Kimar, welcher, hoch in den Abhängen des Ida entspringend, gleichfalls schon durch die frühen Winterregen anschwillt. Die unterirdischen Wasseradern, welche die Quellen der Ebene nähren, werden auch sich füllen, und wahrscheinlich genügt schon in dieser früheren Zeit des Winters der Djudan, um die beiden Osmaks mit fliessendem Wasser zu versehen, zumal wenn schon jetzt vom Baluk her die überfluthenden Gewässer sich in den Djudan ergiessen. Der Bach von Bunarbaschi bedarf nur eines Tropfens, um an der Biegung, wo der künstliche Canal das alte Bett verlässt, in dieses überzufliessen. Mit dem vorrückenden Winter senken sich die Wolken auch über die Vorberge des Ida herab, bis sie zuletzt sich über die ganze Ebene in gewaltigen Regenströmen ergiessen. Jetzt ist das weite und tiefe Bett des Mendere ganz gefüllt. Noch eine halbe — eine viertel Stunde — einige Minuten, da stürzt er zu beiden Seiten über seine Ufer hervor. Links füllt er den Sumpf unterhalb Bunarbaschi, so dass der Bach bei Erkessi-koi mit Gewalt in der Richtung des alten Bettes sich über die Ebene ergiesst, um sich weiter unten wieder mit dem Mendere zu vereinigen; rechts verwandelt er den Osmak von Kalifatli in einen wilden Strom, und füllt überdies das Winterbett auf der Höhe der Ebene zwischen dem Osmak und seinem eigenen Bett. Die Mündung des Mendere und die Lagunen, in welche sich die Osmaks ergiessen, sind nicht im Stande, in gleicher Geschwindigkeit die herbeiströmenden Gewässer ins Meer zu leiten. Die untere Ebene steht plötzlich unter Wasser. Bleibt der Zufluss von oben aus dem Gebirg sich gleich, dann wird auch die Ueberschwemmung der unteren Ebene bleiben oder vielmehr wachsen, zumal wenn jetzt eintritt, was bereits erwähnt wurde, dass der Süd und Südwest das Meer gegen die Mündung des Hellespont aufthürmt und die See jeden Abfluss der Gewässer aus der Ebene hemmt, selber die Ebene überfluthend. Die Ueberschwemmung, welche anfangs nur den unteren Theil der Ebene

bedeckte, schreitet nun immer höher die Ebene hinan, ununterbrochen im Kampf mit den von oben ihr entgegenströmenden Gewässern in den Flüssen. Nach Verhältniss des Bodens tritt auch höher hinauf in der Ebene eine gesonderte Ueberschwemmung eines Theils der Ebene ein. Ist aber erst der grössere Theil der Binnen-Ebene von Bairamitsch in einen See verwandelt, und hat der Mendere in der langen Bergschlucht zwischen Enee und Bunarbaschi sich 30 bis 40 Fuss über den Boden seines Bettes erhoben — man kann die Höhe an den Grashalmen messen, die an den Bäumen am Ufer hängen bleiben — dann ist der Kampf zwischen der vom Hellespont über die Ebene heranstürmenden Ueberschwemmung und den Strömen, die sich innerhalb ihrer Ufer halten, bald vollendet. Oft in wenigen Stunden beherrscht die Ueberschwemmung die ganze Ebene vom Hellespont bis an die Quellen von Bunarbaschi. Und nicht nur die Ebene des Mendere, sondern auch die unteren Thäler des Dumbrek-Tschai und des Kimar-Su treten unter Wasser. Diese Ueberschwemmungen dauern übrigens in der Regel nur einige Tage. Aber sie kehren während des Winters öfter wieder.

Doch ist der Winter nicht allein ein „giessender," wie der Grieche ihn nannte. Auch der vom Winde entlehnte deutsche Name würde auf den Troischen Winter passen, wie nicht minder eine Benennung, welche die Kälte besonders hervorhöbe. Denn wie der Südwind im Winter den Regen bringt, so kommt mit dem Nordwind vom schwarzen Meer und von den Thrakischen Gebirgen eine solche Kälte auch über die Troische Ebene herab, dass nicht nur die Höhen mit Schnee, sondern auch die stehenden Gewässer der Ebene oft mit dickem Eis bedeckt sind, stark genug, um Menschen und Pferde zu tragen. Kurz, es giebt keine Gegend in Griechenland und Klein-Asien, in welcher der Krieg der Elemente mit solcher Gewalt und in einer solchen Mannigfaltigkeit der Formen geführt würde, als in der Ebene von Troia. Allmälig leitet der Frühling in den Sommer hinüber, und allmälig wandelt sich Alles ins Gegentheil, von der äussersten Nässe zur äussersten Trockenheit, von der äussersten Kälte zur äussersten Hitze, wo jüngst noch der Sturm Bäume entwurzelte, regt sich jetzt kein Lüftchen: die Blüthen gewelkt, jedes Gräschen verdorrt, der Boden verbrannt, gespalten wie von Feuer und heiss, dass der entblösste Fuss ihn zu betreten scheut. Und wenn auch nicht so völlig bis zum Aeussersten, so tritt doch dieser Wechsel und dieser Gegensatz oft auch in wenigen Tagen, ja in auffallender Weise zuweilen zwischen Morgen und Abend ein. Nur durch Unterscheidung dieses wechselnden Charakters, und durch Beobachtung der Uebergänge lässt sich eine vollständige Kenntniss der Ebene gewinnen.

Nach der Beschreibung der physischen Verhältnisse der Ebene werden wir von den Werken der Menschen reden, deren Spuren sich aus alter Zeit erhalten haben, und zwar zunächst von denjenigen, welche in jenen physischen Verhältnissen ihren Ent-

stehungsgrund hatten. Schon in sehr früher Zeit musste es das Bestreben der Bewohner der Ebene sein, die ausserordentliche Macht der Gewässer über dieselbe zu beherrschen, ihre Ausdehnung räumlich zu beschränken und vor allem die Dauer ihrer allerdings fruchtbringenden Ueberfluthungen so zu verkürzen, dass die jährliche Benutzung des Bodens rechtzeitig möglich wurde. Es sind besonders drei grosse künstliche Canäle, die zum Behuf der Entwässerung angelegt sind, deren Entstehung wahrscheinlich den ältesten Zeiten angehört und von denen zwei noch heute in voller Thätigkeit sind. Der erste ist der bereits erwähnte künstliche Canal, welcher das Wasser des Bunarbaschi-Su unterhalb Erkessi-koi in das Aegäische Meer leitet, statt dass dasselbe früher bei dem grossen Reichthum der Quellen die ganze Gesend an der linken Seite des Mendere in einen dauernden Sumpf muss verwandelt haben. Hätten frühere Reisende das Werk sorgfältiger betrachtet, so würden sie gefunden haben, dass es auf eine bedeutende Strecke durch eine dicke Felslage hindurchgehauen ist, und hätten sie dann aus den örtlichen Verhältnissen den so leicht erkennbaren Zweck dieser Ableitung des Bachs erkannt, so würde Niemand auf den Einfall gekommen sein, diesen Canal für das Werk eines Türken zu halten, der ihn sollte angelegt haben, damit er das Rad einer ärmlichen Wassermühle bewege. Wir werden später noch einen andern Beweis des sehr hohen Alters dieses Canals anführen. — Ein anderer Canal, der freilich noch weit grössere Arbeit forderte, ist in einer unbekannten Zeit quer durch das Sigeion zwischen Jeni-koi und dem Hagios-Demetrios-Tepe gegraben. Die Länge dieses Canals beträgt ungefähr ⅛ deutsche Meile, seine Tiefe über 100 Fuss und seine obere Weite ungefähr 100 Fuss. Gegenwärtig ist er in einer Höhe von 10 bis 15 Fuss mit Erde angefüllt, so dass er gar keinen Nutzen gewährt. Er war aber offenbar angelegt, um die Gewässer des Lisgar und der winterlichen Ueberschwemmung des Bunarbaschi-Su abzuleiten. — Ein dritter Canal verbindet den Kalifatli-Osmak mit dem In-Tepe-Osmak und hat den Zweck, die Ableitung der Ueberschwemmungen des Mendere zu beschleunigen. Auch die Verbindung des Winterbettes des Bunarbaschi-Su mit dem Mendere ist durch eine Anzahl kleiner paralleler Wasserrinnen erleichtert.

Von hohem Alter und wichtig selbst in Beziehung auf die äussere Erscheinung der Ebene sind zehn künstlich errichtete, kegelförmige Hügel, gewöhnlich Grabhügel oder Tumuli, bei den Türken Tepe, genannt.

Wenn man von Griechenland kommt, erblickt man zuerst den Udschek-Tepe, gewöhnlich Grabhügel des Aesyetes genannt. Derselbe liegt auf dem Abhang des Kara-Dagh, auf dem höchsten Punkt der Bergreihe zwischen der Beschika-Bay und Bunarbaschi. Nahe daran, gegen Norden, sind einige Mauerreste.

Ein zweiter Tumulus befindet sich an dem südlichen Ende des Sigeions, nördlich von der Mündung des Bunarbaschi-Su. Die Türken nennen ihn Beschik-Tepe, d. h. Wiegen-Hügel. Von diesem hat die Beschika-Bay ihren Namen. Westlich von diesem Hügel befinden sich einige Reste alten Bauwerks von ungewissem Alter, welche vielleicht die Lage von Agamia bezeichnen.

Die kegelförmige Höhe in der Mitte des Sigeischen Bergrückens, welche nach der dachlosen Kirche in ihrer Nähe Hagios-Demetrios-Tepe genannt wird, ist natürlichen Ursprungs und sollte nicht unter die Tumuli aufgezählt werden. Der dritte und vierte Hügel liegen nahe zusammen, der, welcher gewöhnlich den Namen des Achill führt, auf dem Abhang des nördlichen Endes des Sigeions, der des Patroklos ein wenig weiter abwärts gegen den Mendere. Die Bewohner der Gegend nennen sie „die zwei Hügel." Den Hügel des Achill liess Choiseul Gouffier öffnen; doch geschah die Arbeit ohne die Aufsicht eines Kundigen und scheint sich nur auf den Gipfel des Hügels erstreckt zu haben. Einige Alterthümer, die vorgeblich in dem Hügel gefunden waren, führten Choiseul Gouffier zu der Annahme, jener Hügel sei der des Festus, des durch Caracalla gemordeten Freundes Caracalla's, dagegen sei der Grabhügel des Achill die Höhe des jetzigen Türkischen Begräbnissplatzes neben der Brücke. Dies war jedenfalls ein Irrthum, da jene Höhe entschieden eine natürliche ist.

Der fünfte Hügel ist der des Ajax, jetzt In-Tepe genannt, an dem westlichen Ende des Rhöteischen Vorgebirges, oder des Bergrückens von Eryn-koi. Schon ehe neuere Reisende die Ebene besuchten, hat man sich bemüht, in das Innere desselben einzudringen. Noch heute ist er in demselben Zustande, in welchem Le Chevalier ihn fand. Der Bau, so scheint es, bestand aus zwei Stockwerken. Der untere enthält eine grosse Kammer, die jetzt mit Erde gefüllt ist. Sie ist bedacht mit einem Gewölbe von ungewöhnlicher Stärke. Ein Bogen des Gewölbes ist von aussen gewaltsam durchbrochen. Seine Dicke beträgt ungefähr sechs Fuss. Gebaut ist derselbe aus sehr grossen, platten Steinen, welche aus den Kalkfelsen der Umgegend gebrochen und durch einen ausserordentlich harten, groben Mörtel verbunden sind. Der Bogen ist so eigenthümlich, dass sich nichts Aehnliches in Römischen oder späteren Bauten findet, und Dr. Clark hatte wohl Recht, dass er den Hügel des Ajax als einen Beweis von der Kenntniss des Mörtels und der Wölbung in den ältesten Zeiten geltend machte. Oberhalb des Gewölbes erhebt sich der Hügel noch zu einer bedeutenden Höhe. In der Mitte dieses oberen Stockwerks steht das Innere eines massiven Baues aus Stein und Mörtel, von dem zwei Mauern nach der Peripherie des Tumulus auslaufen, einen keilförmigen Raum einschliessend in Gestalt eines Sextanten. An der Seite desselben befindet sich eine halbkreisförmige Vertiefung in einer kreisförmigen Mauer, welche den ganzen oberen Bau scheint eingefasst zu haben.

Der Englische Admiral Stopford und der Französische Admiral Lalande, welche der Zeit mit ihren Flotten in der Beschika-Bay lagen, waren sehr geneigt, hier Ausgrabungen und Reinigung der unteren Kammer vornehmen zu lassen. Ehe aber der gewünschte Ferman aus Constantinopel eintreffen konnte, kam der Befehl an die Flotten, die Bay zu verlassen. Möchte bald durch Andere der Plan ausgeführt werden.

Der sechste Tumulus ist der Pascha-Tepe am Abhang des Bergrückens von Tschiblak, derselbe, den Demetrios von Skepsis und nach ihm Choiseul Gouffier den Hügel des Aesyetes nennt. Die drei Hügel bei Atsche-koi sind natürliche. Nur über den Chanai-Tepe könnten Zweifel entstehen, welche der grosse Umfang desselben nicht ganz beseitigt.

Der siebente, achte und neunte Hügel befinden sich auf der Höhe oberhalb Bunarbaschi. Sie liegen sämmtlich ausserhalb einer dicken Mauer, welche sie von der noch höher gelegenen Akropolis trennt. Sie bestehen aus aufgehäuften, natürlichen Bruchsteinen des Berges. Zwei derselben sind mit Erde überschüttet, der dritte ist gänzlich unbedeckt. Zur Seite eines jeden derselben ist eine tiefe Cisterne, welche künstlich in den Fels gehauen zu sein scheint. Neben dem südlichsten ist ausserdem eine kreisförmige Einfassung, gleich einer griechischen Dresch-Tenne. Der zehnte Hügel ist auf derselben Höhe, aber auf einem andern gegen Westen auslaufenden Theil. Neben demselben befindet sich die Grundlage einer langen Mauer von 1½ Fuss Breite.

Die zehn Hügel gehören unzweifelhaft einer sehr frühen Zeit an. Da das Innere keines derselben bisher genügend untersucht ist, so begnügen wir uns mit einigen allgemeinen Bemerkungen. Keiner dieser Hügel, noch irgend ein anderer, liegt in der Ebene selbst. Sie befinden sich alle in der Nähe von Resten alter Ortschaften, meistens am Ende eines Bergrückens und in der Nähe von Quellen oder Brunnen. Es ist nicht unwahrscheinlich, dass die gewölbte Kammer im In-Tepe ein altes Nympheum, d. h. eine Quellkammer sei.

Bei der Aufzählung der Reste alter Städte und Ortschaften fangen wir wieder bei dem Udschek-Tepe an. Nördlich von diesem Hügel ist eine hohe, ovale Tafelfläche, welche von Grundsteinen einer alten Mauer umgeben zu sein scheint. Lieutenant Spratt besuchte den Ort später wieder, glaubte aber in jenen Grundsteinen nur die vortretenden Stücke einer natürlichen Steinschicht zu erkennen, aus der man Werkstücke zu Bauten herausgebrochen hatte. — Spuren eines zweiten und eines dritten Orts finden sich auf dem kleinen Vorsprung südlich von der Mündung des Bunarbaschi-Su und auf dem Abhang des Sigeions neben dem Beschik-Tepe (Agamia?).

Ungefähr in der Mitte des Sigeischen Bergrückens, nördlich vom Hagios-Demetrios-Tepe, entdeckte Herr Spratt die Grundquadern einer Stadtmauer an mehreren Stellen, an

der Nordseite in einer ununterbrocheuen Strecke von 200 Fuss. Wahrscheinlich ist dieses der Platz des alten Sigeions. In Jenischer sind weder Reste alter Bauten, noch scheint der Raum gross genug für die alte Stadt. Doch finden sich dort viele in den Fels ausgehauene Brunnen, deren Alter vielleicht hoch hinaufreicht.

Bruchstücke von Backsteinen und Töpferarbeit finden sich in Menge neben den Hügeln des Achill und Patroclos. Nach Plinius (V. 30) war das Achilleion zuerst neben dem Tumulus des Achill gebaut und später näher an's Meer verlegt, wo die Flotte lag. Vielleicht indessen war Jenischer die ursprüngliche, Kum-Kaleh die spätere Lage des Achilleion. In Kum-Kaleh sind nur einige alte Brunnen aus ungewisser Zeit bemerkenswerth.

An dem untersten Zusammenfluss des Winterstroms des Bunarbaschi-Su mit dem Mendere liegen viele grosse Kalksteinblöcke von unregelmässiger Form, wahrscheinlich von einer Befestigungsmauer herstammend.

Backsteine, Scherben, Brunnen und Quellen neben dem In-Tepe, dem Hügel des Ajax, bezeichnen den Ort des alten Rhöteion, von dem das Vorgebirge seinen Namen hatte. Choiseul Gouffier setzt Rhöteion nach It-Ghelmes und die Ruinen von Ophrynion nach Eryn-koi. Allein It-Ghelmes und Eryn-koi sind der Türkische und der Neugriechische Name für denselben Ort, an dem sich überdies gar keine Ruinen finden. Die Ruinen dagegen, welche am Rande desselben Gebirgzuges westlich von Eryn-koi liegen, sind die des alten Ophrynions.

Bruchstücke, besonders von Marmor, finden sich zu Halileli und Dumbrek-koi, allein sie sind hierher verschleppt von den Ruinen Neu-Ilions.

Dass die Ruinen von Hissarlik der alten Stadt Neu-Ilion angehören, ist allgemein anerkannt. Man unterscheidet die Akropolis, Theater, Wasserleitung, Bäder und Stadtmauer. — Kum-koi hat wiederum nur Bruchstücke, welche von Neu-Ilion verschleppt sind.

Auf dem Bergrücken von Tschiblak, zwischen Hissarlik und dem Kara-Jur-Tepe, etwa ¼ Meile westlich von letzterem, fanden wir Bausteine und Scherben, ohne Zweifel herstammend von dem Dorf der Ilier, dessen Demetrios von Skepsis erwähnt. Auf dem Kara-Jur-Tepe waren undeutliche Spuren von Häusern oder Thürmen. — Dieser Hügel ist die Kallikolone des Demetrios, vielleicht auch des Homer.

In dem schmalen Thal, welches Neu-Ilion von der Höhe des Pascha-Tepe trennt befindet sich unterhalb des Abhangs von Neu-Ilion noch ein kleiner, flacher, künstlich errichteter Tumulus. Ausser zwei Brunnen neben dem Pascha-Tepe deuten auch eine Menge Scherben an, dass hier einst ein kleiner Ort gelegen. Dagegen sind die sogenannten Ruinen bei Tschiblak nichts als Bruchstücke und Marmor-Blöcke aus Neu-Ilion, mit denen man hier, wie an vielen andern Stellen, die Gräber eines Türkischen Begräb-

nissplatzes verziert hat. — Von den Säulen am Wege von Tschiblak nach Bunarbaschi, denen die Zeichnung bei Choiseul-Gouffier das Ansehen eines Tempels giebt, ist keine an ihrem ursprünglichen Platz; vier derselben sind von Granit, die fünfte von Marmor; eine der Granitsäulen ist auf das obere Ende gestellt.

Anzeichen von alten Bauten eines ausgedehnten Orts finden sich auf der Höhe oberhalb des Djudan. Doch ist keine Spur einer Stadtmauer. Daneben ist eine alte Brücke von 20 Fuss Weite über dem Bett des Osmaks, aber jetzt ganz umgeben von dem Wasser des Djudan. Die Ausdehnung des See's scheint diese Brücke schon seit Jahrhunderten unzugänglich gemacht zu haben. Die Bausteine der gewölbten Brücke sind 1½ Fuss dick, und doch haben die Wagenräder nicht nur tiefe Gleise ausgehölt, sondern durch die Steine ganz hindurchgeschnitten. Es ist unmöglich, das Alter dieser Brücke oder irgend einer der Fussbrücken aus grossen viereckigen Blöcken, welche auf der Karte angegeben sind, zu bestimmen.

Reste alter Bauten finden sich ferner bei Atsche-koi, besonders in der Nähe des Chanai-Tepe. Die obenerwähnten Reste am linken Ufer des Kimar stammen wahrscheinlich aus späterer Zeit. In der Nähe der Wasserleitung sind keine Ruinen.

In der Ebene selbst befindet sich keine Spur eines alten Baues, wenn man nicht die erwähnte Brücke, die grossen Blöcke der Fussbrücken und einige Blöcke neben einem Brunnen in Kalifatli dahin rechnen will.

Die bedeutendsten Ruinen nächst denen von Neu-Ilion, und jedenfalls viel älter sind die Reste der Akropolis oberhalb Bunarbaschi. Den Zug der Mauer der Akropolis kann man im Zusammenhang verfolgen. An der Aussenseite der steilen Höhe gegen den Mendere finden sich drei Lagen Steine über einander an ihrem ursprünglichen Platz. (Vergl. die Zeichnung unter dem Titel der Karte). An dieser Seite waren Mauern terrassenweise über einander. Herr Mauduit, dessen Untersuchungen wir uns freuen die ihnen gebührende Anerkennung zu bezeugen, entdeckte hier im Jahr 1811 Spuren einer in den Fels gehauenen Treppe, die zum Mendere hinabführte. Wiewohl wir dieselhe nicht wiederfanden, so haben wir doch später glaubwürdig erfahren, dass Officiere der französischen Flotte diese Treppe gesehen. Während die Akropolis auf diesem hohen, felsigen Vorsprung an drei Seiten theils durch die natürliche Jähheit des Felsen, theils durch die erwähnten Terrassen-Mauern unzugänglich war, bedurfte sie an der vierten Seite, wo die untere Stadt und die Abdachung des Berges sich anschloss, einer starken künstlichen Befestigung. Eine Mauer aus kleinen Bruchsteinen, jetzt in sich zusammengefallen und mit Erde und Gras bedeckt, läuft wie ein Wall quer über den Vorsprung von Norden nach Süden. Die Reste zeigen deutlich, dass diese Mauer einst von ansehnlicher Höhe

und Breite war. Innerhalb derselben ist eine grosse Vertiefung, umgeben mit Haufen von Erde und Steinen. Sowohl diese Vertiefung, als die Felsgrube ausserhalb der Mauer am nordwestlichen Ende dienten einst als Cisternen. Westlich von jener Mauer ist eine zweite Mauer von noch grösseren Maassen, sich erstreckend gleichfalls von dem einen Felsabhang zum andern. In dem Raum zwischen beiden Mauern sind die Grundmauern einer Menge Gebäude leicht kenntlich. Ausserhalb dieser zweiten Mauer sind die oben erwähnten drei Tumuli in einer Linie von Südost nach Nordwest. Es ist schon erwähnt, dass neben jedem dieser Hügel eine Felsgrube (Cisterne) sich befindet. Auf der Höhe zwischen der Akropolis und dem vierten Tumulus sind eine Menge Steinhaufen, die nicht natürlichen Ursprungs sind, wahrscheinlich die Reste von grösseren Gebäuden. Aehnliche Steinhaufen finden sich nördlich von den drei Hügeln. Eine wallartige Erhöhung, von der es schwer ist zu sagen, ob sie natürlich oder künstlich sei, läuft längs der Höhe, welche von Bunarbaschi zu den drei Hügeln führt. Spuren einer Mauer finden sich auch an dem Rand eines der niedrigeren Hügel gegen den Mendere, nördlich von der Akropolis. Eine Menge grosser Blöcke liegen an dem Wege, welcher von dem vierten Tumulus bei Arabler vorbei zum Mendere hinabführt. In dem Dorf Bunarbaschi und auf dessen Begräbnissplatz sind eine Menge Bruchstücke und Steinblöcke, aber keine an ihrem ursprünglichen Platz. Von den Quellen bei Bunarbaschi ist schon geredet. Vielleicht würde eine Reinigung des grossen, viereckigen Beckens der sogenannnten warmen Quelle von dem Sand am Boden desselben noch zu Entdeckungen führen. Vielleicht verbirgt auch die neuere Einfassung der nächsten Quelle eine ältere.

Nach dieser möglichst getreuen Schilderung der Ebene in ihrem gegenwärtigen Zustande, welche die genaue Darstellung der Ebene durch die Karte ergänzt und mit Rücksicht auf den Wechsel im Lauf des Jahres vervollständigt, wird es zweckmässig sein, noch einige Worte über die Homerische Topographie hinzuzufügen. Dieselbe lässt sich durch die Bestimmung weniger Punkte feststellen, nur muss sie rein gehalten werden von den Irrthümern des Demetrios von Skepsis, welcher zwar aus eigener, aber sehr oberflächlicher Anschauung sich eine höchst ungenügende Kunde von der Ebene erworben hatte, und welchem Strabo gefolgt ist. Beide gehen fast bei jedem Schritt fehl. Wir haben uns an den Homer selbst gehalten, und sind nach sorgfältiger Vergleichung desselben mit der Ebene zu folgenden Ergebnissen gelangt, in der Hauptsache mit Le Chevalier und Mauduit übereinstimmend. Wir haben berichtiget, aber der Polemik namentlich gegen Neuestes uns gänzlich enthalten.

Der Bunarbaschi-Su ist der Skamandros des Homer. Die Quellen sind dieselben, welche Homer beschreibt Ilias 22, 149 (Vgl. Forchhammeri de Scamandro Commentatio. Kieler Michaelis-Programm 1840). Die eine Quelle, die aus dem Boden hervor-

quillt und ein grösseres offenes Becken füllt, dampft wie vom Feuer, nämlich zur Zeit des dort beschriebenen Kampfes d. i. im Winter, wie schon die alten Scholien bemerken, die andere sprudelt hervor eiskalten Wassers „im Sommer“. Diese Beschreibung passt noch heute ganz genau auf die Quellen von Bunarbaschi. Sie passt auf keine andere Quellen der Ebene. Der Lauf desselben Flusses stimmt gleichfalls überein mit allem was wir aus dem Homer erfahren. Alle Beiwörter sind gerade vorzugsweise auf ihn anwendbar, selbst das des „grossen“ Flusses, wenn man ihn nicht mit Rhein und Donau, sondern mit den Flüssen Griechenlands vergleicht und erwägt, dass er zur Zeit des Austretens, wenn er als gelber Fluss, Xanthos, das Winterbett füllt, ein grosser Fluss wird. Dass sein gegrabenes Bett, welches ihn links in das Aegäische Meer leitet, sehr alt sei, beweisen zwei Scholien zum Homer, von denen das eine (Ilias 2,467) berichtet, der „Skamandros ergiesse sich zur Linken in das Meer“; das andere (Eust. Il. 1197, 54 ed. Rom.),“ „der Skamandros habe seinen Namen daher, weil er von dem Manne, nämlich Herakles, gegraben sei, *σκάμμα ἀνδρός*.“ Auch Plinius (Hist. Nat. 5,30) wusste, dass der Skamander sich ins Aegäische Meer, also durch den Canal, ergoss. Von Süden nach Norden die Küste umschiffend nennt er zuerst den Skamander, einen schiffbaren Bach, dann das Sigeïsche Vorgebirge mit der Stadt gleichen Namens, dann den Hafen der Achäer, in welchen der Xanthos fällt, mit dem Simoeis verbunden und vorher einen Sumpf bildend der alte Skamander (Paläskamander).“ Dass Skamandros und Xanthos derselbe Fluss sind, weiss jeder Leser des Homer. Es muss aber ein Grund sein für den doppelten Namen. Schon die einfache Kunde von dem jetzigen Verhältniss würde genügen, die Sache klar zu machen. Durch die angeführten Stellen und besonders durch die des Plinius ist nun alles ins hellste Licht gesetzt. Der Skamander, als der Fluss mit dem gegrabenen Bett fällt ins Meer südlich vom Sigeion, der Skamander-Xanthos der gewaltige Fluss mit dem gelben Wasser, von dem er den Namen hat, vereinigt sich mit dem Simoeis (Mendere) und ergiesst sich in den Hellespont nördlich vom Sigeion. Derselbe Xanthos bildet ehe er in den Simoeis fällt einen Sumpf, den Lisgar, und ist der ursprüngliche, alte Skamander, der Paläskamander. Die Sache ist so einleuchtend, dass die Frage hoffentlich nun ein für alle Mal erledigt ist.

Der Name Paläskamander kommt nur beim Plinius vor und ist mehr eine spätere Bezeichnung, als ein alter Name. Ehe der Canal gegraben war musste der Xanthos ein stets fliessender Strom sein und lieferte im Sommer, auch nach der Vereinigung mit dem Simoeis, auf dieser Strecke bis ans Meer die grössere Wassermasse. Daher ist erklärlich, dass der Simoeis an der Mündung zuweilen Xanthos genannt wurde.

Wollte man in den Worten des Plinius nicht einen doppelten Namen desselben Flusses, sondern eine absichtliche Unterscheidung zweier Flüsse finden, von denen der eine

vorzugsweise der gelbe Xanthos war, der andere als Palaskamander den Sumpf bildet und aus diesem weiter fliesst, so würden die beiden Arme des Winterbettes des Skamander, welche in den Simoeis münden, wie die Karte zeigt, dem entsprechen. — Plinius nennt den Skamander, der durch den Canal ins Meer fliesst, einen schiffbaren Bach. Diese Bezeichnung lässt sich von keinem der andern Flüsse der Ebene gebrauchen. Die grössere Zeit des Jahres ist selbst der Mendere auch für die kleinsten Kähne nicht schiffbar. Der Bunarbaschi-Su trägt zu aller Zeit Kähne von der Mündung am Aegäischen Meer bis an seine Quellen, eine Eigenschaft, die in Griechenland und zum Theil auch in Italien so ausserordentlich ist, dass Plinius sie mit vollem Recht besonders hervorhebt. — Auch dem Scylax war die Mündung des Skamandros Tenedos gegenüber.

Der Mendere ist der Simoeis des Homer. Dies folgt mit Nothwendigkeit, wenn der Bunarbaschi-Su der Skamandros-Xanthos ist. Jetzt begreift sich, dass der Skamandros, indem er die Ebene überfluthet (Ilias 21, 308), den Simoeis anruft, dass sie vereint dem Achill Widerstand leisten. Vorher flossen sie getrennt. Wenn zu anderer Zeit Zeus auf dem Ida sitzt wolkensammelnd, und die Göttin der Wolken selbst, *Ἥρη Νεφέλη*, in die Ebene hinabsteigt (Ilias 5, 774), dann wieder fliessen die Gewässer beider Flüsse zusammen. Auch der Name Simoeis, der Windungenreiche, passt auf keinen andern Fluss der Ebene, als auf den Mendere, auf diesen aber vollkommen. Was Choiseul Gouffier und andere von dem veränderten Bett des Simoeis berichten, ist durchaus irrig. Choiseul Gouffier glaubte in dem leeren Kalifatli-Osmak das alte Bett des Simoeis entdeckt zu haben. Ueber beide Flüsse wird eine genaue Vergleichung des 21. Buchs der Ilias mit unserer Karte jeden Zweifel lösen. Horaz (Epod. 13, 14) hatte richtige Kunde.

Die Lage der Stadt Ilios und der Akropolis Pergamos wird durch die Quellen des Skamandros und durch die vorhandenen Ruinen bestimmt. Der Dichter, welcher die Quellen muss gesehen haben, hatte ohne Zweifel auch jene Ruinen gesehen, wenn auch in einem Zustande, der sie weniger dem Auge entzog. Es sind keine historischen Gründe bekannt, aus denen man diese Ruinen nur muthmasslich einer nachhomerischen Zeit zuschreiben könnte.

Auf Unbestrittenes gehen wir hier nicht näher ein. Dahin gehört die Lage des Rhöteion, des Sigeion und des Strandes (*ἠϊών* d. i. flaches, niedriges Ufer — *ἠϊόεις* mit niedrigem Ufer, nicht: mit hohem Ufer). Die Einzelheiten zwischen den beiden Vorgebirgen, welche Strabo (13, 1, S, 103 Tauchn.) ohne Ordnung und Kunde aufzählt, wird man leicht auf der Karte wieder finden: die „Stomalimne“ ist die grosse Lagune mit der Mündung in den Hellespont, die auch schon bei Homer in der Rede des Xanthos-Skamandros (Ilias 21, 317) als *λίμνη* erwähnt wird; „die blinde Mündung,“ *τυφλὸν στόμα*, bezeichnet trefflich die beiden kleineren Lagunen ohne sichtbaren Abfluss. Der „Hafen der Achäer“

scheint dem Strabo (S. 108 T.) der Karanlik-Limani zu sein. Dass er auf unserer Karte richtiger angegeben ist, ergiebt sich aus Pomponius Mela 1, 18. und Livius 37, 9. Was man „Achäisches Lager", *Ἀχαικὸν στρατόπεδον*, nannte, mag sich wohl über die ganze Niederung ausgedehnt haben. Es ist zu bemerken, dass auch die Niederung an der Mündung des Skamandros südlich vom Sigeion ein „Achaiïon" war.

Da der Rhesos nach Strabo (S. 114 T.) und Eustath (S. 889 Rom.) Rhoïtes genannt wurde, und dies ohne Zweifel der Fluss zunächst dem Rhoiteion ist, so haben wir diesen Namen dem kleineren Fluss des Dumbrekthals gegeben, der am In-Tepe in den Hellespont fällt. Der grössere Fluss desselben Thals, der Dumbrek-Tschai, ist um so wahrscheinlicher der alte Thymbrios, weil die Türken, welche den Namen jedes Orts der Ebene zu erklären wissen, für den Namen Dumbrek keine Ableitung kennen. Das k am Ende des Namens stammt vielleicht von dem k in koi, welches Dorf bedeutet, Dumbrekoi. Abgesehen von anderem würde sich nun leicht erklären, warum König Rhesos im Thal von Thymbra sein Lager hatte. — Der Kimar ist wahrscheinlich der Andrios; die ganze Gebirgsgegend an der rechten Seite des Simoeis ist die Dardania. — Indem wir uns rücksichtlich des Kampfes des Achill mit dem Skamandros auf eine frühere Schrift: „Hellenika, Griechenland im neuen das alte" beziehen, überlassen wir dem Leser die weitere Vergleichung des Homer mit der natürlichen Beschaffenheit der Ebene. Wiederholt weisen wir die Ansichten von einer Veränderung des Flussbettes des Simoeis und von einer nachhomerischen Anschwemmung der unteren Ebene und dadurch bewirkten Ausfüllung eines vorgeblichen Hafens, der sich ehemals tief ins Land erstreckt hätte, als durchaus irrig zurück. Beiden Ansichten widerspricht die Wirklichkeit entschieden; und in den Homerischen Gedichten ist kein haltbarer Grund für dieselben. Wie es unerklärlich wäre, dass die Anschwemmung an den Seiten der verlängerten Osmaks und an dem östlichen Ende des Strandes steile Ufer von 6 bis 10 Fuss Höhe aufbaute, zugleich aber die Lagunen unausgefüllt liess und sie doch von dem Hellespont durch eine Sandbank trennte, so hat Homer, der die grosse Lagune nennt, einen Hafen an der Ebene und in der Nähe des Hellenischen Lagers weder gekannt noch mit einem Wort dessen Vorhandensein angedeutet. Vielmehr ergiebt sich aus vielen Stellen der Ilias, (vergl. 2, 92. 2, 152. 8, 501. 13, 682. 14, 31. 18, 66. 19, 40. 23, 59. 24, 12.) dass das Hellenische Lager unmittelbar am Meer oder am Hellespont war. Scylax giebt die Entfernung des „Meers" von Neu-Ilion ganz richtig auf 25 Stadien an. Die Ebene in ihrer gegenwärtigen Beschaffenheit ist in allem Wesentlichen das alte Reich des alten Priamos und der Kampfplatz des Hector und Achill.

Über die

Lydischen Königsgräber bei Sardes

und den

Grabhügel des Alyattes

nach dem Bericht des K. General-Consuls Spiegelthal zu Smyrna.

Von

J. F. M. v. OLFERS.

Aus den Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1858.

Mit 5 Tafeln.

Berlin.

Gedruckt in der Druckerei der Königl. Akademie
der Wissenschaften.

1859.

In Commission von F. Dümmler's Verlags-Buchhandlung.

Gelesen in der Akademie der Wissenschaften am 16. December 1858. Die Seitenzahl bezeichnet die laufende Pagina des Jahrgangs 1858 in den Abhandlungen der philosophisch-historischen Klasse der Königl. Akademie der Wissenschaften.

Die Lydischen Grabhügel, welche von Sardes aus jenseit des Hermus nach dem See von Koloe oder dem Gygäischen See hin sich finden, haben von der ältesten Zeit her die Aufmerksamkeit der Reisenden und Geographen erregt; doch fehlt uns noch immer eine auch nur annähernd genaue Karte jener Gegend, obgleich man unter jenen Grabhügeln schon früh und wohl mit Recht das Grab des Alyattes, des Vaters des Crösus, suchte.

Herodot sagt (I. 93) „Staunenswerthe Sachen, welche in Schriften „zu erwähnen wären, wie bei andern Ländern, hat das Lydische Land kaum, „auſser dem Goldstaub, welcher vom Tmolos herabgeführt wird. Ein Werk „hat es jedoch, von allen das Gröſste, auſser den Werken der Aegypter und „Babylonier. Es ist nämlich dort das Denkmal (σῆμα) des Alyattes, des Vaters „des Crösus, dessen Grundbau (κρηπίς) aus groſsen Steinen besteht, das „Übrige aber aus einem aufgeworfenen Erdhügel (χῶμα γῆς). Dies voll- „brachten die Kaufleute (ἀγοραῖοι ἄνθρωποι) Handwerker und Buhldirnen. „Fünf Steinzeichen (οὖροι) standen bis zu meiner Zeit oben auf dem Denk- „male, und Inschriften auf denselben zeigten an, was jeder Theil beigetragen „hatte, und nach den Maaſsen erschien das Werk der Mädchen als das gröſste. „Die Töchter des Lydischen Volkes nämlich geben sich alle hin, um sich „eine Mitgift zu erwerben; sie treiben dies bis sie heirathen, wofür sie selbst „sorgen. Der Umfang des Denkmals beträgt sechs Stadien und zwei Plethra, „die Breite hat dreizehn Plethra. Ein See ist in der Nähe des groſsen Denk- „mals, von dem die Lydier sagen, er sei immer voll Wasser; sie nennen ihn „den Gygäischen See. So verhält sich die Sache."

Strabo (627), indem er sich auf Herodot bezieht, bringt nichts neues, sondern nur Unbestimmteres.

Die Nachrichten der neueren Reisenden sind spärlich und geben wenig sicheres.

Chandler, dessen „Tour in asia minor" ich nicht vergleichen konnte, soll nach v. Prokesch den mittleren der drei gröfseren Tumuli für den des Alyattes angesprochen haben. v. Prokesch (Erinnerungen III. p. 162 ff.) nimmt für den jetzt untersuchten Hügel das Recht in Anspruch, für das Grab des Alyattes zu gelten, indem er dies hauptsächlich im Vergleiche mit den Angaben Herodots auf die Maafse und das noch auf demselben befindlichen Steinzeichen, welches er entschieden einen Phallus nennt, gründet. Die „schiefe Höhe" giebt er zu 648 F. an, den Neigungswinkel der Seite des Kegels zu 45°, den Umkreis des Kopfes jenes Steinzeichens zu 40 F., die Fläche des Ringes unter demselben zu 128 Zoll Durchmesser, und die Tiefe der Rinne zwischen beiden zu 12 Zoll. Den Umfang des Tumulus (wo gemessen?) fand er 3444 F., wogegen er die 6 Stadien und 2 Plethra des Herodot zu 3800 F. berechnet; es sollten 3400 F. sein, und die Differenz beruht wohl nur auf einem Schreibfehler.

J. R. Steuart (*description of some ancient monuments in Lydia and Phrygia. London* 1842 fol. maj. S. 4), welcher im Jahre 1837 reisete, erwähnt nur, „dafs er den Gygäischen See und die Grabhügel gesehen habe, unter welchen sich der des Königs Alyattes hervorhebe. Auf der Spitze bemerke man noch Reste eines Fufsbodens von Ziegeln und sehr zerstörte Bruchstücke eines der Steine, welche diesen Riesenhügel zierten.

W. Hamilton (*researches in asia minor etc.* 1842 I. p. 144 ff.) machte mit H. Strickland im Jahre 1835 eine Reise in Klein-Asien. Sie nahmen im April ihren Weg von Adala, dem ältern Atalia und noch ältern Agroira, nach Sardes durch jene Gegend, um die Lydische Necropolis zu besuchen. Sie sahen nach W. den Alyattes-Hügel über alle hervorragen, sie zählten mehr als 60 in dem Bin-tepé (tausend Hügel) genannten Landstriche am Koloenischen See. Die Basis des Alyattes-Hügel zu umreiten, brauchten sie 10 Minuten, so dafs der Umfang $\frac{1}{2}$ engl. Meile betragen mag; nach ihrer Angabe besteht er gegen N. aus dem Felsen, welcher zur Aufnahme des Denkmals geebnet ist; den obern Theil bilden Sand und Kies, anscheinend aus dem Hermus; verschiedene tiefe Wetterfurchen zeigen sich, besonders

eine nach S. Oben fand sich eine Grundlage 18 F. in's Gevierte, und im N. derselben ein mächtiger runder Stein, an 10 F. im Durchmesser, mit einem flachen durch eine Rinne getrennten Boden, offenbar als Spitze zur Krönung des Denkmals bestimmt. Hamilton meinte es könne ein Phallus sein; Strickland glaubte Züge eines menschlichen Gesichts auf der zerfressenen Oberfläche zu sehen. Da der Boden sich nach S. senkt, so erscheint der Hügel, welcher von allen Seiten in die Augen fällt, nach Sardes zu viel höher, der Böschungswinkel desselben wird auf 22° angegeben. Drei Hügel zeichnen sich überhaupt durch Höhe und Umfang vor den übrigen aus. Die Zeit erlaubte keine Untersuchung des Innern.

W. Hamilton und H. Strickland berühren beide in ihren interessanten Abhandlungen über die Geologie des westlichen Theils von Klein-Asien (*geolog. transactions* 2d Series. Vol. 5. p. 2. S. 393 ff. Vol. 6. p. 1. S. 1 ff.) diese Gegend nur beiläufig; die gegebenen Durchschnitte reichen nur bis an den Hermus heran.

Um so gröfser ist das Verdienst des K. General-Consuls zu Smyrna, H. Spiegelthal, welcher weder Kosten noch Mühe, die für dergleichen Unternehmungen in jenen Gegenden nicht geringe sind, scheuete, um in Verbindung mit dem Herrn Baron v. Behr-Negendank eine regelmäfsige Untersuchung der Gegend und der Hügel, soviel Zeit und Umstände erlaubten, zu unternehmen. Von diesen Untersuchungen wurde zuerst durch Herrn Curtius in der Sitzung der Akademie vom 17. Novbr. 1853 eine kurze vorläufige Nachricht gegeben. Hieran schlofs sich der Vortrag des Herrn Curtius am Winckelmann's Feste desselben Jahres über die Artemis Gygaia und die Lydichen Fürstengräber. Ich konnte dann in der Sitzung vom 14. December 1854 aus einem Briefe des Hrn. Spiegelthal vom 22. November diese Nachrichten durch einen Grundrifs der Ausgrabungen des Haupthügels und einen skizzirten Aufrifs der aufgefundenen Grabkammer vervollständigen. Nachdem sodann der ausführliche Bericht nebst Plänen, Aufrissen, Ansichten und Durchschnitten und die aufgefundenen Gegenstände, sowie Muster von den verschiedenen Stein- und Erdarten eingegangen sind, und aus den vielen Trümmern von Gefäfsen sich einiges hat herstellen lassen, kann ich jetzt das Ergebnifs der ganzen Untersuchung vorlegen.

Wenn man von Sardes aus den von Osten nach Westen fliesenden Taf. I.
Hermus überschreitet, findet man gleich in NW-Richtung ein hügeliges mit

einer grofsen Zahl mehr oder weniger erhaltener Grabhügel übersäetes Land, Bin-tepé, „Tausend Hügel" hiervon genannt. Nördlich begrenzt es der Koloenische See (jetzt Mermère-Ghöl), an dessen Ufer die Trümmer des Tempels der Artemis Koloene oder Gygaia aufgefunden wurden, im Süden der Hermus, im Westen geht das Terrain bis oberhalb Diubekdere hinaus, im Osten fast bis Bazarköi, so dafs es eine Erstreckung von wohl $2\frac{1}{2}$ Meile hat.

Das Terrain ist sehr durchklüftet, an vielen Stellen stehen Felsen, feiner Kalkstein, zuweilen erdiger, in horizontalen Schichten zu Tage, und dafs sie auf Steinbruch benutzt wurden, ist nicht zu verkennen, wie man auch auf dem ganzen Wege vom Hermus zum See hin überall zerstreuten Felsblöcken mit Spuren von Bearbeitung begegnet; in der Nähe des Sees finden sich hier Lager hellrothen Thones, welche nach dem See hin abgeflacht sind. Man braucht in schnellem Schritte reitend etwa $7\frac{1}{2}$ Stunde, um den ganzen See zu umreiten, dessen nördliches Ufer an die Ausläufer des jenseitigen Gebirges herantritt, und dort keine Spuren von Alterthümern zeigt. Der See ist sehr reich an Schilf und Fischen.

Gleich von den Tempelruinen S. O. begegnet man den ersten kleinen Grabhügeln. Sie sind nicht mit Ringgräben umgeben, sondern erheben sich in mehr oder weniger wohlerhaltener Kegelform gleich vom Boden auf; die nähere Untersuchung ergab, dafs ein Theil des hervorragenden Felsens geebnet und auf der oberen Fläche desselben der Grabhügel errichtet war.

Die Untersuchung mehrerer kleiner Grabhügel führte schon zu merkwürdigen Ergebnissen. Der eine war durch Verwitterung und Herabwaschen des Erdreichs, wobei Menschenhände weiter geholfen haben mögen, völlig geöffnet. Zu der in den Felsen gehauenen Grabkammer führte ein Gang, welcher mit Steinen ausgesetzt war; und da das Erdreich abgeschwemmt war, so liefs sich deutlich erkennen, dafs die ganze Grundfläche bis zur halben Höhe der künstlich ausgehauenen Kammer mit Steinen bedeckt, und darüber das Erdreich aufgeschüttet gewesen war. In der Nähe umher lagen viele Stücke von Thongefäfsen und von einem dicken undurchsichtigen aschfarbenen Glase. (1)

In einem zweiten Grabhügel, in der Nähe von Diubekdere also am entgegengesetzten S. W. Rande des Bin-tepé, fanden sich drei roh im Felsen

(1) Leider sind davon keine Proben mit hergekommen.

ausgehauene Kammern; da wo der Fels nicht ausreichte, schlossen auf einander gelegte Steine den Raum; das Erdreich, und selbst viele von diesen Steinen, welche die Kammern ergänzten oder zu mehrerer Befestigung umgaben, waren durch die Einwirkung der Elemente von ihrer Stelle entfernt. So soll es Zigeunern gelungen sein, hineinzudringen; über das was sie etwa gefunden haben mögen, liefs sich nichts feststellen. Auch hier fanden sich rings um den Hügel Bruchstücke von Thongefäfsen, zum Theil von ungewöhnlicher Gröfse, sowie Stücke kleiner Glasflaschen; der Perlmutterglanz der letztern rührte ohne Zweifel nur von der Verwitterung her.

Ein etwa 200 Schritt S. vom Alyattes-Denkmale liegender Hügel, dessen Höhe zu 8,83 Meter, der Durchmesser der Grundfläche zu 67,2 M. sich ergab, wurde durch Bohrungen und Eintreiben eines Stollen untersucht, welcher letzterer auf einer Schicht von kleinen Kieseln geführt wurde. Es zeigten sich verschiedene Schichten von Kieseln, groben und feinem Sande mit einem festen Bindemittel, vermuthlich nafs stark gepreſst. Als man 20 M. fortgeschritten war, senkten sich die vorher sanft aufsteigenden Schichten nach der andern Seite; hier war das Material feiner und sehr fest; weiterhin fand es sich wieder lockerer und die Arbeit wurde eingestellt, nachdem man noch einen Schacht von etwa 9 M. Tiefe gesenkt hatte. Der Stollen war bis zu 14 Meter unter dem Fufse des Grabhügels getrieben und der Schacht bis zu 6 M. unter dem Niveau der Ebene gesenkt worden; es mag aber doch vielleicht nicht tief genug gegangen sein, um die Grabkammer zu finden, oder diese lag seitwärts von der gewählten Richtung. Taf. II. Fig. 5.

Man kann drei verschiedene Arten von Grabhügeln unterscheiden:

1. die ersten S. O. und S. W. vom See zunächst demselben gelegenen sind durchweg über einer Basis von Steinen, mit Felskammern, soweit sie bisher untersucht wurden, aufgeschüttete Erdhügel. Sie sind am meisten durch die Zeit zerstört, vielleicht wegen ihres Alters, doch auch wohl schon wegen geringerer Haltbarkeit. Sie scheinen von Anfang an keine hohe Überschüttung gehabt zu haben, und Sand aus dem See oder dem Flusse nicht dazu genommen zu sein.
2. die zweiten, welche besonders die auf dem südlichen Ufer des Sees befindlichen Felshöhen einnehmen, zeigen abwechselnde Schichten von Steinen und Erde. Hier ist die Erdaufschüttung sehr bedeutend. Zu ihnen gehört ein Grabhügel, welcher zu einer Höhe von 110 Fufs

auf einer Basis von fest zusammen gesinterter Masse in abwechselnden Schichten zu je 2 Fuſs von Erd- und Steinlagen kegelförmig aufgethürmt ist. Er schien nach keiner Seite hin vom Wetter oder von Menschenhand verletzt zu sein.

3. die dritte Art zieht sich dem Thale des Hermus zu, und möchte sich hauptsächlich dadurch unterscheiden, daſs die Aufschichtung durchweg auf einer künstlich geschaffenen Felsebene durch Ablagerung verschiedener Schichten von fest sich verbindendem Material, ohne Abwechselung von Steinschichten erfolgte, und sodann das Ganze mit einer mächtigen Erdanschüttung überdeckt wurde.

Zu dieser letztern Art gehört das Alyattes-Denkmal.

Taf. IV. Fig. 1. Der Alyattes-Hügel in seiner jetzigen Gestalt hat auf der Südseite mehrere tiefe Regenfurchen, doch ist wohl fraglich, ob der tiefe, grade Sardes zugewandte bedeutende Einschnitt auch ganz allein durch die Wirkung der Elemente hervorgebracht ist. Seine Tiefe beträgt 32 M., und bildet eine Art Schlucht, welche bis in die von Steinen gebildete Basis hinabgeht; es ist wenigstens merkwürdig, daſs sie an der S. Seite liegend grade der Akropolis von Sardes zugewendet ist.

Dieser Grabhügel, der bedeutendste unter allen, welchen man nach allen Umständen für den des Alyattes halten muſs, liegt fast ganz an der Ostseite des Todtenfeldes von Bin-tepé in grader Linie zwischen Sardes und dem Tempel der Artemis Koloene. Von der Höhe desselben kann man eine von ihm aus nach dem Hermus zu laufende schmale Erhöhung, gleich einer alten Taf. I. nach Sardes zuführenden, jetzt mit Gras überdeckten Straſse in ziemlicher Weite verfolgen; den Hintergrund bildet das Tmolos-Gebirge; vor diesem zeigen sich auf schwer zugänglicher Höhe die Reste der Akropolis von Sardes und zu deren Fuſse die Ruinen der Stadt, im Thale rechts etwas rückwärts die beiden allein noch übrigen Säulen des Tempels der Cybele. Nördlich und westlich hat man das ganze Todtenfeld vor sich, und weiterhin den Gygäischen See und jenseit desselben das Gebirge.

In einer Entfernung von etwa 100 Schritten vom Alyatteshügel stehen Steinbrüche an, welche das Material zum Unterbaue in groſsen Steinen geliefert haben. Es ist ein feiner dichter etwas Kieselsäure haltender Kalstein. Die Bloſslegung der Basis des Hügels an einzelnen Stellen zeigte diese aus im Kreis gelegten behauenen dergleichen Steinen gebildet; auf der Südseite hatte das

starke Abfallen des Felsens eine Untermauerung zur Ergänzung der Grundfläche des Denkmals nöthig gemacht. Taf. II. Fig. 4.

Die Höhenmessung des Hügels, wie er gegenwärtig ist, gab folgendes Resultat: Taf. II. Fig. 4.

1. von der Ebene aus eine senkrechte Höhe von 69,12 Meter
2. von der Basis der Steinaufmauerung . . . 61,46 „
3. auf der Höhe der Steinaufmauerung, welche das Plateau der Grundfläche des eigentlichen Grabdenkmals bildet . . . . . 43 „

ferner für den Radius und Durchmesser der drei ebengenannten kreisförmigen Grundflächen:

zu 1.: Radius = 257 M., Durchmesser = 514 M.
zu 2.: „ = 177,6 „ „ = 355,2 „
zu 3.: „ = 120 „ „ = 240 „

Dafs der Umkreis des Denkmals durch herabfallendes Erdreich in der langen Reihe von Jahrhunderten sehr verändert und verbreitert worden ist, läfst sich nicht bezweifeln, wie es auch der Augenschein lehrt. Selbst wenn wir den Umkreis des Grabhügels in der Grundlinie der Steinaufmauerung rechnen, wird doch immer anzunehmen sein, dafs auch hier noch durch Abschlüpfen des Erdreiches während der langen Zeit der völligen Vernachlässigung des Denkmals eine nicht unbedeutende Erweiterung stattgefunden haben wird. Dieses angenommen, finden die Angaben des Herodot ihre volle Bestätigung, indem sie innerhalb der eben angegebenen Messungen fallen.

1 Stadium = 166,678 Mt., und 6 Stadien = 1000,068 Mt.
1 Plethron = 27,779 Mt., und 2 Plethra = 55,558 Mt.
Mithin der Umfang des Grabhügels = 1055,626 Mt.

Der Kreis von 1055,626 Mt. giebt für den Durchmesser 336 Mt., während die Messung bei der jetzigen Basis 355,2 Mt., also 19,2 Mt. mehr, ergab, welche Verbreiterung aus den eben angegebenen Umständen sich erklärt. Der Radius dieses Kreises hat 168 Mt. und die Hypothenuse zu dem Radius als Kathete 237,49 Mt. Dies ist die Länge der Seite des Quadrats, welches sich in diesem Kreise, der also dem Umfange des ursprünglichen Grabhügels gleich ist, einzeichnen läfst. Die Seite der Cheops-Pyramide hat 728 Par. Fufs = 236,49 Mt., die vier Seiten ihrer Grundfläche würden daher um 1 Meter gegen die Seite dieses Quadrats, und die ganze Länge

ihres Umfanges zu 935,96 M. um 119,666 M. gegen den Umkreis der Grundfläche des Alyattes-Hügels zurückstehen.

Taf. IV. Fig. 8. Von den 5 Steinzeichen, welche Herodot erwähnt, liegt das eine noch auf der Höhe des Hügels umgestürzt, und halb in die Erde versenkt. Es hat die Form einer Kugel mit einer niedrigen Basis; einem Phallus (1), womit man es wohl hat vergleichen wollen, ist es auch nicht entfernt ähnlich. Der Durchmesser beträgt 2,85 M. Der von der Erde bisher bedeckte Theil war gut erhalten, der freigelegene zeigte tiefe Wetterfurchen. Von einer Inschrift keine Spur. Dies war ohne Zweifel der mittlere Stein.

Die Ausgrabung auf der Spitze in einer Länge von 14 Fufs und einer Tiefe von 4 F. deckte ein starkes Mauerwerk von grofsen Bruchsteinen auf, mehr zur Mitte hin in einer Tiefe von 3 F. lagen viele bereits zerschlagene gut gebrannte Ziegelsteine, welche anscheinend dem Seinzeichen zur Grund-
Taf. III. lage dienten. In der nächsten Umgebung fand sich ein Stein von gleicher
Fig. 2. Form, aber $\frac{1}{4}$ der Gröfse, etwa 170 F. von dem Hügel entfernt, in der Nähe eines zerfallenen Gebäudes. Die stark verwitterte Kugel zeigte viele sich kreuzende Linien, welche mit einem scharfen Instrumente eingehauen zu sein schienen, aber nicht regelmäfsig genug für eine Schrift waren. Dieser Stein wird einer der vier Eckverzierungen gewesen sein, welche den eben erwähnten fünften gröfseren als Krönung des Hügels umgaben.

Welcher Art diese Steine seien, ist nicht angegeben; wegen ihres schwarzen Aussehens werden sie als Basalt bezeichnet, zu welchem sie jedoch schwerlich gehören möchten. Vermuthlich sind sie auch dem feinen dichten Kalksteine, welcher in der Gegend bricht, entnommen, und ihre Aufsenseite ist im Verlauf der Zeit durch Verwitterung und Überziehen mit Flechten so geschwärzt, wie wir dies bei ähnlichen Kalksteinen oft finden.

Zur Untersuchung des Alyattes-Hügels im Innern wurde ein Stollen von der Tiefe des vorerwähnten grofsen Einschnittes aus in der Weise eingetrieben, dafs er bei $6\frac{1}{2}$ F. Höhe und 4 F. Breite auf je 5 Meter sich um $\frac{3}{4}$ M. senkte, so dafs nach einigen 50 M. die Grundfläche des Kegels erreicht werden mufste. Auch hier zeigten sich verschiedene Schichten aus hellrothem Thon, hellgelbem sehr dichten und fetten Lehm, schwarzer Erde und weifsem Sande mit Glimmer. Auf einer Länge von 25 M. stiegen die Schich-

(1) v. Prokesch a. a. O.

ten an, fingen dann aber an sich zu senken und wurden fester. Es waren vorzüglich drei Schichten, welche regelmäfsig wechselten, zu bemerken: Taf. II. Fig. 3.

1. rother Thon,
2. gelber Lehm, ein etwas kohlensaueren Kalk enthaltender Thon, in Mergel übergehend,
3. Kalk mit Sand und grofsen Steinen gemengt, unter ihnen ein Kiesel-Conglomerat, eine Art Puddingstein. Diese Schicht ist von 2 F. Mächtigkeit. In der 2ten Schicht wurden Theile eines Schädels gefunden.

Als man bis zu 47 M. vom Eingange (also 79 von dem Umkreise des Hügels) gekommen war, brach der Boden unter den Arbeitern plötzlich ein. Man fand sich in einem früher getriebenen verschüttenen Gange, welcher dem neu-getriebenen, etwas tiefer, quer vorlag. Es war also kein Zweifel, Taf. III. Fig. 3, a. dafs der Hügel schon früher durchsucht war, und es blieb nichts übrig als mit grofser Mühe diesen Gang und die andern, die sich daran schlossen (denn es zeigte sich bald ein Netz von Gängen), soweit zu verfolgen, bis man zu irgend einem Resultate gelangte. Das war denn auch wirklich der Fall, indem man, nachdem diese Gänge nach allen Seiten untersucht waren, zur Auffindung der westlich von dem neu eingetriebenen Stollen ganz excentrisch 50 M. S. W. vom Mittelpunkte gelegenen Grabkammer gelangte.

Die alten Gänge scheinen übrigens auf mehreren Stellen ausgemündet zu haben, was näher zu untersuchen weiter keinen Zweck hatte.

Veranlassung zur Durchsuchung des Königsgrabes war immer genug vorhanden, da noch jetzt in der Gegend die Sage geht, es berge in sich ein Bauwerk von goldenen Ziegeln; auch ist wohl Kunde von den im Hügel vorgenommenen Arbeiten unter den Einheimischen geblieben, indem ein Schäfer äufserte, das Innere des Hügels müsse vielverzweigte Gänge enthalten, sein Vater, welcher hier hütete, habe einen Hund, der einen Fuchs zwischen den Steinen verfolgte, dort verloren, erst am 7ten Tage sei der Hund ganz ermattet und abgemagert zurückgekommen und gleich darauf gestorben. Auch sollen vor langen Jahren ganze Dorfschaften in diesen Hügeln nach Gold gesucht haben.

Auf der Decke der Kammer zeigte sich eine Schicht von Kohlen, 2 F. hoch, wohl Reste der Todtenopfer. Eine Deckplatte des Raumes, von 1,35 M. Dicke war so durchbrochen, dafs man sich, jedoch nur mit Mühe, durch die Öffnung hinablassen konnte; bald zeigte sich aber, dafs die ganze

Kammer auch von Erderschütterungen (die Mysische Katakekaumene ist nicht fern) gelitten hatte; zwei Stücke der grofsen Decksteine waren herabgestürzt, und von den Seitenwänden waren flache Splitter losgesprengt,
Taf. IV. während der Boden an mehreren Stellen gehoben und gebrochen war. Die
Fig. 2. Kammer ist von behauenen Blöcken grauweifsen krystallinisch körnigen Mar-
Taf. III. mors, welche zum Theil mit grofsen Schwalbenschwänzen von Blei zusam-
Fig. 4. mengehalten werden, aufgebaut. Die innern Wände sind glatt, aufser dafs sich oben dicht unter der Decke ein rauh gehaltener Streifen wie ein Fries umherzieht,

Taf. IV. Die Thüre, südlich nach Sardes zu, bilden eingefugte Marmorplatten,
Fig. 4. welche in der Mitte in Felder getheilt und ebenfalls nach Innen, wie nach Aufsen rauh gelaffen sind.

Taf. IV. Zur Thüre führte ein an beiden Seiten mit einem grofsen behauenen
Fig. 3. nur auf der Mitte in rechteckigen Feldern rauh gelassenen Marmorblocke ausgesetzter Gang von 2,43 Meter Breite; sie reichen zur Höhe der Thür. Zwischen denselben war gegen die Thüre, bis etwa zu $\frac{2}{3}$ der Höhe derselben, ein breiter treppenartiger Bau vorgeschoben, gebildet aus rohen Steinen mit schweren Marmorstücken bedeckt. Nach Abräumung der darauf liegenden grofsen Felsstücke und losen Steine ergab die Messung der Wände: Länge 2 M., Breite 1 M., Höhe 2,5 M. Der Boden des Vorplatzes oder Ganges bestand aus Marmorquadern von $1\frac{1}{2}$ □F. Weiterhin nach S., sowie nach W. und O. hörten die losen Steine und Felsblöcke auf, und es zeigte sich wieder das gewöhnliche früher angegebene Material des Hügels.

Gegen N. von der Wandung der Kammer kam man gleich an eine gegen N. u. O. sich ausdehnende Felsschicht; alle mit Eifer und Beharrlichkeit hier fortgesetzten, höchst beschwerlichen Untersuchungen ergaben nur, dafs dieser Fels, in welchem eine Spalte und Senkung schon bei der Anlage der Grabkammer bemerkt sein wird, mit Untermauerung durch Felsblöcke und andere Steine befestigt worden sein mag, um von dieser Seite als Stütze und Widerlage der Kammer zu dienen, welche an ihrer N. O. Ecke mit ihm zusammentrifft; wo sie frei ist, sind lose Steine gegen die Wand gelegt. Man hatte hierzu u. a. Abfall von der Bearbeitung des Marmors benutzt, wie ein hier gefundenes knopfartig rund gearbeitetes Stück zeigt. Die Marmorblöcke waren mit Stücken des hier anstehenden röthlich weifsen feinen Kalksteins untermischt, in Schichten aufgeführt, und die Fugen und

Zwischenräume mit einer thonhaltigen Masse ausgefüllt. Unter den verschiedenen Ausfüllungen war zu unterscheiden:

1. eine feinkörnige Masse mit Marmorbruchstücken,
2. dieselbe ohne Marmor,
3. dieselbe mit gelblichem Zusatz,
4. dieselbe mit wenig rother Ziegelerde,
5. rother Thon,
6. grünschwarze Schlammerde.

Ein an dem Felsrande abgetriebener Schaeht gab kein anderes Resultat; nur hatte man sich bei allen diesen Arbeiten überzeugt, dafs man die Basis des Grabhügels erreicht habe.

Die Möglichkeit, dafs noch andere Grabkammern unter dem Felsen und selbst in der Höhe der schon gefundenen existiren können, läfst sich nicht leugnen, doch ist sehr wenig Wahrscheinlichkeit dafür.

Die Kammer ist genau nach der gelieferten Zeichnung auf Taf. IV. Fig. 2-4 abgebildet, und der für Fig. 4 gegebene Mafsstab ebenfalls beigefügt worden; es kann jedoch nicht der richtige sein. Schon aus den für die Umgebung angegebenen Mafsen läfst sich schliefsen, dafs die Grabkammer selbst von mäfsiger Ausdehnung ist. Ihre Mafse sind in der früheren Mittheilung folgender Weise angegeben: Höhe 2,08 M., Länge 3,34 M., Breite 2,37 M. (1)

Den Boden der Kammer bedeckten Asche, Kohlen, Trümmer verschiedener Gefäfse, morsche Holzstücke und Knochen. Die Gefäfstrümmer sind in grofser Zahl vorhanden, da Hr. Spiegelthal die Güte gehabt hat, auf meinen Wunsch alles irgend Interesse darbietende, selbst das unansehnlichste, bei der Ausgrabung und besonders aus der Grabkammer zu sammeln. Hierdurch ist es möglich geworden, freilich mit langem geduldigen Suchen und Passen, einige Gefäfse soweit zusammenzusetzen, dafs sich ihre Form völlig erkennen, und das eine sich durch das andere ergänzen läfst.

Es sind zunächst: a) eine Anzahl roher, wohl zu gewöhnlichem Gebrauche bestimmter, dickwandiger aber ganz vortrefflich und genau auf der Drehscheibe gearbeiteter und gut gebrannter Vasen von verschiedenen Grösen, alle ohne Henkel. Taf. V. Fig. 7-9.

b) feinere mit gelben und braunen Streifen und anderer Verzierung. Fig. 1-3.

(1) S. Monatsbericht vom J. 1854. S. 701.

Taf. V. Fig. 6. c) sehr feine Henkelschaalen braunschwarz mit röthlichen und weifslichen Streifen.

Fig. 4. d) eine tiefere Schaale, ebenso

Fig. 5. e) ein Deckel mit verziertem Henkel.

Alle diese (b-e) lassen sich neben die feinsten griechischen Schaalen stellen.

Fig. 10, 11. f) Die bekannten Balsamgefäfse von Alabaster in grofser Zahl, nur keine ganz erhaltenen, zum Theil durch die Einwirkung des Feuer verkalkt. Was an denselben in einem früheren Schreiben des Herrn Spiegelthal für phallisch (1) angesprochen war, ist nichts anderes als der gewöhnliche Henkel zu beiden Seiten des Gefäfshalses.

Von Knochen sind wenige Reste gefunden, darunter Wirbel und sehr feine Handknochen, welche unbezweifelt als Menschenknochen anzusprechen sind, und der Leiche des hier begrabenen Herrschers angehört haben mögen.

Die weichen Massen, welche nach Angabe des Berichts weihrauchartig rochen, zeigen wenigstens jetzt nach dem völligen Austrocknen diesen Geruch nicht mehr; sie bildeten wohl zum Theil den Inhalt jener Alabasterflaschen.

Der Fries, welcher jetzt wie ein rauher breiter Streifen die Grabkammer im Innern umgiebt, war gewifs mit Stuck und darauf gelegten Verzierungen in Goldblättern geschmückt, von welchen natürlicher Weise die Raublust das Grab vor allen Dingen entblöfst hat.

Ebenso wird es mit dem Sarcophag ergangen sein, welcher wohl wie in den Königsgräbern am Kimmerischen Bosporus von Holz und mit Gold überzogen war, und manchen Goldschmuck im Innern bergen mochte.

Die Holzkohlen, so wie das wenige Holz, welches sich gefunden hat, gehören der Gattung der Eiche an.

Etwas zerflossenes Metall ist Blei, von welchem auch die oben erwähnten Schwalbenschwänze sind, welche zur Verbindung der Marmorquadern der Grabkammer dienten, der Gewalt der Erdbeben aber nicht zu widerstehen vermochten.

Wie die gefundenen Gefäfse, so zeugt auch der gut durchgearbeitete, an den Seiten abgeschrägten Ziegel und die Bearbeitung des Marmors Kalksteins u. a. von einer ausgebildeten Technik; ein eiserner Nagel jedoch, welcher auch in der Grabkammer gefunden wurde, gehört ohne Zweifel

---

(1) S. Monatsbericht vom J. 1854 S. 702.

denjenigen an, welche nicht zum Baue sondern zur Ausraubung derselben kamen.

Die Construction des Hügels und der ihm ähnlichen wird nach allen mitgetheilten Untersuchungen folgende sein. Es wurde auf einem Hügel eine möglichst grofse Ebene gewonnen, und eine leicht ansteigende Bahn zu derselben geführt, auf welcher mittels hölzerner Rollen die schwersten Werkstücke mit Leichtigkeit hinaufgeschafft werden konnten. Die Grabkammer wurde auf dieser Ebene an dem noch vorhandenen Theil der Felswand aus grofsen Quadern aufgerichtet, und durch einen Vorplatz zugänglich erhalten. Den ganzen Bau umschlossen bis zur Höhe der Grabkammer wieder Steine und Felsblöcke, welche man mit irgend einem thonigen Bindemittel zu einer festen Masse zu vereinigen suchte.

Auf der Decke der Grabkammer (τυμβος) wurde die Leichenfeier gehalten, die Beisetzung erfolgte, das Grab wurde verschlossen, wenn die Ebene für den Kreis der Basis nicht genügte, noch von unten herauf ein Steinkranz aufgeführt (was auch früher schon geschehen sein konnte), und alles mit dem vorher erwähnten Material ausgefüllt. Dann folgten die Schichten, wie sie früher, bei der Unterschung des Hügels angeführt worden sind. Endlich wurde oben auf der Spitze das Fundament gelegt zu der kleinen Fläche, welche die Steinzeichen tragen sollte, wenn man den Hügel, mit dergleichen krönen wollte.

Es ist noch zu bemerken, dafs der von unten herauf geführte Steinkranz, welcher zur Erweiterung und Sicherung der gewonnenen Ebene dient, bei dem Alyattes-Hügel bis zu 18,46 M. hinaufgeht, und so um $6\frac{1}{2}$ M. die Decke der Grabkammer an Höhe überragt.

Vergleicht man alle gewonnenen Resultate, so kann wohl kaum noch ein Zweifel bleiben, dafs wir in diesem mächtigen Hügel wirklich das von Herodot erwähnte Grabdenkmal des Lydischen Königs Alyattes vor uns haben. Hat auch der Hügel grofse Zerstörungen erfahren, und die frühere Ausraubung des Innern nur spärliche Trümmer übrig gelassen, so ist doch unter diesen nichts, was gegen die Annahme spräche, vielmehr alle diese Trümmer und alle übrigen Umstände lassen sich gut mit derselben vereinigen, und sprechen für dieselbe.

Herodot, wenn er auch auf seinen Reisen die grofse Königsstrafse von Ephesos über Sardes nach Susa verfolgte, scheint doch in dieser Gegend

über Sardes nicht hinausgekommen zu sein, und den grofsen Königshügel nur aus Beschreibungen gekannt zu haben; sonst würde er gewifs die zahlreichen anderen Todtenhügel, welche sich in der Nähe des Gygäischen Sees finden, nicht unerwähnt gelassen haben. Die Beschreibung aber, welche er in Sardes von mehreren Seiten, als von dem grofsartigsten Werke der Vorzeit, in so naher Umgebung erhalten mochte, konnte genau genug sein, wie sie sich denn auch, wenn man die fabelhaften Inschriften, welche die Tagewerke eines jeden Theilnehmers auf den Kugeln der Krönung verzeichnet haben sollten, ausnimmt, als solche durch alle neueren Untersuchungen erwiesen hat. Von den fünf Steinzeichen, welche die Spitze des Hügels krönten, liegt eines noch gegenwärtig zwar umgestürzt, auf der Ziegel-Basis, von welcher sie getragen wurden, und ein anderes, welches nach seinem kleineren Maafse ganz gut eine der Eckverzierungen gewesen sein kann, welche die gröfsere mittlere Kugel umgaben, ist in nächster Nähe aufgefunden worden. Dergleichen aufgethürmte Hügelgräber mit aus Felsen gehauenen Grabkammern, wo die Nähe derselben dies gestattete, oder mit der eigentlichen Grabstätte aus grofsen Felsblöcken mit mehr oder weniger Kunst gebildet, finden sich in den ältesten Zeiten, und ziehen sich von Asien her bis in unsern Norden hinab. Die Lage der Grabkammer aufserhalb des Mittelpunktes des Kegels wird, wie beim Alyattes-Grabe, sehr häufig bei derartigen Grabhügeln beobachtet, so wie sie auch bei den ägyptischen Pyramiden bemerkt worden ist. Der Schwalbenschwanz von Holz, Blei, Erz zur Sicherung einer festen Verbindung grofser Steinblöcke ist schon in den frühesten Zeiten in Gebrauch gewesen. Man fand z. B. bei der Niederlegung des Obelisks von Luksor, welcher nach Frankreich gebracht wurde, einen Schwalbenschwanz von Holz angebracht, um die Spaltung einer Ader im Granit zu verhindern. Die frühe lebhafte Theilnahme der Lydier, deren Hauptstadt auf der grofsen Königsstrafse lag, am Welthandel brachte ihnen alle fremden Erzeugnisse des Luxus, und wird gewifs auch Anlage von Töpfereien in der Nähe der Hauptstadt, namentlich am Hermus, wo das Terrain sich dazu besonders eignete, veranlafst haben. Dies erklärt die überaus grofse Zahl von sehr gut gearbeiteten Gefäfs-Bruchstücken aus gebranntem Thone, welche sich nicht nur in den Grabhügeln sondern auch überall in der Umgebung zerstreut fanden, während das zugleich genannte Glas von dunkler Farbe wohl auch den früheren Zeiten der Fabrication angehören möchte. Die aufserordentlich grofse

Anzahl von Balsamgefäfsen von orientalischem Alabaster, welche sich zerschlagen in der Grabkammer des Alyattes-Grabes fanden, sprechen für die reiche Ausstattung desselben, welche gewifs der Bekleidung der vorher gedachten Theile der Wände mit vergoldetem und mit Goldplättchen überzogenen Stuck entsprach, wie diese in andern Gräbern, z. B. am Kimmerischen Bosporus, bemerkt worden ist. Eben so, wie in den eben genannten Gräbern, mochte der Sarcophag aus leichtem mit Gold überzogenen Holze künstlich gemacht sein, was erklären würde, dafs von demselben auch nicht die geringste Spur mehr zu finden war. Ob in der allerfrühesten Zeit auf der Sardes zugewendeten Seite, da wo jetzt sich ein tiefer Einschnitt zeigt (Taf. IV. Fig. 1), ein der Verehrung des hier beigesetzten Herrschers gewidmeter Vorbau gestanden haben mag, läfst sich jetzt nicht mehr ausmachen; Spuren desselben sind nicht gefunden worden. Die Reste eines Dammes oder einer Strafse, welche von hieraus auf den Hermus zuführte und zwar fast in derselben Gegend, wo sich noch heute eine Fuhrt in demselben findet, mag zum Herbeischaffen der Materialien, besonders der schwereren, z. B. der Marmorblöcke zu der Grabkammer, gedient haben; ob sie jenseit des Hermus noch zu verfolgen ist, bleibt fraglich; vielleicht war sie schon als Strafse vom alten Sardes zum Tempel der Artemis Gygäa am Koloenischen See vorhanden, und wurde nun für den Aufbau des Alyattes-Hügels benutzt.

Die schon oben berührte Vergleichung mit anderen Grabhügeln in der Nähe und Ferne bis zu unsern Nordischen hin, welche sich von selbst aufdrängt, läfst eine weitere Verfolgung der Sache durch genauere Untersuchung der ganzen Gegend und besonders einiger unberührter, wenn auch kleinerer Grabhügel dringend wünschen.

Wir können also dem Hrn. Spiegelthal in Verbindung mit dem Hrn. Baron v. Behr-Negendank nur danken für die Mühen und Geldopfer, welche sie beharrlich in zwei Zeiträumen auf die Untersuchung dieses Königsgrabes und seiner Umgebung verwendet haben.

Nicht weniger werden die Mittheilungen über weitere Fortsetzung der Untersuchungen, über die Art, wie sie zu führen wären, die verhältnifsmäfsig nicht bedeutenden Mittel, welche sie erfordern würden, auf welches alles hier nicht weiter einzugehen war, von grofsem Nutzen sein, wenn, wie

wir hoffen wollen, die Königl. Regierung diese wichtige Seiten darbietenden Untersuchungen, welche noch am ehesten auch zur Auffindung Lydischer Inschriften führen könnten, nicht unvollendet lassen wird.

Die Notizen, welche der Bericht des Hrn. Spiegelthal über einiges andere enthält, werde ich bei einer andern Gelegenheit mittheilen.

Erklärung der Tafeln.

Tafel I.

Karte der Gegend zwischen dem Tmolos-Gebirge und dem Koloenischen See, worin sich nördlich vom Fl. Hermus zwischen diesem und dem genannten See die Grabhügel, und unter ihnen besonders sich hervorhebend der Alyattes-Hügel, befinden. Dieser Theil des Landstriches hat davon seinen jetzigen Namen Bin-tépé (Tausend Hügel) erhalten. Beim Alyattes-Hügel sind die Reste des alten Dammes oder der alten Strafse angedeutet.

Tafel II.

Durchschnitte, welche auf die Untersuchung des Alyattes-Hügels und eines anderen kleineren Bezug haben.

Fig. 1. Durchschnitt des Alyattes-Hügels, um den Gang einer der alten Minen zu zeigen, welche schon früher zur Ausraubung der Grabkammer geführt wurden; sie ist auf dem gewachsenen Felsen, sobald sie denselben erreicht hat, fortgeführt worden.

Fig. 2. Ergänzter Durchschnitt desselben Grabhügels um die von Ziegeln aufgebaute obere Fläche, und die Art der Aufstellung der von Herodot schon erwähnten 5 Steinzeichen zu zeigen, von denen hier das mittlere und 2 der Ecksteine sichtbar sind.

Fig. 3. Durchschnitt eines Theiles desselben Grabhügels, um die Folge der Aufschüttungsschichten zu zeigen.

Fig. 4. Durchschnitt desselben Grabhügels, durch den tiefen Einschnitt, welcher nach Sardes hinsieht, gelegt.

Fig. 5. Durchschnitt des kleineren Grabhügels, zur Darstellung der in dem Innern desselben geführten Untersuchungsarbeiten.

Tafel III.

Fig. 1. Das gröfsere Steinzeichen in Kugelform, in sehr verkleinertem Maafsstabe, und in seiner gegenwärtigen Lage auf der Höhe des Alyattes-Hügels, wo es früher das Mittelstück der Krönung bildete.

Fig. 2. Eines der kleineren Steinzeichen in Kugelform, ebenfalls in sehr verkleinertem Maafsstabe, etwa $\frac{1}{4}$ der Gröfse des vorhergehenden habend, gefunden in der Nähe des Alyattes-Hügels, welches ohne Zweifel eines der vier Eckstücke der Krönung bildete.

Fig. 3. Grundrifs des Alyattes-Hügels mit den alten Minen, welche zur Ausraubung des Innern getrieben wurden, und den neuern Arbeiten, welche zur Wiederauffindung der Grabkammer führten.

Fig. 4. Theil eines bearbeiteten Marmorblockes von der Grabkammer des Alyattes-Grabes ($\frac{1}{3}$ der Gröfse) mit der in demselben haftenden Hälfte eines starken aus Blei gegossenen Schwalbenschwanzes, welcher zur Verbindung der Marmorwerkstücke angewendet wurde.

Tafel IV.

Fig. 1. Ansicht des Alyattes-Hügels, von der südlichen Seite, die nach Sardes gerichtet ist.

Fig. 2. Das Innere der Grabkammer in demselben.

Fig. 3. Äufserer Gang zu der mit grofsen Steinen und Marmorwerkstücken an dieser Seite versetzten Eingangsthüre.

Fig. 4. Die Eingangsthüre der Grabkammer vom Innern des Grabes aus gesehen.

(Der Maafsstab, welcher sich bei dieser Zeichnung fand, ist mit abgebildet worden; er kann aber zu derselben nicht gehören. Nach einer früheren Angabe hat die Grabkammer im Innern eine Länge von 3,34. M. eine Breite von 2,37 M. und eine Höhe von 2,08 M.)

Tafel V.

Gefäfse, deren Bruchstücke sich im Alyattes-Grabe gefunden haben.

Fig. 1 Hoher Fufs eines feinen Gefäfses von hellgelbem Thone, äufserlich mit gelbweifsem Grunde, worauf abwechselnd gelbe und dunkelbraune Ringe.

Fig. 2. Innere Seite desselben mit hellbraunen Ringen am Boden.

Fig. 3. Bruchstück eines ganz ähnlichen, und eben so verzierten Gefäfses (vielleicht desselben), am oberen Theile eine aus Punkten zusammengesetzte Kreisverzierung.

Fig. 4. Bruchstück einer innen und aufsen braunschwarz gefärbten Henckelschaale von sehr feinem Thone, aufsen mit breiten, innen mit feinen weifsen Reifen verziert.

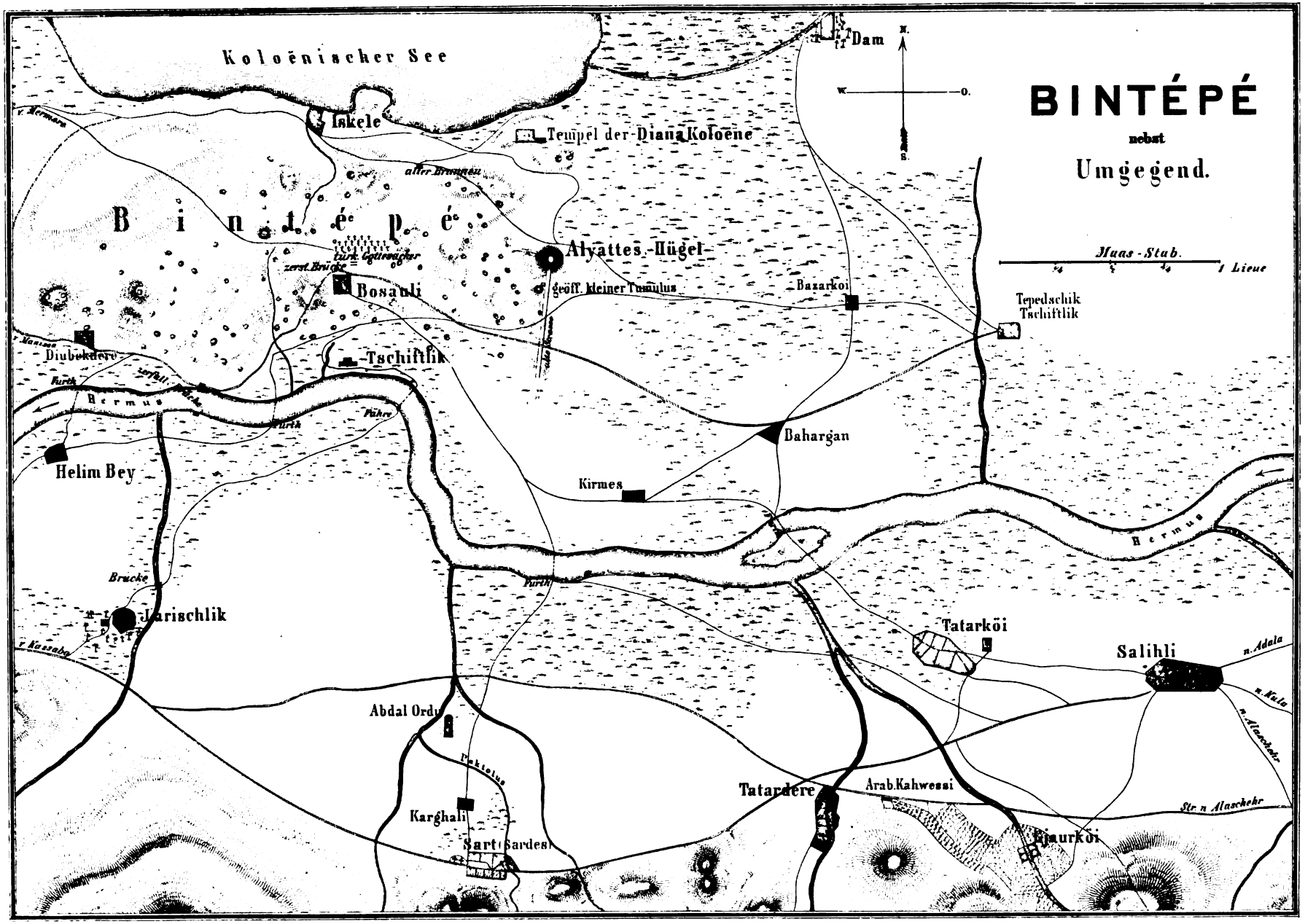
Fig. 5. Bruchstück des Deckels einer Schaale, aufsen braunschwarz gefärbt mit einem hellbraunen Ringe, innen hellbraun mit dunkelbraunen Ringen; auf der Mitte ein Henkel mit weifser Blattverzierung.

Fig. 6. Bruchstück mit Henkel einer ganz ähnlichen Schaale, nur dafs an dieser die weifsen Reifen schmal und häufiger sind.

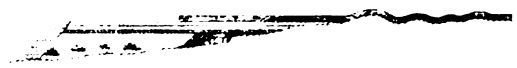
Fig. 7-9. Gröfsere Töpfe von gröberer Arbeit, aber immer aus feinem Thone, und zum Theil äufserlich mit Resten eines braunen Firnifses.

Alle diese Thongefäfse sind auf der Drehscheibe gemacht.

Fig. 10. 11. Balsamgefäfse von orientalischen Alabasters in grofser Zahl und verschiedener Gröfse vorhanden, doch keines vollständig. Viele Bruchstücke derselben sind durch Feuer verkalkt.


BINTÉPÉ
nebst
Umgegend.
Koloënischer See
Iskele
Tempel der Diana Koloene
Dam
N.
W.
O.
S.
B i n t é p é
alter Brunnen
türk. Gottesacker
zerst. Brücke
Bosanli
Alyattes-Hügel
geöff. kleiner Tumulus
Bazarkoi
Maas-Stab.
¼ ½ ¾ 1 Lieue
Tepedschik
Tschiftlik
Diubekdere
Tschiftlik
Furth
Hermus
Fähre
Bahargan
Helim Bey
Kirmes
Hermus
Brücke
Jarischlik
Tatarköi
Salihli
n. Adala
n. Kula
n. Alaschehr
Abdal Ordu
Tschokluz
Tatardere
Arab. Kahwessi
Str. n. Alaschehr
Karghali
Sart Sardes
Djaurköi

1



Alte Mine
Feine festere Schicht
Lehm u schwarze Erde
blaue Kalksteine
Schwarze Erde mit Steinen und Felsblocken

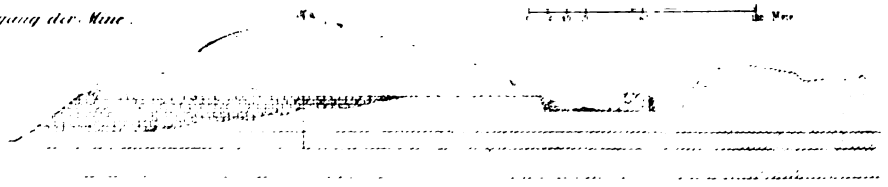
2

3

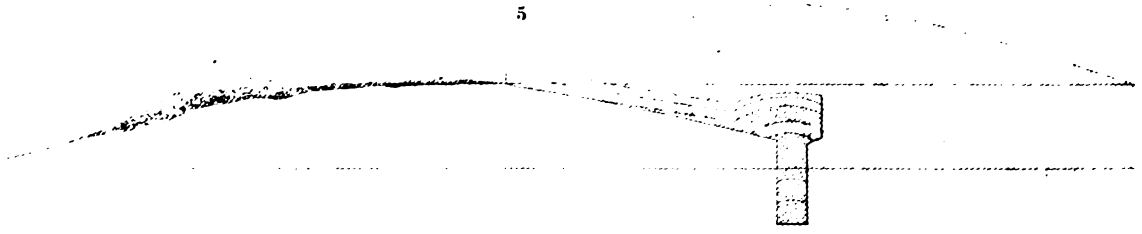
Rother Thon
Gelber Lehm
Kalk mit Sand und Steinen

4

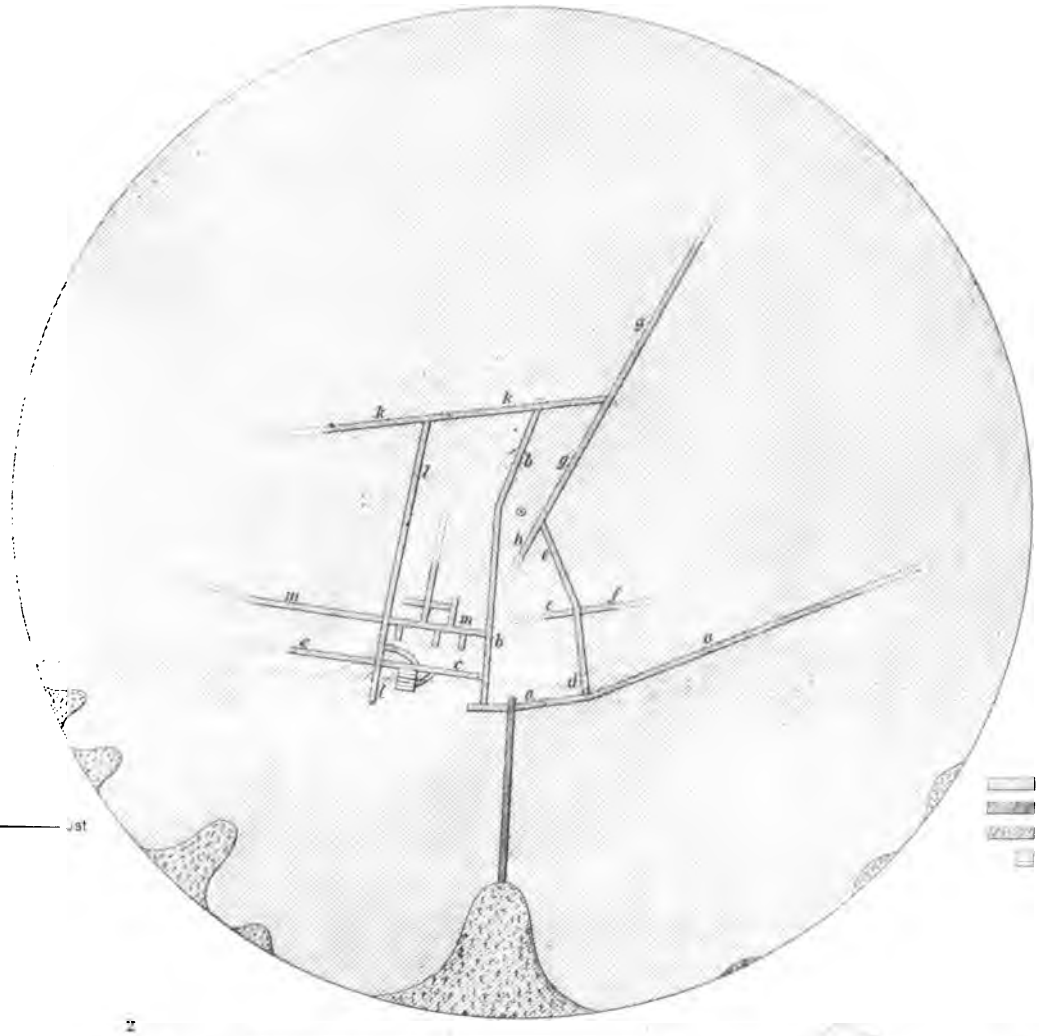
Wetter-Furche in welcher der Eingang der Mine.
Herabgeschwemmtes Erdreich
Stein Basis
Kalkstein Felsen

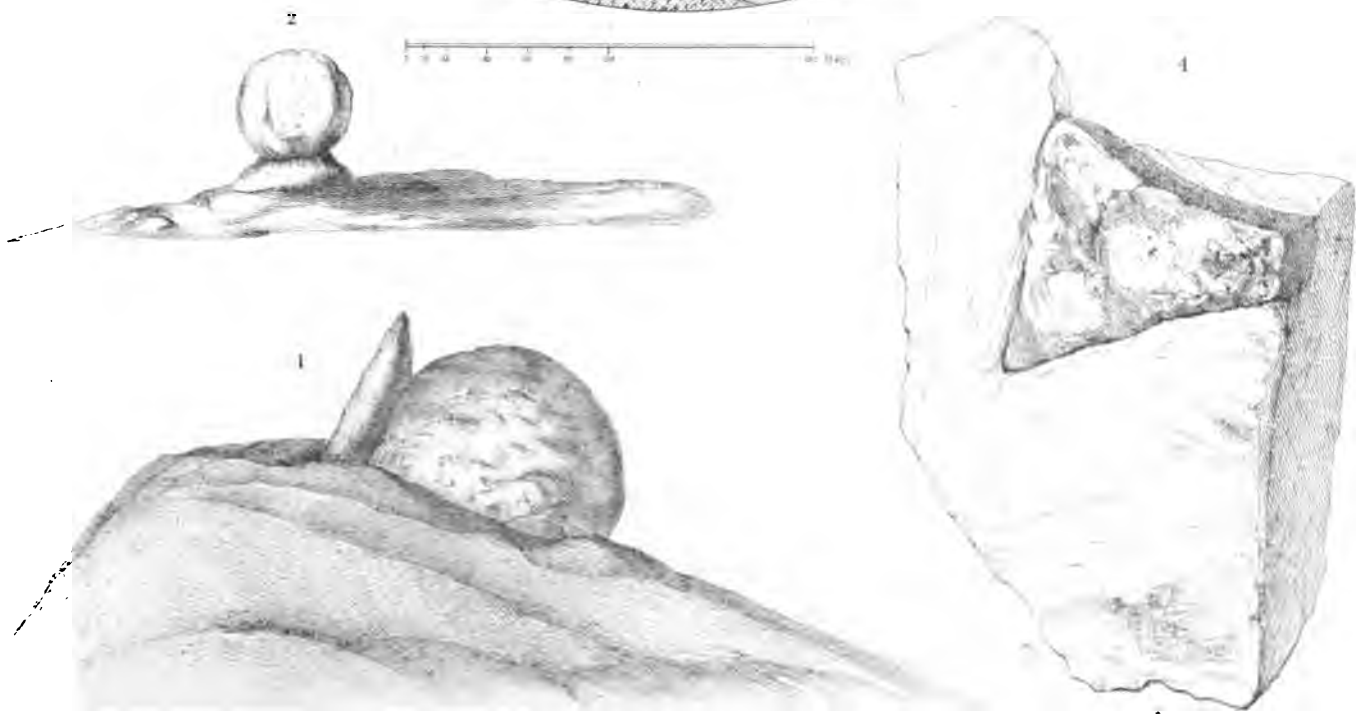


5



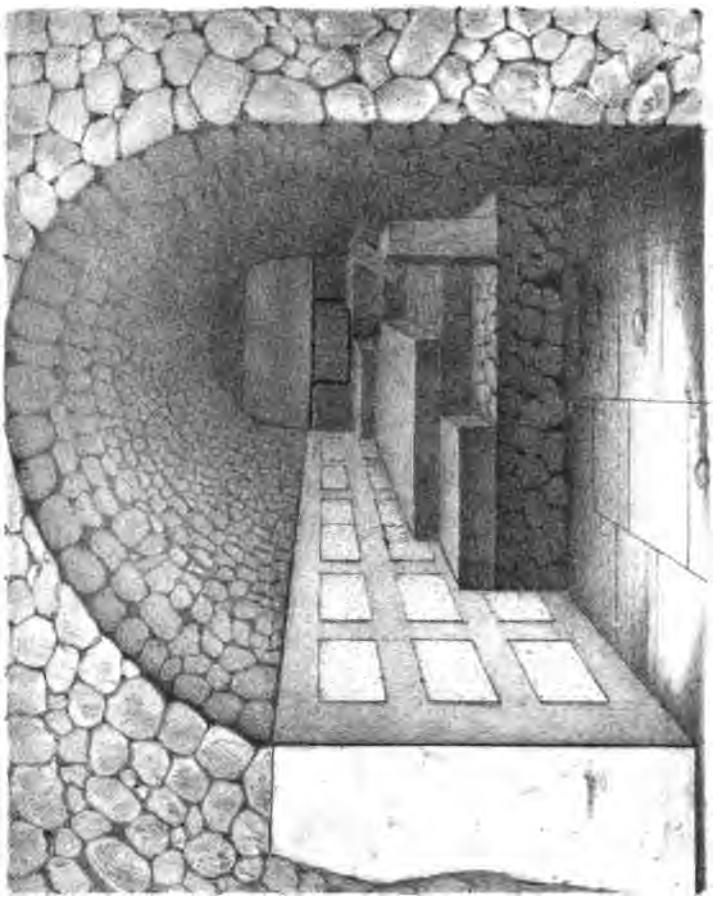
Kieselsteine, mit feinem Bindemittel
Feiner Sand u. Quarz, das Bindemittel mit Stroh gemengt
Steine mit vielem Sande


Nord
West
Ost
Süd
Alte Minen
Neue Minen
Wetter-Furchen
Grab-Kammer

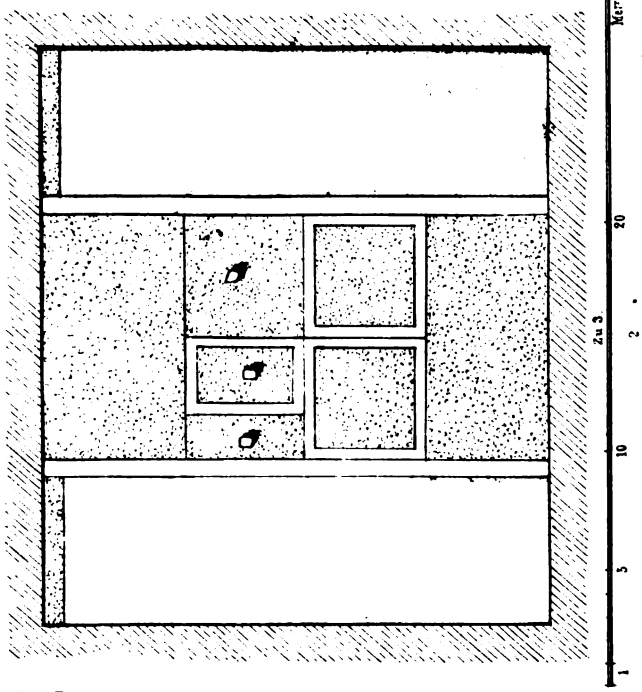

II
I
I

1

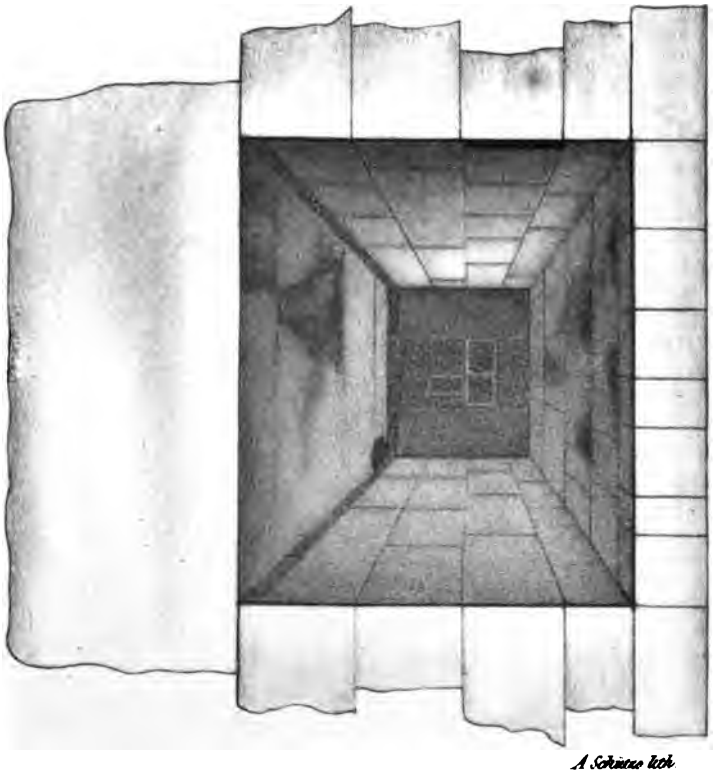
2



3



4



Gez. v Ernsmann.

A Schütze lith.

1

⅓

2

⅓

3

⅓

4

⅓

5

⅓

6

⅓

10

⅓

7

⅓

11

⅓

8

⅓

9

⅓

Gez. u. lith. v. A. Schmitz

Ch. de Barbier

INSTITUT DE FRANCE.

RAPPORT

FAIT

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

dans la séance publique du 25 novembre 1853,

AU NOM DE LA COMMISSION

CHARGÉE D'EXAMINER LES TRAVAUX ENVOYÉS PAR LES MEMBRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES;

PAR M. GUIGNIAUT.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1853.

RAPPORT

LU A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

dans la séance publique du 25 novembre 1853,

AU NOM DE LA COMMISSION

CHARGÉE D'EXAMINER LES TRAVAUX ENVOYÉS PAR LES MEMBRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES;

PAR M. GUIGNIAUT.

(La Commission est composée de MM. RAOUL-ROCHETTE, HASE, GUIGNIAUT, Ph. LE BAS, H. WALLON.)

MESSIEURS,

La commission de l'École française d'Athènes vient, par l'organe de son rapporteur, aux termes du décret du 7 août 1850, qui a placé cette école de hautes études historiques et littéraires, désormais constituée, sous le patronage de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vous rendre, comme elle l'a fait les deux années précédentes, un compte public des travaux envoyés par ses jeunes membres, dans le cours de l'année 1853. L'École, durant cette année, la septième de son existence, s'est enfin trouvée au complet des

cinq membres qui doivent la composer, dans son état actuel, qui est la base suffisante, mais non pas la mesure définitive de ses développements futurs. L'autorité, bien inspirée, qui veille sur son présent et sur son avenir, a réparé ses pertes tristement répétées, et lui a donné un puissant ressort, un exemple fécond, en chargeant M. Beulé d'y représenter, une seconde fois, la troisième année d'études, et d'y terminer, sous les yeux de ses camarades de seconde et de première année, ses laborieuses découvertes au-devant de l'Acropole, et ses recherches aussi positives qu'ingénieuses sur les immortels monuments qui la couronnent. Nous dirons bientôt comment il s'est acquitté de cette double tâche, comment il a su remplir cette mission d'honneur, décernée à son zèle en récompense de ses premiers travaux.

Nous devons vous entretenir d'abord, suivant l'ordre adopté dans nos précédents rapports, des mémoires envoyés par les deux membres qui viennent d'achever leur seconde année de séjour à Athènes, MM. Ernest About et Victor Guérin. Parmi les sujets de recherches proposés l'an dernier, M. About a choisi l'île d'Égine, cette illustre et infortunée rivale d'Athènes, dont il avait à étudier la topographie, l'histoire et les monuments, tant sur le terrain que dans les livres, les inscriptions, les débris quelconques de l'antiquité. Cette question fut, il y a trente-six ans, le début d'un antiquaire et d'un historien de génie, O. Müller, investigateur infatigable des traditions, des origines, des institutions et des arts de la Grèce, où il devait laisser sa vie et son tombeau. Son livre latin des *Æginetica*, publié à Berlin en 1817, était indiqué à son jeune émule comme un guide à suivre, comme un exemple à continuer et à compléter. Il avait aussi

à imiter, à employer les belles recherches de notre confrère M. Ph. Le Bas, sur une partie importante et peu connue de l'histoire d'Égine, éclairée d'un jour tout nouveau par deux inscriptions savamment interprétées. M. About a profité de ces ressources et de celles que lui offraient, pour l'étude de la topographie et des ruines, les relations des voyageurs, les explorations et les descriptions de la Commission française de Morée, d'ingénieux aperçus, publiés depuis, sur les marbres d'Égine, et des restaurations habiles de ses monuments; il en a profité dans la mesure de son expérience, de ses goûts et de son esprit, capable à un haut degré, mais plus porté vers les généralisations historiques et les développements littéraires que vers les patientes observations et les déductions rigoureuses de l'érudition et de la critique. Il ne faudrait pas croire, cependant, que tout le mérite du mémoire étendu qu'il nous a envoyé réside dans la forme, quelque soignée, quelque élégante qu'elle soit, et qu'il n'ait fait que mettre en œuvre avec talent les matériaux amassés ou élaborés par ses devanciers. Non-seulement il a eu sur O. Müller l'avantage de visiter l'île qu'il avait à décrire après lui, et de pouvoir s'inspirer du spectacle des lieux ; mais, ce que n'ont pu faire la plupart de ses prédécesseurs, il l'a visitée à loisir, ses auteurs à la main, et il n'a rien négligé pour acquérir une connaissance complète de son histoire et des révolutions qui l'ont tour à tour, dans les temps anciens, élevée au comble de la gloire, de la civilisation et de la richesse, et précipitée dans toutes les misères de la conquête et de la servitude.

Le mémoire de M. About sur Égine, nous pourrions presque dire son livre, tant il a mis d'art dans la composition, de précision, d'élégance, de vivacité intéressante dans le style,

non sans quelque mélange d'affectation toutefois, sans quelque recherche d'effet, est divisé en neuf chapitres qui épuisent, pour ainsi parler, tous les aspects sous lesquels pouvait être envisagée l'île d'Égine. Il en décrit d'abord le site, les caractères physiques, le ciel si pur, le climat si doux, le sol si pierreux et si ingrat, qui, conspirant avec la mer qui l'entoure et les côtes voisines qui l'invitent, semble prédestiner ses habitants à la marine et au commerce. Passant à ceux-ci, et recherchant les races et les tribus qui se sont succédé, se sont déplacées et mêlées sur ce territoire de quelques lieues de tour, il montre comment les Doriens y prévalurent, après les Achéens, et imprimèrent à la population son caractère dominant, en même temps que ce génie antipathique aux Ioniens, qui devait, tôt ou tard, la mettre aux prises avec Athènes. Les conjectures de l'auteur sur le développement de l'industrie et du négoce des Éginètes, source de leur richesse, sont à la fois trop générales et un peu subtiles, et ses calculs sur la population d'Égine, au temps de sa prospérité, passablement arbitraires. En rejetant, avec M. Wallon, les 470,000 esclaves d'une citation d'Aristote dans Athénée, suivie par M. Bœckh, il reste encore fort difficile d'admettre que la population totale d'une île rocailleuse et stérile de 83 kilomètres de surface, ait pu s'élever jusqu'à 200,000 âmes, quelque spécieuses que soient d'ailleurs les raisons alléguées à cet égard par M. About. Il n'en est pas moins vrai qu'après avoir pris une part glorieuse à la bataille navale de Salamine, où le prix du courage leur fut décerné, les Éginètes exercèrent pendant dix ans l'empire de la mer, tandis qu'Athènes, sous Thémistocle, se relevait péniblement de ses ruines. Nous regrettons seulement que, dans le ta-

bleau animé qu'il a tracé de leur grandeur, durant ces dix années et même les dix suivantes, M. About n'ait pas été sauvé par l'exemple de cette admirable simplicité, qui n'exclut pas l'éclat, dans le récit des guerres médiques, chez Hérodote, de l'imitation trop fréquente d'une école historique qui tranche les questions de critique par le paradoxe plus ou moins brillant, ne se défend ni de l'antithèse ni de l'épigramme, et, dans le silence des faits, a recours aux conjectures les plus hasardées, pour peu qu'elles soient piquantes. C'est là une manière, devenue commune, dont nous ne saurions trop essayer de garantir nos jeunes historiens, nos jeunes archéologues, et dont il semble que la contemplation des chefs-d'œuvre de la Grèce, nous dirions presque de la Grèce elle-même, devrait les préserver. Nous aurions voulu aussi qu'au lieu d'aperçus hardis, mais superficiels, sur le premier essor des arts, soit à Égine, soit à Athènes, sur la formation et le développement de ce qu'on nomme le *style éginétique* dans la sculpture, l'auteur du mémoire que nous examinons se fût un peu moins inquiété de l'Égypte, qui n'a été, pour les artistes grecs, selon toute apparence, qu'une source tardive et accidentelle d'imitation, et qu'il eût donné une attention sérieuse aux rapports de plus en plus frappants qu'on peut observer aujourd'hui entre le perfectionnement graduel du style archaïque, à Égine, à Athènes, ailleurs encore, dans les temps antérieurs à Phidias, et la familiarité croissante des Grecs avec l'Asie Mineure, avec l'Orient, avec les productions de cet art assyrien ou d'origine assyrienne, dont le caractère expressif dans le naturel, énergique et grandiose dans la simplicité, est si voisin du style des reliefs et des statues éginétiques. Reconnaissons, toutefois, que, dans ses

réflexions, plus encore que dans ses recherches sur ce sujet, M. About a fait preuve d'une connaissance positive et sûre, sinon de l'art, du moins de la langue des anciens Grecs, comme en témoignent plusieurs discussions soutenues avec avantage sur des points particuliers. Après l'histoire des arts à Égine, faiblement esquissée au total, vient celle de ses monuments, tels qu'ils existèrent dans l'antiquité, tels qu'on les connaît surtout, mais si imparfaitement, par Pausanias. L'auteur du mémoire reviendra plus tard sur ce point capital avec plus d'étendue; il veut, avant tout, au tableau de la splendeur d'Égine dans la première moitié du V^e^ siècle avant notre ère, opposer celui de ses malheurs et de sa décadence par le crime d'Athènes et par son incurable jalousie, dans la seconde moitié de ce même siècle; esquisser l'histoire de ses révolutions diverses et de ses retours passagers dans les siècles suivants, toujours industrieuse et commerçante qu'elle demeure, comme l'a faite la nature, pour peu qu'elle respire entre deux désastres, alors même qu'elle a cessé d'être une cité, un État indépendant, alors qu'elle n'est plus qu'une province disputée entre des puissances rivales. C'est ici que M. About rencontrait le précieux secours de son savant maître, M. Le Bas, qui, à l'aide de quelques inscriptions, de deux décrets surtout, habilement restitués et commentés, est parvenu à rétablir, avec une certitude à peu près complète, près de six cents années de l'histoire d'Égine, depuis l'an 367, où elle fut, après sa restauration par Lysandre, asservie de nouveau par les Athéniens sous Charès, jusqu'à la ligue Achéenne, qui l'affranchit un moment, jusqu'aux Attale et aux Romains qui l'achètent ou la vendent, jusqu'aux empereurs Auguste, Vespasien, Adrien, Marc-Aurèle, Septime-

Sévère, Caracalla, qui lui rendent ou lui enlèvent tour à tour une autonomie plus apparente que réelle. Exemple remarquable, entre tous, des services que l'épigraphie peut rendre à l'histoire, et que M. About eût bien fait d'imiter, au lieu de s'en tenir à une maigre analyse du travail de son maître, et de recueillir matériellement, dans son dernier chapitre, les inscriptions venues de tous les environs au musée actuel d'Égine, mais dont une faible part concerne cette ville, et qui, d'ailleurs, avaient été déjà publiées par M. Bœckh ou par d'autres, et rassemblées en totalité par M. Le Bas pendant son voyage en Grèce.

M. About, comme il le devait, quoiqu'il l'eût pu faire avec un détail plus précis, poursuit l'histoire d'Égine, à travers la période byzantine, où elle languit avec tout l'empire grec, jusqu'aux croisades, où les Vénitiens la réveillent et en font une des provinces de leur empire maritime, si étendu d'abord et si florissant. Puis il nous fait voir l'ancien pirate Barberousse, ce terrible capitan-pacha de Soliman II, qui la donne aux Turcs après l'avoir saccagée, et Morosini, qui la rend à Venise pour un demi-siècle, en 1718. Il arrive ainsi jusqu'à nos jours et à la guerre de l'Indépendance, où, par un jeu singulier de la fortune parodiant, en quelque sorte, ses antiques et brillantes destinées, Égine devint un instant, sous Capo d'Istria, la capitale de la Grèce libre, en attendant qu'elle fût, une dernière fois sans doute, supplantée par Athènes, son éternelle et heureuse rivale. « J'ai vécu chez les Éginètes, dit M. About en terminant cet essai historique presque toujours plein d'intérêt; c'est un peuple doux, intelligent et hospitalier. Sans être riches, ils ont du pain en abondance, et l'on ne rencontre pas un mendiant dans leur île. Le port est assez

animé; la campagne est semée de maisonnettes blanches, avec des toits en terrasse. Tout habitant est marin ou laboureur; ils cultivent bravement la terre; peut-être un jour ils cultiveront les arts. Il ne leur manque que d'être plus nombreux et plus riches pour ressembler aux Éginètes d'autrefois. La plus intéressante de toutes les ruines qu'on vient étudier en Grèce, c'est encore le peuple grec. »

Nous aimons cette justice rendue à une nation toujours ingénieuse et toujours vaillante, même après les longues éclipses de sa liberté et de sa civilisation; M. About était digne de la lui rendre, lui qui est un vrai fils de la Grèce par les études et par l'esprit. Il l'a prouvé, après tout, dans ses descriptions, dans ses récits sur Égine et son histoire, en dépit de nos remarques, qu'il voudra bien prendre pour des conseils beaucoup plus que pour des critiques; il a essayé de le prouver encore dans le chapitre considérable qu'il a consacré à l'examen des ruines éparses dans l'île ou transportées dans nos musées, et qui sont, même aujourd'hui, les vivants témoignages de sa grandeur passée. Il commence par déterminer la position de la ville ancienne, sur l'emplacement de laquelle se trouve bâtie la ville moderne, héritière de son nom, et il rectifie justement, à ce sujet, une interprétation fausse donnée par le colonel Leake à un passage de Strabon. Elle était et elle est encore située au N. O., regardant le S. O., et s'étendant, dans la première direction surtout, beaucoup plus loin que la ville actuelle. Depuis le cap N. O. jusqu'à l'*Orphanotrophion*, ou asile des orphelins, bâti par Capo d'Istria, la terre est jonchée de débris de marbres, de briques, de pierres, comme on en trouve sur l'emplacement de presque toutes les villes ruinées. Tout près étaient les

ports, attestés par les restes de travaux immenses poursuivis dans la mer; non loin les temples, dont l'un laisse voir encore une colonne debout. Nous ne prendrons pas parti, quant à présent, dans la question discutée ici de nouveau avec sagacité contre le colonel Leake, de savoir lequel des deux ports principaux était le port fréquenté du temps de Pausanias, lequel le port *secret* dont il parle, ce dernier fermé au sud par un mur, et qui serait, selon M. About, le port militaire ancien, le port marchand actuel, l'autre le port plus petit situé vers le lazaret. Nous ne déciderons pas non plus si le temple dont une colonne subsiste, dont deux restaient naguère, et qui s'élevait près du port où doit avoir abordé Pausanias, était le temple de Vénus qu'il mentionne, ou bien, comme le veut M. Leake, le temple d'Hécate, singulièrement honorée des Éginètes. Notre confrère si regrettable, feu M. Blouet, dont les travaux ont marqué une nouvelle ère pour l'étude des monuments de la Grèce, l'a décrit avec soin, d'après ce qui reste des soubassements, détruits en grande partie sous Capo d'Istria, alors que la Grèce, tout entière au présent, ne voyait point, comme aujourd'hui, dans les débris glorieux du passé, ses plus beaux ornements. M. About, après avoir reproduit, avec un nouvel intérêt, la description de l'*Æaceum*, ou de la vaste enceinte profondément encaissée et plantée d'arbres qui fut dédiée à Éaque, le mythique fondateur d'Égine, quitte la ville, dont les autres édifices n'ont laissé que des traces incertaines, pour se transporter au sommet de la seule véritable montagne de l'île, haute de 534 mètres, et à 7,900 mètres du port, où dut être, selon toute apparence, et, comme il le pense justement, sur l'emplacement de la chapelle actuelle de Saint-Élie, l'*hiéron* de Jupiter Pan-

hellénien, consacré par Éaque lui-même à son divin père. Qu'était ce hiéron? C'est ce qu'il est fort difficile de dire, dans le vague de l'expression grecque, qui se prête à des sens divers, et dans l'absence de renseignements positifs des anciens. Pausanias semble en parler par ouï-dire; il en parle du moins avec un vague trop fréquent chez lui. M. About croit qu'il faut se garder d'y voir un temple, dans des temps si reculés, et que ce ne put être qu'un simple autel, avec un péribole dont quelques vestiges subsistent encore; mais rien n'empêche que la chapelle moderne ne représente, comme il arrive presque toujours, une chapelle antique, et que celle-ci, sans remonter précisément à Éaque, n'ait suffi, dans sa petitesse, à raison de son antiquité même, au plus grand des dieux. Toujours est-il que le Panhellénium d'Éaque ne saurait être confondu, comme il l'a été longtemps, avec le beau temple situé dans le nord-est de l'île, à 9,500 mètres de la ville, et dans un isolement qui rappelle celui du temple d'Apollon à Bassæ en Arcadie.

Le temple d'Égine, qui a été souvent décrit, et dont M. Garnier, architecte de l'Académie de France à Rome, a envoyé récemment une restauration si neuve, si complète et si justement honorée des suffrages de l'Académie des beaux-arts, fut, suivant les plus hautes probabilités, dédié à la déesse *Athenæa,* comme portent, non pas une, mais plusieurs inscriptions découvertes dans le voisinage, et comme l'avait pensé le premier ou l'un des premiers, il y a trente ans, un éminent archéologue, feu le baron de Stackelberg. Ce temple doit être celui dont parle Hérodote, racontant que, dans l'année 519 avant notre ère, les Éginètes consacrèrent dans le temple de Minerve les proues arrachées aux vaisseaux

de la flotte des Samiens qu'ils avaient vaincus. Par là se trouve fixée, d'une manière approximative, la date de cet édifice, par là confirmée son attribution; et ni les caractères de son architecture, ni ceux des sculptures qui le décoraient, types certains de l'art éginétique, ne sont en opposition avec ces idées auxquelles nous adhérons. Nous voudrions pouvoir citer les judicieuses et fines remarques qu'a faites M. About, soit sur les détails de la construction, soit sur ceux de la décoration du temple. Il pense qu'il fut couvert, et non pas hypèthre, *sub dio*, comme se l'est représenté M. Garnier, et il en donne de fort bonnes raisons, qui paraissent avoir déterminé dans le même sens l'opinion de l'Académie des beaux-arts. Quant aux célèbres statues des frontons, au centre desquels paraissait Minerve debout, avec le casque, le bouclier et la lance, elles sont aujourd'hui, comme l'on sait, à la Glyptothèque de Munich, et notre jeune compatriote, lorsqu'il écrivait, ne les connaissait que par des dessins, car la Grèce n'en possède pas même les moulages. Il en parle toutefois avec savoir et avec goût, lorsqu'il s'exprime ainsi: « Ces statues sont contemporaines du temple, ou postérieures ; car elles ont été faites pour les frontons. Quelques critiques ont été surpris de voir des sculptures imparfaites associées dans le même édifice à une architecture sans défaut. Je ne vois pas jusqu'à quel point on peut appeler imperfection ce qu'il y a d'original dans ces statues : je croirais plutôt y reconnaître l'habileté d'un très-grand sculpteur, qui veut en même temps imiter la nature et conserver à son ouvrage un type convenu et consacré. Le corps des guerriers appartient à l'art le plus pur; l'expression trop naïve du visage et l'arrangement de la chevelure sont un sacrifice fait

à la tradition. » M. About est ici complétement dans le vrai, et de même, lorsque, interprétant les deux compositions des frontons, il y voit, avec de savants archéologues, deux épisodes de la guerre de Troie, et non pas la bataille de Salamine. Il s'est fait à cet égard des idées justes, simplement exprimées, et nous en dirons autant des observations qui terminent son mémoire sur les innombrables tombeaux dont le sol d'Égine est pour ainsi dire criblé. Cette population si pressée des morts n'est pas une des moindres preuves de ce qu'on nous rapporte de la population si nombreuse des vivants. Ajoutons que, parmi ces tombeaux, quelques-uns rappellent, d'une manière frappante, les tombeaux de l'Étrurie, et justifient ce qui a été avancé souvent, et par les anciens et par les modernes, sur l'identité des Étrusques et des Pélasges, les pères des Hellènes.

C'était le tour des îles cette année, inauguré, il y a deux ans, par la description de l'Eubée de M. Girard. Parmi les questions entre lesquelles pouvait choisir le collègue de M. About, M. Guérin, l'Académie avait cru devoir maintenir à l'étude, l'année dernière, la question suivante, dont il s'est emparé: « Visiter l'île de Patmos, principalement pour faire des recherches dans la bibliothèque du monastère, et pour y dresser le catalogue, avec la description exacte et complète, accompagnée d'extraits, des manuscrits qui s'y trouvent. » C'était, on le voit, une étude surtout bibliographique et paléographique, mais en même temps géographique et historique, qu'avait à faire M. Guérin, et il l'a faite d'une manière, sinon complétement satisfaisante sous le premier rapport, au moins d'une façon remarquable sous le second. Patmos, rocher stérile, et l'une des petites Sporades voisines de Samos, a été immortalisée

par l'exil de saint Jean et par son Apocalypse. Elle était fort obscure dans l'antiquité; au moyen âge, elle prit une certaine importance, après qu'eut été fondé son monastère par saint Christodule, abbé de Latros en Asie Mineure, dans le XI^e^ siècle. Au XVII^e^, elle était, suivant Dapper, devenue florissante par le travail de ses habitants, demeurés exclusivement Grecs; par le commerce qui se faisait dans ses trois ports; par le rôle qu'elle joua, comme station maritime et militaire, dans la guerre de Candie entre les Vénitiens et les Turcs. Au XVIII^e^ siècle, elle retomba dans son obscurité et dans sa misère; elle n'en est pas sortie, depuis que la visitèrent Tournefort, Pococke, Choiseul-Gouffier, d'Ansse de Villoison et d'autres voyageurs plus récents. M. Guérin l'a mieux connue qu'aucun d'eux et la fait mieux connaître dans le mémoire où il l'a décrite; nous l'affirmons sans crainte d'être démenti, et une courte analyse suffira pour le prouver.

Le jeune et infatigable voyageur, qui avait déjà vu l'Italie et l'Afrique française avant d'aller en Grèce, qui, à peine arrivé à Athènes, avait fait une pointe, assez malheureuse du reste, à Jérusalem, pendant l'été de 1852; qui a fait mieux, comme nous le dirons bientôt, en explorant Samos après Patmos, débute, dans son étude sur cette dernière île, par rendre compte des sources où il a puisé, et qui se réduisent à rien ou presque rien pour l'antiquité, à peu de choses pour les temps modernes, excepté le précieux ouvrage de l'évêque de Samos, Joseph Georgirène, publié en 1678 à Londres, où il s'était retiré après avoir quitté son siége et habité Patmos, mais que M. Guérin n'a pu se procurer, quoiqu'il en ait profité d'après Dapper. Il s'est servi égale-

ment avec utilité, pour la reconnaissance des côtes, de la carte d'un officier distingué de la marine anglaise, M. Graves, de qui se louent nos archéologues; carte exécutée en 1837, et dont il nous a donné la copie, calquée sur l'original, mais avec quelques rectifications pour l'intérieur, et quelques additions à la nomenclature. Quant à la bibliothèque du monastère célèbre de Patmos, qu'il lui était particulièrement recommandé d'examiner, et qui pouvait lui fournir des documents précieux de plus d'un genre, il déclare qu'aucun des manuscrits qu'elle contient n'a pu lui échapper, et qu'il faut désormais renoncer à l'espoir d'exhumer quelque trésor inconnu enseveli dans la poussière de cette mystérieuse bibliothèque. Un seul manuscrit renferme des détails peu importants sur la géographie de l'île; un autre, de peu authentiques sur la vie de saint Jean dans cette île. Nous reviendrons tout à l'heure sur les fameuses bulles d'or des empereurs de Constantinople, dont l'existence au couvent de Patmos avait été signalée plusieurs fois.

M. Guérin doit donc presque tout à lui-même et à ses observations personnelles dans la description qu'il a faite de Patmos, et qui forme, avec l'histoire de l'île, la première partie de son travail. Nous ne le suivrons point dans les détails qu'il donne, soit sur le port actuel de la Scala, autrefois *Phora,* d'après un des manuscrits qu'il a analysés (si ce nom n'est en même temps celui de l'ancienne capitale de l'île), soit sur l'emplacement de celle-ci et sur son acropole, située entre deux isthmes et trois ports, et où se voient encore de belles ruines, en partie polygonales ou cyclopéennes. Ses fondateurs furent des Argiens, selon toute apparence, ceux-là même qui, sous Oreste, suivant une inscription mu-

tilée, gravée sur un beau bloc de marbre blanc aujourd'hui à l'entrée de la bibliothèque, bâtirent un temple en l'honneur de la Diane scythique, dont saint Christodule aurait, d'après la légende de sa vie, renversé la statue, lorsqu'il posa les fondements du monastère à la fin du XI[e] siècle. Mais M. Guérin a rendu plus que probable, contre l'induction que M. le professeur Ross a tirée de cette inscription, que les premiers habitants de l'île, antérieurs aux Argiens et aux Doriens qui y vinrent ensuite, furent ces Cariens et ces Léléges qui jouèrent un rôle important dans la mer Égée avant les tribus helléniques. A l'autre extrémité de l'histoire ancienne, pour ainsi dire, et des temps où la capitale de Patmos peut elle-même avoir eu quelque importance, nous voyons l'île, sous les Romains, devenue un lieu de déportation ; et tout le monde sait que saint Jean, sa plus grande illustration, y fut relégué par l'empereur Domitien, 95 ans après Jésus-Christ, à l'époque où il chassait les philosophes.

Sur le séjour de saint Jean à Patmos, M. Guérin a cru devoir, par conscience, nous donner une analyse étendue d'un manuscrit que nous avons déjà indiqué et qui, bien que d'une certaine antiquité, est attribué faussement à son disciple Prochore, sous le titre de *Voyages de Jean le Théologien*. Ce n'est rien qu'une légende pieuse, surchargée de merveilleux, et que l'Église latine, avec le sens supérieur qui la distingue, a justement taxée d'apocryphe. M. Guérin dit avec raison, lui qui s'incline avec respect devant les légendes et les miracles authentiques : « Plusieurs de ceux qui sont rapportés dans ce livre, objet de la vénération de l'Église grecque, sont évidemment faux. Il est dit, par exemple, que

Jean, pendant son premier séjour à Éphèse, ayant été entraîné par la multitude devant le temple de Diane, pour y être immolé, adressa une prière au ciel, et qu'aussitôt le temple entier s'écroula en sa présence. Or, personne n'ignore que ce fameux monument, l'admiration et l'orgueil de l'Asie, subsistait encore en 268 après Jésus-Christ ; car il fut alors pillé par les Goths et ensuite incendié. » Il y a donc miracles et miracles, nous le savions déjà ; mais ce qui est vraiment singulier, c'est que le panégyriste se tait sur le voyage de saint Jean à Rome, sur son martyre, l'année même de son exil à Patmos, et même sur la prophétique et miraculeuse vision de l'Apocalypse. On pense bien que l'auteur du mémoire, qui a relevé avec soin les indications relatives à la topographie de Patmos semées dans l'ouvrage attribué à Prochore, a donné plus d'attention encore à tout ce qui concerne l'Apocalypse, soit dans les témoignages écrits qu'il a rencontrés ailleurs, soit dans les traditions qui s'attachent aux localités. Aussi a-t-il transcrit *in extenso* le récit contenu à cet égard dans un autre manuscrit (qui n'est d'ailleurs qu'un abrégé du précédent), rédigé par Nikitas, archevêque de Thessalonique. Là se trouve une description de la célèbre grotte où saint Jean reçut sa révélation, et où M. Guérin a fait une station, après tant d'autres, à mi-côte du chemin qui conduit du port de la Scala au sommet de la montagne où est bâti le monastère. Non loin de la route et de la grotte est l'école fondée par ce monastère, au commencement du XVIII^{e} siècle, et qui, pendant longtemps, a joui d'une réputation méritée dans toutes les îles de l'Archipel. Elle compta jadis plus de deux cents élèves; mais elle est bien déchue depuis, et c'est à peine si aujourd'hui elle en

réunit une quarantaine, auxquels sont enseignés les éléments du grec ancien, avec un peu d'histoire et de géographie. Dans une des salles se voit une plaque de marbre blanc avec une longue et curieuse inscription ancienne, publiée par M. Ross et reproduite par M. Guérin, qui renferme un décret des lampadistes, c'est-à-dire de ceux qui étaient préposés à la course aux flambeaux, en faveur d'Hégésandre, leur trésorier et citoyen de Patmos. Elle est postérieure à Alexandre, mais elle montre, avec d'autres indices, que Patmos participait aux jeux, aux fêtes, comme à toute la civilisation de la Grèce classique.

Nous sommes forcés de passer sur la description exacte et un peu minutieuse que notre voyageur a donnée lui-même de la grotte de l'Apocalypse, renfermée dans l'enceinte d'une chapelle consacrée à sainte Anne, et dont elle occupe la droite. M. Guérin a cru devoir en faire l'occasion d'un chapitre entier, espèce d'élévation sur saint Jean et sur l'Apocalypse, qui a le tort de ne rien apprendre, nous ne dirons pas de ne rien expliquer, et qui est, dans son mémoire, un hors-d'œuvre plus déclamatoire encore que mystique. Nous aimons mieux une autre description de lui, non moins détaillée et plus importante que la précédente, qu'elle poursuit et complète : c'est celle du monastère byzantin bâti par saint Christodule, comme nous l'avons dit, et où se trouve la bibliothèque, formée actuellement de deux chambres précédées d'un cabinet, qui devait surtout occuper M. Guérin. Dans l'un des murs de ce cabinet est aujourd'hui encastrée une grande plaque rectangulaire de marbre blanc, sur laquelle se lit, en beaux caractères, une précieuse inscription métrique, malheureusement mutilée, trouvée par M. Thiersch dans l'église du couvent,

restituée, autant qu'il était possible, par M. Ross, reproduite encore par M. Guérin, et qui est le témoignage certain de l'existence à Patmos de ce culte de l'Artémis scythique ou taurique, dont nous avons déjà parlé; culte auquel était associé celui d'Hécate, de qui, suivant l'inscription, la prêtresse de Diane, Cydippe, avait érigé la statue dans le vestibule de son temple. M. Guérin pense même que les colonnes antiques qui décorent l'église de Saint-Jean doivent avoir appartenu à ce temple de Diane, plus d'une fois restauré sans doute et, à la fin, tout à fait hellénisé aussi bien que la déesse, si elle vint réellement de Scythie. Quoi qu'il en soit, et pour revenir à la bibliothèque du monastère, sa disposition actuelle ne date que de l'année 1818. Auparavant, manuscrits et imprimés gisaient pêle-mêle, sans soin et sans ordre, en proie à l'humidité et aux vers, qui en ont détruit ou détérioré beaucoup. Aujourd'hui les manuscrits, au nombre de 240, sont placés dans deux armoires distinctes et vitrées, et les autres casiers remplis par deux mille ouvrages imprimés, dont beaucoup dépareillés. Ils se composent d'une partie des Pères de l'Église, de quelques classiques grecs et latins, de plusieurs livres espagnols et italiens, et d'un très-petit nombre de livres français.

Nous laissons là le récit, non sans intérêt toutefois, que fait le voyageur, d'après trois des manuscrits de cette bibliothèque, de la vie de saint Christodule, et l'extrait de la règle du couvent, établie par ce saint fondateur et écrite de sa propre main, en 1096. Nous nous contentons également de mentionner l'histoire du monastère, celle de la ville actuelle de Patmos, et leur état présent, les mœurs des moines, celles des habitants, etc., sujets sur lesquels M. Guérin a recueilli les

détails les plus curieux. Nous négligeons même la topographie du reste de l'île, plus complète qu'on ne la trouve nulle part ailleurs, et nous nous hâtons d'arriver à la seconde partie de son mémoire, si consciencieux et si riche de faits, à celle qui comprend le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Jean, qui lui était demandé par l'Académie. On sent que nous ne pouvons être ici que très-brefs sur une pareille matière, faite pour les yeux, en quelque sorte, beaucoup plus que pour l'oreille. M. Guérin, dans son livre, a cru devoir suivre, pour la commodité des voyageurs futurs, un ordre matériel, et non pas méthodique, l'ordre même dans lequel sont disposés les manuscrits dans les deux armoires qui les renferment. Il en donne les titres avec exactitude, sauf quelques légères erreurs ; il fait, comme il lui était prescrit, la description attentive et complète des 240 qui restent, de plus de 600 qui ont existé, la très-grande majorité, il faut le reconnaître, exclusivement théologiques, et les autres d'assez peu de valeur. Mais viennent ensuite les célèbres bulles d'or, et en tête la première, octroyée par l'empereur Alexis Comnène à saint Christodule, lors de la fondation du monastère, publiée par M. Ross, dans l'année 1841, et imprimée de nouveau à Syra en 1843, par MM. Paul et Michel Caliga de Patmos. M. Guérin l'a reproduite d'après cette dernière édition, conférée par lui avec l'original, et il en a transcrit trois autres, dont deux inédites : l'une, confirmative de la précédente, et du même empereur, Alexis Comnène; la seconde, d'Andronic Paléologue, datée de l'année du monde qui répond à 1329 de J. C.; la troisième, beaucoup plus récente, est de l'empereur d'Allemagne Charles VI, accordée au monastère de Patmos en 1727, et elle a été éditée, pour la première fois,

en 1843, par les deux Patmiotes que nous avons nommés plus haut. M. Guérin termine ses transcriptions par la copie du codicille du testament de saint Christodule, encore inédit, ainsi que ce testament lui-même. Nous avons déjà parlé des extraits qu'il a faits, dans sa première partie, de plusieurs manuscrits à la fois biographiques et géographiques.

L'Académie peut voir avec quelle conscience, avec quel succès, M. Guérin a rempli sa tâche et de voyageur et même d'historien. Nous lui devons assurément la meilleure description de l'île de Patmos qui existe, à beaucoup près. A-t-il réussi d'une manière aussi satisfaisante, aussi complète, dans sa tâche de paléographe et d'érudit, plus ingrate peut-être, mais non moins utile, nous ne pouvons l'affirmer avec autant de certitude. Nous savons aujourd'hui que ses doutes sur l'existence des quarante bulles d'or que disait avoir vues M. Ross, dans le coffre qu'entr'ouvrit devant lui l'hégoumène ou le supérieur du couvent, n'étaient nullement fondés, et que celles de ces bulles qui n'ont point été communiquées à M. Guérin ne se réduisaient pas aux quatre ou cinq que le même hégoumène assurait avoir été envoyées à Constantinople, pour appuyer une réclamation du couvent, au sujet d'une ferme sise sur les bords du Méandre. M. Daveluy, directeur de l'École française d'Athènes, entrant pleinement dans la pensée de l'Académie, qui avait maintenu à l'étude la question de Patmos, en vue surtout des recherches à faire dans la bibliothèque, et soupçonnant, ainsi que nous, comme il le dit spirituellement dans un rapport qu'a bien voulu nous communiquer M. le ministre de l'instruction publique, que les bons pères de Saint-Jean n'avaient pas dit leur dernier mot sur les manuscrits qu'ils possèdent, a envoyé M. Lebar-

bier, membre de la première année d'études de l'École, sur les traces de son devancier. Cet intelligent jeune homme a su tirer des moines, en effet, quarante-deux pièces nouvelles, qu'il a fait transcrire sous ses yeux, et entre autres, seize bulles d'or, qui vont de l'année 1078 à l'année 1331. M. Lebarbier, de retour à Athènes, s'occupe sans relâche de traduire et de commenter ces monuments, précieux à plusieurs égards, de l'histoire du Bas-Empire, et nous aurons plus tard, sans doute, à entretenir l'Académie du travail qu'il a commencé à ce sujet.

M. Guérin avait si bien le sentiment de ce qui pouvait manquer à ses recherches sur Patmos, quelque méritoires qu'elles soient d'ailleurs, qu'il a voulu y suppléer par une seconde étude, concernant l'île plus célèbre et plus importante de Samos, qui n'avait point été sérieusement explorée depuis notre savant et si exact Tournefort, en 1702. M. Ross lui-même, en 1841, n'avait pu y passer que deux jours, bien employés, à coup sûr, pour l'archéologie, mais fort insuffisants pour tout le reste. Il a été donné à notre jeune compatriote d'y séjourner deux mois entiers; et, grâce à son zèle, à son goût passionné pour la géographie militante, si nous pouvons le dire, grâce aussi aux ressources de tout genre qu'il a trouvées dans les lumières et dans la parfaite obligeance du gouverneur actuel, M. Conéménos, il a pu, à son retour en France, malheureusement précipité par un accident de famille, nous remettre une description de Samos qui laisse bien loin derrière elle, pour l'ensemble comme pour les détails, en ce qui concerne la topographie, tout ce que nous possédions jusqu'à présent. L'histoire ancienne et moderne de l'île n'y occupe aucune place, l'auteur ayant cru devoir s'en tenir, pour

les temps anciens, à la savante monographie de M. Panofka, publiée à Berlin en 1822, sous le titre de *Res Samiorum*, etc.; pour le moyen âge et les temps modernes, au résumé très-bien fait de M. L. Lacroix, dans un ouvrage collectif sur les îles de la Grèce, que nous aurons bientôt à enregistrer parmi les travaux récents des anciens membres de l'École. Pour donner une idée succincte de celui de leur digne successeur, car il nous est impossible d'entrer ici dans les détails, nous dirons que, dans ce grand mémoire géographique, divisé en quatorze chapitres, et qui n'embrasse pas moins de 240 pages in-4°, M. Guérin esquisse d'abord la forme et l'aspect général de l'île de Samos; il indique sa position, son étendue, les petites îles qui en dépendent; il résume, avant de pénétrer dans l'intérieur, tout ce que l'antiquité nous apprend sur son état ancien; puis la parcourant lui-même, pour en reconnaître l'état actuel, il décrit tour à tour chacun des quatre districts dans lesquels elle se divise, en commençant par celui qui a pour chef-lieu Chora, aujourd'hui siége du gouvernement. Chora étant située près de l'ancienne Samos, il aborde ainsi la description spéciale de l'île par le côté le plus intéressant et qui méritait le mieux toute son attention. Enfin la topographie des quatre districts achevée, il y rattache un ensemble de notions statistiques, nettes et précises, sur l'administration présente de Samos, sur son industrie, son commerce, ses charges et ses revenus, sur l'état du culte et de l'instruction publique, qui y est en grand progrès. Il trouve, dans ce tableau plein d'intérêt, l'occasion naturelle de rendre un témoignage mérité à la direction sagement libérale qu'a su imprimer le gouverneur actuel aux affaires de la république des Samiens, tributaire de l'empire ottoman, mais qui n'en jouit pas moins

d'une indépendance relative, fruit du courage déployé par elle dans la guerre mémorable de 1821 à 1830.

Le temps ni les circonstances n'ont pas permis à M. Guérin d'instituer des recherches aussi complétement satisfaisantes sur les antiquités de Samos ; mais cependant, outre l'attention qu'il a donnée, dans sa description, à tous les monuments cités par les anciens, à toutes les ruines subsistantes, il est un point capital sur lequel il a pu jeter un jour tout à fait nouveau. Hérodote nous apprend qu'il y avait à Samos trois des plus grands ouvrages que les Grecs eussent exécutés : le môle du port, long de deux stades ou 372 mètres, dont les gigantesques débris s'aperçoivent encore sous les eaux de la mer ; le temple de Héra ou Junon, le fameux Hérœum, dont il ne reste plus aujourd'hui, à la surface du sol, qu'une colonne mutilée, et où notre voyageur n'a pu malheureusement entreprendre les fouilles qu'il avait projetées ; enfin, l'aqueduc souterrain construit par Eupalinus de Mégare, et qui, traversant de part en part une montagne, sur une longueur de sept stades, amenait à la ville de Samos les eaux d'une source abondante. Ni Tournefort, ni Pococke, ni, de nos jours, M. Ross, n'avaient pu découvrir ce remarquable aqueduc ; et cependant la tradition de son existence et celle de la place de son ouverture ne se sont jamais perdues parmi les habitants. C'est ce qui fait que M. Guérin, sur leurs indications, et sous la conduite du commandant militaire Alexis, a eu l'idée d'exécuter, auprès d'une chapelle consacrée à saint Jean voisine de la source la plus abondante des environs, et située au nord du mont Kastro, à une demi-lieue de Chora vers le sud-est, des fouilles qui devaient être couronnées

d'un plein succès, quoiqu'elles n'aient pu être poussées, sous la montagne, jusqu'au point où débouchait le canal intérieur. Non loin de là, sur un ravin, au fond duquel coule un torrent, et qui porte le nom de vallée de Saint-Jean, séparant le mont Kastro du mont Katarouga, se voient de belles ruines romaines, qui sont celles d'un pont-aqueduc, plus d'une fois confondu, mais à tort, avec l'aqueduc souterrain d'Eupalinus. Un bassin antique sur lequel a été bâtie la chapelle de Saint-Jean, et qui est en communication avec la source ; une large rainure pratiquée dans le roc, dans la direction du sud, et qui va disparaissant sous le mont Kastro ; enfin, là même, un grand trou que se rappelaient les anciens du pays, et qui avait été comblé depuis: ce furent là autant d'indices précieux qui convainquirent M. Guérin et son guide, non moins habile que dévoué, que là, et point ailleurs, devait se trouver l'entrée du souterrain. Les fouilles, en effet, ayant été autorisées par M. Conéménos, qui bientôt voulut les suivre de sa personne et les animer de sa présence, après avoir fourni à M. Guérin tous les moyens d'exécution, l'aqueduc a été découvert, avec les tuyaux mentionnés expressément par Hérodote, et poursuivi, à force d'adresse, de labeur et de courage, sur un espace considérable. Nous laissons ici la parole, sur les résultats de cette découverte, au jeune voyageur, qui, dans les détails très-circonstanciés de la relation qu'il en a faite, rapporte loyalement sa part d'honneur à chacun de ceux qui y ont coopéré avec lui.

« En résumé, dit M. Guérin, après nous être avancés 440 pas environ au delà de la source, nous n'avons trouvé, à divers intervalles, qu'un canal large de 80 centimètres et con-

sistant, soit en une voûte taillée dans le roc, soit, quand le roc cesse, en un conduit muré et recouvert de blocs horizontaux. Ce canal traverse trois collines et trois ravins; puis il s'engage sous un monticule qui est comme le premier plan du Kastro, lequel s'élève à 248 mètres au-dessus de la mer, et sépare la source de Saint-Jean de l'ancienne ville de Samos, dont il était la principale citadelle. C'est assurément ici la montagne de 150 orgyies, ou brasses, de haut, dont nous parle Hérodote la faisant seulement 28 mètres plus élevée qu'elle ne l'est en réalité..... Suivant lui, le souterrain avait sept stades de long. Or, depuis la fontaine de Saint-Jean jusqu'aux dernières pentes méridionales du mont Kastro, du côté de Tigani, il peut y avoir, en ligne directe, dix-huit cent cinquante mètres, qui dépassent de cinq cents mètres et plus les sept stades d'Hérodote. Et, en effet, à partir de la source, jusqu'à l'endroit où nous nous sommes arrêtés, nous n'avons trouvé qu'un canal large à peine de trois pieds grecs. C'est que le souterrain proprement dit, avec les dimensions et la forme que lui assigne l'historien, ne commençait qu'à cinq cent quarante-huit mètres au delà de cette source, tandis que nous n'avons pu poursuivre nos fouilles que jusqu'à quatre cents mètres au plus. Nous n'avons donc point atteint le souterrain, tel que l'entend Hérodote; mais il est hors de doute qu'on l'atteindrait en continuant les fouilles. Tant que le canal ne franchissait que des collines peu élevées, on n'avait pas senti la nécessité de pratiquer, à droite et à gauche, un chemin qui pût servir à le réparer, et l'on s'était contenté d'ouvrir quelques puits, tels que ceux que nous avons trouvés, par lesquels l'air et la lumière pénétraient dans l'aqueduc, et par où, d'ailleurs, on devait descendre pour s'assurer de l'é-

tat des tuyaux. Mais quand l'aqueduc arrivait sous la montagne, on jugea plus simple d'agrandir le souterrain et de lui donner huit pieds grecs, en largeur comme en hauteur. De savoir maintenant pourquoi le canal de trois pieds de large, creusé dans toute son étendue, et que nous avons découvert en avant de la montagne avec cette dimension, avait, sous la montagne, vingt coudées de profondeur, comme le dit Hérodote, c'est ce que l'abbé Barthélemy, dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, a essayé d'expliquer par une hypothèse peu admissible, mais ce dont on peut se rendre compte en supposant une différence de niveau dans le percement du souterrain, entrepris sur les deux points opposés, différence qu'il aura fallu racheter plus tard en creusant le canal à une plus grande profondeur. »

Nous préférons de beaucoup cette conjecture au remède héroïque, mais dangereux et inutile, tenté ensuite par M. Guérin, d'une correction dans le texte d'Hérodote. L'avenir, d'ailleurs, nous en apprendra davantage, si, comme il est permis de l'espérer, son travail est repris, ou par lui-même, ou par quelqu'un de ses successeurs, sous les auspices de M. Conéménos, que nous remercions ici, au nom de l'Institut et de la France, pour la protection active et bienveillante dont il n'a pas cessé d'encourager les recherches de nos jeunes compatriotes dans l'île confiée à son habile administration.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, nous pouvons dire en toute assurance que les efforts de l'École française d'Athènes, pour répondre à la confiance du Gouvernement et à celle de l'Académie, récompensés, l'année dernière, par une première et éclatante découverte, l'ont été, cette année encore, par une

découverte plus modeste, mais non moins réelle, dont l'honneur avait échappé jusqu'à présent à d'illustres voyageurs et à des savants du premier ordre. C'est le privilége de cette École, mission permanente de la science et du pays, aux portes de l'Orient et au berceau même de la civilisation de l'Occident, que de pouvoir, non-seulement commencer, mais, ce qui est plus rare, terminer de grandes choses, par la continuité autant que par l'émulation des travaux enchaînés aux travaux. M. Beulé, auquel il est temps de revenir, en a donné, cette année même, une première preuve, en menant à fin, avec la persévérance et l'énergie qui le distinguent, les fouilles entreprises par lui, l'an dernier, au pied de l'Acropole d'Athènes, avec un si grand, avec un si imprévu succès. Nous n'avons point à revenir en détail sur des résultats acquis aujourd'hui à l'archéologie classique, à l'histoire de l'art, à celle de l'Acropole, qui en porte les plus glorieux monuments. Ces résultats, consignés dans nos précédents rapports sur ceux mêmes de M. Beulé, soumis à l'examen de l'Académie par M. le ministre de l'instruction publique, ont été constatés par vous, Messieurs, avec l'autorité qui vous appartient, livrés à la publicité, et consacrés, nous l'osons dire, par l'assentiment du monde savant, en Grèce comme en France et dans le reste de l'Europe. La conviction que le raisonnement n'avait pas suffi à produire, les yeux l'ont déterminée, irrésistible et définitive, en présence des faits complétement révélés. L'antique, la véritable entrée de l'Acropole, avec sa porte fortifiée, ses tours, ses murs de marbre, a reparu comme par enchantement, retrouvée, non sans labeur, sous cet amas de constructions et de débris qui la cachait à tous les regards depuis quatre siècles; et ce ma-

jestueux escalier qui conduisait par les Propylées au Parthénon, y conduit de nouveau. Aussi le gouvernement de la Grèce a-t-il voulu partager avec le gouvernement français l'honneur de récompenser cette belle découverte, et pendant que le nom de M. Beulé était gravé en grec sur la porte à la fois ancienne et nouvelle de l'Acropole, à la suite du nom de la France, promotrice de ses travaux, une double distinction lui était décernée par S.M. Hellénique et par l'Empereur des Français. M. le ministre de l'instruction publique, appréciateur éclairé des services rendus à la science et à l'art par notre jeune compatriote, a mis le comble à ces faveurs méritées, en décidant que son mémoire sur l'Acropole, distingué par l'Académie l'année dernière, et devenu, cette année, un ouvrage, serait publié sans retard, par les soins de l'auteur, aux frais du Gouvernement et sous ses auspices. Nous avons la confiance que cette publication prochaine justifiera pleinement nos suffrages.

Vous avez vu, Messieurs, quelle heureuse influence l'exemple de ces travaux réalisés et de ces récompenses prévues a exercée sur les membres qui composaient la seconde année d'études de l'École. Cette influence s'est étendue aux membres de la première année, comme vous l'ont montré les fruits des nouvelles recherches de M. Lebarbier à Patmos, comme le montreront bientôt ceux des études entreprises par son camarade, M. Reynald, sur Salamine et les petites îles du golfe fameux qui porte ce nom. Nous ne doutons pas qu'à leur tour, et avec ces motifs réunis d'émulation, les trois nouveaux candidats qui viennent d'être nommés par M. le ministre, sur votre proposition, membres de l'École française d'Athènes, MM. Delacoulonche et Boutan,

tous deux agrégés de l'Université et déjà professeurs des hautes classes des lycées, et M. Fustel de Coulanges, licencié ès lettres, élève sortant et distingué de l'École normale, ne marchent d'un pas ferme dans la voie de ces explorations courageuses, de ces salutaires méditations, sur la terre toujours privilégiée et devant les immortels monuments de la Grèce, qui forment les hommes aussi bien que les savants, et qui, en honorant leurs auteurs, peuvent aussi quelque jour honorer la France.

Nous n'aurions pas entièrement rempli, Messieurs, la tâche qui nous est imposée envers l'École d'Athènes, si nous ne vous rappelions, en terminant, par quelques mots rapides, l'émulation croissante d'études sérieuses sur l'antiquité grecque, qui continue de régner entre les anciens membres, sortis à diverses époques de l'École, et ses membres actuels. Ainsi, cette année encore, des thèses importantes ont été soutenues devant la Faculté des lettres de Paris et offertes à l'Académie, par MM. Hanriot, Mézières, Beulé, sur les *Dèmes de l'Attique* et sur la *plus ancienne Géographie des Grecs ;* sur les *différentes scènes des Enfers*, expliquées par les localités de l'Arcadie, de l'Épire, de la Campanie ; sur l'*Art à Sparte*, et sur les *Vestiges d'une langue vulgaire chez les anciens Grecs*. Ce sont là autant d'essais, ingénieux ou solides, et quelquefois neufs, auxquels sont venus s'associer des travaux d'histoire et de géographie plus étendus, tels que les *Iles de la Grèce*, de M. Lacroix, résumé substantiel de l'état ancien et moderne de ces îles, où naturellement ont trouvé place les résultats de ses recherches personnelles et de celles de ses collègues ; ou bien encore des écrits d'une nature plus littéraire, comme la dissertation de M. Ch. Benoît sur la *Comédie de Ménandre*, honorée d'un prix spécial par l'Académie

française, et dont une plume aussi savante qu'éloquente a trop bien caractérisé les mérites pour laisser rien à dire après elle. Par là se forme peu à peu, Messieurs, dans cette institution, placée sous votre haute surveillance et toute pénétrée de votre esprit, de vos sages et fermes directions, une tradition de travaux sérieux et divers qui ne seront peut-être pas sans influence, avec le temps, soit sur l'avenir de notre enseignement supérieur, soit même sur celui de l'érudition et des lettres françaises.

QUESTIONS PROPOSÉES POUR 1853-1854.

Les sujets d'explorations et de recherches proposés, en 1853, aux membres de l'École française d'Athènes, pour la seconde année d'études, conformément au décret du 7 août 1850, sont les suivants :

Question déjà proposée en 1851 et 1852, et qui est maintenue à l'étude :

1° Étudier la topographie de Delphes, du Parnasse et des environs, décrire la contrée et les monuments dont elle recèle les ruines, et faire l'histoire de la ville, du temple et de l'oracle d'Apollon, tant par les relations des auteurs et les documents de toute sorte qui ont été publiés, surtout les inscriptions, que par des recherches nouvelles entreprises sur place.

Questions proposées l'année dernière, et qui n'ont pas été traitées :

2° Décrire l'île de Lesbos ; rectifier la carte qui se trouve dans Plehn (*Lesbiacorum liber, Berolini*, 1826, in-8°) ; compléter les notions données sur cette île par Tournefort, Dapper, Pococke, Richter et M. de Prokesch ; explorer enfin les restes des villes anciennes, surtout de celles dont la position est encore incertaine, telles que Ægirus, Agamède, Hiéra, Métaon, Napé et Tiaræ.

3° Explorer la contrée comprise entre le Pénée, le golfe Thermaïque, l'Haliacmon, et les chaînes qui séparent l'Épire de la Grèce orientale ; chercher à pénétrer dans les hautes vallées du mont Olympe ; et décrire surtout, dans la partie de la Thessalie et de la Macédoine qu'on vient d'indiquer, les localités que M. le colonel Leake (*Travels in northern Greece*) n'a pu visiter.

L'Académie désire que ce travail, ayant pour objet la géographie comparée, l'épigraphie et l'archéologie, soit, autant que possible, la continuation de celui que M. Mézières a envoyé, l'an dernier, sur la Magnésie, le Pélion et l'Ossa.

Questions proposées pour la première fois :

4° Recueillir en un corps d'ouvrage tout ce que les auteurs anciens ont rapporté de relatif à l'histoire, aux institutions religieuses et politiques, générales ou particulières, aux mœurs et coutumes des peuples de l'antique Arcadie.

5° Rechercher au nord d'Iasos, en Carie, le mur désigné par M. Texier (Asie Mineure, t. III, pl. 147-149), sous le nom

de *Camp retranché des Léléges*, en suivre le développement jusqu'au point où il s'arrête, en dresser le plan, en signaler les principaux caractères, chercher à en déterminer la destination, vérifier enfin s'il ne se rattachait pas à un système de défense qui aurait eu pour objet de mettre le temple des Branchides à l'abri des attaques des Cariens.

6° Étudier, totalement ou partiellement, la géographie physique et la topographie des îles voisines de la Thrace, c'est-à-dire Lemnos, Imbros, Samothrace et Thasos, en relever les antiquités, en suivre l'histoire depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, recueillir les vestiges des exploitations métallurgiques qui y ont eu lieu, et décrire l'état actuel de ces îles.